HISTOIRE DE FRANCE

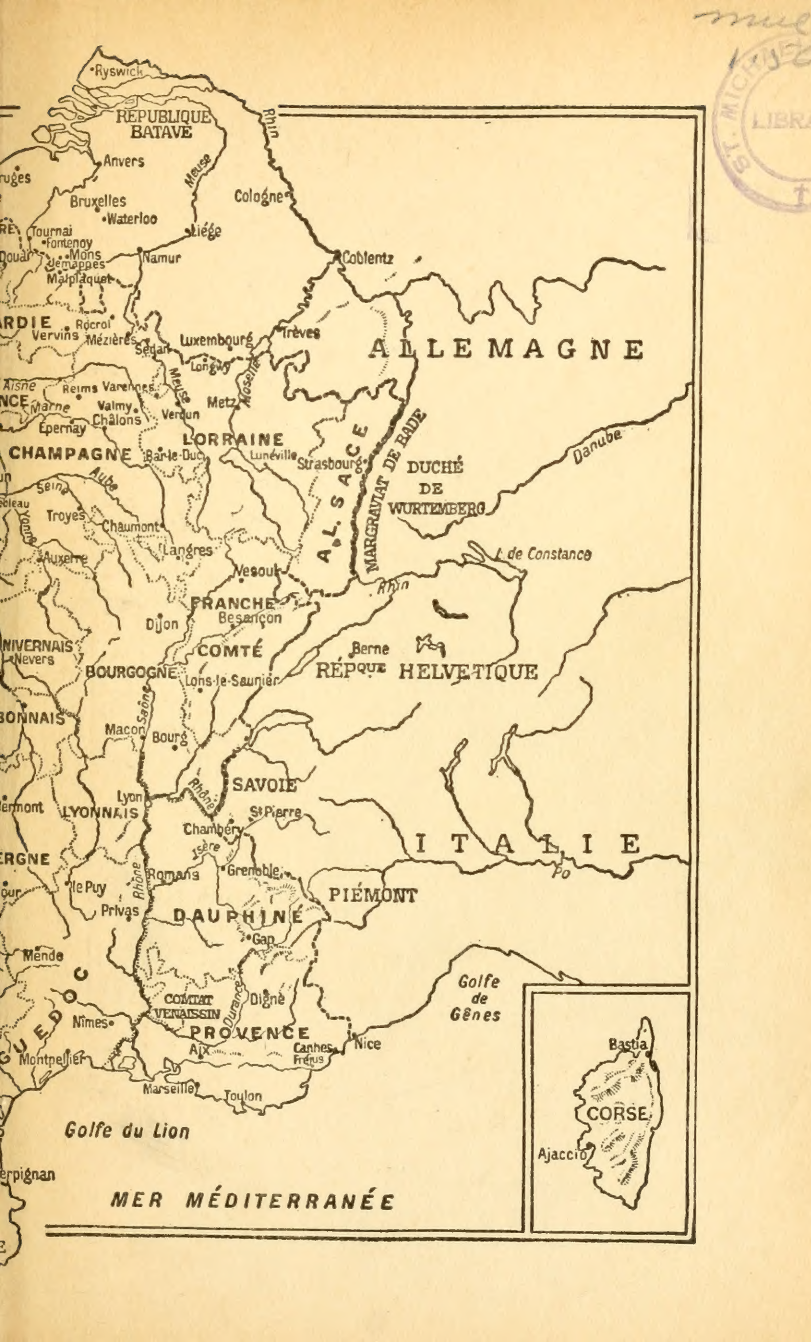


LAVISSE

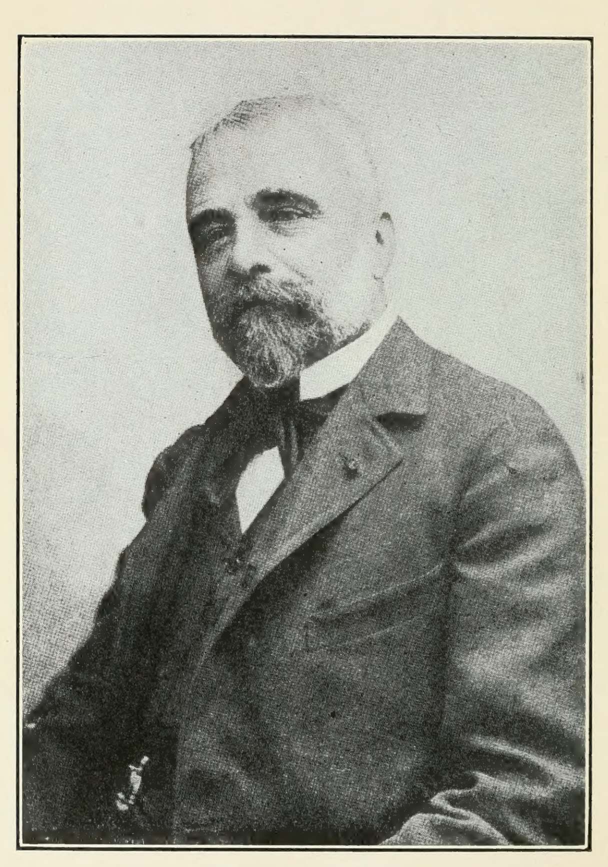


COURS MOYEN


LA FRANCE
SOUS
L'ANCIEN RÉGIME
Kilomètres
0 50 100 150 200
ANGLETERRE
Bristol
Londres
Douvres
Southampton
Portsmouth
I. de Wight
Plymouth
Cap Lizard
Pas de Calais
Calais
Boulogne
MANCHE
Cherbourg
I. Guernesey (A)
I. Jersey (A)
Coutances
Dieppe
Arques
le Havre
Rouen
Caen
Évreux
Seine
NORMANDIE
St Malo
Brest
St Brieuc
Alençon
Quimper
BRETAGNE
Rennes
Laval
MAINE
le Mans
ORLÉANS
Vannes
Belle-Île
Angers
ANJOU
Tours
Blois
Nantes
Loire
Machecoul
I. Noirmoutier
TOURAINE
Cher
Mortagne
Indre
OCÉAN
I. d'Yeu
la Roche-sur-Yon
Châteauroux
POITOU
Fontenay
Poitiers
Niort
I. de Ré
la Rochelle
AUNIS
Vienne
Creuse
Guéret
I. d'Oléron
Saintes
SAINTONGE
ANGOUMOIS
Angoulême
Limoges
ATLANTIQUE
Périgueux
Bordeaux
Dordogne
Garonne
GUYENNE
Lot
Cahors
Golfe
de Gascogne
Agen
Aveyron
Mont-de-Marsan
GASCOGNE
Adour
Auch
Bayonne
Toulouse
Navarrenx
PROVces
BASQUES
BÉARN
Tarbes
FOIX
ESPAGNE



Ryswick
RÉPUBLIQUE BATAVE
Rhin
Anvers
Meuse
Bruxelles
Waterloo
Cologne
Tournai
Fontenoy
Liége
Mons
Jemappes
Namur
Malplaquet
Coblentz
Rocroi
Vervins
Mézières
Sedan
Luxembourg
Trèves
ALLEMAGNE
Longwy
Moselle
Reims
Varennes
Aisne
Marne
Valmy
Metz
Châlons
Verdun
Épernay
LORRAINE
ALSACE
MARGRAVIAT DE BADE
CHAMPAGNE
Bar-le-Duc
Lunéville
Strasbourg
DUCHÉ DE WURTEMBERG
Danube
Aube
Seine
Troyes
Chaumont
Yonne
Langres
Auxerre
L. de Constance
Vesoul
Rhin
FRANCHE-COMTÉ
Besançon
Dijon
NIVERNAIS
Nevers
Berne
BOURGOGNE
RÉPQUE HELVETIQUE
Lons-le-Saunier
Saône
Macon
Bourg
SAVOIE
Rhône
Lyon
LYONNAIS
St Pierre
Chambéry
ITALIE
Isère
Grenoble
Po
Romans
PIÉMONT
le Puy
Rhône
Privas
DAUPHINÉ
Gap
Mende
Golfe de Gênes
COMTAT VENAISSIN
Durance
Digne
Nîmes
PROVENCE
Nice
Aix
Cannes
Fréjus
Montpellier
Marseille
Toulon
Bastia
CORSE
Ajaccio
Golfe du Lion
MER MÉDITERRANÉE



Ernest Lavisse

Heath's Modern Language Series

HISTOIRE DE FRANCE

PAR

ERNEST LAVISSE

EDITED BY

ALEXANDER GREEN, Ph.D.

AND

RENÉ VAILLANT, A.M.

INSTRUCTOR IN ROMANCE LANGUAGES
COLUMBIA UNIVERSITY

Cours Moyen

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS

BOSTON NEW YORK CHICAGO

2 C 9

PRINTED IN U.S.A.

PRÉFACE

Aux Élèves des Écoles secondaires et des Collèges d'Amérique

Je suis un vieux professeur français; au mois de décembre de cette année 1922, j'aurai quatre-vingts ans. J'ai écrit beaucoup de livres sur des sujets divers; ceux que je préfère sont les histoires écrites pour la jeunesse, parce que je sais combien est profond le souvenir des connaissances que les hommes ont acquises, quand ils étaient assis sur les bancs de l'école.

On m'a demandé de laisser publier en Amérique le cours moyen de ma petite *Histoire de France:* j'y ai consenti avec empressement.

J'espère qu'il vous intéressera.

La France est une très vieille nation; elle est mêlée depuis des siècles à toute l'histoire de l'Humanité; elle a pratiqué tous les régimes politiques et tous les régimes sociaux; elle a eu des moments de grandeur, puis des crises où elle a failli périr: c'est une histoire pittoresque et dramatique.

Mais je veux vous dire la principale raison du plaisir que j'éprouve à l'idée d'être lu par vous.

États-Unis et France, nous fûmes toujours amis. A la fin du XVIIIe siècle, et dans ces dernières terribles années, nous avons combattu ensemble, animés du même enthousiasme pour les mêmes idées d'indépendance des peuples et de liberté, pour la victoire de la démocratie sur les régimes anciens; nous sommes vraiment frères.

Il faut donc que nous nous connaissions bien, et je serai très heureux si mon petit livre vous aide à connaître la France.

Ernest Lavisse

Mai 1922

AVANT-PROPOS

Ce livre est une œuvre simple et claire, au style alerte, vivant, limpide, contenant l'essentiel de l'histoire de France sous la forme d'un récit suivi où nulle digression ne vient rompre la trame du développement historique. L'auteur conduit l'élève depuis les origines jusqu'à nos jours, en l'arrêtant devant les grands événements et les grandes figures, afin que l'ensemble de l'histoire de France apparaisse nettement à son esprit et reste dans sa mémoire.

Dans l'édition actuelle du *Cours Moyen* qui s'adresse à la jeunesse américaine en général, et en particulier aux élèves de nos collèges et de nos écoles secondaires, nous nous sommes conformés à la division du texte original en huit « Livres », chacun des « Livres » étant, à son tour, divisé en un certain nombre de « Chapitres », suivis chacun d'un « Résumé » qu'on peut faire apprendre par cœur. Chaque « Livre » est suivi d'une « Révision » comportant des « Questions d'examen », des « Observations sur les gravures », et des « Réflexions générales » sur l'ensemble de la période étudiée. Un chapitre spécial sur la *Grande Guerre de 1914-19*, un « Résumé de l'histoire de France », et un « Tableau chronologique » complètent utilement l'ouvrage.

En outre, ce qui distingue notre édition de l'édition française, c'est l'introduction à la suite de chaque chapitre d'un récit court et approprié, se rapportant à un grand fait historique, à un personnage éminent, ou encore à un incident remarquable dans la vie politique, sociale ou littéraire de la France. Ces récits, qu'on a soigneusement choisis dans la *Deuxième Année d'Histoire de France* de M. Lavisse, mettront à la portée des étudiants un petit recueil de lectures historiques, tout à la fois pratique, intéressant et instructif.

* * *

M. Ernest Lavisse, qui consentit gracieusement à la présente modification de son ouvrage, mourut peu de temps après avoir adressé aux étudiants américains son éloquent message. Il ne lui fut pas donné, malheureusement, de devenir octogénaire, comme il se l'était promis en mai 1922. Mais il a laissé derrière lui le souvenir d'une vie noblement remplie, et efficacement dévouée à l'éducation de la jeunesse française qu'il a tant aimée.

A la fois professeur et historien, M. Lavisse était doublement qualifié pour écrire une *Histoire de France* à l'usage des écoles. Professeur à la Sorbonne et directeur de l'École normale supérieure, il s'appliqua pendant de nombreuses années à l'étude des écoles françaises, combattant toujours pour le même idéal, et obtenant ainsi l'adoption de maintes réformes dans l'enseignement national. De là sa connaissance profonde de l'âme adolescente; de là l'intérêt qu'il portait à tout ce qui est susceptible de mieux préparer la jeunesse aux réalités de la vie.

Un auteur ancien a dit que « l'histoire est la philosophie de la vie enseignée par les exemples ». Or, M. Lavisse était historien dans toute la force du terme; et dans les livres qu'il a destinés particulièrement à l'entendement des jeunes gens, il s'est efforcé de leur donner des conseils pratiques, tout en fortifiant en eux l'idée du devoir envers la patrie. Tel est, sans nul doute, le secret de la confiance qu'il a su inspirer aux étudiants français; et ce sont ces mêmes qualités, nous en sommes convaincus, qui vaudront aux charmantes pages de cette *Histoire de France* un accueil cordial de la part des jeunes étudiants américains.

A. G.
R. V.

New-York
Mai 1923

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE TROIS

La France de la mort de Louis XI à la mort de Henri IV (du XVe au XVIIe siècle)

LIVRE QUATRE

Louis XIII et Louis XIV (XVIIe siècle)

LIVRE CINQ

Louis XV et Louis XVI jusqu'en 1789. La décadence de la royauté (XVIIIe siècle)

LIVRE SIX

La Révolution française jusqu'à l'établissement de l'empire

HISTOIRE DE FRANCE

COURS MOYEN

HISTOIRE DE FRANCE

COURS MOYEN



Casque et bracelet gaulois entourés de gui

LIVRE PREMIER

LES GAULOIS, LES ROMAINS ET LES FRANCS JUSQU'AU Xe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE PREMIER

LA GAULE JUSQU'AU Ve SIÈCLE APRÈS J.-C.

I. La Gaule avant la Conquête romaine

La Gaule. — Il y a deux mille ans, la France s'appelait la Gaule.

La Gaule était habitée par une centaine de petits peuples. Chacun d'eux avait son nom particulier, et souvent ils se battaient les uns contre les autres.

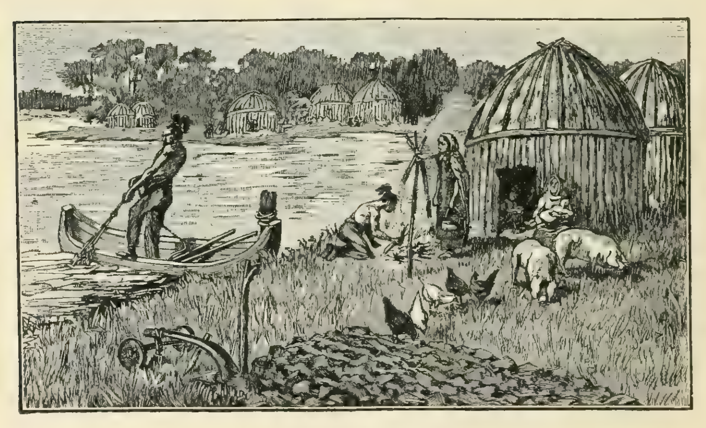
Elle n'était donc pas une patrie, car une patrie est un pays dont tous les habitants doivent s'aimer les uns les autres.

Différences entre la Gaule et la France. — Si les Gaulois revenaient au monde, ils seraient bien étonnés de tout ce qu'ils verraient; ils ne reconnaîtraient pas leur pays.

La Gaule était toute couverte de forêts, dont beaucoup ont été coupées depuis et remplacées par des champs et par des prairies.

Il n'y avait pas de chemins de fer; il n'y avait pas de belles routes comme aujourd'hui. Les Gaulois voyageaient à pied, à cheval ou sur de gros chariots, par de mauvais chemins.

Pour faire le tour de la Gaule, il fallait plus de temps qu'il n'en faut aujourd'hui pour faire le tour du monde.



VILLAGE GAULOIS

Villes, villages, maisons. — Il n'y avait qu'un petit nombre de villes en Gaule, et elles étaient toutes petites. Les Gaulois habitaient presque tous dans des villages. Les maisons étaient en terre ou en bois et couvertes en paille. Elles n'avaient pas de fenêtres ni de cheminées. L'air et la lumière n'entraient que par la porte. La fumée sortait par un trou du toit.

Agriculture, chasse. — Les Gaulois cultivaient la terre moins bien qu'on ne la cultive aujourd'hui.

Ils avaient des troupeaux de moutons et de porcs. Ils mangeaient la viande de ces animaux et se servaient de la laine et des peaux pour faire des vêtements.

Ils se nourrissaient aussi de gibier. Il y avait en Gaule des loups, des cerfs, des chevreuils et des lièvres, en bien plus grand nombre qu'aujourd'hui. Il y avait aussi des animaux qui n'existent plus chez nous, des ours et de grands bœufs sauvages, appelés *aurochs*. Les Gaulois passaient une grande partie de leur temps à la chasse.



GAULOIS REVENANT DE LA CHASSE

Religion des Gaulois. — Les Gaulois croyaient que les sources, les rivières, les montagnes, les astres étaient des dieux qui pouvaient leur faire du bien et du mal, et ils les adoraient.

Leurs prêtres, appelés *druides*, étaient plus instruits que le peuple, qui était ignorant, car il n'y avait pas d'écoles en Gaule.

Ils enseignaient que l'âme est immortelle, c'est-à-dire

que lorsqu'un homme meurt, son âme continue de vivre dans un autre monde.

Le gui. — Ils avaient remarqué qu'une petite plante, qui pousse sur les arbres, reste toujours verte. Cette plante, qu'on appelle *gui*, leur semblait être immortelle comme leur âme.

Tous les ans, les druides faisaient une belle cérémonie dans les forêts. Une grande foule se réunissait autour d'un chêne où il y avait du gui. Un druide montait sur l'arbre et coupait le gui avec une faucille d'or.

Les Gaulois croyaient que cette plante guérissait les malades.



GUERRIER GAULOIS

Sacrifices humains. — Les Gaulois pensaient faire plaisir à leurs dieux en tuant des animaux et même des hommes. On enfermait des malheureux et des malheureuses dans de grandes cages d'osier qui avaient la forme d'un corps d'homme. On y mettait le feu. La foule chantait et dansait pendant que les victimes hurlaient de douleur.

Bravoure des Gaulois. — Les Gaulois avaient pour armes des haches, des épées, des pieux.

Ils étaient braves; ils disaient qu'ils ne craignaient qu'une chose, c'était que le ciel ne leur tombât sur la tête.

Ils attaquaient l'ennemi avec fureur et avec joie; mais ils aimaient à combattre sans ordre, chacun pour soi, pour son plaisir. Ils n'aimaient pas à être commandés. A cause de cela, ils furent souvent vaincus; car *il ne suffit*

pas qu'un soldat soit brave, il faut qu'il obéisse aux ordres de ses chefs.

Si les Gaulois n'étaient pas vainqueurs tout de suite, ils se décourageaient facilement, ce qui est un grand défaut, car *un soldat doit rester calme et ferme dans les batailles et ne se décourager jamais.*



GAULOIS EN MARCHE

II. La Conquête de la Gaule par les Romains

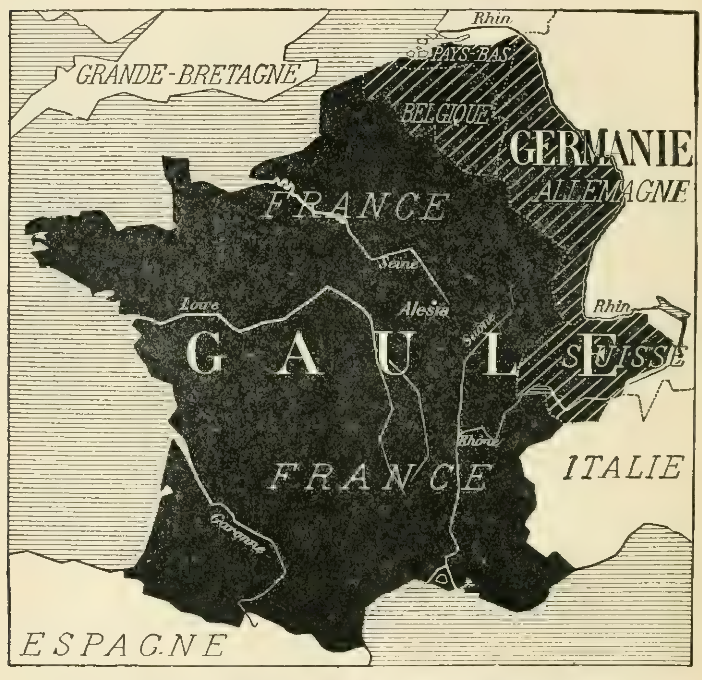
Les Gaulois vont attaquer les Romains. — Les Gaulois allaient souvent faire la guerre dans les autres pays.

Ils allèrent ainsi en *Italie.* Ils voulurent prendre la ville de *Rome.* Les Romains, habitants de Rome, montèrent sur une colline située dans leur ville et appelée *Capitole.* Le haut de cette colline était entouré d'un mur.

Une nuit qu'il faisait très noir, des Gaulois s'approchèrent du mur tout doucement. Mais il y avait des oies sur le Capitole. Elles entendirent du bruit, et elles battirent des ailes en poussant leurs vilains cris. Les Romains, qui dormaient, s'éveillèrent, et ils empêchèrent les Gaulois de monter sur le mur.

Les Romains donnèrent de l'or aux Gaulois pour les décider à s'en aller, et les Gaulois s'en allèrent.

Les Romains en Gaule. — Les Romains devinrent un peuple très puissant. Ils conquirent l'*Italie*, l'*Espagne*, la *Grèce*, une partie de l'*Asie* et le nord de l'*Afrique*.



La partie noire représente la France d'aujourd'hui; la partie noire rayée de traits blancs, les pays qui, outre la France, faisaient partie de la Gaule. On voit donc que la Gaule était beaucoup plus grande que notre France.

Ils voulurent conquérir la Gaule. Un grand général, qui s'appelait *Jules César*, les commandait. Les Romains étaient aussi braves que les Gaulois, et ils marchaient mieux en rang, faisaient mieux l'exercice, et obéissaient

mieux à leurs chefs. C'est pour cela qu'ils furent vainqueurs.

Vercingétorix. — La Gaule était déjà presque conquise, quand un jeune chef, appelé *Vercingétorix*, réunit une grande armée pour chasser les Romains. Il était brave et il parlait bien. Il fit comprendre aux Gaulois que c'était honteux de laisser prendre son pays par des étrangers.

Il remporta quelques victoires; mais César était un meilleur général que lui. Vercingétorix fut obligé de s'enfermer dans une ville appelée *Alésia.*

César fit creuser de grands fossés autour de la ville pour empêcher Vercingétorix et ses soldats d'en sortir. Bientôt les Gaulois n'eurent plus de quoi manger.

Vercingétorix ne voulut pas les laisser mourir de faim. Il monta sur son cheval, il alla trouver César, et il jeta devant lui ses armes pour montrer qu'il ne se défendrait plus.

César l'emmena à Rome. Vercingétorix resta six ans dans une prison. Au bout de ces six ans, César eut la cruauté de le faire mourir.

Ainsi Vercingétorix est mort pour avoir défendu son pays contre l'ennemi. Il a été vaincu; mais il a combattu tant qu'il a pu. Dans les guerres, on n'est jamais sûr d'être vainqueur; mais on peut sauver l'honneur en faisant son devoir de bon soldat.

Tous les enfants de la France doivent se souvenir de Vercingétorix et l'aimer.

III. La Gaule sous la Domination romaine

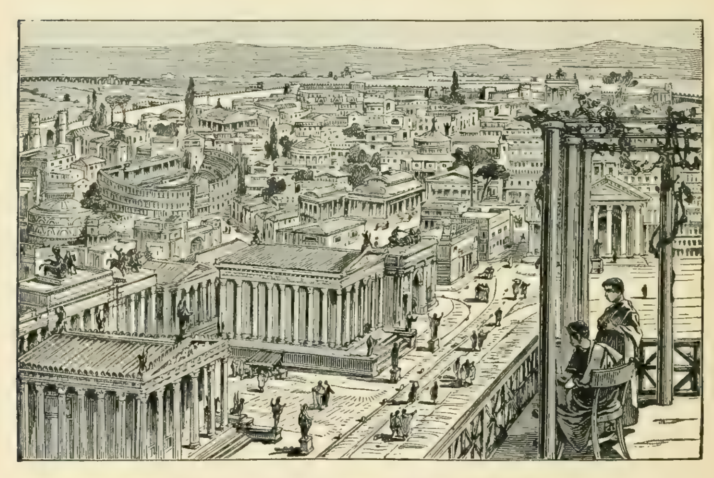
Ce que les Romains ont fait en Gaule. — C'est en l'an 50 avant Jésus-Christ que la Gaule fut soumise aux Romains. Elle obéissait à des étrangers, ce qui est le plus grand malheur qui puisse arriver à un peuple. Mais

les Gaulois apprirent des Romains beaucoup de choses qu'ils ne savaient pas.

Les Romains construisirent de belles routes, bien solides, et des ponts sur nos fleuves.

Ils bâtirent des maisons avec des briques, de la pierre ou du marbre. Dans les maisons des riches, il y eut de beaux meubles, des statues et des peintures.

Les Romains construisirent aussi des temples où ils adoraient leurs dieux, des théâtres où l'on jouait des pièces, et de grands cirques où ils allaient regarder des hommes qui se battaient et se tuaient les uns les autres pour amuser ceux qui regardaient.



UNE VILLE DE LA GAULE ROMAINE

Les Gaulois instruits par les Romains. — Les Romains étaient bien plus instruits que les Gaulois. Ils savaient lire et écrire. Ils savaient l'arithmétique et la géométrie. Ils savaient la grammaire et les règles pour bien parler. On apprenait cela et d'autres choses encore dans leurs écoles.

Les Gaulois allèrent dans ces écoles. Ils apprirent la langue des Romains qu'on appelait le *latin.* Le latin est devenu plus tard, avec beaucoup de changements, la langue que nous parlons, la *langue française.*

Le christianisme prêché en Gaule. — Pendant que la Gaule appartenait aux Romains, des chrétiens vinrent y enseigner la religion de Jésus-Christ.

Les Romains adoraient plusieurs dieux, et ils croyaient que ces dieux avaient fait la grandeur de Rome. Ils ne voulurent pas croire à un Dieu qu'ils ne connaissaient pas.

Ils étaient un peuple orgueilleux et dur. Ils ne voulurent pas d'une religion qui enseigne que tous les hommes sont égaux devant Dieu, et qu'ils doivent s'aimer les uns les autres.

Ils mirent en prison ceux qui prêchaient le christianisme. Ils en firent mourir beaucoup, en les donnant à manger à des bêtes féroces, dans les cirques.

Ceux qui moururent ainsi sont appelés des *martyrs.*

Mais les chrétiens ne se laissèrent pas effrayer par la mort des martyrs; au contraire. Quatre cents ans après la mort de Jésus-Christ, presque toute la Gaule était chrétienne.

Le clergé. — Il y eut des prêtres chrétiens dans les villes et dans les campagnes. Ils avaient pour chefs les *évêques.*

Il y eut aussi des chrétiens qui se réunirent pour vivre ensemble dans des maisons qu'on appelle des *monastères.* Ils obéissaient à des règles qui leur commandaient la prière et le travail.

Auprès des évêques et dans les monastères, il y avait des écoles. On y enseignait tout ce qu'enseignaient les Romains et, de plus, la religion chrétienne.

RÉSUMÉ

I. Il y a deux mille ans, la France s'appelait la *Gaule*. La Gaule était pauvre et couverte de forêts. Elle était divisée en petits pays ennemis les uns des autres.

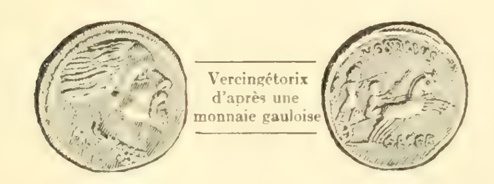
II. Un général romain, *Jules César*, fit la conquête de la Gaule. Le chef gaulois *Vercingétorix* lui résista bravement, mais il fut battu et pris à *Alésia*. Cinquante ans avant Jésus-Christ, toute la Gaule était soumise aux Romains.

III. Les Gaulois perdirent leur indépendance. Mais les Romains gouvernèrent bien la Gaule. Ils firent des routes et bâtirent des villes. Les Gaulois s'instruisirent dans les *écoles* des Romains. Ils apprirent le *latin*, langue des Romains, qui est devenue, après bien des changements, la *langue française*. C'est au temps des Romains que les Gaulois se convertirent à la *religion chrétienne*.

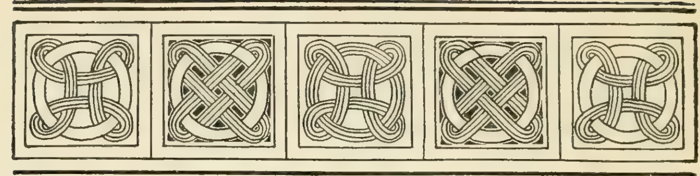
1. ASPECT DE LA GAULE

Si vous étiez tout à coup transporté de vingt ou trente siècles en arrière, au milieu de ce qui était alors la Gaule, vous n'y reconnaîtriez pas la France. Au lieu de nos champs bien cultivés, et couverts de productions si variées, vous y verriez des marais inabordables, de vastes forêts point exploitées, livrées au hasard de la végétation primitive, peuplées de loups, d'ours, d'aurochs même ou grands bœufs sauvages, et d'élans, animaux qui ne se rencontrent plus que dans les froides régions du nord-est de l'Europe. D'immenses troupeaux de porcs erraient dans les campagnes, presque aussi féroces que des loups et dressés seulement à reconnaître le son du cor de leur gardien. Nos meilleurs fruits, nos meilleurs légumes étaient inconnus. Une température froide et âpre régnait sur cette terre. Les rivières gelaient presque tous les hivers, assez fort pour être traversées par des chariots. Et trois ou quatre

siècles avant l'ère chrétienne, sur ce vaste territoire, à peine six ou sept millions d'hommes vivaient grossièrement, renfermés dans des maisons sombres et basses, les meilleures bâties en bois ou en argile, couvertes en branchages ou en chaume, formées d'une seule pièce ronde ouverte au jour par la porte seulement. — Guizot



Vercingétorix d'après une monnaie gauloise


Dessin d'ornement mérovingien.

CHAPITRE II

LES FRANCS — LES ROIS MÉROVINGIENS DE 481 A 752

I. Les Francs en Gaule. Clovis

Les Germains en Gaule. — Quatre cents ans après Jésus-Christ, les Romains n'étaient plus aussi puissants qu'ils l'avaient été pendant longtemps.

Ils n'aimaient plus à être soldats. Ils se servaient de soldats qu'ils prenaient chez les peuples étrangers.

Quand un peuple ne sait plus se défendre lui-même, il n'a plus longtemps à vivre.

Les Romains prenaient leurs soldats surtout dans un pays situé à l'est de la Gaule, et qu'on appelait la *Germanie.* C'est le pays qu'on appelle aujourd'hui l'*Allemagne.*

La Germanie ressemblait beaucoup à la Gaule avant l'arrivée des Romains. Elle était habitée par un grand nombre de petits peuples qui vivaient pauvrement.

Plusieurs de ces peuples se mirent au service des Romains, qui leur donnaient, pour les payer, de l'argent et des terres.

Les *Wisigoths* s'établirent au sud de la Loire, les *Burgondes* dans la vallée du Rhône et les *Francs* au nord de la Gaule, dans la *Belgique* (voir carte, p. 18).

Attila. — En ce temps-là, un autre peuple arriva d'Asie. Il s'appelait les *Huns.* Les Huns étaient tout petits et

laids à faire peur; ils avaient une peau jaune et des cheveux noirs pommadés de vieux beurre. Ils ravageaient, pillaient et massacraient. Leur chef s'appelait *Attila*. Il disait que, partout où son cheval avait passé, l'herbe ne poussait plus.

Les peuples établis en Gaule se réunirent sous les ordres d'un général romain. Attila fut vaincu et s'en alla de la Gaule.



GUERRIER FRANC

Ce soldat tient dans la main droite une *framée*. Une hache, qu'on appelait *francisque*, est accrochée à sa ceinture.

Les Francs. — Dans la grande bataille contre Attila, les Francs avaient combattu vaillamment. Leurs armes étaient l'épée, la lance, la *framée* et la *francisque*.

Les Francs étaient fiers de porter une longue chevelure. Ils la relevaient sur le front et la rejetaient en arrière, où elle s'étalait largement sur leurs épaules. Ils la frottaient d'huile ou de graisse.

Ils se rasaient la barbe; mais une longue moustache pendait de chaque côté de leur bouche.

Les rois mérovingiens. — Il y avait chez les Francs une famille qui était plus respectée que les autres. Ils choisissaient dans cette famille le chef qui les commandait, et qu'on appelait *roi*. Quand ils avaient choisi leur roi, ils le faisaient monter sur un bouclier posé par terre, et l'élevaient jusqu'à leurs épaules. Le peuple poussait des cris de joie, et frappait avec la lance sur les boucliers.

La famille où les Francs choisissaient leur roi s'appelait les *Mérovingiens*, parce que le premier roi célèbre des Francs s'appela *Mérovée*.

Clovis roi en 481. — Un jour, les Francs ne voulurent plus servir les Romains. Ils voulurent être indépendants. L'événement arriva au temps de *Clovis*.

Clovis devint roi des Francs à l'âge de seize ans, en l'année 481. Il battit un chef romain près de *Soissons* et s'empara du nord de la Gaule.



CLOVIS SE REND A L'ÉGLISE POUR ÊTRE BAPTISÉ

Clovis se fait chrétien. — Jusqu'à ce moment-là, les Francs n'étaient pas chrétiens. Ils adoraient plusieurs dieux. Mais Clovis épousa une chrétienne qu'on appelait *Clotilde*. Clotilde demandait souvent à son mari de se faire baptiser; mais il ne pouvait pas s'y décider.

Un jour, un peuple germain, qu'on appelait les *Alamans*, voulut entrer en Gaule.

La Gaule romaine était un beau pays où il y avait de belles villes et de riches maisons de campagne; c'est pour cela que tous les Germains voulaient y venir. Cela ne faisait pas l'affaire de Clovis, qui aimait mieux garder la Gaule pour lui.

Il alla au-devant des Alamans, du côté du Rhin. Les

Francs et les Alamans se battirent. Les Alamans furent d'abord les plus forts. Alors Clovis pria le Dieu de Clotilde et lui promit de se faire chrétien s'il remportait la victoire. Il fut vainqueur et voulut tenir sa promesse.

L'évêque de *Reims*, *saint Remi*, l'invita à venir près de lui. Il lui fit le catéchisme, et le baptisa.

Clovis fut alors l'ami des évêques qui désirèrent l'avoir pour roi. Il battit les *Wisigoths* et s'empara des pays au sud de la Loire. Ses fils conquirent la *Bourgogne*, pays des *Burgondes*. Les Francs furent alors les maîtres de la Gaule.

II. Les Rois fainéants. Charles-Martel

Les successeurs de Clovis. — Clovis mourut à *Paris*, qui n'était qu'une petite ville au temps des Romains, et qui devint une des villes les plus importantes de la Gaule.

A la mort de Clovis, ses quatre fils se partagèrent le royaume, et ils se battirent les uns contre les autres. Ses petits-fils firent de même. Leur histoire est très vilaine. On y voit un frère qui fait tuer son frère; des oncles qui tuent leurs neveux, et toute sorte de crimes.

Les rois fainéants. — Ces rois, qui se faisaient la guerre les uns aux autres, avaient besoin de soldats. Dans ce temps-là, il n'y avait pas d'armées comme aujourd'hui. Pour avoir des soldats, les rois donnaient des terres à des hommes, à condition que ceux-ci combattraient pour eux, quand ils feraient la guerre.

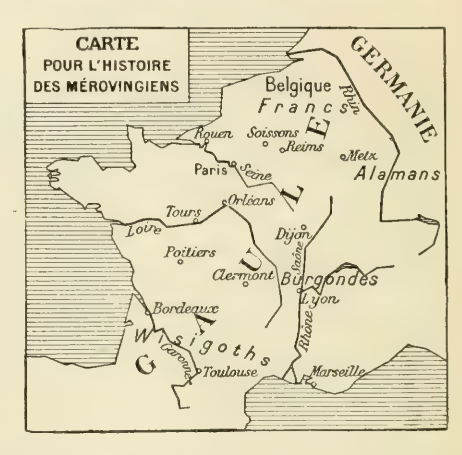
Bientôt, les rois n'eurent plus rien à donner, et, comme ceux qui avaient reçu d'eux des terres cessèrent de leur obéir, ils n'eurent plus personne pour les servir.

De temps en temps, un roi se faisait encore obéir, par exemple *Dagobert*. Ce roi est resté célèbre parce qu'on

a fait une chanson sur lui, et sur son ministre *saint Éloi*, qui lui donnait de bons conseils.

Mais après lui, il n'y eut plus que des rois qu'on appelait *fainéants*, parce qu'ils étaient incapables de rien faire.

Plusieurs familles franques, qui avaient beaucoup de terres et de serviteurs, devinrent alors plus riches que les rois.



Charles-Martel. Invasion arabe. — Parmi ces familles, la plus puissante habitait à l'est de la Gaule, dans le pays de *Metz*.

Elle devint célèbre au temps qu'elle avait pour chef *Charles*, surnommé *Martel* parce qu'il a écrasé, comme avec un marteau, les *Arabes* qui avaient envahi la Gaule.

Les Arabes habitaient, en Asie, un pays qu'on appelle l'*Arabie*.

Un homme, appelé *Mahomet*, leur enseigna une religion.

Les Arabes voulurent répandre cette religion dans le monde entier. Mahomet leur avait dit que ceux qui mourraient en combattant auraient toute sorte de plaisirs dans le paradis, et que ceux qui ne seraient pas braves souffriraient toute sorte de misères en enfer.

Les Arabes conquirent une partie de l'Asie, tout le nord de l'Afrique, puis l'Espagne, et ils entrèrent en Gaule.

La bataille de Poitiers (732). — En l'année 732, ils étaient arrivés près de *Poitiers*, quand ils rencontrèrent

Charles-Martel, qui venait au-devant d'eux avec une armée.

Les Arabes, montés sur de petits chevaux rapides, et habillés de longs manteaux blancs, coururent vers la cavalerie franque.

Les Francs, montés sur les grands chevaux du Nord, les laissèrent venir, et se défendirent avec leurs haches et leurs épées si bien que les Arabes reculèrent. Alors les Francs se mirent en marche. C'était comme une muraille de fer qui s'avançait.

Les Arabes se retirèrent dans leur camp, et, pendant la nuit, ils s'enfuirent. Ainsi, Charles-Martel a empêché les Arabes de conquérir notre pays.

RÉSUMÉ

I. Les Romains, qui n'aimaient plus à être soldats, prirent à leur service des guerriers venus de Germanie. Bientôt, ces guerriers ne voulurent plus leur obéir; l'un d'eux, *Clovis*, devint roi des Francs en *481* après Jésus-Christ. Il battit les Romains, se fit chrétien et devint le *maître de la Gaule.*

La famille de Clovis est appelée *mérovingienne*, du nom de Mérovée, qui fut roi des Francs avant Clovis.

II. Les fils de Clovis et ses petits-fils gouvernèrent très mal la Gaule. Ils se partagèrent le royaume, se firent la guerre les uns aux autres, et donnèrent ce qu'ils avaient pour avoir des soldats. Ils devinrent très pauvres et incapables de rien faire. On les appelle les rois fainéants.

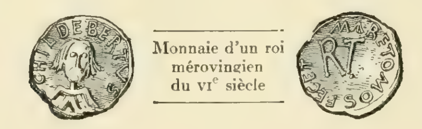
Les *Arabes* envahirent la Gaule. Ils furent battus en *732*, à *Poitiers*, par *Charles-Martel*, chef d'une riche famille franque habitant le pays de Metz.

2. ATTILA ET LES HUNS

Le peuple auquel commandait Attila ne ressemblait pas aux Germains. Ceux-ci étaient depuis longtemps en re-

lations avec l'empire romain. Beaucoup de leurs chefs avaient servi l'empire; ils voulaient s'y établir, non le renverser. Attila, au contraire, fut un destructeur. Les Huns étaient de terribles barbares; leur seul aspect faisait trembler. Ils avaient les yeux petits et obliques, le teint jaune, les pommettes saillantes, le nez écrasé. Toute leur vie se passait à cheval; ils se nourrissaient du lait de leurs juments, et ils mangeaient de la viande crue, après l'avoir amortie en la plaçant sous la selle de leurs chevaux. Pour toute religion, ils adoraient une épée de fer rouillé.

Attila se plaisait à faire trembler les deux empereurs d'Occident et d'Orient; il leur envoyait des messages insolents et les menaçait de sa venue. Une fois il appela l'empereur d'Orient vil esclave. Il se nommait lui-même le « Fléau de Dieu ». Il se vantait des ruines qu'il faisait: « Là où mon cheval a passé, disait-il, l'herbe ne repousse plus. »



Monnaie d'un roi mérovingien du VIe siècle


Dessin d'ornement carolingien

CHAPITRE III

LES ROIS CAROLINGIENS (752–987)

I. Pépin et Charlemagne

Les rois carolingiens. — Les Mérovingiens continuaient à ne rien faire; alors les Francs ne voulurent plus avoir de rois de cette famille. En 752, ils nommèrent roi *Pépin*, fils de Charles-Martel.

Ainsi commença de régner sur les Francs une nouvelle famille, qu'on appelle *carolingienne*, c'est-à-dire la famille de Charles, un nom que les Francs prononçaient *Karl*.

Le plus célèbre roi de cette famille fut *Charlemagne*, ce qui veut dire Charles le Grand.

Charlemagne. — Charlemagne était un bel homme, grand, avec un beau front et des yeux très vifs. Il portait de longs cheveux et une longue moustache. Sa figure était sérieuse et noble, et elle commandait le respect à tout le monde; mais il était bienveillant et gai, et parlait d'une voix douce.

Charlemagne n'avait presque pas reçu d'instruction. Il ne savait pas écrire, et il lisait mal. Il savait tout de même beaucoup de choses, parce qu'il était très intelligent et qu'il aimait à causer avec les gens instruits.

Charlemagne s'occupa beaucoup de l'instruction de son peuple.

Depuis que les Romains ne gouvernaient plus la Gaule, elle était devenue presque sauvage. Les peuples arrivés d'Allemagne et les Huns l'avaient ravagée; un grand nombre d'écoles avaient été détruites; celles qui restaient n'étaient guère fréquentées.



L'ÉCOLE DANS LE PALAIS DE CHARLEMAGNE

Charlemagne fonda beaucoup d'écoles; il en mit une dans sa maison, et il y allait souvent voir comment on travaillait.

Un jour, le maître lui dit que les enfants pauvres faisaient bien leurs devoirs, mais que les enfants riches les faisaient mal.

Alors, il fit mettre d'un côté les enfants pauvres, et, de l'autre, les enfants riches. Il dit aux enfants pauvres

qu'il était très content d'eux et qu'il leur donnerait de belles récompenses. Il dit aux enfants riches que, s'ils ne travaillaient pas mieux que cela, il ne leur donnerait jamais rien.

Le gouvernement de Charlemagne. — Charlemagne gouvernait bien son peuple.

Chaque année, il réunissait auprès de lui, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, des évêques, des abbés et les chefs des Francs. Il leur demandait des nouvelles des pays d'où ils venaient, et apprenait ainsi ce qui se passait partout.

Il causait avec eux de ce qu'il fallait faire pour que, dans son royaume, tout le monde se conduisit bien et obéît à ses ordres. Ensuite, il faisait des lois qu'on appelait *capitulaires.*

Les guerres de Charlemagne. — Charlemagne allait à la guerre à peu près tous les ans.

Les Germains qui habitaient le nord de la Germanie n'étaient pas encore chrétiens. On les appelait *Saxons.*

Charlemagne voulut les faire chrétiens. Il alla dans leur pays plus de trente fois. Il brûla leurs villages et détruisit leurs moissons. Un jour, il fit couper la tête à des centaines et à des centaines de Saxons.

Il n'était pourtant pas méchant. Mais, *dans ce temps-là, les hommes faisaient des choses qui nous paraissent aujourd'hui atroces.*

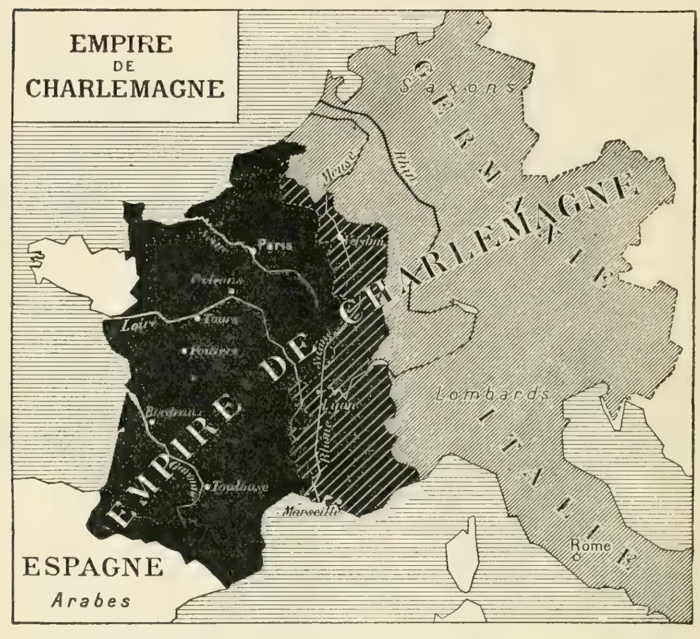
A la fin, les Saxons ne se défendirent plus. Ils furent baptisés et devinrent chrétiens.

Charlemagne empereur (800). — Charlemagne fit aussi la guerre aux *Lombards*, un peuple germanique qui était allé s'établir en Italie.

Les Lombards voulurent prendre Rome, où habitait le *pape*, chef de l'Église catholique. Le pape appela

Charlemagne à son secours. Charlemagne vainquit les Lombards, et il devint leur roi.

Il fit la guerre aussi en Espagne contre les *Arabes*, et il conquit une partie de l'Espagne.



La teinte noire représente la partie de la Gaule qui fut donnée à *Charles le Chauve*, lorsque les fils de Louis le Débonnaire se partagèrent l'empire. C'est cette partie qu'on appela le *royaume de France*. La teinte noire rayée de blanc représente la partie de la Gaule qui fut donnée à *Lothaire*. La teinte grise comprend l'Italie, qui fut également donnée à Lothaire, et la Germanie, qui fut donnée à *Louis*.

Ainsi il était maître de la Gaule, de l'Allemagne, d'une grande partie de l'Italie et d'une partie de l'Espagne. Jamais, depuis le temps des Romains, on n'avait vu un si grand empire.

Le jour de Noël de l'an 800, Charlemagne était dans l'église Saint-Pierre à Rome. Pendant qu'il priait, le

pape lui mit une couronne sur la tête et le proclama *empereur*.

Charlemagne mourut en 814.

Charlemagne a commandé à un grand nombre d'hommes. Il a été un guerrier et un législateur; il a fait de bonnes lois; il a voulu instruire son peuple. C'est pourquoi il est un des grands hommes de l'histoire.

II. Commencement du Royaume de France. Fin des Carolingiens

Commencement de la France. — Le fils de Charlemagne, *Louis*, fut appelé le *Pieux*, parce qu'il était pieux comme un moine. On l'appela aussi le *Débonnaire*, parce qu'il avait un caractère très faible et qu'il se laissait mener par sa femme.

Ses fils se révoltèrent contre lui. Après qu'il fut mort, ils se firent la guerre les uns aux autres, parce que chacun d'eux voulait avoir un royaume.

En 843, ils se partagèrent l'empire par le traité de *Verdun*. Le troisième fils, qu'on appelait *Charles le Chauve*, eut la plus grande partie de la Gaule. Son royaume était limité à l'est à peu près par le Rhône et la Meuse.

Le royaume de Charles le Chauve s'appela la France.

Faiblesse des derniers Carolingiens. — Charles le Chauve et ses successeurs eurent beaucoup de mal à gouverner leur royaume. Pendant les guerres, les rois carolingiens firent ce qu'avaient fait les rois mérovingiens; ils donnèrent des terres aux hommes qui les servaient comme soldats. A la fin, ils n'eurent plus rien à donner. Ils devinrent pauvres et faibles, et ceux qui leur avaient promis de les bien servir les méprisèrent.

Le royaume était divisé en pays qu'on appelait des

duchés et des *comtés.* Le roi y envoyait des ducs et des comtes pour y faire exécuter ses ordres.

Mais les ducs et les comtes lui désobéirent et se conduisirent dans leurs duchés et comtés comme s'ils étaient les maîtres.

Alors il n'y eut plus de grandes assemblées, ni de grandes armées, comme au temps de Charlemagne. Aussi des étrangers attaquèrent le royaume, qui n'était plus capable de se défendre.



ATTAQUE D'UN MONASTÈRE PAR DES NORMANDS

Les Normands. — On appelait ces envahisseurs *Normands,* ce qui veut dire hommes du Nord.

Ils venaient par mer de *Suède,* de *Norvège* et de *Danemark.*

Ces pays étaient très pauvres. Les habitants y trouvaient difficilement de quoi se nourrir. C'est pourquoi ils allaient chercher dehors leur nourriture. Chaque année, au printemps, des Normands montaient sur de grandes barques. Ils choisissaient pour chef le plus brave d'entre eux, qu'ils appelaient *roi de mer.* Ils n'avaient peur ni de

l'eau, ni du vent, ni du tonnerre. Ils chantaient au milieu des tempêtes.

Arrivés à l'embouchure des fleuves, ils remontaient avec leurs barques le cours de l'eau. Quand ils apercevaient une belle campagne, un village, un monastère, ils débarquaient.

Ils pillaient les maisons des paysans et les monastères. Ils attaquèrent même les villes.

Souvent on leur donnait de l'argent pour les décider à s'en aller; mais ils revenaient l'année d'après.

Une troupe de Normands finit par rester dans le pays qu'on appelle encore aujourd'hui la *Normandie.* Elle était commandée par *Rollon,* qui obligea le roi à lui donner le duché de Normandie.

Les rois n'avaient donc pas su défendre la France.

Avènement de Hugues Capet (987). — Parmi les duchés, il y en avait un qu'on appelait le *duché de France:* c'était le pays entre la Seine et la Loire. Paris en était la capitale.

Le duc de France, *Robert le Fort,* s'était fait tuer en combattant les Normands. Son fils, *Eudes,* les empêcha de prendre Paris. Le petit-fils d'Eudes, *Hugues Capet,* fut élu roi de France en 987.

Ainsi commença de régner une troisième famille, qu'on appelle la famille *capétienne.* Elle a régné sur la France jusqu'en 1792, c'est-à-dire pendant huit cent cinq ans.

Lettres et arts, industrie et commerce. — Dans ce temps-là, il n'y avait que les prêtres qui écrivaient; et ils écrivaient en latin. On doit à l'évêque Grégoire de Tours une histoire des Francs. Mais l'Église elle-même devint barbare sous les derniers Mérovingiens. Au temps de Charlemagne, les évêques et les moines recommencent à s'instruire et à bien écrire. Il y eut des historiens et des poètes.

Il n'y avait plus d'architectes capables de construire de beaux monuments, comme au temps des Gallo-Romains; plus de sculpteurs capables de faire de belles statues.

L'*industrie* était peu développée; on fabriquait des armures pour les guerriers, des bijoux pour les grands seigneurs, des vases rares, des ornements pour le clergé. Le commerce était presque nul.

RÉSUMÉ

I. Le fils de Charles-Martel, *Pépin*, devint roi des Francs en *752*. Le fils de Pépin, *Charlemagne*, fut un grand roi. Il créa des écoles. Il fit de bonnes lois. Presque chaque année, il partit pour la guerre. Il conquit la *Germanie*, pays des *Saxons*. Il conquit le nord de *l'Espagne*. Il alla en *Italie* protéger le pape contre les *Lombards*, et devint roi d'Italie. En *800*, il fut couronné empereur.

II. Les descendants de Charlemagne se partagèrent l'empire; l'un d'eux eut le pays qu'on appela la *France* (*843*). Les Carolingiens ne surent ni se faire obéir, ni protéger le pays, que ravagèrent les *Normands*. En *987*, les Français élurent un nouveau roi, *Hugues Capet*.

3. CHARLEMAGNE ET LES ÉCOLES

Charlemagne voulait que tous ses sujets fussent instruits. Or, dans ce temps-là, *il n'y avait presque pas d'écoles*. Les prêtres et les moines, qui pourtant avaient le temps de s'instruire, étaient ignorants, et dans les écrits qu'ils envoyaient à l'empereur, celui-ci remarquait avec chagrin qu'ils faisaient beaucoup de fautes. C'est pourquoi Charlemagne cherchait partout des *savants*.

Or, un jour, deux Écossais débarquèrent sur les côtes de la Gaule, avec des marchands venus d'Angleterre, pays que l'on appelait alors la Bretagne. C'étaient deux

hommes très instruits. Pendant que les marchands avec lesquels ils étaient venus vendaient leurs marchandises, les deux Écossais criaient: « Qui veut acheter de la science? Nous sommes marchands de science. » Ceux qui les entendaient les prenaient pour des fous. Pourtant les deux Écossais continuèrent à voyager, disant partout: « Qui veut acheter de la science? »

Charlemagne entendit parler de ces deux hommes et commanda qu'on les lui amenât. Il leur dit: « Est-il vrai que vous possédez la science? » — Ils répondirent: « Oui, et nous sommes prêts à la donner à tous ceux qui la cherchent. » — « Que vous faut-il pour cela? » demanda l'empereur. — Ils répondirent: « Une maison, la nourriture, des vêtements et des esprits prêts à nous écouter. » Alors l'empereur eut une grande joie, et il établit un de ces hommes en Gaule, et il envoya l'autre en Italie, et tous les deux eurent de nombreux élèves, qui profitèrent bien de leurs leçons.

Charlemagne savait que *le moyen de rendre les hommes meilleurs était de les instruire.* Lui-même il s'instruisait toujours. Il parlait la langue des Francs, mais il savait très bien la langue latine. On ne lui avait jamais appris à écrire, mais dans sa vieillesse, il s'exerçait à cet art. Souvent il s'éveillait la nuit pour travailler. Pendant qu'il était à table, on lui faisait des lectures instructives.



REVISION DU LIVRE I



Questions d'examen

Comment étaient bâties les maisons gauloises? — De quelles armes se servaient les Gaulois? — Quels dieux les Gaulois adoraient-ils? — Comment s'appelaient leurs prêtres et qu'enseignaient-ils?—Pourquoi cueillaient-ils le gui? — Pourquoi les Gaulois ont-ils été vaincus par les Romains? — Racontez l'histoire de Vercingétorix. — Dites ce que les Romains ont appris aux Gaulois.

Pourquoi les Romains ont-ils fait venir des Germains en Gaule? — Dans quelle famille les Francs choisissaient-ils leurs rois? — Racontez l'histoire de Clovis. — Pourquoi les successeurs de Clovis sont-ils devenus des rois fainéants?

Comment s'appelle la famille royale qui a succédé aux Mérovingiens? — Racontez la visite de Charlemagne dans une école—Quelles guerres a-t-il faites? — Quand notre pays a-t-il commencé à s'appeler la France? — Pourquoi les derniers rois carolingiens ont-ils fini par ne plus être obéis? — Racontez les expéditions des Normands en France.

Observations sur les gravures

Regardez encore une fois les images. — En regardant l'image de la page 4, qui représente un village gaulois, dites la différence avec un village d'aujourd'hui. — Comparez cette image du village gaulois avec celle de la ville romaine, page 10 et faites vos réflexions.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

I

Vous venez de voir des choses qui vous ont étonnés. Par exemple: les Gaulois croient faire plaisir à leurs dieux en tuant des hommes; les Romains donnent des chrétiens à manger aux bêtes; Charlemagne tue des milliers de Saxons pour forcer les autres à devenir chrétiens.

Mais, dans ce temps-là, ces actions ne semblaient pas extraordinaires. Elles nous étonnent, parce que les hommes, aujourd'hui, ne sont plus si méchants qu'autrefois; ils sont meilleurs.

Nous-mêmes, nous faisons aussi des choses qui étonneront ceux qui viendront après nous, car ils seront meilleurs que nous.

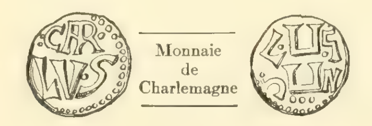
Cette amélioration, c'est ce qu'on appelle le *progrès*.

II

Nous ne savons pas au juste combien il y avait de Gaulois avant l'arrivée des Romains. On suppose qu'ils étaient quatre millions.

Les Romains qui vinrent s'établir en Gaule étaient en petit nombre. Les Francs n'étaient pas nombreux non plus, Clovis n'en avait que quelques milliers avec lui.

Le fond de notre population est donc resté gaulois. Les Gaulois sont nos ancêtres.


Monnaie de Charlemagne



Le sceau de saint Louis (la fleur de lys)
Décoration murale

LIVRE II

LA FRANCE DEPUIS L'AVÈNEMENT DE HUGUES CAPET JUSQU'A LA MORT DE LOUIS XI (DU Xe AU XVe SIÈCLE)

CHAPITRE IV

LES PREMIERS CAPÉTIENS (DE 987 A 1108) LA FÉODALITÉ

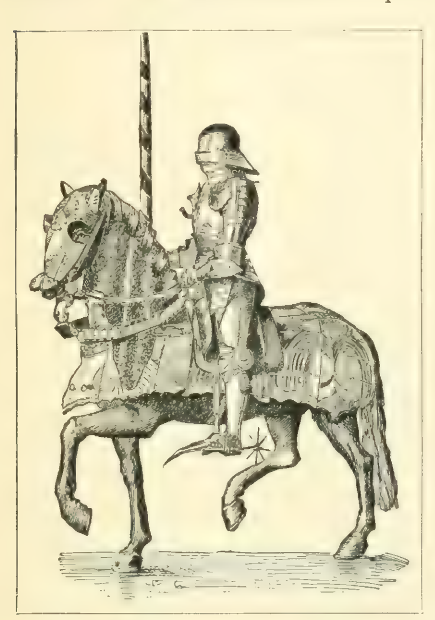
I. Le Roi et ses Vassaux

Le domaine royal. — Le roi Hugues Capet était plus riche et plus puissant que les derniers rois carolingiens, car il possédait le *duché de France* (voir carte p. 35), tandis que les derniers Carolingiens ne possédaient plus qu'une ville ou deux. Le duché de France était appelé le *domaine royal.*

Le roi était le maître dans son domaine, mais il ne l'était pas dans le reste du royaume. Le comte de *Champagne*

était maître en Champagne; le comte de *Flandre*, en Flandre; le duc de *Normandie*, en Normandie; le duc de *Bretagne*, en Bretagne; le duc de *Bourgogne*, en Bourgogne; le duc d'*Aquitaine*, dans les pays au sud de la Loire.

Pourtant, ces ducs et ces comtes n'étaient pas les égaux du roi. Ils reconnaissaient qu'il était leur *suzerain*, c'est-à-dire leur supérieur. Eux, ils étaient ses *vassaux*, c'est-à-dire ses inférieurs.



SEIGNEUR ARMÉ (XVe siècle)

Ce cavalier est entièrement recouvert d'une armure faite de pièce de métal. Il a la tête enfermée dans un casque; on aperçoit dans ce casque une fente qui permet de voir et de respirer.

Devoirs des vassaux envers le roi.—Quand un duc ou un comte mourait, son fils n'héritait pas tout de suite; il était obligé d'aller chez le roi; il s'agenouillait devant lui et mettait ses mains dans les mains du roi. Il lui promettait d'être son *homme*, c'est-à-dire son serviteur. Cette cérémonie s'appelait l'*hommage*.

Les vassaux devaient se rendre auprès du roi, quand il leur disait de venir, et lui amener des soldats s'il faisait la guerre. Mais, s'ils désobéissaient au roi et s'ils se mettaient à plusieurs pour lui désobéir, le roi n'était pas assez fort pour les punir. Et souvent ils désobéissaient.

Les ducs ou les comtes avaient aussi des vassaux. Ceux-ci leur promettaient d'être leurs *hommes*, et de les servir. Mais, souvent, ils ne tenaient pas leurs promesses. Aussi y avait-il de grands désordres dans le royaume de France.

La terre qui appartenait à un vassal s'appelait fief ou féod. C'est pour cela qu'on appelle ce temps-là le temps féodal, ou le temps de la féodalité.

II. Les Châteaux, les Seigneurs, les Serfs

Les châteaux forts. — Les vassaux du roi et les vassaux des comtes et des ducs habitaient des châteaux.



UN CHÂTEAU FÉODAL (XIIe–XIIIe siècle)

On avait bâti un très grand nombre de châteaux au temps des derniers Carolingiens. Dans ce temps-là, le

roi, devenu trop faible, ne pouvait plus faire la police du royaume. Il y avait beaucoup de brigands et il fallait toujours s'attendre à une attaque des Normands.

Alors il arriva dans toute la France que certains



hommes, plus riches et plus forts que les autres, construisirent des châteaux, qui étaient des forteresses.

De pauvres gens vinrent bâtir leurs cabanes tout auprès pour être protégés par le maître du château. C'est

ainsi que naquirent en France beaucoup de villages, dont plusieurs devinrent des villes.

Les châteaux étaient entourés de murs très hauts et très larges.

Au pied des murs, il y avait un fossé profond, rempli d'eau, et, sur ce fossé, un pont de bois, qui menait à la porte d'entrée. Mais ce pont, on pouvait le lever contre la porte. Quand le pont était relevé, le château était comme dans une île.

Évêques et abbés. — Les évêques et les abbés possédaient aussi des terres, et ils avaient des vassaux. Les maisons des évêques et les monastères étaient fortifiés comme les châteaux.



UNE GUERRE SEIGNEURIALE

Les seigneurs et les serfs. — Tous ceux qui possédaient fiefs et châteaux étaient appelés des *seigneurs;* on les appelait aussi *nobles.*

Presque tous les autres étaient des *serfs*, ce qui veut dire esclaves.

Les serfs étaient obligés de faire tout ce que le seigneur

leur commandait. Le seigneur pouvait les tuer s'il voulait.

Ils pouvaient acheter leur liberté en donnant de l'argent à leur seigneur; mais il ne leur était pas facile de mettre de l'argent de côté.

Les habitants des villes étaient moins malheureux que les serfs; mais, eux aussi, ils avaient des seigneurs auxquels ils devaient obéir.

Les guerres seigneuriales. — Souvent un seigneur faisait la guerre à un autre seigneur; il n'attaquait pas toujours le château de son ennemi, parce que ce château



FAMINE AU MOYEN ÂGE

Des hommes, des femmes, de jeunes garçons, à demi morts de faim, entourent une dame charitable, qui vient leur apporter du pain. Un jeune homme court porter à ses parents le pain que la dame vient de lui donner.

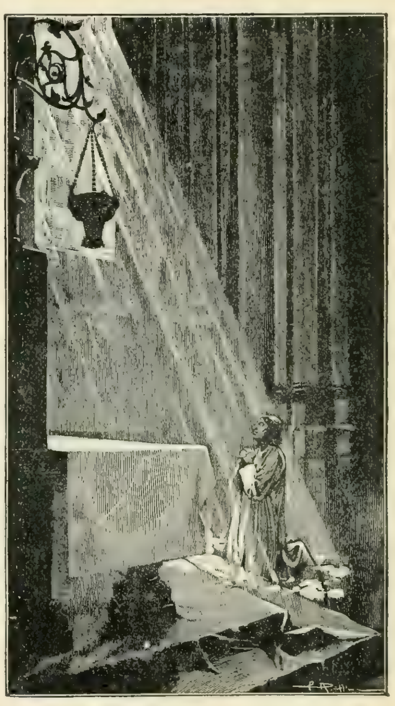
était difficile à prendre. Il ravageait les moissons et brûlait les chaumières des serfs de son ennemi.

Ces guerres empêchaient de cultiver la terre et de récolter le blé. Alors, il y avait des *famines*, c'est-à-dire que les pauvres gens avaient faim.

En temps de famine, on mangeait de l'herbe, ou des écorces d'arbres, ou n'importe quoi. Même on déterrait les morts pour les manger.

Des hommes, mourant de faim, tuaient d'autres hommes pour se nourrir de leur chair.

Un homme fut condamné à mort et brûlé, parce qu'on avait trouvé chez lui quarante-huit têtes d'hommes qu'il avait mangés.



LA VEILLÉE DU CHEVALIER
Le chevalier, habillé d'une longue robe blanche, est agenouillé devant l'autel.

La trêve de Dieu. — Les évêques essayèrent de remédier à ces méchancetés et à ces misères. Ils se réunissaient souvent en des assemblées qu'on appelait des *conciles*. Ensemble, ils formaient ce qu'on appelle l'*Église*.

Pour empêcher les violences des seigneurs, l'Église leur ordonna de faire trêve, c'est-à-dire de cesser de se battre, entre le mercredi soir et le dimanche soir.

Cela faisait donc quatre jours pendant lesquels on était à peu près tranquille. Cette trêve s'appela la *trêve de Dieu.*

La chevalerie. — Quand un jeune seigneur était en âge de porter les armes, on avait l'habitude de faire une fête où on les lui donnait. L'Église voulut que, la veille de cette fête, il passât la nuit à prier dans une chapelle. Elle lui fit promettre de protéger les pauvres gens.

Le jeune homme ainsi armé s'appelait un *chevalier*. Un bon chevalier ne mentait jamais. Il ne reculait pas devant l'ennemi. Il ne faisait jamais de mal à personne.

III. La Croisade

La croisade (1095). — En ce temps-là, des hommes, des femmes et des enfants allaient en pèlerinage prier près des tombeaux des saints; ils allaient très loin, à Saint-Jacques de Compostelle en Espagne et à Rome.

Ils allaient aussi à *Jérusalem* prier près du tombeau du Christ.

Jérusalem appartenait aux Turcs, qui étaient mahométans et maltraitaient les pèlerins chrétiens.

Un moine du pays d'Amiens, *Pierre l'Ermite*, était allé à Jérusalem. A son retour, il prêcha dans les églises et sur les places publiques de France. Il dit que les chrétiens devaient conquérir Jérusalem et y rester pour garder le tombeau du Christ.

Le pape vint en France, en 1095, pour prêcher la même chose. A *Clermont*, en *Auvergne*, une grande foule se réunit pour l'entendre. Il parla si bien que ceux qui l'entendirent jurèrent de partir.

Ils mirent sur leur poitrine une *croix* d'étoffe rouge. C'est pourquoi on appela *croisés* ceux qui partaient pour Jérusalem, et la guerre contre les Turcs s'appela la *croisade*.

Une grande troupe partit sous le commandement de Pierre l'Ermite. Mais le chemin était très long; chaque fois qu'ils apercevaient une ville, les pauvres gens de-

mandaient si c'était Jérusalem. Pierre l'Ermite n'arriva pas jusque-là. Des milliers de ceux qui étaient avec lui moururent en route.

La prise de Jérusalem (1099). — L'an d'après, en 1096, une grande armée se mit en marche. Elle était



LES CROISÉS EN ROUTE POUR JÉRUSALEM

commandée par *Godefroy de Bouillon*, duc de *Lorraine.* Elle eut de grandes misères en chemin. Beaucoup moururent de faim et de soif.

Enfin, les croisés arrivèrent devant Jérusalem. Ils attaquèrent les Turcs et ils en tuèrent un grand nombre. Le sang coulait dans les rues (1099).

Godefroy de Bouillon devint roi de Jérusalem. *Un royaume français fut ainsi fondé dans ce pays lointain.*

Mais il fut attaqué par les Turcs. D'autres croisades partirent pour aller le défendre; mais ce royaume était trop loin. Jérusalem fut reprise par les Turcs. Il y eut aussi des croisades faites par des Allemands, des Anglais et des Italiens. Mais c'est la France qui en fit le plus

grand nombre. *Depuis ce temps-là, le nom de la France est resté célèbre en Orient.*

IV. Les Communes

L'affranchissement des serfs. — Pendant que les seigneurs combattaient en Asie, la France fut un peu plus tranquille.



FONDATION D'UNE COMMUNE

Le seigneur est assis dans un fauteuil. Un prêtre, le chapelain du seigneur, debout, lit l'acte qui a été fait entre le seigneur et les serfs.

Pour s'en aller en guerre, les seigneurs avaient eu besoin d'argent. Des habitants des villes et des campagnes en avaient profité pour acheter leur liberté.

En beaucoup d'endroits, ils causèrent les uns avec les autres.

Ils dirent: « Notre seigneur peut faire tout ce qui lui plaît avec nous. Promettons-lui de lui payer certaines sommes. Nous ferons un écrit qu'il signera. Il n'aura pas le droit de nous demander davantage. S'il le fait, nous aurons le droit de refuser. Nous choisirons parmi

nous des hommes sages, qui seront notre conseil municipal et qui nous gouverneront. Nous nommerons un maire qui sera notre chef. »

Ils allèrent trouver leur seigneur, et lui demandèrent de faire ce qu'ils désiraient. Des seigneurs voulurent bien; ils signèrent un écrit qu'on appela une *charte;* mais d'autres refusèrent. Les serfs se révoltèrent contre ceux qui ne voulurent pas, et les obligèrent à signer la charte.



LE GUETTEUR AU SOMMET DU BEFFROI

Le guetteur montre des ennemis qui arrivent; le maire, auprès de lui, regarde; un homme sonne à grande volée la cloche pour appeler les habitants aux armes.

Les communes. — Alors, les serfs eurent un conseil municipal et un maire. Ils eurent une maison commune, qu'on appela *hôtel de ville.*

Pour se défendre, ils se firent soldats. La réunion de ces soldats s'appela la *milice communale.*

Dans la maison commune, ou tout près, il y avait une tour, qu'on appelait le *beffroi.* Dans ce beffroi, une cloche était suspendue.

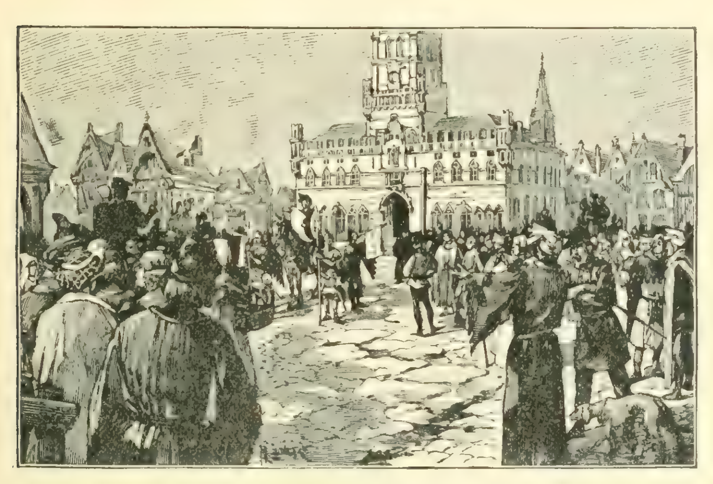
En haut du beffroi, un homme regardait de tous les côtés. On l'appelait le *guetteur.* S'il voyait un incendie, il sonnait la cloche pour avertir les habitants. S'il voyait une troupe d'ennemis,

il sonnait, sonnait plus fort, et on fermait les portes de la ville et la milice se réunissait.

Alors les habitants purent vivre plus tranquillement. Ensemble, ils formaient ce qu'on appela la *commune*, parce qu'ils mettaient en *commun* leur argent et leurs forces pour défendre leurs droits.

Les habitants des communes s'appelaient des *bourgeois*.

Les corporations. — Dans beaucoup de villes, les gens qui faisaient le même métier se réunissaient en des sociétés



PLACE DE VILLE AU MOYEN ÂGE

L'homme que vous voyez à cheval au milieu de la place est un crieur de la commune; il tient à la main un papier, où est écrite une ordonnance du maire. Au fond de l'image, au milieu, est l'hôtel de ville avec son beffroi.

qu'on appelait des *corporations*. Il y avait, par exemple, la corporation des boulangers, celle des bouchers, celle des charpentiers. Ces corporations avaient des règlements pour que le travail fût bien fait. Elles étaient aussi des sociétés de bienfaisance, qui assistaient les ouvriers pauvres et malades.

Les trois états de la nation. — Avant les communes, il n'y avait en France que les gens d'Église et les seigneurs qui avaient des droits et qui étaient capables de les défendre. Les gens d'Église formaient ce qu'on appelait l'*état de clergé*, et les seigneurs ce qu'on appelait l'*état de noblesse.*

Après qu'il y eut des communes, les bourgeois eurent aussi des droits et furent capables de les défendre. Ils formèrent le *tiers état*, c'est-à-dire le troisième état.

On appelait aussi ces états des *ordres;* l'*ordre* du clergé, l'*ordre* de la noblesse, le troisième *ordre.*

Les gens du troisième ordre étaient des marchands ou des ouvriers. Ils travaillaient, et ils s'enrichissaient en travaillant, tandis que les nobles, qui n'avaient pas besoin de gagner leur vie, trouvaient déshonorant de travailler. C'est pourquoi les gens du troisième ordre furent des personnes importantes dans le royaume.

Mais tous les serfs ne devinrent pas des bourgeois. Un grand nombre de paysans continuèrent d'habiter dans des villages, sur les terres des seigneurs, et d'être malheureux. Ils n'avaient pas de murs, ni d'armes pour se défendre.

RÉSUMÉ

I. *Hugues Capet* était roi de toute la France, mais ne commandait vraiment que dans le *duché de France.* Les autres provinces appartenaient à des *seigneurs vassaux* du roi, mais qui, le plus souvent, ne lui obéissaient pas.

II. Les seigneurs vivaient dans des *châteaux forts.* Presque tous les autres habitants du pays étaient des *serfs;* ils devaient faire tout ce que voulaient les seigneurs. Ils étaient très malheureux, car il y avait souvent des *guerres* entre les seigneurs et des famines. L'Église essaya de faire cesser les guerres.

III. De grandes armées partirent pour *Jérusalem* afin de conquérir le tombeau du Christ; ces expéditions s'appellent les

croisades. La principale croisade fut dirigée par *Godefroy de Bouillon;* elle arriva à Jérusalem après bien des souffrances. Un royaume français fut alors établi dans ce pays lointain (*1099*); mais il ne dura pas longtemps.

IV. Beaucoup de serfs obtinrent de leurs seigneurs des libertés; ils formèrent des *communes* et devinrent des *bourgeois.* Ils s'enrichirent par le travail. Il y eut alors en France trois ordres ou états: le clergé, la noblesse, et la bourgeoisie, qu'on appelait *tiers état,* ou troisième état.

4. PRISE DE JÉRUSALEM

L'armée des Croisés aperçut pour la première fois Jérusalem le 7 juin 1099. Quand, du haut des collines d'Emmaüs, les Croisés aperçurent enfin la ville sainte, les dômes resplendissants, les minarets qui se découpaient sur le bleu du ciel, et les montagnes couvertes d'oliviers où s'était accompli le drame de la Passion, leur joie fut immense, et ils tombèrent à genoux. Souffrances, famine, soif dévorante, ils oublièrent tout à la fin de leur terrible voyage et ils entonnèrent un chant de triomphe.

Mais il leur fallut bien du temps encore avant de pénétrer dans Jérusalem. Il fallut assiéger la ville pendant trente-sept jours sous un ciel dévorant, sans eau et sans ressources. Puis, pendant deux jours, les Croisés donnèrent l'assaut. Enfin les chevaliers franchirent les remparts et pénétrèrent dans l'enceinte des murs. Mais il fallut alors assiéger chaque maison, s'emparer des rues l'une après l'autre, et plus de dix mille personnes périrent dans ces combats. Les Croisés tuèrent sans merci; ils marchaient dans le sang jusqu'à la cheville. La lutte terminée, ils allèrent s'agenouiller au tombeau du Christ et visiter tous les lieux témoins de la Passion. Ce fut en 1099, le 15 juillet, trois ans après le commencement de la campagne, que Jérusalem tomba aux mains des chrétiens.


Bordure de vitrail (XIII° siècle)

CHAPITRE V

DE L'AVÈNEMENT DE LOUIS LE GROS A L'AVÈNEMENT DE PHILIPPE DE VALOIS (1108-1328)

I. Louis le Gros et Philippe-Auguste

Le duc de Normandie conquiert l'Angleterre. — Hugues Capet et ses premiers successeurs n'eurent pas d'autorité hors de leur domaine. Les ducs et les comtes continuèrent à se conduire dans leurs duchés et leurs comtés comme s'ils étaient les maîtres.

Un de ces vassaux, *Guillaume*, duc de Normandie, conquit l'*Angleterre* (1066). Ses successeurs acquirent plusieurs duchés et comtés en France. Ils devinrent plus puissants que leur suzerain le roi de France.

Le roi Louis le Gros. — Mais *Louis le Gros*, qui devint roi en 1108, fut un homme énergique.

Il fit la guerre à de méchants seigneurs, qui ne lui obéissaient pas, se battaient les uns avec les autres, et maltraitaient les paysans. Il détruisit leurs châteaux.

Il aida les bourgeois à se défendre contre leurs seigneurs, quand ceux-ci ne tenaient pas les promesses qu'ils avaient faites.

Les gens du peuple, dans les villes et les campagnes, commencèrent alors à aimer le roi de France, qui les protégeait par sa force et par sa justice.

Le roi Philippe-Auguste. — Le petit-fils de Louis le Gros, appelé *Philippe-Auguste*, fut un grand roi.

Il attaqua le roi d'Angleterre, duc de Normandie, et lui prit la Normandie. La Normandie fut ajoutée au domaine royal; elle devint ainsi la propriété du roi, comme l'était le duché de France. La puissance du roi se trouva doublée.



LE RETOUR DE BOUVINES
Derrière le roi, le comte Ferrand est enchaîné dans une charrette.

La journée de Bouvines (1214). — L'empereur d'Allemagne, appelé *Otton*, s'allia au roi d'Angleterre. Il entra en France avec une grande armée. Il voulait prendre Paris.

Philippe-Auguste alla au-devant de lui. Il le rencontra à *Bouvines*, Philippe-Auguste fut vainqueur. L'empe-

reur d'Allemagne manqua d'être pris; il se sauva au grand galop.

Dans cette journée, le comte de Flandre, *Ferrand*, vassal du roi de France, combattit contre lui. Il fut pris.

Philippe-Auguste retourna à Paris. Il emmena avec lui Ferrand, assis dans un chariot, avec des chaînes aux pieds et aux mains.

Partout où le roi passa, on accourut pour le voir, on cria: « Vive le roi! » On se moqua de Ferrand, à qui on disait: « Ferrand, te voilà *ferré!* »

Quand le roi fut près de Paris, les ecoliers allèrent au-devant de lui. Ils crièrent: « Vive le roi! »

Pendant plusieurs jours, on chanta et on dansa dans Paris, tant on était content. C'est en l'an 1214 que fut remportée cette grande victoire.

La croisade des Albigeois. — Au temps de Philippe-Auguste, il se passa dans le Midi des événements terribles.

Un grand nombre des gens du Midi étaient *hérétiques*, c'est-à-dire qu'ils ne voulaient pas croire ce qu'enseignait l'Église. On les appelait *Albigeois*, du nom de la ville d'*Albi*, où les hérétiques étaient très nombreux.

Le pape prêcha une croisade contre eux. Les seigneurs du Nord prirent part à cette croisade où des atrocités furent commises. Le pape établit un tribunal appelé *Inquisition*. Les juges de ce tribunal recherchaient les hérétiques et les condamnaient à des peines très dures, même à mort.

Philippe-Auguste n'alla pas à cette croisade; mais il y envoya son fils. Ce fils, devenu roi sous le nom de *Louis VIII*, réunit au domaine royal les pays de *Beaucaire* et de *Carcassonne*.

Ainsi le domaine du roi commença de s'étendre dans ces pays du Midi qui paraissaient fort éloignés, car il fallait

six fois plus de temps pour aller de Paris à Carcassonne qu'il n'en faut aujourd'hui pour aller de Paris à Constantinople.

II. Louis IX (Saint Louis)

Saint Louis (1226–1270). — Le fils de Louis VIII fut *Louis IX*, que l'Église a proclamé saint. Il fut le meilleur des rois de France.

Il regardait comme son grand devoir de rendre la justice. Il jugeait quelquefois en plein air, assis au pied



SAINT LOUIS RENDANT JUSTICE

d'un chêne, dans le bois de *Vincennes*, qui est près de Paris.

D'autres fois, il s'asseyait pour juger sur les marches de la Sainte-Chapelle, très belle église qu'il avait fait bâtir dans le château qu'il habitait au bord de la Seine.

Saint Louis aimait et protégeait les pauvres gens. Quand un seigneur avait commis un crime, il le punissait.

Il fit des lois pour empêcher les seigneurs de se battre

les uns contre les autres, et il réussit à peu près à faire régner la paix dans le royaume de France.

Saint Louis était un vaillant chevalier. Il fit la guerre aux Anglais et les vainquit; mais il n'aimait pas la guerre. De même qu'il ne voulait faire tort à personne dans son royaume, il ne voulait pas faire tort aux étrangers.

Saint Louis à la croisade. — Il était très pieux et se crut obligé d'aller deux fois en croisade, malgré les sages conseils de ceux qui l'entouraient et voulaient le retenir en France, où l'on avait tant besoin de lui.

La première fois, il alla en *Égypte*, pays qui appartenait aux Turcs; il fut fait prisonnier. Il donna beaucoup d'argent pour se racheter. La seconde fois, il alla à *Tunis;* il tomba malade de la peste, et sentit qu'il allait mourir. Son fils était auprès de lui. *Saint Louis lui recommanda d'être bon pour les pauvres gens, de bien aimer son peuple, de respecter les libertés des communes.* Il lui dit d'autres choses encore, si belles et si bonnes que tout le monde pleurait en l'écoutant, et il rendit le dernier soupir (1270).

III. Les États généraux

Agrandissement du domaine royal. — Les successeurs de saint Louis réunirent au domaine royal le *comté de Toulouse*, le *Poitou*, la *Champagne* et la *ville de Lyon.*

Les premiers États généraux (1302). — Au temps de *Philippe IV le Bel*, petit-fils de saint Louis, il se passa un grand événement.

Les rois avaient l'habitude de consulter les grands seigneurs du royaume et les évêques et abbés, toutes les fois qu'ils croyaient avoir besoin de leur avis.

Philippe le Bel eut une grande querelle avec le pape *Boniface VIII.* Pour résister au pape, il voulut être

soutenu non pas seulement par les grands seigneurs et par les évêques et abbés, mais aussi par les bourgeois.

En 1302, il réunit dans l'église Notre-Dame, à Paris, des grands seigneurs, des évêques et abbés, et des bourgeois. Ceux-ci avaient été élus par les habitants des villes.



NOTRE-DAME DE PARIS

Cette assemblée, où les trois états, clergé, noblesse et tiers état, se trouvèrent ensemble, s'appela les *États généraux.*

Les députés du tiers état n'étaient pas les égaux de ceux des deux autres ordres. Le clergé et la noblesse siégeaient aux côtés du roi; eux, ils se tenaient à genoux devant lui. Mais c'était déjà beaucoup que le roi voulût connaître leur avis. Cela prouvait que les bourgeois étaient devenus puissants dans la nation.

Le jour où les trois ordres se trouvèrent ainsi réunis, on commença de voir qu'il y avait une nation française.

Les artistes et les écrivains de la France. — En ce temps-là déjà, la France était célèbre parmi les peuples.

En France, d'abord, et partout ensuite, on bâtit ces belles églises qui, par leurs fenêtres hautes, leurs tours et leurs flèches, semblent s'élancer vers le ciel.

Il y avait encore des écrivains qui écrivaient en latin et l'on enseignait en latin dans les grandes écoles. Mais peu à peu le latin s'était transformé; il était devenu la langue française.

Cette langue n'était pas encore à beaucoup près celle que nous parlons. Il faut, pour créer une langue belle et parfaite comme la nôtre, le travail de beaucoup d'écrivains les uns après les autres, pendant plusieurs siècles. Mais déjà notre langue savait dire beaucoup de choses en vers et en prose.

Nos poètes ont célébré dans de grands poèmes, qu'on appelle *Chansons de geste*, les combats et les actions réelles ou inventées de Charlemagne et des guerriers de son temps.

Parmi les écrivains en prose, il y en a un qui est charmant, c'est *Joinville*, le compagnon et l'ami de saint Louis, qui a raconté de jolies histoires sur le bon roi.

La France admirée. — Notre langue était admirée dans toute l'Europe; on disait qu'elle était *délectable*, c'est-à-dire délicieuse à parler.

On admirait aussi la bonne grâce et les belles manières, ce qu'on appelait la *courtoisie* française.

On disait que la France était le plus beau royaume après celui du ciel.

Malheureusement, elle allait avoir beaucoup à souffrir d'une guerre contre les Anglais qui dura plus de cent ans.

RÉSUMÉ

I. Les premiers Capétiens étaient peu puissants hors de leur domaine, et, le duc de Normandie ayant conquis l'*Angleterre*, en *1066*, il devint plus fort que son suzerain, le roi de France. Mais le roi *Louis VI le Gros* fit la guerre à des seigneurs qui troublaient le royaume. *Philippe-Auguste*, qui fut un grand roi, fit la guerre au roi d'Angleterre et lui prit la Normandie. Il battit les Allemands à *Bouvines* en *1214*. Son fils *Louis VIII* acquit les pays de *Beaucaire* et de *Carcassonne*, après l'horrible croisade des Albigeois.

II. *Saint Louis* fut le meilleur des rois; il était juste et bon. Il aimait à rendre la *justice*. Il protégeait les pauvres gens. Il parvint à faire régner la *paix* dans le royaume. Il fit deux croisades, toutes deux malheureuses, l'une en Égypte et l'autre à Tunis. Il mourut à Tunis en *1270*.

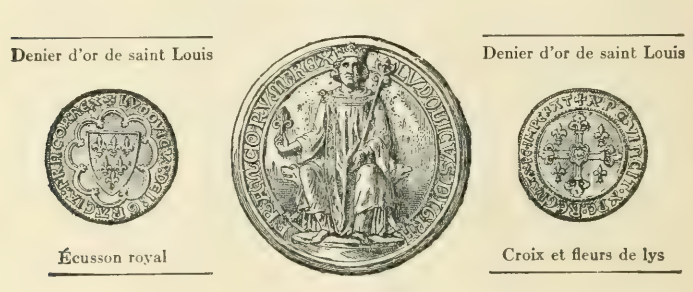
III. *Philippe IV le Bel* convoqua les *États généraux* en *1302*. Ce fut la première fois que des *députés du tiers état* furent réunis avec des députés du clergé et de la noblesse. En ce temps-là, la *France* était grande et célèbre; des architectes firent de belles églises, et des écrivains composèrent de beaux ouvrages.

5. LA COMMUNE DE LAON

La ville de Laon avait pour seigneur, en 1106, un évêque nommé Gaudry. Au lieu de prier Dieu et de venir en aide à ses fidèles, il passait son temps à chasser, à combattre ses voisins et à entasser des trésors dans le donjon de son château. En échange d'une forte somme d'argent, il donna aux bourgeois de Laon l'autorisation d'établir une *commune* et de se gouverner eux-mêmes. Quelques années plus tard, il regretta ce qu'il avait fait, parce qu'il ne pouvait plus, comme auparavant, piller ses sujets et les dépouiller. Il ordonna donc aux bourgeois de renoncer à leur commune; mais ceux-ci refusèrent,

sonnèrent la cloche du beffroi et appelèrent le peuple aux armes. Une bataille s'engagea dans les rues de la ville. Les portes du château furent enfoncées pendant la nuit, et Gaudry, terrifié, abandonné des siens, se réfugia dans la cave et se cacha derrière les tonneaux. C'est là que les bourgeois le découvrirent; ils le traînèrent dans la cour et le tuèrent sans pitié.

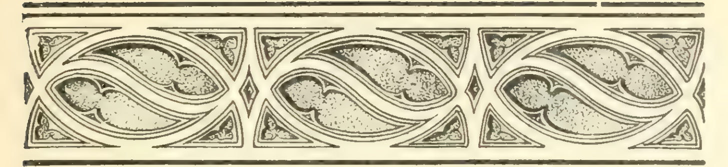
Ce fut à la fois un crime inutile et une faute que les habitants de Laon expièrent cruellement. Car le roi Louis VI le Gros marcha contre eux à la tête d'une armée, s'empara de la ville et fit pendre les coupables qui n'avaient pu s'enfuir.



Denier d'or de saint Louis — Écusson royal

Denier d'or de saint Louis — Croix et fleurs de lys

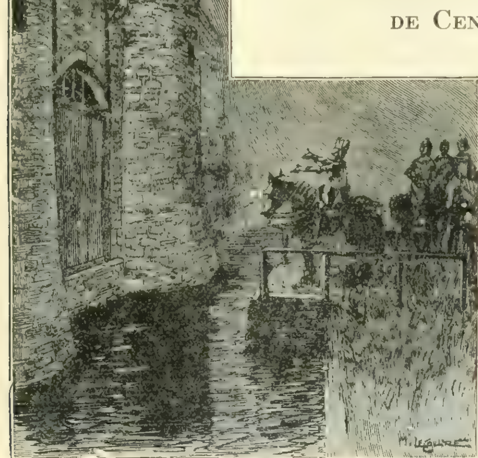
Sceau de saint Louis


Bois sculpte. (XVe siècle)

CHAPITRE VI

DE L'AVÈNEMENT DE PHILIPPE DE VALOIS A LA MORT DE LOUIS XI (1328-1483) — LA GUERRE DE CENT ANS

I. Les Désastres de la Guerre de Cent ans



PHILIPPE VI APRÈS LA BATAILLE DE CRÉCY

Le soir de la bataille de Crécy, Philippe s'enfuit suivi de quelques chevaliers. Il arriva devant un château. Le château était fermé, le pont était relevé contre la porte. Le roi cria: « Ouvrez, c'est l'infortuné roi de France. »

Philippe de Valois et Édouard d'Angleterre. — En 1328, le roi Charles le Bel mourut. Il n'avait pas de fils, ni de frère pour hériter du royaume. On décida que le roi serait *Philippe de Valois*, cousin germain de Charles le Bel.

Mais le roi d'Angleterre, Édouard III, dont la mère était une princesse française, voulut être roi de France. La guerre commença. Elle a duré plus de cent ans.

Philippe fut vaincu dans une grande bataille à *Crécy* en 1346.

Les Français furent vaincus parce qu'ils se battirent très mal. Les Anglais avaient mis en première ligne les



LE ROI JEAN A LA BATAILLE DE POITIERS

Au milieu de la foule des combattants, le roi Jean frappe un grand coup de hache et se défend avec un bouclier blanc orné de fleurs de lys. Derrière le roi flotte la grande bannière de France.

soldats qui tiraient de l'arc, et qu'on appelait des *archers*. Derrière étaient les chevaliers. Du côté des Français, il y avait aussi des archers en première ligne; mais les chevaliers français passèrent à travers pour arriver plus tôt à l'ennemi. Ils coururent follement à qui arriverait le premier. Alors les flèches des archers anglais tombèrent comme grêle sur les chevaliers et sur leurs

chevaux. Beaucoup de chevaliers furent pris ou tués; les autres se sauvèrent.

Jean le Bon, fils de Philippe VI, fut vaincu dans une grande bataille à *Poitiers* en 1356. Il se battit aussi bravement, mais aussi mal que son père.

Les États généraux de 1356. — Alors beaucoup de Français se mirent en colère parce que les rois et les chevaliers faisaient si mal la guerre. Des États généraux furent réunis à Paris en 1356. *Étienne Marcel*, qui était le maire de Paris, y était député. Il aurait voulu que les



LA FOLIE DE CHARLES VI

Le pauvre roi est assis devant la cheminée; il est pris d'un accès de folie; sa vieille nourrice, qui est derrière lui, essaye de le calmer; sa femme, la méchante Isabeau de Bavière, le regarde avec mépris.

États généraux se réunissent souvent et que le roi ne pût rien faire sans les consulter. *S'il avait réussi, la France aurait été depuis ce temps-là un pays libre.* Ç'aurait été un grand bonheur pour nous. Mais Étienne Marcel ne réussit pas. Il fut assassiné.

Dans la suite, les rois ne réunirent presque jamais les États généraux. Ils aimaient mieux faire ce qui leur plaisait sans consulter personne

Charles V et Du Guesclin. — Le fils de Jean le Bon, *Charles V*, fut un roi très prudent. Il reconquit à peu près le royaume, avec l'aide de *Du Guesclin*, qui commandait ses armées et qui était un général vaillant et habile. Mais les grands malheurs recommencèrent avec son fils *Charles VI.*

Le pauvre roi devint fou; le *duc de Bourgogne*, son oncle, et le *duc d'Orléans*, son frère, voulurent gouverner à sa place. Pour rester seul maître, *Jean sans Peur*, devenu duc de Bourgogne après la mort de son père, fit tuer le duc d'Orléans. Les parents et les amis du duc d'Orléans voulurent le venger. Alors des Français se battirent contre des Français. Les Anglais en profitèrent pour envahir encore le royaume, et ils furent encore une fois vainqueurs, dans une grande bataille, à *Azincourt*, en 1415.

Les amis du duc d'Orléans tuèrent Jean sans Peur. Le fils de Jean sans Peur fit alors alliance avec le roi d'Angleterre. Or, le duc de Bourgogne était un puissant seigneur. Les Anglais, aidés par lui, s'emparèrent encore une fois d'une grande partie du royaume.

Le roi d'Angleterre devient roi de France. — Le pauvre roi fou avait une méchante femme, nommée *Isabeau de Bavière.* Jean sans Peur et Isabeau promirent que lorsque mourrait Charles VI, le roi d'Angleterre Henri serait roi de France. Charles mourut en 1422, et le roi anglais fut en effet reconnu roi de France dans presque tout le royaume.

Charles VII, fils de Charles VI, n'avait que quelques amis fidèles. Il était retiré dans le pays de *Bourges.* Il ne possédait plus que quelques villes, dont la principale était Orléans.

Les Anglais vinrent assiéger cette ville, mais elle fut sauvée par *Jeanne d'Arc.*

II. Jeanne d'Arc — Expulsion des Anglais

Enfance de Jeanne d'Arc. — Jeanne est née dans un petit village, appelé *Domrémy*. Son père, Jacques d'Arc, et sa mère, Isabelle Romée, étaient des paysans pauvres.

Elle allait souvent à l'église; elle priait dans les champs. Elle aimait à entendre les cloches sonner.

Dans sa famille et dans son village, elle entendait parler de la guerre et des malheurs de la France, et elle pleurait.



ARCHERS

L'archer qui est à genoux et les trois qui sont debout tirent leurs flèches. Pendant le combat, les archers posaient devant eux des flèches par terre.

Un jour, il lui sembla qu'elle voyait une lumière et qu'elle entendait quelqu'un qui lui disait d'être bonne et sage. Elle avait alors treize ans. Plus tard, elle crut encore entendre des voix qui venaient du ciel.

Les voix lui parlaient des malheurs de la France, et lui commandaient d'aller au secours du roi Charles. Elles disaient : « Jeanne, il faut que tu ailles en France ! » Jeanne pensait : « Je ne suis qu'une pauvre fille! Je ne saurais pas monter à cheval. »

Jeanne chez le roi. — Mais voilà qu'on entend dire à Domrémy que les Anglais sont devant Orléans. Malgré son père et sa mère, Jeanne veut partir.

Un de ses oncles la conduit à *Vaucouleurs*, où commandait le seigneur de Baudricourt.

Baudricourt fut bien étonné. Il se moqua de cette petite paysanne qui voulait faire la guerre. Jeanne le

pria bien fort. A la fin il lui donna un cheval, et des soldats pour l'accompagner. Elle s'en alla vers le roi, qui était bien loin, au château de *Chinon*, près de la Loire.

Arrivée chez le roi, elle se mit à genoux devant lui, et lui dit que Dieu l'envoyait pour délivrer Orléans. C'était si extraordinaire qu'on ne la crut pas tout de suite; mais elle parlait très bien, elle avait réponse à tout, et on finit par la croire. Le roi lui donna des soldats, et Jeanne se mit en route pour Orléans (1429).



JEANNE AU SIÈGE D'ORLÉANS

Jeanne à Orléans. — Les Anglais avaient bâti des forteresses autour de la ville; ils surveillaient les environs, pour empêcher d'entrer dans Orléans ou d'en sortir.

Jeanne pourtant entra dans la ville avec ses soldats. Devant elle marchait un homme qui portait un étendard. Elle attaqua les forteresses des Anglais. Elle en prit deux; elle en attaqua une troisième, mais elle fut blessée par une flèche.

En voyant couler son sang, elle pleura; mais quand on l'eut pansée, elle se remit à cheval. Elle cria aux hommes d'armes: « Entrez! Tout est vôtre », c'est-à-dire: « Tout est à vous. » Les hommes d'armes entrèrent; ils avaient confiance en Jeanne.

Les Anglais avaient peur d'elle. Ils croyaient que c'était une sorcière envoyée par le diable. Ils s'en allèrent d'Orléans.



JEANNE D'ARC AU SACRE DE CHARLES VII
(Peinture de Lenepveu, au Panthéon)

Jeanne à Reims. —Alors Jeanne alla trouver le roi, qui était à *Tours*, et qui ne demandait qu'à y rester, car c'était un jeune homme qui n'aimait qu'à s'amuser. Jeanne le pria d'aller à *Reims* pour se faire sacrer.

C'était l'habitude que tout nouveau roi de France s'en allât à Reims, dans la ville où Clovis avait été baptisé. Là, on faisait une grande cérémonie. L'archevêque mettait une couronne sur la tête du roi. C'était ce qu'on appelait le *sacre*.

Le peuple croyait que le roi n'était vraiment roi qu'après avoir été sacré. C'est pour cela que Jeanne voulait qu'il allât à Reims.

Le roi n'osait pas faire ce voyage, car Reims était loin de Tours, et les Anglais gardaient les routes. Mais Jeanne encore une fois parla très bien; elle décida le roi à la suivre.

On rencontra les Anglais près de *Patay*. Jeanne dit: « Il faut les combattre. Quand même ils seraient pendus aux nuages, nous les aurons! » Et les Anglais furent battus.

Jeanne et le roi arrivèrent à Reims. Pendant la cérémonie du sacre, Jeanne resta debout près de l'autel, son étendard à la main.

Dans l'église de Reims, au milieu de cette cérémonie solennelle, il y avait donc une jeune paysanne, qui, l'année d'avant, vivait encore dans sa chaumière. Et c'était elle qu'on regardait, plutôt que le roi et que les grands seigneurs et les grandes dames.

Jeanne prisonnière. — Jeanne s'en alla ensuite devant *Paris*, qui était occupé par les Anglais. Le roi ne voulut pas la suivre. Elle attaqua la ville, mais ne put la prendre. Encore une fois, elle fut blessée.

Elle alla ensuite à *Compiègne*, que les ennemis voulaient prendre. Le jour même où elle y arriva, elle sortit à la tête d'une troupe pour attaquer les ennemis. Mais les ennemis repoussèrent cette troupe, qui s'enfuit.

Jeanne, restée en arrière, se battit tant qu'elle put; puis elle voulut rentrer dans la ville; mais ceux qui s'étaient sauvés avaient fermé les portes sans penser à elle. Elle fut prise.

On la conduisit à Rouen qui appartenait alors aux Anglais.

La mort de Jeanne d'Arc. — Elle fut accusée d'être une sorcière et jugée par un tribunal dont le président était l'évêque de Beauvais. Cet évêque, qui s'appelait *Cauchon*, était très dévoué aux Anglais.

Jeanne fut condamnée à être brûlée.

Quand elle sut qu'elle allait mourir, elle se mit à pleurer, mais bientôt elle reprit courage.

Le 30 mai 1431, on la mena sur une place où avait été élevé un bûcher. Une foule était là, qui regardait. Les juges qui l'avaient condamnée étaient là aussi. Jeanne dit au méchant évêque de Beauvais: « *Évêque, je meurs par vous!* »



(*Cl. Lahure*)

JEANNE D'ARC BRÛLÉE A ROUEN

Elle monta sur le tas de bois. Un moine se plaça près d'elle, tenant une croix. Quand on alluma le feu, elle fit descendre le moine, et lui dit: « Tenez-vous en bas; levez la croix devant moi pour que je la voie en mourant. »

La flamme monta et la toucha. La fumée l'enveloppa, Jeanne rendit le dernier soupir en criant: « Jésus! »

Elle avait dix-neuf ans.

Dans aucun pays, on ne trouve une aussi belle histoire que celle de Jeanne d'Arc. Tous les Français doivent aimer et vénérer le souvenir de cette jeune fille qui aima tant la France et qui mourut pour nous.

Les Anglais chassés de France. — Le roi Charles n'avait rien fait pour délivrer Jeanne. C'était un homme sans cœur.

Les Anglais avaient espéré qu'après la mort de Jeanne ils redeviendraient maîtres de la France.

Mais ils furent battus partout.

En 1453, ils ne conservaient plus en France que la ville de *Calais*, qu'ils avaient prise après la bataille de Crécy.

III. La Puissance de Louis XI

La règne de Louis XI (1461–1483). — *Louis XI*, fils de Charles VII, fut un roi qui n'avait pas l'air d'un roi, ni même d'un seigneur.



LOUIS XI ET SES AMIS

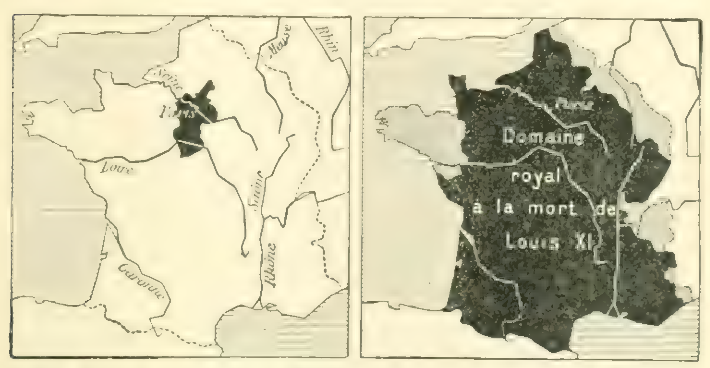
Il était laid et mal fait; son nez était énorme et ses jambes grêles. Il s'habillait mal et se coiffait d'un vilain chapeau mou. Il n'aimait pas les fêtes et les cérémonies qui coûtaient de l'argent, car il était très avare.

Il aimait à vivre presque seul, dans un château aux bords de la Loire, avec des gens comme son barbier *Olivier le Daim*, son médecin *Coictier* et le chef de la police du royaume, *Tristan l'Ermite*.

Il aimait beaucoup les bourgeois et les marchands parce

qu'ils lui obéissaient bien, et il tâchait qu'ils fissent de bonnes affaires par le commerce et par l'industrie. Il établit des manufactures dans le royaume.

Il était peureux, menteur et méchant. Il se vengea cruellement de ses ennemis. Il les faisait mourir ou les enfermait dans des cages de fer où ils ne pouvaient pas se tenir debout. Mais Louis XI eut le mérite de ne pas faire



Les deux cartes montrent l'étendue du domaine royal sous Hugues Capet et sous Louis XI. On voit combien le domaine royal, représenté par la partie noire des deux cartes, s'est agrandi de Hugues Capet à Louis XI. Dans la carte de droite, les parties représentées en gris sont les régions de la France non encore réunies au domaine à la mort de Louis XI.

de grandes dépenses en fêtes et en batailles. Il voulait que la France vécût en paix et travaillât. Il força les grands seigneurs à rester tranquilles et à lui obéir.

Charles le Téméraire. — Les seigneurs se révoltèrent contre lui, et prirent pour chef le duc de Bourgogne, *Charles*, qu'on appelait *Le Téméraire*, parce qu'il avait des projets trop hardis.

Heureusement pour Louis XI, le duc de Bourgogne se perdit par sa témérité. Il cherchait querelle à tous ses voisins. Il alla combattre en *Suisse* où il fut battu, et en Lorraine où il fut tué en assiégeant *Nancy*.

Louis XI s'empara alors du duché de Bourgogne.

Il hérita de la *Provence*, du *Maine* et de *l'Anjou*.

C'est en réunissant ainsi les pays qui appartenaient à leurs grands vassaux que les rois ont créé la France.

Ils ont fait comme les propriétaires qui achètent un champ, puis un autre, puis un autre encore, et arrondissent ainsi leur propriété.

RÉSUMÉ

I. En *1328*, le roi *Édouard d'Angleterre* voulut être aussi roi de France; une guerre commença, qui dura plus de *cent ans*. Le vrai roi de France, Philippe VI, fut vaincu à *Crécy* en *1346*, et son fils Jean le Bon à *Poitiers* en *1356*. Les Anglais conquirent une partie du royaume.

Des *États généraux* furent réunis à Paris en *1356*. *Étienne Marcel* aurait voulu que les rois ne pussent rien faire sans consulter les États généraux. Mais il fut assassiné et son projet abandonné.

Charles V et *Du Guesclin* furent vainqueurs des Anglais. Mais le successeur de Charles V, Charles VI, devint fou. Le duc d'Orléans et le duc de Bourgogne se disputèrent le pouvoir. Les Anglais profitèrent de ce désordre. Ils vainquirent encore les Français à *Azincourt* en *1415*. En *1422*, le roi d'Angleterre Henri VI fut proclamé roi de France.

II. *Jeanne d'Arc* sauva la France. Elle rendit confiance aux soldats, délivra, en *1429*, *Orléans* assiégé par l'ennemi, et mena sacrer à Reims le roi *Charles VII*.

Dans une bataille devant Compiègne, Jeanne fut faite prisonnière; les Anglais la firent juger et brûler à *Rouen* en *1431*.

Mais, comme Jeanne l'avait annoncé, les Anglais furent chassés de France. La guerre de Cent ans prit fin en *1453*.

III. Le roi *Louis XI* força tous les seigneurs à lui obéir; il lutta contre *Charles le Téméraire;* il s'empara de la *Bourgogne* et il hérita de plusieurs autres pays. A sa mort, en *1483*, son domaine s'étendait sur une grande partie de la France.

6. PAROLES DE JEANNE D'ARC

L'admirable Jeanne d'Arc a prononcé dans les grandes circonstances de sa vie, des paroles que les enfants de la France doivent connaître. Quand Jeanne d'Arc a résolu de se rendre à Orléans pour délivrer la ville assiégée par les Anglais, son père veut la retenir et dit qu'il la noiera de ses propres mains, plutôt que de la laisser aller avec des hommes d'armes; mais Jeanne persévère, et à tous elle déclare: « J'irai à Orléans, quand même je devrais user mes jambes jusqu'aux genoux. »

Quand Jeanne d'Arc part pour aller trouver le roi à Chinon, elle a six hommes d'armes avec elle, et il faut faire cent cinquante lieues à travers un pays occupé par les ennemis. Jeanne n'a pas peur. Elle répète à ses compagnons que Dieu lui a commandé de chasser les Anglais du royaume: « C'est pour cela, dit-elle, que je suis née! »

Quand Jeanne d'Arc s'approche d'Orléans, les Anglais se moquent d'elle, et disent qu'elle devrait retourner auprès de ses vaches et de ses moutons. Jeanne écrit au roi d'Angleterre pour lui ordonner de rendre toutes les villes qu'il a prises. « Si vous ne les rendez pas, ajoute-t-elle, sachez que je suis chef de guerre. En quelque lieu que j'atteindrai vos gens en France, je les ferai sortir, qu'ils le veuillent ou non. Je viens, de la part du Roi du ciel, vous mettre hors du royaume de France! »

Ce qu'il faut admirer éternellement dans l'histoire de cette paysanne française, c'est qu'elle a cru, dit et répété que la France ne peut pas mourir!

C'est la foi de Jeanne d'Arc en la France qui a sauvé la France.



REVISION DU LIVRE II



Questions d'examen

Que possédait Hugues Capet quand il devint roi? — Quels étaient les principaux ducs et comtes de France? — Que veulent dire les mots *suzerain*, *vassal?* — D'où vient le mot *féodalité?*

Comment étaient bâtis les châteaux de ce temps-là? — Comment les seigneurs étaient-ils armés? — Que signifie le mot *croisades?* — Racontez la première croisade.

Comment se sont formées les premières communes? — Qu'est-ce que c'était que le *tiers état?*

Racontez la bataille de Bouvines. — Comment saint Louis a-t-il fait aimer la royauté?

A quelle occasion les premiers États généraux furent-ils réunis?

Quelle fut la cause de la guerre de Cent ans?

Pourquoi Étienne Marcel demandait-il que les États généraux fussent réunis souvent? — Pourquoi les rois ne voulurent-ils pas les réunir?

Quel était l'état de la France au moment où parut Jeanne d'Arc? — Racontez l'histoire de Jeanne d'Arc?

Qu'était devenu le domaine royal à la mort de Louis XI ?

Observations sur les Gravures

Faites attention à l'image de la page 41 (*Fondation d'une commune*). Pensez qu'avant la fondation des communes le seigneur faisait ce qu'il voulait de ses serfs, et qu'après, les serfs ont été des hommes libres; et vous comprendrez l'importance de cette scène. — Faites attention à l'image de la page 49 (*Saint Louis rend la justice*). Pensez aux désordres qu'il y avait dans le royaume; vous comprendrez que la justice du roi fut un grand bienfait.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

Les rois ont réuni petit à petit les duchés et comtés de France à leur domaine. Ainsi s'est formé le territoire de la *France*.

En obéissant au même roi, les Français ont commencé à comprendre qu'ils étaient un même peuple.

Dans ce peuple, les prêtres et les nobles comptèrent seuls pendant longtemps; tous ceux qui travaillaient étaient méprisés; mais ils eurent des droits, eux aussi, après la fondation des communes.

Quand Philippe le Bel réunit les États généraux, les représentants du peuple de France se trouvèrent assemblés pour la première fois.

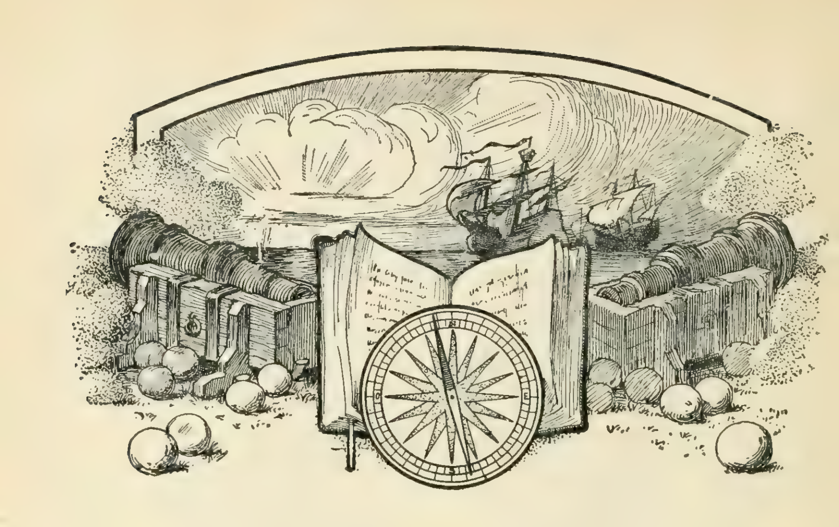
Peu de temps après, en 1328, un roi d'Angleterre voulut devenir roi de France. Une grande guerre commença. La France fut d'abord vaincue; elle souffrit de grands maux. Jeanne d'Arc lui rendit courage. Les Français, en combattant les Anglais, apprirent à mieux aimer la France.

Notre patrie pourtant n'était pas achevée. Les différentes provinces se connaissaient mal les unes les autres. Elles avaient des lois particulières. L'unité n'était pas faite.

Pour créer un peuple comme le peuple français, il faut des quantités de générations qui travaillent les unes après les autres, pendant des siècles.

Nos pères ont travaillé quelquefois dans la joie et plus souvent dans la peine et dans la douleur.

C'est pourquoi nous devons les aimer, aimer la patrie qu'ils nous ont faite, travailler comme ils ont travaillé, pour que cette patrie devienne encore plus belle et plus noble.



LIVRE III

LA FRANCE DE LA MORT DE LOUIS XI A LA MORT DE HENRI IV (DU XVe AU XVIIe SIÈCLE)

CHAPITRE VII

INVENTIONS ET DÉCOUVERTES

I. Invention des Armes a Feu et de l'Imprimerie

Les armes à feu. — Dans ce temps-là, à la fin du quinzième siècle, il arriva plusieurs choses extraordinaires.

On commença de se servir beaucoup de la *poudre*, qui avait été inventée depuis longtemps, on ne sait pas au juste par qui.

On fabriqua des *canons* qui lancèrent des boulets. On fabriqua plus tard des armes qui lancèrent des balles. Ces armes s'appelèrent des *arquebuses*. Plus tard, on les



DES CANONS FONT UNE BRÈCHE DANS UN CHÂTEAU

Les canons, que l'on appelait *bombardes*, avaient un peu la forme de tonneaux; ils étaient soutenus par des montants de bois au-dessus d'un plancher muni de roues pour qu'on pût les traîner.



ARQUEBUSIER

Avant de tirer, l'arquebusier plantait sa fourche dans le sol; puis il appuyait son arme, visait et tirait.

rendit plus légères et plus meurtrières, et on les appela des *fusils*.

Avant ces inventions, il était difficile de prendre une ville ou un château entourés de murs très hauts. Après ces inventions, les boulets firent dans les murs de grands trous, par où les soldats pouvaient passer.

Avant ces inventions, les seigneurs étaient sûrs d'être les plus forts dans les batailles. Ils étaient couverts de fer de la tête aux pieds. Après ces inventions, les boulets cassèrent les armures, et les balles les trouèrent.

Ces inventions firent donc du tort aux seigneurs. Elles profitèrent au roi. Il était difficile de fabriquer des canons,

et cela coûtait très cher. Le roi seul était assez riche pour en avoir beaucoup. Il fut bien plus malaisé aux seigneurs de lui résister.

L'imprimerie. — En ce temps encore, vers 1440, on découvrit l'*imprimerie*.

Avant l'imprimerie, les livres étaient écrits à la main. C'était ce qu'on appelait des *manuscrits*. Un copiste mettait beaucoup de temps pour écrire un livre.

Il n'y avait pas beaucoup de copies d'un même livre. Aussi les livres coûtaient très cher.



UN MOINE COPIANT UN MANUSCRIT

Le moine est assis sur un tabouret, devant un pupitre sur lequel il y a une feuille de parchemin.

Un Allemand, *Jean Gutenberg*, eut l'idée de faire des lettres en plomb. En mettant ces lettres les unes à côté des autres, sur un marbre, il fit des mots et des phrases. Il les frotta avec une encre. Ensuite, il étendit sur les lettres une feuille de papier, et il l'appuya fort au moyen d'une machine appelée *presse*.

Alors les lettres furent imprimées, c'est-à-dire marquées sur le papier. Il retira cette feuille, et il en mit une autre, puis une autre, et ainsi de suite.

Il travailla bien plus vite que le copiste, et put faire des milliers de copies, pendant le temps que le copiste mettait à en faire une.

Alors, il y eut beaucoup plus de livres qu'il n'y en avait

avant et ils coûtèrent bien moins cher. Beaucoup de gens apprirent à lire et s'instruisirent.

II. Les grandes Découvertes Maritimes

Les voyages sur mer. — Encore au même temps, on fit de longs voyages sur mer. On se servit, pour trouver son chemin, d'une aiguille aimantée que l'on mit sur un cadran. Cet instrument s'appela la *boussole.*



L'ATELIER DE GUTENBERG

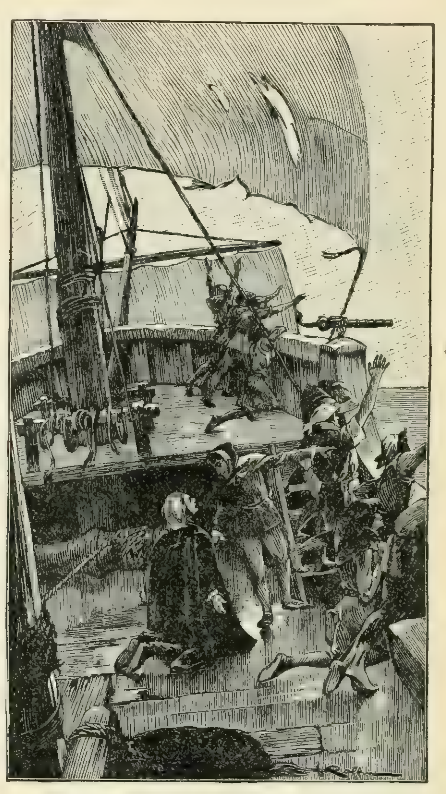
L'homme que l'on voit de dos, la main appuyée sur une planche, est Gutenberg.

L'aiguille aimantée se tourne toujours vers le Nord. En la regardant, les marins savent où est le Nord, ils savent aussi où sont les autres points cardinaux, le Midi, l'Est et l'Ouest. La nuit comme le jour, ils connaissent leur chemin.

La découverte de l'Amérique (1492). — *Christophe Colomb,* né à Gênes, en Italie, osa naviguer vers l'Ouest sur l'océan Atlantique. Les marins ne connaissaient alors que les parties de cet océan qui touchent à l'Angleterre, à la France, à l'Espagne et à l'Afrique du Nord.

Pendant trente jours, on navigua sans apercevoir autre chose que le ciel et l'eau. Les marins qui accompagnaient Christophe Colomb eurent peur d'être perdus et de mourir de faim. Ils voulaient se révolter contre lui et l'obliger à retourner.

Enfin, le 11 octobre 1492, comme le soleil se levait, on entendit crier: « Terre, terre! » Des marins, en effet, avaient vu une terre; c'était une île d'*Amérique*. *C'est ainsi que fut découverte une nouvelle partie du monde.*



CHRISTOPHE COLOMB DÉCOUVRE L'AMÉRIQUE

Quand il aperçut la terre, Christophe Colomb se jeta à genoux sur le pont de son navire, tandis que ses compagnons couraient au bordage et poussaient des cris de joie.

Les Espagnols et les Portugais. — C'était l'Espagne qui avait payé le voyage de Christophe Colomb. Les Espagnols conquirent quelques années après les îles des *Antilles*, le *Mexique* et le *Pérou*. Ils eurent ainsi un grand empire où se trouvaient des mines d'or et d'argent.

Les Portugais firent aussi de grandes découvertes. *Vasco de Gama* longea toute la côte occidentale d'Afrique. Il arriva tout au bout, à un cap qu'on appelle le *Cap de Bonne-Espérance*. Il continua de naviguer vers l'Est et il arriva aux Indes, un pays tout rempli de richesses.

Le Portugais *Magellan* fit le tour de la Terre, ce que personne n'avait jamais fait.

Conséquences de ces découvertes. — *Ainsi on commença de connaître la Terre dans toute son étendue. Les Grecs et les Romains n'en avaient connu qu'une petite partie.*

De ces pays nouveaux arrivèrent en masse des produits inconnus en Europe et des quantités d'or et d'argent.

Il se fit un grand commerce. Comme les nobles ne faisaient pas le commerce, ils ne s'enrichirent pas. La bourgeoisie au contraire devint de plus en plus riche. Des Européens, surtout des Espagnols, des Portugais, des Anglais, des Français, allèrent s'établir en Amérique. Les anciennes populations furent cruellement traitées et presque entièrement exterminées. Mais les Européens fondèrent des colonies dont plusieurs sont devenues d'importantes nations. Les colonies anglaises d'Amérique sont aujourd'hui les *États-Unis d'Amérique, une très grande puissance.*

RÉSUMÉ

I. Au XIVe siècle on apprit à utiliser la *poudre* pour lancer au loin des boulets. Alors le roi fit fabriquer des *canons*. Les seigneurs ne furent plus comme avant en sûreté derrière leurs murailles, que les boulets de canon pouvaient trouer. L'invention des armes à feu a été très nuisible à la noblesse.

Au milieu du XVe siècle, *Gutenberg* inventa *l'imprimerie*: elle permit de faire beaucoup de livres qui coûtèrent bon marché. Alors beaucoup de personnes purent s'instruire.

II. Grâce à la *boussole*, on put entreprendre de longs voyages en mer. *Christophe Colomb*, en *1492*, découvrit *l'Amérique*

D'autres navigateurs firent le tour de l'Afrique et même le tour du monde. Les peuples de l'Europe découvrirent ainsi une grande partie de la Terre qu'ils ne connaissaient pas.

7. CHRISTOPHE COLOMB (1436-1506)

Christophe Colomb naquit à Gênes, vers 1440, d'une famille noble presque tombée dans la pauvreté. A quatorze ans il se fit marin. Très studieux, passionné pour l'étude de la géographie, il lisait les ouvrages des anciens, et de bonne heure il résolut de chercher une route nouvelle vers les Indes. Il savait que la terre était ronde, et qu'on en pourrait faire le tour. En naviguant vers l'ouest, on devait donc arriver en Asie, aussi bien qu'en naviguant vers l'est. Il communiqua ses pensées à plusieurs souverains qui se moquèrent de lui. Enfin il trouva meilleur accueil près de la reine *Isabelle de Castille*, femme de Ferdinand le Catholique. On lui donna de l'argent et trois tout petits vaisseaux, et il entreprit le grand voyage (1492).

Colomb alla d'abord toucher aux *Canaries*, et de là il cingla vers l'ouest. Longtemps on navigua sans apercevoir autre chose que l'immensité du ciel et de l'Océan. L'équipage, inquiet, voulait revenir en arrière, et même il se révolta. Les prières de Colomb et plus encore sa noble confiance ranimèrent le courage des siens. Enfin, le 11 octobre 1492, le cri: *Terre! Terre!* retentit; on approchait d'une île de l'archipel des *Lucayes*. Colomb, tombant à genoux, remercia le Ciel de l'avoir si bien conduit. Il croyait avoir touché les *Indes*, et c'est seulement dans les voyages suivants qu'il reconnut son erreur: dans sa route vers l'Asie, ce grand homme avait découvert le *Nouveau Monde*.

Colomb ne fut pas, comme il le méritait, récompensé de ses services. Traité comme un prince à son premier

retour, il fut bientôt en butte à toutes les méchancetés de l'envie. Une fois même il fut ramené d'Amérique, prisonnier et chargé de chaînes, et il dut se justifier de calomnies dont on l'avait accablé. La reine Isabelle le protégea jusqu'à son dernier jour, mais quand elle fut morte, Colomb ne fit que languir dans le dénuement et la misère.

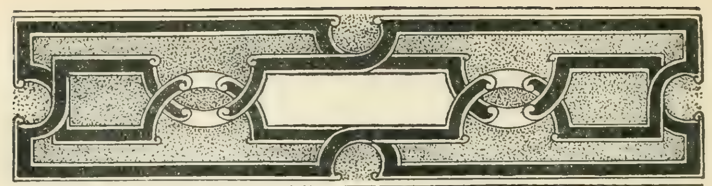
Le corps de Christophe Colomb repose aujourd'hui dans la cathédrale de la Havane, dans ce Nouveau Monde, découvert par son courage, sa persévérance et son génie.



Médaille de Louis XII

Portrait du roi Louis XII

Armes du roi: Porc-épic et couronne



Partie d'une reliure (XVIe siècle)

CHAPITRE VIII

FRANÇOIS Ier ET HENRI II (1515–1559) — LA LUTTE CONTRE CHARLES-QUINT

I. François Ier en Italie

Les rois font la guerre en Italie. — Pendant que se passaient ces grands événements, les rois de France étaient occupés à faire la guerre en Italie.

Il n'y avait pas un roi de toute l'Italie. Le pays était divisé en plusieurs États; les principaux étaient la *république de Venise*, le *duché de Milan*, le *duché de Toscane*, les *États du pape*, dont Rome était la capitale, et le *royaume de Naples.* Ces États se faisaient souvent la guerre les uns aux autres: à cause de cela, il fut facile aux étrangers de faire des conquêtes en Italie.

Charles VIII, fils de Louis XI, voulut conquérir le royaume de Naples, et *Louis XII* le duché de Milan.

Ils conquirent ces deux pays; mais ils les perdirent.

François Ier, qui devint roi en 1515, voulut reprendre le duché de Milan. Il passa les Alpes avec une grande armée et se dirigea vers Milan.

La bataille de Marignan (1515). — Arrivé à *Marignan*, il rencontra une armée de Suisses.

La Suisse était alors un pays très pauvre. Ses habitants allaient servir les princes étrangers, qui les payaient cher.

Ils combattaient à pied, serrés les uns contre les autres, armés de longues lances, appelées *piques*.

Le roi et la noblesse, à cheval, attaquèrent les Suisses. Les Suisses abaissèrent leurs longues lances, qui arrêtèrent les cavaliers. On se battit toute la journée, puis la nuit, jusqu'au moment où la lune se cacha. Le roi passa la nuit à cheval, tout près de l'ennemi.

Aussitôt qu'il fit un peu clair, on recommença de se



FRANÇOIS Ier ARMÉ CHEVALIER PAR BAYARD
« Par saint Georges, je te fais chevalier. »

battre. La bataille dura jusqu'à deux heures de l'après-midi.

Les canons français firent beaucoup de mal aux Suisses. Un grand nombre d'entre eux furent tués; presque tout le reste fut pris.

Le chevalier Bayard. — Il y avait dans l'armée française un chevalier appelé *Bayard*, qui était d'une famille noble du Dauphiné.

Tout enfant, il apprit le métier des armes. Il maniait si bien son cheval qu'il semblait ne faire qu'un avec lui.

Il ne savait pas ce que c'était que d'avoir peur, et il était honnête et bon, et jamais ne faisait de vilaines choses. On l'appelait le *Chevalier sans peur et sans reproche.*

A Marignan, quand le soir arriva, il se trouvait au milieu des ennemis, en danger d'être tué ou pris. Il descendit de cheval et se traîna sur les pieds et les mains; il rejoignit ainsi les Français.

Le lendemain, après la victoire, François Ier, qui n'avait pas encore été armé chevalier, voulut l'être par Bayard. Bayard trouva que c'était un trop grand honneur pour lui; mais le roi lui dit: « Bayard, mon ami, dépêchez-vous et faites mon commandement. »

Bayard fit la cérémonie comme on avait l'habitude de la faire. Il toucha le roi trois fois à l'épaule avec son épée. Puis il embrassa cette épée, l'éleva en l'air, et dit: « Ma bonne épée, tu seras honorée entre toutes les autres, toi qui as donné la chevalerie à un si beau et si puissant roi! »

II. La Lutte contre Charles-Quint

La puissance de Charles-Quint. — Après la bataille de Marignan, François Ier conquit le duché de Milan.

Mais il y avait alors un prince bien plus puissant que lui: c'était *Charles-Quint,* c'est-à-dire Charles V.

Charles-Quint hérita de ses père et mère et de ses grands-pères et grand'mères toutes sortes de pays: l'*Autriche,* qui est un pays d'Allemagne; l'*Espagne,* avec ses colonies d'Amérique; le royaume de *Naples;* la *Franche-Comté;* les *Pays-Bas.* Les Pays-Bas, c'est la contrée qui forme aujourd'hui les royaumes de Belgique et de Hollande.

En 1519, il fut élu empereur en Allemagne.

Il n'y avait pas de roi en Allemagne; il y avait un empereur. La dignité impériale n'était pas héréditaire, c'est-à-dire que le fils ne succédait pas au père. Quand

un empereur mourait, son successeur était élu par sept princes allemands qu'on appelait les sept électeurs.

Charles-Quint était le plus puissant souverain du monde. Cette grande puissance menaçait la France, qui était comme enveloppée dans l'empire de Charles-Quint.

La mort de Bayard. — Bientôt Charles-Quint et François Ier se firent la guerre. Les Français furent chassés d'Italie.

Pendant qu'ils se retiraient en France, Bayard fut



MORT DE BAYARD

Bayard est étendu sous un bouquet d'arbres. Le connétable de Bourbon est debout en face de lui.

blessé. Il sentit qu'il allait mourir et s'assit au pied d'un arbre.

Les ennemis arrivèrent bientôt.

Parmi eux se trouvait un Français, cousin du roi, le *duc de Bourbon*. Il avait le plus haut grade de l'armée: il était *connétable*.

Mais il s'était brouillé avec le roi, qui lui avait donné sujet de se plaindre, et s'était mis au service de Charles-Quint.

Quand il vit Bayard, Bourbon descendit de cheval et lui dit qu'il avait du chagrin de le voir en cet état. Mais Bayard répondit: « *Ce n'est pas moi qui suis à plaindre: c'est vous, car vous servez contre votre roi et contre votre patrie.* »

La bataille de Pavie (1525). — François Ier voulut reprendre le duché de Milan. Il retourna en Italie.

Mais, près de *Pavie*, il fut vaincu et fait prisonnier. Il s'était battu avec un grand courage. Le soir, il écrivit à sa mère: « De toutes choses, je n'ai gardé que l'honneur. » On l'emmena en Espagne où il resta plusieurs années.

Jusqu'à sa mort, en 1547, il fit la guerre à Charles-Quint. Son fils *Henri II* continua cette guerre.

III. Fin de la Lutte contre Charles-Quint

La France acquiert Metz, Toul et Verdun. —Henri II fit la conquête de *Metz*, *Toul* et *Verdun* en 1552.

Charles-Quint voulut reprendre Metz. La ville fut défendue par le duc *François de Guise.* Charles fit tirer plus de dix mille boulets sur la ville; mais il ne put la prendre. Son armée s'en alla en déroute.

Ainsi la France n'avait pas été vaincue par son puissant ennemi. Il est vrai que François Ier et Henri II trouvèrent des alliés même en Allemagne. Ce pays était partagé en un grand nombre d'États, qui ne voulaient pas obéir à l'empereur. Pour se défendre contre leur chef, ils recevaient de l'argent du roi de France.

D'ailleurs, l'empire de Charles-Quint se composait de pays très différents, éloignés les uns des autres. Au contraire, le royaume de France était d'un seul morceau. Charles-Quint commandait à des Espagnols, à des Italiens, à des Allemands. François Ier et Henri II ne com-

mandaient qu'à des Français. *C'était une grande force pour la France que d'être un seul peuple bien uni sous un même gouvernement.*

Le partage de l'empire de Charles-Quint (1555). — Peu de temps après sa défaite devant Metz, Charles-Quint alla se retirer dans un monastère en Espagne, et il *abdiqua*,



Les parties de la carte teintées en noir représentent les différents pays qui composaient l'empire de Charles-Quint.

c'est-à-dire qu'il renonça à gouverner ses États, en 1555. Son empire fut partagé.

Son fils Philippe II eut l'Espagne, le royaume de Naples, le Milanais, la Franche-Comté, les Pays-Bas et les colonies d'Amérique.

Son frère Ferdinand eut les principautés que la maison

d'Autriche possédait en Allemagne, et il fut élu empereur d'Allemagne.

Ainsi le grand empire qui menaçait la France était coupé en deux. Mais la puissance de Philippe d'Espagne était très grande encore, et elle entourait la France de tous les côtés.

Puis les rois d'Espagne s'entendaient toujours bien avec leurs parents d'Autriche; ils étaient alliés les uns aux autres. La France avait donc encore beaucoup à craindre de cette famille ou, comme on disait, de la *maison d'Autriche.*

La paix du Cateau-Cambrésis (1559). — Après que Charles-Quint se fut retiré, la guerre continua entre Henri II et le roi d'Espagne. Elle se termina en 1559 par la paix du *Cateau-Cambrésis.* La France dut renoncer à ses projets de conquête en Italie. Elle ne gagna rien sur l'Espagne; mais elle avait fait en 1558 une belle conquête sur les Anglais, qui s'étaient alliés aux Espagnols contre la France.

Le duc François de Guise attaqua Calais, que les Anglais avaient gardé depuis la guerre de Cent ans. La ville fut prise. Ce fut une grande joie dans le royaume.

Marie, reine d'Angleterre, en pleura. En mourant, elle disait: « Si l'on ouvrait mon cœur, on y trouverait écrit le nom de Calais. »

IV. La Puissance du Roi

L'obéissance de tout le monde. — Au temps de François Ier et de Henri II, le roi est le maître absolu du royaume.

Il n'y a plus de grands vassaux capables de lui faire la guerre. Le dernier des duchés d'autrefois, la *Bretagne,* a été réuni au domaine du temps de François Ier.

Depuis François Ier, c'est le roi qui nomme les évêques et les abbés, et l'Église lui est très soumise.

Les villes ont perdu beaucoup des libertés qu'elles avaient autrefois. Elles obéissent comme la noblesse et le clergé.

Le roi lève des impôts comme il lui plaît, et il fait de grandes dépenses pour la guerre et pour les fêtes.



FRANÇOIS Ier SORTANT POUR LA CHASSE

Derrière lui se presse la foule des seigneurs et des dames qui vont l'accompagner.

La cour. — La *cour*, c'est-à-dire la réunion des personnes qui vivent auprès du roi, est très brillante.

Les nobles hommes et les nobles femmes y viennent en grand nombre, parce que le roi, devenu le maître de tous, donne à qui il veut de l'argent, des honneurs et des emplois.

Autrefois, le roi n'avait auprès de lui que quelques serviteurs, et ses ministres et ses conseillers. On vivait simplement à la cour, sans grandes dépenses. On y travaillait plus qu'on ne s'amusait.

Sous François Ier et Henri II, il y eut foule, et on s'amusa beaucoup plus qu'on ne travailla.

La vie de cour coûtait très cher. Il y avait douze mille

chevaux pour le service du roi et des seigneurs qui vivaient auprès de lui.

François Ier dépensait pour la cour plus d'argent que saint Louis n'en avait dépensé pour gouverner le royaume. Tout ce beau monde flattait le roi pour lui plaire. Personne ne se permettait de le contredire.

Quand on lui parlait, au lieu de lui dire «*Vous* », on lui disait « *Votre Majesté* ».

Ce fut un grand malheur que le roi devint si puissant, car, lorsque les rois font tout ce qu'ils veulent, ils peuvent commettre de grandes fautes, et le royaume en souffre.

RÉSUMÉ

I. Les rois de France veulent faire des conquêtes en Italie. *François Ier*, vainqueur à *Marignan* en *1515*, conquiert le *duché de Milan.*

II. Mais une grande puissance s'élève en Europe, celle de *Charles-Quint*, qui possède l'Autriche, l'Espagne, le royaume de Naples, la Franche-Comté, les Pays-Bas, et qui est empereur d'Allemagne. François Ier lui fait la guerre; il est battu à *Pavie* en *1525.* Son fils *Henri II* continue la guerre après lui.

III. Henri II conquiert *Metz, Toul* et *Verdun.* Charles-Quint abdique. Son empire est partagé entre son frère, qui a l'Autriche et l'empire d'Allemagne, et son fils, qui a l'Espagne et ses dépendances. Mais l'Autriche et l'Espagne demeurent alliées, et la puissance de cette famille qu'on appelle la *maison d'Autriche*, demeure redoutable pour la France. Henri II signe la paix avec l'Espagne au *Cateau-Cambrésis en 1559.*

IV. François Ier et Henri II sont très puissants; la noblesse, le clergé, la bourgeoisie obéissent au roi. Sa Majesté le roi est entourée d'une cour où l'on est toujours en fête.

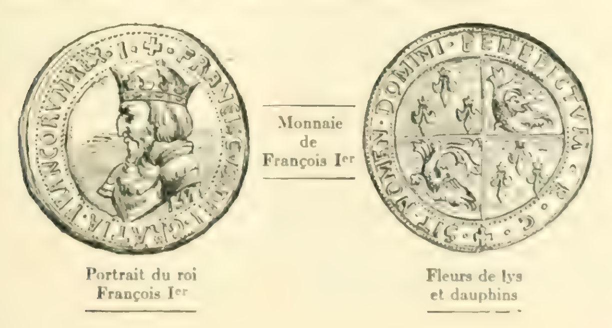
8. L'ABDICATION DE CHARLES-QUINT

C'est à Bruxelles, le 25 octobre 1556, dans une cérémonie solennelle, que Charles-Quint remit à son fils Philippe la souveraineté des Pays-Bas. Charles y parut, vêtu de noir, portant le collier de la Toison d'Or; il marchait péniblement, appuyé d'une main sur sa canne, de l'autre sur l'épaule d'un prince.

L'émotion fut grande, quand l'illustre empereur raconta sa vie si agitée, pendant laquelle il avait été neuf fois en Allemagne, six en Espagne, sept en Italie, dix en Flandre, deux en Angleterre, deux en Afrique, quatre en France, traversé huit fois la Méditerranée, trois fois l'Océan. Il ajouta: « Je vais traverser l'Océan pour la quatrième fois: ce sera pour aller m'ensevelir en Espagne! »

Il parla de sa lutte avec la France, à la fin de laquelle sa fortune l'avait abandonné, de son accablement et de sa faiblesse, du compte qu'il avait à rendre à Dieu, et il finit en demandant pardon à tous ceux auxquels il pouvait avoir fait tort ou violence à son insu! Puis il retomba, épuisé, sur son siège, au milieu d'un silence interrompu par les sanglots.

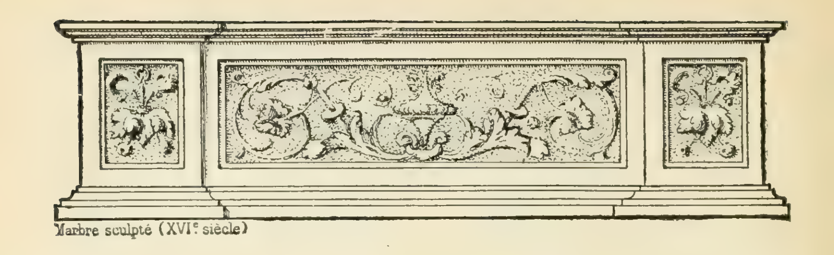
Quelque temps après, Charles-Quint se démit, moins solennellement, de ses autres couronnes, et il alla, comme il disait, s'ensevelir encore vivant, en Espagne.



Monnaie de François Ier

Portrait du roi François Ier

Fleurs de lys et dauphins


Marbre sculpté (XVIe siècle)

CHAPITRE IX

LA RENAISSANCE ET LA RÉFORME (XVe ET XVIe SIÈCLES)

I. La Renaissance

La Renaissance des lettres et des arts. — Après que l'imprimerie eut été inventée, les livres des anciens, Grecs et Romains, furent imprimés, et beaucoup d'hommes purent les lire. C'étaient de très beaux livres, car il y avait eu dans les temps anciens des hommes qui avaient étudié la nature et l'humanité, et des poètes qui avaient fait des poèmes admirables.

Au même moment, on étudia et on admira les statues des sculpteurs, et les monuments des architectes grecs et romains.

Alors, il sembla que les *lettres* et les *arts* de l'antiquité, qui avaient été comme morts au temps de la féodalité, renaissaient. C'est pourquoi on appelle le temps où on les admira de nouveau le temps de la *Renaissance des lettres et des arts.*

La Renaissance commença en Italie, qui était toute pleine des monuments de l'antiquité. Elle se répandit en France, quand les Français allèrent faire la guerre en Italie.

Écrivains et savants. — La France eut de grands écrivains au temps de François Ier et de Henri II. Les plus

célèbres furent *Rabelais* et *Montaigne*, qui écrivaient en prose, et les poètes *Clément Marot* et *Ronsard*.

Des savants étudièrent le *droit*, c'est-à-dire la science des lois, la *médecine*, les *mathématiques* et l'*astronomie*.

Le roi François Ier aimait les savants. Il fonda le *Collège de France*, où des professeurs illustres enseignèrent toutes les sciences. Au-dessus de la porte de ce collège il est écrit: « Ici on enseigne tout. »

Artistes. — Des châteaux furent bâtis en grand nombre. Les plus célèbres sont les châteaux royaux du *Louvre* et des *Tuileries*, à Paris, et de *Chambord*, près de Blois. Les plus grands architectes furent *Pierre Lescot*, qui bâtit le Louvre, et *Philibert Delorme*, qui bâtit les Tuileries.

Les sculpteurs *Jean Goujon* et *Germain Pilon* firent des statues aussi belles que celles des Grecs et des Romains.

Bernard Palissy fabriqua d'admirables plats de faïence aux couleurs éclatantes.

La vie dans les nouveaux châteaux. — Des grands seigneurs, des évêques, des bourgeois riches firent construire des châteaux partout en France.

Ces châteaux de la Renaissance sont bien différents de ceux qu'on bâtissait au temps de la féodalité.

Depuis que les rois étaient devenus maîtres du royaume, les seigneurs ne leur faisaient plus la guerre, et ils ne se faisaient plus la guerre entre eux. Ils n'avaient plus besoin d'habiter de grosses forteresses aux murs épais, aux tours énormes.

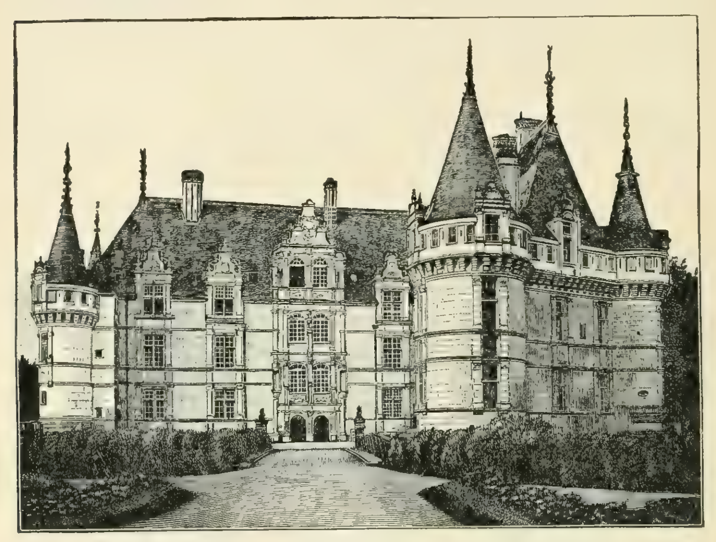
Les châteaux d'autrefois étaient des châteaux de guerre; ceux de la Renaissance furent des châteaux de plaisance. Ils ont encore des tours, mais bien moins grosses, et terminées par de jolis clochetons. De grandes fenêtres laissent passer l'air et la lumière.

Les salles d'habitation ne furent plus tristes comme

autrefois. On les orna de beaux meubles, de tapisseries, de peintures et de sculptures.

Les seigneurs se visitaient et se donnaient des fêtes très belles.

Des seigneurs et de grandes dames aimaient à lire les écrits des historiens et des poètes. Ils achetaient des tableaux et des statues. Tout le monde en ce temps-là eut une grande joie à s'instruire.



UN CHÂTEAU A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE

(C'est celui d'Azay-le-Rideau en Touraine)

II. La Réforme

La Réforme: Luther et Calvin. — Au temps où Charles-Quint régnait en Allemagne, un moine allemand, appelé *Luther*, ne voulut plus croire plusieurs choses que l'Église enseignait, ni obéir aux évêques, aux abbés et au pape.

Il prêcha contre les enseignements de l'Église et contre la mauvaise conduite d'un grand nombre d'évêques et d'abbés, qui étaient devenus de grands seigneurs très riches. La plupart d'entre eux, dans tous les pays d'Europe, oubliaient leurs devoirs de prêtres.

En France, au temps où régnait François Ier, *Calvin* fit la même chose que Luther en Allemagne.

Luther et Calvin demandèrent une réforme de l'Église. Leurs partisans furent appelés des *réformés*, parce qu'ils demandaient une réforme, ou des *protestants*, parce qu'ils protestaient contre l'Église.

Les évêques et les rois ne voulurent pas permettre cette désobéissance à l'Église. Des protestants furent pendus ou brûlés, au temps de François Ier et de Henri II. Mais les protestants devinrent de plus en plus nombreux.

Le parti catholique et le parti protestant. — Alors les catholiques et les protestants formèrent deux partis.

Les chefs du parti protestant étaient Antoine de Bourbon et son frère Louis, prince de Condé. Les Bourbons, cousins du roi, descendaient d'un fils de saint Louis. Antoine de Bourbon était roi de *Navarre*, un petit royaume situé auprès des Pyrénées.

Le chef du parti catholique était *François*, duc de Guise, qui avait défendu Metz contre Charles-Quint et repris Calais aux Anglais.

Les deux partis restèrent pourtant assez tranquilles pendant les règnes de François Ier et de Henri II, qui étaient assez puissants pour empêcher les troubles; mais ils se détestaient et n'attendaient qu'une occasion pour se faire la guerre.

RÉSUMÉ

I. Au xve et au xvie siècle, on admira et on imita les livres et les monuments des Grecs et des Romains. Ce fut la *Renaissance* des lettres et des arts.

Les principaux écrivains furent *Rabelais, Montaigne, Marot* et *Ronsard.*

François Ier fonda le Collège de France, où l'on enseigne toutes les sciences.

Les principaux architectes furent *Pierre Lescot*, qui bâtit le Louvre, et *Philibert Delorme*, qui bâtit les Tuileries. Les principaux sculpteurs furent *Jean Goujon* et *Germain Pilon.*

Dans toute la France on bâtit des châteaux qui ne ressemblaient pas à ceux du temps de la féodalité. Ce furent des châteaux de plaisance.

II. Au xvie siècle, *Luther* en Allemagne et *Calvin* en France voulurent réformer l'Église et la religion. Les *protestants*, partisans de Calvin, et les catholiques formèrent deux partis qui se détestèrent et qui étaient prêts à se faire la guerre.

9. POÈTES DE LA RENAISSANCE

Clément Marot. Clément Marot, né à Cahors, en 1495, est un des plus charmants poètes de la France. Il a écrit de jolies épîtres, des élégies où il y a autant de malice que de sensibilité, des épigrammes où il a raillé tous ses ennemis. Marot a vécu auprès de François Ier; il était valet de chambre de Marguerite, la sœur du roi de France, et, quelquefois, il échangeait des vers avec elle sur quelque sujet plaisant.

Un jour Marot jouait aux cartes avec Marguerite: l'enjeu était un *dizain*, c'est-à-dire une pièce de vers composée de dix vers, Marot perdit et paya, en envoyant à la princesse le dizain, qui se terminait ainsi:

« Que plût à Dieu que ceux à qui je doy [1]
« Fussent contents de semblable monnoie. » [2]

[1] Pour *dois*. [2] *monnaie.*

Le pauvre poète avait beaucoup de créanciers. Marguerite lui répondit par des vers où elle lui disait que ces créanciers devraient s'estimer très heureux d'être payés en vers tels que les siens.

Ronsard. Pierre de *Ronsard* est né près de Vendôme en 1524. Il a vécu sous le règne de François Ier, de Henri II, de Charles IX et de Henri III. C'est un admirateur de l'antiquité. Il voulut faire des poèmes épiques comme les poètes grecs et latins, et transformer notre langue, en en faisant comme une copie de la langue latine; mais il n'y réussit pas.

On ne lit plus aujourd'hui ses grands poèmes, mais on admire encore ses vers où il a mis autant de grâce que Marot, et d'autres où il parle avec une force que Marot n'a pas connue.

Comme Marot, Ronsard a vécu dans l'intimité des rois, mais il était de plus noble naissance et plus grave que le valet de chambre de Marguerite; attaché à la personne d'un fils de François Ier, il fut employé à des missions diplomatiques.

Nul n'eut autant d'admirateurs que Ronsard en son temps; il exerça une sorte de royauté intellectuelle. C'est à lui que Charles IX écrivit ces deux vers:

« Tous deux également nous portons des couronnes;
« Mais, roi, je la reçois: poète, tu la donnes. »



Calvin — Luther


Partie d'un meuble.(XVIᵉ siècle).

CHAPITRE X

DE L'AVÈNEMENT DE FRANÇOIS II A L'AVÈNEMENT DE HENRI IV (1559-1589) — LES GUERRES DE RELIGION

I. Les Guerres de Religion sous Charles IX

Catherine de Médicis. — A la mort de Henri II, en 1559, son fils François II lui succéda. François II mourut au bout d'un an. Il eut pour successeur son frère *Charles IX*.

Charles IX n'avait que dix ans quand il devint roi. Sa mère, *Catherine de Médicis*, veuve de Henri II, fut pendant quelques années régente, c'est-à-dire chargée de gouverner le royaume. C'était une Italienne dont les parents régnaient à *Florence*.

Catherine était catholique; mais elle n'était pas très attachée à la religion. Elle voulait le pouvoir pour elle et ne pas se laisser dominer par les Guises ni par les Bourbons.

En ce temps-là, le chancelier, c'est-à-dire le chef de la justice, s'appelait *Michel de l'Hôpital. C'était un homme sage et un bon Français. Si on l'avait cru, il aurait été permis aux protestants de pratiquer leur religion. Il disait que tous les Français devaient s'aimer les uns les autres, et être tous ensemble de bons serviteurs du roi et de la patrie. Personne ne l'écouta, ce fut un grand malheur.*

Les guerres de religion. — La guerre commença en 1562 entre les deux partis. Les catholiques demandèrent des secours au roi d'Espagne, qui était catholique; les protestants en demandèrent à la reine d'Angleterre, qui était protestante.

Ainsi les deux partis oubliaient que les Français n'ont pas le droit de mêler des étrangers aux affaires de la France.



MONTLUC FAIT MASSACRER LES PROTESTANTS

Montluc. — Pendant cette guerre, des atrocités furent commises.

Montluc s'était illustré dans les guerres d'Italie. Au temps de Charles IX, il fut envoyé dans le Midi, où les protestants et les catholiques se battaient les uns contre les autres. Il fit des exécutions terribles de protestants, et il les a racontées lui-même avec un plaisir qui nous fait horreur, car on y voit combien les Français de ce temps-là se haïssaient les uns les autres.

Un jour qu'il était dans un village, il entend dire que des protestants ont insulté le roi par leurs paroles. Il les conduit dans un cimetière; il les fait mettre à genoux,

la tête posée sur le rebord des tombes, et il ordonne à un bourreau qui l'accompagnait toujours de leur couper la tête.

Le baron des Adrets. — Les protestants aussi commirent des crimes. Un d'eux assassina le duc François de Guise. Ils détruisirent des églises et firent des massacres.



ATTAQUE D'UNE ÉGLISE PAR DES PROTESTANTS

Le baron protestant *des Adrets* s'était emparé d'une ville, et il avait fait beaucoup de prisonniers. Il leur ordonna de se jeter du haut d'une tour.

On rapporte qu'un de ces malheureux, après avoir fait deux fois le geste de s'élancer, s'arrêta: « C'est assez d'avoir essayé deux fois, dit le baron des Adrets. — Je vous le donne en quatre », répondit le soldat. Le mot fit rire le cruel baron, qui épargna celui qui l'avait dit.

La Saint-Barthélemy. — En 1570, les protestants et les catholiques firent la paix et semblèrent sur le point de se réconcilier.

Les principaux chefs protestants, parmi lesquels était *Coligny*, vinrent à la cour. *Henri de Bourbon*, roi de

Navarre, fils d'Antoine, qui avait été tué pendant la guerre, y vint aussi.

Charles IX montrait beaucoup d'amitié à Coligny. Il écoutait ses conseils et se laissait conduire par lui. Alors Catherine, qui voulait rester la maîtresse, s'entendit avec les Guises, ils essayèrent de faire assassiner Coligny, qui fut seulement blessé.

Le roi jura qu'il le vengerait, mais sa mère lui fit croire que les protestants le trahissaient et qu'ils voulaient le tuer.

Charles IX donna l'ordre d'assassiner tous les protestants qui se trouvaient à Paris. Le massacre se fit dans la nuit du 24 au 25 août 1572. Au nombre des victimes fut Coligny. Cet épouvantable crime est connu dans l'histoire sous le nom de *massacre de la Saint-Barthélemy* parce que le 25 août était le jour de la fête de ce saint.

Charles IX mourut en 1574. Ses derniers moments furent horribles. Il pensait au massacre qu'il avait ordonné; il avait le délire et on l'entendait crier: « Que de sang! que de sang ! »

II. Les Guerres de Religion sous Henri III

Henri III. — Charles IX n'avait pas de fils; son frère *Henri III* lui succéda. C'était un très mauvais prince. Il s'entourait de jeunes gens qui n'aimaient que les fêtes et les plaisirs.

Henri III n'ayant pas de fils, l'héritier de la couronne se trouva être son cousin, Henri de Bourbon, roi de Navarre. Les catholiques ne voulaient pas qu'un protestant devînt roi de France. Ils formèrent une grande association, appelée la *Sainte-Ligue*, qui eut pour chef *Henri de Guise*, fils du duc François.

Henri de Guise fut alors le vrai maître du royaume. Le roi lui avait défendu de venir à Paris: Guise y vint malgré

sa défense; le peuple le reçut en triomphe, et le roi se sauva.

L'année suivante, Henri III fit assassiner Guise à Blois; puis il se réconcilia avec son cousin Henri de Bourbon, roi de Navarre, et il vint avec lui mettre le siège devant Paris.

Le peuple de Paris détestait les protestants. Les prédicateurs parlaient du roi de France et de Henri de Navarre avec une haine féroce.

Un moine, *Jacques Clément*, alla poignarder Henri III (1589).

Situation de la France. — Les guerres de religion duraient depuis une trentaine d'années lorsque Henri III fut assassiné. Plusieurs milliers de villages avaient été brûlés. Sur les routes, qui n'étaient plus entretenues, l'herbe poussait, les ornières se creusaient, beaucoup de ponts étaient coupés. Dans toutes les villes, à Paris surtout, les rues étaient remplies de pauvres qui mendiaient leur pain et couchaient dans les cimetières.

Personne n'obéissait plus au roi.

Le roi d'Espagne, Philippe II, profitant de tous ces désordres, voulait s'emparer de notre pays.

Trente ans de guerres civiles avaient mis la France en danger de mort.

RÉSUMÉ

I. La guerre entre les catholiques et les protestants commença en *1562*. Le *chancelier de l'Hôpital* ne put empêcher les deux partis de se combattre. Des atrocités furent commises. La plus abominable fut le *massacre de la Saint-Barthélemy*, en *1572*.

II. La guerre continua pendant le règne de *Henri III*. Il n'avait pas de fils. Son cousin *Henri de Navarre* devint l'héritier de la couronne. Il était protestant. Les catholiques ne

voulurent pas qu'il devînt roi. Ils formèrent la *Sainte-Ligue* et s'allièrent au roi d'Espagne pour défendre la religion catholique. Henri III fut assassiné en *1589*.

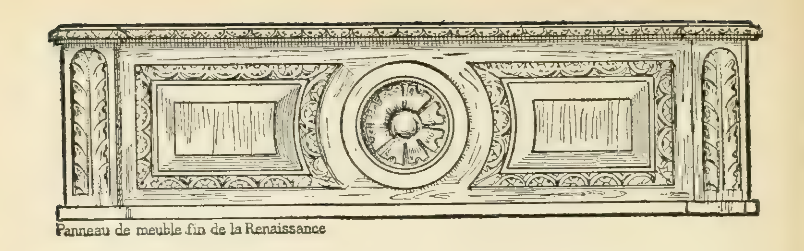
Cette guerre civile désola et ruina la France.

10. LE MASSACRE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY

Comme la nuit allait finir, la cloche de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois donna le signal du massacre. Catherine et les Guises avaient tout préparé: des soldats armés avaient été envoyés dans les divers quartiers; Henri de Guise avait fait cerner le logis de l'amiral Coligny. C'est par le meurtre de l'amiral que l'on commença: il mourut héroïquement; les assassins le jetèrent par la fenêtre, sur l'ordre de Guise, qui attendait dans la cour, et qui frappa le cadavre du pied.

Cependant la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois sonnait toujours; les bandes armées s'étaient répandues dans la ville; on entendait partout des cris et le bruit de la fusillade. Partout les protestants furent surpris sans défense. On tua, au Louvre, sous les yeux mêmes de Charles IX, des hommes avec qui le roi causait familièrement quelques heures auparavant. On tua dans les maisons et dans les rues. Les enfants ne furent pas épargnés. Les cadavres furent traînés dans la boue. Les assassins se firent voleurs: des boutiques et des magasins furent pillés.

Le massacre continua toute la journée du 25. Le 26, Charles IX se rendit au Parlement, où il déclara qu'il avait voulu prévenir le complot de l'amiral, et que ce qui avait été fait l'avait été par son ordre. Il chargeait ainsi sa mémoire d'un des plus exécrables crimes qui aient jamais été commis; mais l'histoire lui tient compte des remords qui le tourmentèrent bientôt, et elle rejette une grande part de la responsabilité sur sa mère, Catherine de Médicis.


Panneau de meuble fin de la Renaissance

CHAPITRE XI

HENRI IV (1589-1610)

I. Henri IV conquiert son Royaume

Caractère de Henri IV. — Au moment où il devint roi de France, en 1589, *Henri IV* était âgé de trente-six ans.

Il avait neuf ans quand son père fut tué. A quinze ans, sa mère, Jeanne d'Albret, le conduisit à l'armée protestante. Il fut brave entre les braves. Il aimait à faire fumer le pistolet sous les nez des ennemis, et à escalader les murailles des villes.

Il trouvait toujours le mot pour rire. Souvent il n'avait pas d'argent pour s'habiller; alors il montrait en riant son vêtement troué au coude. Quand il n'avait pas de quoi dîner, il disait que sa marmite était renversée et il allait dîner chez les uns et les autres.

Henri IV et la Ligue. — Henri IV fut obligé de conquérir son royaume, parce que le plus grand nombre des Français ne voulaient pas avoir pour roi un protestant.

La plupart des provinces avaient pour gouverneurs des nobles du parti de la Ligue. Le chef de la Ligue était *Mayenne*, frère du duc Henri de Guise. Ces gouverneurs recevaient du roi d'Espagne Philippe II de l'argent et des troupes.

Henri IV demanda des soldats et de l'argent à la

reine d'Angleterre, Élisabeth, et aux princes protestants d'Allemagne.

Avec une petite troupe, il se rendit en Normandie. Mayenne alla l'attaquer avec une grande armée, pas loin de *Dieppe*, auprès du château d'*Arques*. La petite troupe du roi se crut perdue; mais il cria: « N'y a-t-il pas ici cinquante gentilshommes de bonne volonté pour



HENRI IV ENFANT JOUE AU SOLDAT

Il joue avec des camarades. C'est lui qui est au milieu, la main tendue, et commandant. Au loin, on voit les tours du château de Pau, où il est né.

mourir avec leur roi? » Il se battit si bien que l'armée de Mayenne s'enfuit.

L'année d'après, Henri et Mayenne se trouvèrent encore en présence, à *Ivry*, près de *Dreux*. Quand on fut près de combattre, le roi dit aux cavaliers qui l'entouraient: « Je veux vaincre ou mourir avec vous. Gardez bien vos rangs, je vous prie, et ne perdez pas de vue mon panache blanc; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur! »

Encore une fois Mayenne fut battu.

Henri IV se fait catholique. — Henri IV essaya de prendre Paris et Rouen; il n'y réussit pas; une armée espagnole le força de se retirer.

Ainsi des étrangers venaient en France combattre le roi de France. Les chefs de la Ligue parlaient même de donner la couronne de France à la fille du roi d'Espagne.



HENRI IV A IVRY

Henri IV comprit que, tant qu'il resterait protestant, il ne pourrait régner sur la France, et il se fit catholique.

Alors presque tous les Français le reconnurent pour roi. En 1594, il entra dans Paris.

Des Ligueurs voulaient résister encore; mais Henri IV était aussi habile que brave; il leur donna de l'argent, des honneurs, et de bonnes paroles, et des embrassades. Il embrassait très volontiers les gens.

Lorsque Mayenne vint faire sa soumission, le roi l'embrassa trois fois. Mayenne s'agenouilla, Henri le releva et l'embrassa encore. Cela se passait dans un jardin. Le roi se mit à marcher très vite. Mayenne suivait comme il pouvait, et il suait, et il soufflait, car il était fort gros. A la fin, le roi s'arrêta et dit à May-

enne : « Dites le vrai ; je vais un peu vite pour vous. — Par ma foi, dit Mayenne en frappant sur son ventre, je n'en puis plus. » Alors Henri lui tendit sa main : « Touchez là, dit-il, par Dieu ! voilà tout le mal que vous recevrez de moi ! »

Henri IV n'avait plus à combattre que les Espagnols. Il les battit, et les força, en 1598, à signer la *paix de Vervins* et à sortir de France.

II. Le Gouvernement de Henri IV

L'Édit de Nantes (1598). — Henri pardonna à tous ceux qui s'étaient révoltés contre lui.



HENRI IV ET LE DAUPHIN

Le roi Henri IV et la reine sa femme, Marie de Médicis, sont assis. Devant eux est leur fils qui sera plus tard le roi Louis XIII. Il récite un compliment à son père et à sa mère.

Il donna aux protestants la liberté, de pratiquer leur religion par un *édit*, c'est-à-dire par une loi, qui fut signée à *Nantes*.

Dans les autres pays, les catholiques, s'ils étaient les plus forts, continuaient à persécuter les protestants ; les protestants, s'ils étaient les plus forts, persécutaient les catholiques. La France fut le premier pays où l'on reconnut qu'un homme ne doit pas être maltraité à cause de sa religion. C'est un grand honneur pour la France.

Sully. — Henri IV eut un bon ministre qu'on appelait *Sully*. Sully, qui était protestant, avait été le compagnon

du roi pendant les guerres. Le roi se servit de lui pour tenir les comptes du royaume. Sully fit des économies et mit de l'argent de côté.

Il construisit de belles routes; sur les côtés, on planta de beaux arbres. Quelques-uns de ces arbres-là vivent encore.

Il aimait beaucoup la campagne, et il disait que la France est nourrie par deux mamelles qui sont le labourage et le pâturage.



LA POULE AU POT

Henri IV, les paysans, les ouvriers. — Henri IV aimait autant que Sully la campagne. Il disait qu'il n'y a rien de plus beau au monde qu'un champ de blé au moment de la moisson.

Il désirait que les paysans fussent bien nourris: « Je veux, disait-il, qu'ils puissent mettre la poule au pot le dimanche. » Mais il aimait aussi les ouvriers et le travail des métiers.

Pendant les guerres, le travail avait été arrêté presque partout en France. Il fallait acheter aux étrangers des étoffes et beaucoup d'autres objets, et l'argent sortait ainsi du royaume.

Par exemple, on ne fabriquait plus d'étoffes de soie en France, et pourtant les nobles et les riches bourgeois en portaient. Il fallait aller acheter de la soie en Italie. Henri IV voulut qu'on élevât en France des vers à soie; il fit planter des mûriers, dont la feuille nourrit ce ver.

On lui envoya la première paire de bas de soie fabriquée dans le royaume. Il la mit et il la fit voir à tout le monde. Il était aussi fier ce jour-là que s'il avait gagné une bataille.

Querelles de Henri IV et de Sully. — Sully n'était pas d'accord avec le roi au sujet des ouvriers et des métiers. Il n'aimait que la campagne et les paysans. Il disait que les paysans font de bons soldats, bien vigoureux, parce qu'ils vivent en plein air, au lieu que les ouvriers travaillent enfermés et sont moins vigoureux.

A cause de cela, Sully se querellait avec Henri IV. Il se querellait aussi pour d'autres choses, car il avait mauvais caractère. Mais le roi et son ministre finissaient toujours par se raccommoder, parce qu'ils se connaissaient depuis toujours et parce qu'ils s'aimaient bien.

Henri IV avait raison de vouloir que la France s'enrichît par le travail des métiers. L'industrie de la soie est devenue une grande industrie française. Nous fabriquons aujourd'hui pour plus de quatre cent millions de soieries par an.

Au temps de Henri IV furent aussi établies de belles fabriques de draps, de tapis, de verres et de cristaux.

Mort de Henri IV (1610). — La France se guérissait des maux qu'elle avait soufferts pendant les guerres. Mais il était resté des mécontents qui ne voulaient pas croire que le roi se fût converti pour de bon au catholicisme. On disait qu'il voulait faire la guerre au pape.

Un jour de l'année 1610, le roi voulut aller faire visite à Sully. Son carrosse fut arrêté par un embarras de voi-

tures, comme il y en avait souvent dans les rues très étroites. Un infâme criminel, appelé *Ravaillac*, le tua d'un coup de couteau.

La mort de Henri IV fut pleurée comme un grand malheur. On disait: « Notre bon roi est mort; qu'allons-nous devenir? »

RÉSUMÉ

I. *Henri IV* était brave et gai. Il savait se faire aimer. Mais, comme il était protestant, les catholiques ne voulurent pas l'avoir pour roi. Il combattit la *Ligue*, que les Espagnols soutenaient. Il se fit catholique; alors il fut reconnu comme roi par tout le monde. En *1594*, il entra dans Paris. Les Espagnols se retirèrent du royaume après la paix de *Vervins* en *1598*.

II. Henri IV fut un bon roi. Il donna la *liberté de conscience* aux protestants par l'*Édit de Nantes* en *1598*. Il voulut rendre la France heureuse et prospère en protégeant les paysans et en créant de nouveaux métiers. Il eut un bon ministre, *Sully*, qui tint très bien les comptes du roi et fit des économies.

Henri IV fut assassiné en *1610*.

11. HENRI IV

Quand Henri IV naquit, au château de Pau, le roi de Navarre, son grand-père, lui frotta les lèvres avec une gousse d'ail, et lui fit boire quelques gouttes de vin, afin, disait-il, de donner à l'enfant un tempérament vigoureux. Il voulut qu'on l'élevât, non en prince, mais en soldat. Vêtu et nourri comme les enfants du pays, Henri courait comme eux, et mieux qu'eux escaladait les murs et les rochers.

Cette mâle éducation le sauva: jeté de bonne heure dans la guerre civile, il en supporta sans peine les fatigues et les privations.

Sur le champ de bataille, sa brillante valeur entraîne

le soldat. Aussi bon général que brave soldat, Henri connaît tous les secrets de l'art de la guerre.

Sa bonté est proverbiale. Le peuple n'oubliera jamais la mémoire du roi, qui voulait que tout paysan pût mettre « la poule au pot le dimanche! »

Mais cette bonté ne dégénérait pas en faiblesse; il savait faire respecter son autorité.

Un jour que le Parlement hésitait à enregistrer un édit: « Je sais escalader les barricades, dit-il, comme sauter sur les murailles des villes. Je suis roi maintenant et parle en roi; je veux être obéi. »

Il sait toujours trouver le mot qui fait rire.

Le soir de son entrée à Paris, les Espagnols, qui tenaient garnison dans la Bastille, défilèrent devant la maison où il dînait. Il se mit au balcon et leur dit: « Messieurs, recommandez-moi au roi votre maître, mais n'y revenez plus! »

Henri savait trouver les mots sérieux, profonds, qui vont au cœur de ceux qui les entendent.

Il est vrai qu'au moment où il abjura le protestantisme, il écrivit: « Je vais faire le saut périlleux; » mais en même temps il disait aux docteurs qu'il avait appelés auprès de lui pour le convertir: « Là où vous me ferez entrer, je n'en sortirai que par la mort! »

Il a écrit plusieurs volumes de lettres à ses amis, à ses ministres, à ses ambassadeurs. On y voit la grandeur de son esprit, sa connaissance profonde de toutes les affaires, le sentiment qu'il avait de sa dignité royale. Brave et spirituel, il a été l'un de nos plus grands rois, l'un des plus grands Français que l'histoire connaisse.



REVISION DU LIVRE III



Questions d'examen

En quoi l'invention des armes à feu a-t-elle été nuisible aux seigneurs? — Quelles ont été les conséquences de l'invention de l'imprimerie? — Qui a fait les grandes découvertes maritimes?

Quel était l'état de l'Italie au moment où François Ier voulut y faire des conquêtes? — Racontez l'histoire de Bayard.

Quels pays possédait Charles-Quint? — Pourquoi le roi de France a-t-il pu lui résister? — Racontez la bataille de Marignan. — Racontez ce qu'était la cour de France au temps de François Ier.

Quelle différence y avait-il entre les châteaux de guerre d'autrefois et les châteaux du temps de la Renaissance? — Pourquoi cette différence?

Qu'ont fait Luther et Calvin? — Que voulait Michel de l'Hôpital? — Racontez le massacre de la Saint-Barthélemy. — Quelle était la situation de la France à la mort de Henri III?

Quel était le caractère de Henri IV? — Dans quelles batailles a-t-il vaincu Mayenne, chef de la Ligue?— Comment Henri IV s'est-il réconcilié avec Mayenne? — Qu'est-ce que l'Édit de Nantes? — Quel était le principal ministre de Henri IV? — Qu'a fait Henri IV pour l'industrie? — Comment Henri IV est-il mort?

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

I

Un homme a inventé la poudre; un autre homme a eu l'idée de s'en servir pour lancer des boulets et des balles. Alors tout l'art de la guerre a été changé. Les murailles n'ont plus protégé les châteaux; les cuirasses n'ont plus protégé les personnes. Les seigneurs ont été moins puissants

qu'au temps de la féodalité. La force du roi s'est accrue.

Un autre homme a remarqué qu'une aiguille aimantée se tourne toujours vers le Nord. Il a inventé la boussole. Alors les navigateurs se sont enhardis à faire de longs voyages et ils ont découvert des pays inconnus. De là naquit un grand commerce, qui produisit de grandes richesses. De puissants États ont été fondés dans un nouveau monde.

Un autre homme, Gutenberg, a inventé l'imprimerie. Grâce à lui, par les livres, des idées et des connaissances se sont partout répandues, et le monde a été transformé.

Ces inventions prouvent la puissance de l'intelligence. L'intelligence de l'homme transforme le monde.

L'inventeur de la poudre, l'inventeur de la boussole et l'inventeur de l'imprimerie ont fait de plus grandes choses que n'importe quel roi ou empereur.

II

Rappelez-vous qu'au temps de la guerre de Cent ans, des Français s'étaient battus contre des Français. Le duc de Bourgogne avait fait alliance avec les Anglais. Un roi d'Angleterre fut un moment roi de France.

Pendant les guerres de religion, des Français se sont battus contre des Français. Des Français ont demandé le secours de l'Espagne. Un moment, on put croire que la fille du roi d'Espagne allait devenir reine de France.

Ainsi les guerres civiles, c'est-à-dire les guerres de Français contre Français, ont été très utiles

aux étrangers. La France a été en danger de perdre son indépendance.

Il faut avoir horreur des guerres civiles. Une guerre de Français contre Français est un très grand crime.

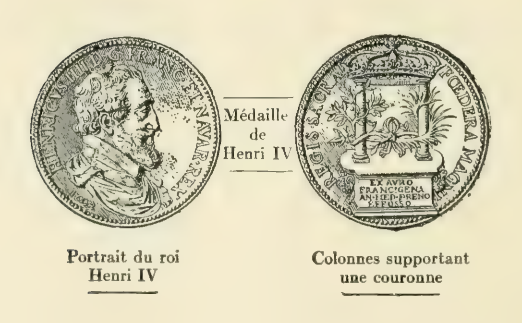
III

A la fin de la guerre de Cent ans, la France était ruinée. Quelques années après, au temps de Louis XI, elle était redevenue riche et forte.

Après les guerres de religion, la France était ruinée. Sous le règne de Henri IV, elle redevint riche et forte.

Cela prouve qu'il y a dans notre pays beaucoup de ressources et beaucoup d'énergie.

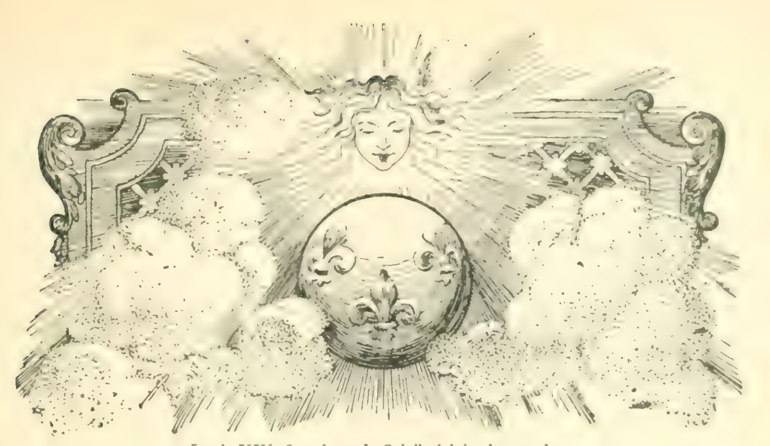
On n'a jamais le droit de désespérer de la France.



Médaille de Henri IV

Portrait du roi Henri IV

Colonnes supportant une couronne



Louis XIV, figuré par le Soleil, éclaire le monde

LIVRE IV

LOUIS XIII ET LOUIS XIV (XVIIe SIÈCLE)

CHAPITRE XII

LOUIS XIII (1610–1643) ET LOUIS XIV JUSQU'EN 1661

I. Louis XIII et Richelieu

Les États généraux de 1614. — Louis XIII avait onze ans quand il devint roi; sa mère, *Marie de Médicis*, fut régente pendant quelques années.

Les grands seigneurs recommencèrent à troubler le royaume. Ils ne voulaient plus obéir au roi. Les protestants et les catholiques recommencèrent à se battre.

Alors la régente Marie, ne sachant plus comment faire, convoqua les États généraux.

Dans cette assemblée, les députés du tiers état demandèrent de grandes réformes.

C'est bien dommage qu'on ne les ait pas écoutés, car, si

on avait commencé à faire des réformes en ce temps-là, on n'aurait pas été obligé de faire plus tard une révolution.

Ce qu'un noble dit du tiers état. — Mais le clergé et la noblesse méprisaient tout ce qui n'était pas prêtre ou noble. Un député du tiers état dit un jour dans l'assemblée que tous les Français ne formaient qu'une seule famille, et qu'ils étaient frères. Un député de la noblesse répondit que c'était une insolence, qu'un noble et un bourgeois n'étaient pas frères, que le noble était un maître et le bourgeois un domestique.

Les États généraux se séparèrent sans avoir rien fait. Le tiers état avait demandé qu'ils fussent convoqués au moins tous les dix ans. Mais ils ne devaient être de nouveau réunis qu'en 1789, c'est-à-dire 175 ans après. *Alors on verra que les rois avaient eu bien tort de ne pas faire les réformes que demandait le tiers état.*

Louis XIII et Richelieu. — Le jeune roi était triste et timide. Il ne ressemblait pas à son père, qui était si gai et si hardi. Mais il avait un bon jugement; il voulait être un roi puissant et respecté. Il le fut quand il eut pris pour ministre *Richelieu*, en 1624.

Richelieu était d'une famille noble du Poitou. Il avait commencé par servir dans l'armée, puis il était devenu évêque et cardinal.

Lutte contre la maison d'Autriche. — Richelieu voulait que le roi de France fût le premier entre les rois du monde. Il fallait pour cela que la France combattît la maison d'Autriche, c'est-à-dire l'empereur d'Allemagne et le roi d'Espagne, qui étaient parents et toujours alliés l'un avec l'autre.

La France eut pour alliés dans l'empire d'Allemagne les princes catholiques ou protestants qui ne voulaient pas que l'empereur fût trop puissant en Allemagne. Elle trouva aussi des alliés dans les états voisins, *Danemark*,

Suède, dont la maison d'Autriche menaçait l'indépendance, car elle voulait commander à toute l'Europe.

La guerre commença mal. En 1636, les ennemis s'avancèrent jusqu'à *Corbie*, à quelques lieues de Paris. Richelieu crut que tout était perdu; mais Louis XIII lui rendit courage. Il vendit son argenterie pour se procurer de l'argent. La milice de Paris s'apprêta à défendre les remparts. Dans les rues, on mit sur des tables des registres où ceux qui voulaient se faire soldats écrivirent leurs noms. Le roi et Richelieu marchèrent vers Corbie. Les Espagnols se retirèrent.

Richelieu organisa des armées et une flotte. Il fut vainqueur sur mer et sur toutes nos frontières. Le *Roussillon*, l'*Artois* et la *Franche-Comté* furent conquis par nos soldats.

II. Richelieu établit l'Autorité absolue du Roi

Soumission des protestants. — Richelieu voulut que tout le monde dans le royaume obéît au roi.

Par l'Édit de Nantes, Henri IV avait donné aux protestants quelques villes, pour qu'ils pussent se défendre s'ils étaient maltraités par les catholiques. Les protestants, qui craignaient toujours d'être attaqués, cherchaient des alliés à l'étranger.

Une de leurs villes était le port de *La Rochelle*, par où ils pouvaient recevoir le secours des Anglais. Louis XIII et Richelieu allèrent l'assiéger. Richelieu commandait comme un général, et portait la cuirasse et l'épée.

La Rochelle fut prise. Les protestants rendirent leurs villes; mais le roi leur permit de garder leur religion.

Soumission des grands. — Richelieu obligea aussi les grands seigneurs à obéir.

Dans ce temps-là, les nobles avaient l'habitude de se battre en duel. Pour des raisons qui n'en valaient pas la peine, un noble en provoquait un autre à se battre avec lui. Chacun des deux combattants choisissait un ou



RICHELIEU DEVANT LA ROCHELLE (d'après le tableau de Henri Motte)

La digue a été construite à l'entrée du port, pour arrêter les vaisseaux anglais. Richelieu, les bras croisés, regarde les vaisseaux anglais qui ne peuvent pas passer. Derrière lui sont des moines. Richelieu se servait des gens d'Église pour la politique et même pour la guerre.

plusieurs amis qui l'accompagnaient sur le terrain. En même temps que les adversaires se battaient, ces amis se battaient les uns contre les autres. On disait que les duels faisaient mourir plus d'hommes que la guerre elle-même.

Le roi défendit les duels sous peine de mort. Cela n'empêcha pas un grand seigneur, le comte de Montmorency-Boutteville, de se battre à la place Royale, qui était un des endroits les plus fréquentés de Paris. Le duel eut lieu auprès du poteau où était affichée la défense de se battre. Montmorency tua son adversaire, et il s'enfuit de Paris.

Mais il fut rattrapé, condamné à mort pour désobéissance au roi, et il eut la tête coupée.

Conspiration contre Richelieu. — Richelieu avait beaucoup d'ennemis, même auprès du roi. La reine mère, Marie de Médicis, le détestait, parce qu'il ne voulait pas faire ses volontés. Gaston d'Orléans, frère du roi, conspirait sans cesse contre lui, et toujours il trouvait des grands seigneurs pour l'aider. *Montmorency*, gouverneur du Languedoc, prit les armes contre le roi, après s'être entendu avec Gaston et s'être allié au roi d'Espagne.

Montmorency fut vaincu, pris, et condamné à mort. La population de Toulouse, qui l'aimait, demanda sa grâce. Tout le monde supplia Louis XIII d'avoir pitié; mais le roi ne voulut pas pardonner un si grand crime. Lorsque la duchesse de Montmorency vint se jeter à ses pieds, il passa devant elle sans dire une parole.

Montmorency se repentait de son crime, mais il ne demanda pas sa grâce, et il fut brave sur l'échafaud comme il l'avait été sur le champ de bataille.

Les intendants. — En ce temps-là, le roi était mal obéi dans les provinces. Il n'y avait pas de préfets, ni de sous-préfets pour transmettre les ordres et les faire exécuter. Dans chaque province, il y avait un gouverneur envoyé par le roi; mais ces gouverneurs étaient des grands seigneurs qui ne faisaient que ce qui leur plaisait, ou même se révoltaient, comme fit le duc de Montmorency.

Richelieu mit dans les provinces des *intendants*, qui, le plus souvent, étaient des bourgeois. Les bourgeois obéissaient beaucoup mieux que les nobles au roi et à ses ministres. Ils habituèrent tout le monde à l'obéissance.

Mort de Richelieu (1642) et de Louis XIII (1643). — A la fin de l'année 1642, le cardinal tomba gravement malade. Il demanda à son médecin combien de temps il

avait encore à vivre. « Vingt-quatre heures », répondit le médecin.

Richelieu employa ses dernières heures à se préparer à la mort, mais il s'occupait encore des affaires de l'État. Il donna au roi des conseils sur ce qu'il y avait à faire après lui.

On ne peut aimer Richelieu, car il ne fut pas bon, et il fut souvent hypocrite; mais il a voulu la grandeur de la France, et il a donné à la France cette grandeur.

Au moment où il mourut, en 1642, nos armées avaient conquis le Roussillon, l'Artois et la Franche-Comté.

Louis XIII mourut en 1643, quelques mois après Richelieu. Il ne l'avait jamais aimé, car ce roi, qui s'ennuya toute sa vie, n'aimait presque personne; mais il savait que son grand ministre était plus capable que lui de gouverner, et, jusqu'au dernier moment, il l'avait défendu contre tous ses ennemis.

III. Louis XIV et Mazarin

La régence d'Anne d'Autriche. — *Louis XIV* avait cinq ans quand il succéda à son père, Louis XIII, en 1643. *Anne d'Autriche*, sa mère, fut régente du royaume.

Le principal ministre de la régente fut *Mazarin*, un Italien, que Richelieu avait fait venir en France, parce qu'il savait qu'il était très habile. Mazarin était cardinal.

Continuation de la guerre. Rocroi (1643). — La France était toujours en guerre avec l'Espagne et avec l'Allemagne. Au moment où mourut Louis XIII, une armée espagnole venue de Belgique entrait en France et assiégeait *Rocroi*.

Une armée française s'avança pour délivrer cette ville. Elle était commandée par le duc d'Enghien, fils du prince de Condé. Le duc d'Enghien n'avait que vingt-deux ans.

Auprès de lui étaient de vieux hommes de guerre qui hésitaient à livrer bataille. Mais lui voulait se battre. Il se battit comme un héros, et mit en déroute la gauche et la droite des ennemis.

Au centre du champ de bataille restaient six régiments d'infanterie espagnole. Ils étaient commandés par le



ENGHIEN CHARGEANT A ROCROI

comte de Fuentès. Malade et incapable de se tenir à cheval, Fuentès se faisait porter de rang en rang, pour soutenir le courage des soldats. Trois fois, Enghien attaqua furieusement. Trois fois, il fut repoussé.

A la fin, les Espagnols firent signe qu'ils voulaient se rendre. Enghien arrêta le combat; mais quelques Espagnols continuèrent à tirer. Les Français crurent à une trahison et se jetèrent sur les ennemis. Enghien, courant à travers le champ de bataille, arrêta le massacre.

Par cette grande victoire, remportée en 1643, la France fut délivrée de l'invasion espagnole.

Le traité de Westphalie (1648). — L'année d'après, Enghien, devenu prince de Condé à la mort de son père,

et Turenne, qui était aussi un grand général, prirent plusieurs villes allemandes sur le Rhin. Chaque année, ils remportaient des victoires. En 1648, l'Allemagne et la France firent la paix, par le *traité de Westphalie,* ainsi nommé parce qu'il fut signé dans le pays de Westphalie, qui est une province d'Allemagne. Par ce traité, l'empereur d'Allemagne nous céda l'*Alsace*, qui avait été conquise au temps de Richelieu. Mais l'Espagne n'avait pas fait la paix, et la guerre continua contre les Espagnols.

Le cardinal Mazarin. — Le cardinal Mazarin avait préparé avec une grande habileté la paix de Westphalie. Mais il ne sut pas gouverner le royaume comme Richelieu l'avait gouverné. Il ne faisait peur à personne, parce qu'il voulait plaire à tout le monde. On se moquait de lui parce qu'il n'avait pas les manières françaises; il prononçait mal le français. Il disait, par exemple, *ognon* au lieu d'*union*, et cela faisait rire. Il voulait tromper tout le monde, et il mentait à peu près toutes les fois qu'il parlait. Il aimait beaucoup l'argent et il s'en procurait par tous les moyens. Quand il était arrivé en France, il n'avait rien. Il fit une fortune de deux cents millions et devint plus riche que le roi.

La Fronde (1648). — Tout le monde était mécontent, et il y eut une révolte en 1648. On appela cette guerre la *Fronde*, parce que c'était le nom d'un jeu d'enfants qui se lançaient des pierres avec des frondes dans les fossés des fortifications. On appela ainsi cette guerre parce qu'elle ne fut pas sérieuse. On y vit des choses très étranges.

Une princesse, cousine du roi, Mademoiselle d'Orléans, commanda des armées et fit la guerre contre le roi. Elle avait sous ses ordres des dames, qu'on appelait ses maréchales.

Un ecclésiastique, de Retz, qui devint cardinal, souleva

le peuple de Paris et fit des barricades. Il portait dans sa poche, au lieu d'un bréviaire, un poignard dont il laissait passer le manche.

Le vainqueur de Rocroi, Condé, servit d'abord le roi, puis se déclara contre lui. Turenne se mit d'abord du côté des Frondeurs; puis il rentra au service du roi et combattit ses anciens amis. Tout ce monde-là semblait avoir perdu la tête.



MARIAGE DE LOUIS XIV ET DE MARIE-THÉRÈSE (1659)

Comme les ennemis de Mazarin ne s'entendaient pas entre eux, il fut vainqueur à la fin. Tous ceux qui l'avaient combattu, à commencer par les grands seigneurs, vinrent lui faire leur soumission très humblement.

Après la révolte de la Fronde, personne n'était plus capable de résister au roi qui fut plus puissant que jamais.

Paix des Pyrénées (1659). — Mais Condé refusa de se soumettre. Il se retira chez les Espagnols et fit la guerre à son roi. Turenne le combattit et le vainquit.

En 1659, la paix entre la France et l'Espagne fut signée

dans une île de la rivière Bidassoa, auprès des Pyrénées. On l'appela la *paix des Pyrénées.*

Les Espagnols cédèrent à la France l'*Artois* et le *Roussillon*, qui avaient été déjà conquis du vivant de Richelieu. Louis XIV épousa Marie-Thérèse, la fille de Philippe IV, roi d'Espagne. Philippe IV avait un fils, mais qui était toujours malade. On croyait qu'il ne vivrait pas, et qu'après sa mort Marie-Thérèse, la reine de France, deviendrait reine d'Espagne ou qu'un de ses fils deviendrait roi.

Mazarin, après avoir conclu ce traité des Pyrénées, qui fut glorieux pour la France, put dire : « Mon langage n'est pas français, mais mon cœur l'est. » Il mourut en 1661.

RÉSUMÉ

I. *Louis XIII* étant trop jeune pour gouverner, sa mère, *Marie de Médicis*, fut d'abord régente. Le royaume fut troublé par des révoltes de seigneurs et de protestants. Les États généraux réunis en *1614* ne firent rien pour la réforme du royaume.

Louis XIII eut un grand ministre, le *cardinal de Richelieu.* Il fit une guerre victorieuse à la *maison d'Autriche* qui était trop puissante.

II. Richelieu obligea tout le monde à obéir au roi. Il força les *protestants*, par la prise de La Rochelle, à se soumettre au roi, mais il leur laissa la liberté de conscience. Les *nobles* qui désobéissaient ou qui se révoltaient contre le roi furent punis de mort. Louis XIII mourut en 1643.

III. *Louis XIV* n'avait que cinq ans en *1643;* sa mère, *Anne d'Autriche*, fut d'abord régente. Elle eut pour ministre le *cardinal Mazarin.* La guerre continua avec la maison d'Autriche. Les Espagnols furent vaincus à *Rocroi* en *1643.* Le traité de *Westphalie* donna *l'Alsace* à la France en *1648.* Mais il y eut une révolte, qu'on appela la *Fronde.* Les révoltés furent obligés de

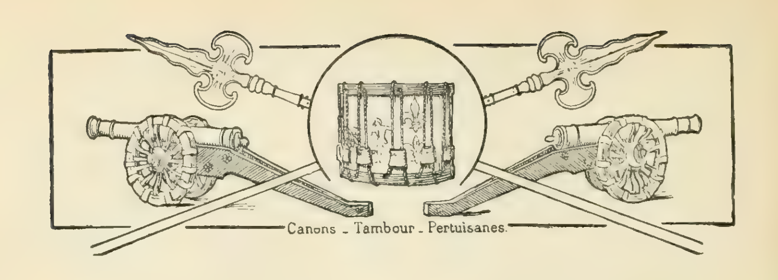
se soumettre. Le traité des *Pyrénées*, en *1659*, donna le *Roussillon* et l'*Artois* à la France.

12. LE CARDINAL DE RICHELIEU

Richelieu, né en 1585, d'une famille dont la noblesse était récente et la fortune médiocre, fut d'abord destiné à la carrière des armes; puis il entra dans les ordres. A vingt-deux ans, il était évêque de Luçon « le plus vilain et le plus désagréable évêché de France », disait-il. Il s'y ennuyait, et, de temps à autre venait prêcher à Paris et se montrer à la cour.

Député du clergé à l'assemblée de 1614, il s'y révéla homme d'État. Une première fois, il fut ministre en 1616, mais pour peu de temps. Dans la triste période où la France fut gouvernée par Concini et de Luynes, il montra son habileté à se conduire au milieu des intrigues, jouant le rôle de médiateur entre le roi et sa mère et bien vu des partis les plus hostiles. Il fut élevé au cardinalat et aspira bientôt à la première place dans l'État; mais il eut le talent de cacher son ambition et de se faire désirer, si bien que lorsque le roi, en 1624, le rappela au ministère, il sembla qu'il lui fit violence. Le cardinal avouait bien « que le ciel lui avait donné quelque force et quelque lumière d'esprit »; mais il se plaignait non sans raison d'ailleurs, de la débilité de son corps.

Quand on eut bien insisté, il posa ses conditions. Il déclara qu'il n'était point en état de recevoir de visite, ni d'aller, suivant l'usage des courtisans, assister au lever du roi, parce qu'il ne pouvait « rester longtemps debout ». On en passa par où il voulut, et le grand ministère de Richelieu commença.


Canons - Tambour - Pertuisanes.

CHAPITRE XIII

LOUIS XIV — COLBERT — LOUVOIS

I. Louis XIV. Colbert

Caractère de Louis XIV. — Louis XIV, après la mort du cardinal Mazarin, gouverna par lui-même. Il avait vingt-trois ans en 1661. Sa figure était belle et sérieuse. Il se tenait si bien qu'il semblait être grand, bien qu'il fût d'une taille ordinaire. Il était poli avec tout le monde, même avec les petites gens.

Il voulut faire très bien ce qu'il appelait son *métier de roi.* Chaque jour, il réunissait ses ministres en conseil, et il s'occupait de toutes les affaires. Mais il aimait les plaisirs autant que le travail; il dépensait beaucoup d'argent en bâtiments et en fêtes. Il aimait trop à faire la guerre.

Fier d'être roi d'un beau royaume, il avait un grand orgueil.

Colbert. — Louis XIV fut bien servi par les ministres qu'il choisit. Le plus grand de ces ministres fut *Colbert.*

Colbert était fils d'un marchand de Reims. Il voulut que la France gagnât beaucoup d'argent, pour qu'elle payât bien ses contributions, et que le roi fût l'homme le plus riche du monde.

Pour que la France gagnât beaucoup d'argent, il voulut que tout le monde travaillât.

Il n'aimait pas ceux qui vivent sans travailler. Il trouvait qu'il y avait trop de moines en France. Il trouvait aussi qu'il y avait trop de juges, d'avocats et d'huissiers. Il aimait les laboureurs, les fabricants, les marchands et les soldats.



LOUIS XIV AU CONSEIL

Le roi, coiffé d'un grand chapeau, est assis dans un fauteuil. Les trois autres personnages sont des ministres; Colbert est debout et parle au roi.

L'agriculture. — Il voulait que la terre fût bien cultivée; il donna aux paysans des conseils pour la culture. Il fit venir de l'étranger de belles races d'animaux. Il essaya de diminuer les impôts qui accablaient les paysans; mais il ne put faire autant qu'il aurait voulu parce que le roi dépensait trop d'argent.

Les manufactures. — Il s'intéressa beaucoup à l'industrie. Les ouvriers de France fabriquèrent de belles étoffes de drap et de soie, de beaux tapis, de belles dentelles, de belles porcelaines, de belles glaces et de beaux meubles.

Il y avait dans ce temps-là des manufactures qu'on

appelait *royales*, parce que le roi en faisait les frais. La plus célèbre était la manufacture des Gobelins, à Paris. On y fabriquait des tapis, des meubles, des voitures et des bijoux.

Les produits des manufactures royales étaient si bien soignés qu'on les admirait dans le monde entier.

Colbert a souvent répété que c'est par le commerce



LOUIS XIV VISITE LA MANUFACTURE DES GOBELINS

qu'un pays s'enrichit. Il aimait à causer avec les marchands de leurs affaires. Il les aida tant qu'il put.

Les routes. — Pour que les marchandises pussent circuler dans le royaume, il fit bien entretenir les routes et creuser des canaux, parmi lesquels le *canal du Languedoc*, appelé aussi *canal des Deux-Mers*, parce qu'il fait communiquer l'Océan avec la mer Méditerranée.

Le grand commerce. — Il aimait surtout le grand commerce, celui qui se fait par mer dans les pays lointains, où les bateaux vont chercher les produits inconnus en Europe, comme les épices, et l'or, et l'argent.

Nous n'avions presque pas de bateaux de commerce.

Colbert encouragea, en leur donnant de l'argent, les *armateurs*, c'est-à-dire ceux qui *arment* des bateaux, en y mettant tout ce qui est nécessaire à la navigation.

Marine et colonies. — Pour que notre commerce sur mer fût protégé, Colbert fit construire des vaisseaux de guerre en grand nombre. Un moment, la France fut plus forte sur mer que l'Angleterre.



COLBERT SE FROTTE LES MAINS EN ARRIVANT A SA TABLE DE TRAVAIL

Nous avions de belles colonies: le *Canada*, *l'Acadie* ou *Nouvelle-Écosse*, *Terre-Neuve* et la *Louisiane*, dans l'Amérique du Nord; *Saint-Domingue*, la *Martinique*, la *Guadeloupe*, dans les Antilles; *Cayenne*, dans l'Amérique du Sud. *Pondichéry*, en Asie; *Bourbon*, *Madagascar*, îles au sud-est de l'Afrique. Colbert fit de grands efforts pour les rendre florissantes.

Colbert dirige six ministères.— En même temps, Colbert tenait les comptes du roi. Il les tenait très bien, et il aurait fait des économies si le roi n'avait pas été si dépensier.

Ainsi Colbert faisait la besogne de plusieurs ministres d'aujourd'hui. Il était ministre des finances, ministre de l'agriculture, ministre de l'industrie, ministre du commerce, ministre de la marine, ministre des colonies.

L'amour du travail. — Il travaillait seize heures par jour. Personne jamais n'a travaillé plus que lui. Il aimait le travail par-dessus tout. Quand il s'asseyait à sa table, le matin, il se frottait les mains, de plaisir.

Il ne voulait pas être dérangé. Un jour, une grande dame était dans son cabinet et lui demandait une faveur. Colbert continuait de lire des papiers et ne l'écoutait pas. La dame se mit à genoux, et lui dit: « Monseigneur, je vous en supplie, écoutez-moi. » Alors Colbert se mit à genoux aussi, et lui dit: « Madame, je vous en supplie, laissez-moi tranquille. » La dame s'en alla furieuse.



UN DRAPEAU SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XIV

Cet officier porte le drapeau sur l'épaule, comme c'était l'usage alors.

Colbert et le roi. — Colbert eut beaucoup de chagrin parce que le roi dépensait trop et qu'il faisait des dettes. Il lui reprocha d'aimer mieux ses plaisirs que ses devoirs. Mais Louis XIV ne voulut rien entendre, et Colbert devint triste. Il n'eut plus tant de plaisir à travailler.

II. Louvois

Louvois. — *Louvois* fut le ministre de la guerre de Louis XIV. Il fit de grandes réformes dans l'armée.

Les officiers étaient braves, mais beaucoup ne se donnaient pas la peine de s'instruire. Louvois fonda des écoles où ils s'instruisirent.

Dans ce temps-là, les colonels achetaient leur grade avec de l'argent, et ils se croyaient les maîtres de leur régiment. Ils faisaient porter aux soldats la livrée de leurs domestiques.

Les capitaines aussi achetaient leur grade et se croyaient les maîtres de leur compagnie.

Louvois fit donner aux différents corps de troupes un *uniforme* qui fut choisi par le roi. On vit bien alors que tous les soldats étaient les soldats du roi et de la France.



LOUVOIS ET NOGARET

Louvois et Nogaret. — Il y avait des officiers qui n'aimaient pas à rester au régiment en temps de paix parce qu'ils s'y ennuyaient. Louvois les obligea à bien faire leur métier.

Un jour, il reprocha à un capitaine, du nom de Nogaret, de ne pas s'occuper de sa compagnie. Il lui dit : « Monsieur, votre compagnie est en fort mauvais état. — Monsieur, répondit le capitaine, je ne le savais pas. — Il faut le savoir, Monsieur, répliqua Louvois. L'avez-vous vue ? — Non, Monsieur, répondit Nogaret. — Il faudrait l'avoir vue, Monsieur, dit alors Louvois d'un ton sévère. — Monsieur, j'y donnerai ordre, répondit Nogaret. » Mais Louvois ne se contente pas de la promesse : « Il faudrait l'avoir donné, Monsieur, car il faut bien faire son métier quand on est officier. »

Louvois voulut que le soldat fût payé régulièrement et bien nourri. Il créa des hôpitaux militaires. Il fit bâtir pour les soldats estropiés à la guerre, et qui étaient exposés à finir leur vie dans la misère, l'hôtel des Invalides à Paris.

Les grandes armées. — Ce que Louvois fit de plus extraordinaire, ce fut de créer et d'entretenir de grandes armées. La France eut plus de deux cent mille hommes sous les armes, ce qui était beaucoup en ce temps-là. Aucun pays en Europe n'avait, à beaucoup près, autant de soldats.

Louvois fut aidé par un grand ingénieur nommé *Vauban*. Vauban n'avait pas son pareil pour assiéger une ville ennemie, ni pour fortifier les villes françaises.

Louvois mauvais conseiller. — Mais Louvois fut un mauvais conseiller de Louis XIV. Il le poussa à faire la guerre constamment, parce que, pendant la guerre, le roi avait besoin de ses services. Louvois devenait alors un ministre plus important que Colbert, dont il était jaloux.

Plusieurs fois, Louvois envoya aux généraux français qui commandaient en Hollande ou en Allemagne l'ordre de ravager les pays ennemis en brûlant les villages et les villes. Ces cruautés firent détester la France.

RÉSUMÉ

I. Louis XIV était *orgueilleux* et *dépensier*, mais il aimait son métier de roi.

Il eut un grand ministre, *Colbert*, qui voulut faire de la France le plus riche pays du monde.

Colbert s'occupa beaucoup de l'*agriculture* et encore plus de l'*industrie* et du *commerce*. Il habitua les Français au commerce dans les pays lointains. La France eut une *marine* puissante et de belles *colonies*.

Colbert aimait beaucoup à travailler. Il eut du chagrin parce que le roi dépensait trop d'argent et faisait de grosses dettes.

II. *Louvois* fut le *ministre de la guerre* de Louis XIV. Il obligea les officiers à bien obéir au roi et à bien faire leur métier. Il organisa de grandes armées, mais il poussa trop le roi à faire la guerre.

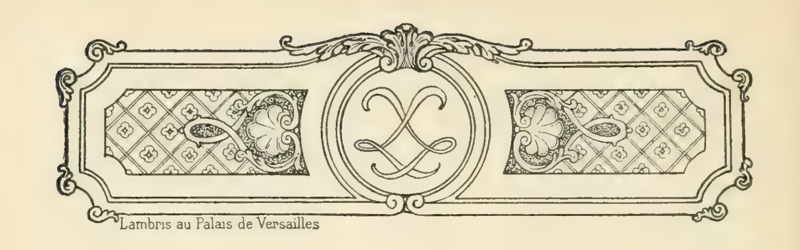
13. PORTRAIT DE COLBERT

Colbert, né à Reims d'une famille de marchands, avait été intendant du cardinal Mazarin. Il avait fort bien géré la fortune du cardinal, qui, en mourant, le recommanda au roi en lui disant : « Sire, je vous dois beaucoup; mais je crois m'acquitter en quelque sorte envers Votre Majesté en lui léguant Colbert. »

Colbert n'était pas aimé à la cour; on l'appelait « l'homme de marbre ». Ses sourcils épais ombrageaient un œil profond et dur; les plis de son front commandaient le respect et inspiraient la crainte. Les solliciteurs, même les plus hauts en dignité, ne se sentaient pas à l'aise auprès de lui.

Madame de Sévigné l'appelle « le Nord » à cause de son abord glacial. Un jour qu'elle alla le visiter et lui fit un long discours en faveur de son fils, elle fut enchantée qu'il voulût bien lui répondre : « Madame, j'en aurai soin. » Quelquefois, Colbert ne répondait pas du tout : « Monseigneur, lui dit un jour quelqu'un, faites-moi signe que vous m'entendez ! »

Il voulait être obéi par tous, sans discussion, et tout de suite. Peu d'hommes ont autant travaillé que lui, car il travaillait seize heures par jour, et ruina sa santé au service du roi et de la France.


Lambris au Palais de Versailles

CHAPITRE XIV

LES GUERRES DE LOUIS XIV (1661-1715)

I. Victoires et Conquêtes

L'Europe en 1661. — En 1661, la France était le royaume le plus puissant de l'Europe.

En Angleterre, le roi Charles II gouvernait mal son royaume. Comme il craignait une révolte de ses sujets, il demanda l'appui de Louis XIV, et reçut de lui de grosses sommes d'argent. La France n'avait donc rien à craindre de ce côté-là.

L'Allemagne était toujours divisée en un grand nombre de petits États; plusieurs recevaient de l'argent de Louis XIV à condition d'être ses alliés.

Louis XIV résolut de faire la guerre à l'Espagne pour lui prendre la *Flandre*, le *Luxembourg* et la *Franche-Comté*, provinces situées sur nos frontières.

Une première guerre contre l'Espagne commença en 1666. Louis XIV fut vainqueur. La paix d'*Aix-la-Chapelle*, en 1668, lui donna plusieurs villes de la Flandre, parmi lesquelles la ville de *Lille*.

Guerre contre la Hollande (1672). — La seconde guerre, commencée en 1672, fut contre la Hollande. La Hollande se composait de provinces qui avaient appartenu à l'Espagne et qui s'étaient révoltées contre elle au

XVIe siècle. Ces provinces formèrent alors un État qu'on appela la *République des Provinces-Unies*.

C'était un petit pays, mais qui s'enrichit par le travail et par un commerce immense. La Hollande avait vingt fois plus de bateaux de commerce que la France. Elle avait une très forte marine de guerre.

Louis XIV lui fit la guerre parce qu'il savait que la Hollande voulait l'empêcher de conquérir la Flandre



CAMPAGNE D'HIVER DE TURENNE DANS LES VOSGES

et le Luxembourg. D'ailleurs il n'aimait pas les Hollandais parce qu'ils étaient protestants et républicains.

Les Hollandais furent d'abord vaincus; mais l'Europe s'inquiéta des victoires de la France. L'Espagne et l'Allemagne déclarèrent la guerre à Louis XIV.

L'Alsace envahie. — En 1674, les Allemands entrèrent en Alsace, et ils s'y établirent pour y passer l'hiver; ils avaient l'intention de marcher sur Paris quand le beau temps serait revenu. Mais *Turenne* les en empêcha.

Turenne était un très grand général, et un homme calme, très maître de lui. Quelquefois, pendant une

bataille, il ne pouvait s'empêcher de trembler; c'est une chose qui arrive même aux plus braves soldats. Mais alors, il parlait à son corps comme on parle à un serviteur. Il lui disait: « Tu trembles, carcasse; mais si tu savais où je vais te mener tout à l'heure, tu tremblerais bien davantage. »

L'Alsace délivrée. — Pendant que les ennemis occupaient l'Alsace, Turenne était de ce côté-ci des Vosges avec une petite armée de 25 000 hommes. Il sut que les ennemis étaient logés en différents endroits assez éloignés les uns des autres. Ils ne s'attendaient pas à être attaqués pendant l'hiver, parce que, d'ordinaire, la guerre ne se faisait que l'été. L'hiver vint; le froid était vif et les routes couvertes de neige; Turenne entra en Alsace par le Sud; il attaqua et battit un corps allemand, puis un second, puis un troisième. Les Allemands furent obligés de repasser le Rhin et de retourner dans leur pays.



VAISSEAU DE GUERRE SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XIV

C'est un navire à trois mâts maintenus par des cordages qu'on appelle *haubans*.

La mort de Turenne. — Turenne entra en Allemagne. La veille du jour où il devait attaquer l'ennemi, il fut tué par un boulet de canon.

Quand on ramena le corps de Turenne, la population accourut tout le long de la route de Paris, pour voir passer le cortège. Beaucoup de gens gémissaient et pleu-

raient. Le roi voulut que Turenne, mort en combattant pour la patrie, fût enseveli dans les caveaux du monastère de Saint-Denis, à côté des rois.

La paix de Nimègue (1678). — La guerre dura trois années encore.

La France fut victorieuse sur terre et sur mer. Notre flotte créée par Colbert et commandée par *Duquesne* battit les flottes espagnole et hollandaise dans la Méditerranée. La paix fut signée à *Nimègue* en 1678. La France acquit de nouvelles villes en Flandre, et la *Franche-Comté.*

II. Les Revers

La ligue d'Augsbourg contre la France. — Louis XIV se crut alors le maître de l'Europe. En pleine paix, il s'empara de plusieurs territoires qui appartenaient à l'Allemagne ou à l'Espagne. Alors les États de l'Europe s'allièrent contre lui par la *ligue d'Augsbourg.* L'Angleterre avait été jusqu'alors l'alliée de Louis XIV, qui donnait de l'argent à ses rois. Elle chassa en 1688 le roi Jacques II, et le remplaça par Guillaume d'Orange, qui était le chef de la Hollande, et le grand ennemi de Louis XIV.

Cette guerre, commencée en 1688, dura neuf ans. De belles victoires furent remportées sur terre par le maréchal de *Luxembourg* en Belgique et par *Catinat* en Italie. Nos marins, commandés par *Tourville*, se battirent aussi vaillamment que nos soldats.

Mais il fallait trop d'argent et trop d'hommes pour faire la guerre sur toutes les frontières et sur mer. La France était à bout de forces. Quand la paix fut signée à *Ryswick* en 1697, elle ne gagna rien.

La guerre de la succession d'Espagne. — En 1700, le roi d'Espagne, Charles II, mourut, sans enfants. Il avait

fait un testament par lequel il choisissait pour héritier *Philippe*, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Espagne.

Ainsi un prince français allait régner sur l'Espagne, qui



Les parties de la carte teintées en noir sont les conquêtes et les acquisitions faites par les rois de France depuis le XVIe siècle jusqu'à la Révolution.

possédait alors une partie de l'Italie, la Belgique et une grande partie de l'Amérique.

Tous les États de l'Europe s'inquiétèrent à l'idée que la France allait devenir trop puissante. Pour les rassurer, il aurait fallu que Louis XIV fût très prudent. Mais il

avait trop d'orgueil pour être sage. Il commit des imprudences et une quatrième guerre commença. Elle dura douze ans.

La France fut battue en de grandes batailles. Plusieurs fois, elle fut envahie. En 1712, Paris était menacé par une grande armée. Mais *Villars* gagna la bataille de *Denain*, et la France fut sauvée. La paix fut signée en 1714, à *Utrecht*.

Philippe demeura roi d'Espagne. La France ne gagna rien à la paix; au contraire, elle dut céder à l'Angleterre plusieurs colonies, parmi lesquelles *Terre-Neuve*.

RÉSUMÉ

I. En *1661*, la France était le pays le plus puissant de l'Europe. Louis XIV fit la guerre à l'*Espagne* et conquit plusieurs *villes de Flandre*.

En *1672*, il fit la guerre à la *Hollande*, et presque toute l'Europe se déclara contre lui. En *1674*, l'Alsace fut envahie par les Allemands. *Turenne* les battit et les chassa. Le traité de *Nimègue*, en *1678*, donna la *Franche-Comté* à Louis XIV.

II. Louis XIV se crut alors le maître de toute l'Europe: il prit des villes et des territoires en pleine paix. Mais les principaux États s'entendirent pour lui résister. Ce fut la *ligue d'Augsbourg* (*1688*). Louis XIV fut encore vainqueur; mais à la paix de *Ryswik*, en *1697*, il ne gagna rien.

En *1700*, son petit-fils *Philippe d'Anjou* devint roi d'Espagne. La France parut plus puissante que jamais. Encore une fois les États d'Europe se réunirent contre elle; la France fut vaincue et même envahie. Mais *Villars* gagna la bataille de *Denain*, en *1712*, et la paix fut signée à *Utrecht*, en *1714*.

Louis XIV conquit la *Flandre*, la *Franche-Comté* et *Strasbourg*. Mais pendant les soixante-douze années de son règne, il y eut quarante-cinq années de guerre et seulement vingt-sept années de paix.

14. CONDÉ ET TURENNE

Turenne est né à Sedan en 1611, d'une très noble famille. Dès son enfance, il aimait tant les armes et le métier de soldat, qu'un soir, à l'âge de dix ans, il disparut de la maison paternelle. On le chercha partout, et on le trouva sur les remparts, couché tranquillement sur l'affût d'un canon.

Il remporta ses premières victoires en compagnie de Condé, dans les années qui précédèrent la paix de Westphalie (1643–1648). Pendant la Fronde, il prit part un moment à la révolte contre la cour, mais il fit sa soumission très vite, et c'est lui qui défendit alors la cour contre Condé.

Turenne vainquit Condé à *Arras* et aux *Dunes*, près Dunkerque. A cette dernière bataille, il avait pris admirablement ses dispositions de combat. Les Espagnols comptaient bien le battre, mais Condé, qui les commandait, dit à un Anglais qui était près de lui: « Monsieur, avez-vous jamais vu une bataille? » Et comme l'Anglais répondit que non: « Eh bien, reprit Condé, vous allez voir comment on en perd une! » Et Condé, en effet, perdit la bataille.

Après la paix des Pyrénées (1659), les deux grands généraux se retrouvèrent ensemble à la tête de nos armées. Ils ne se ressemblaient guère. Turenne était calme et prudent, au lieu que Condé était ardent et audacieux. Condé parlait beaucoup et très bien, au lieu que Turenne parlait très peu et en hésitant, comme un homme qui a de la peine à s'exprimer.

La modestie de Turenne était admirable: il ne se vantait jamais; il fut rarement vaincu, mais *il racontait aussi sincèrement ses défaites que ses victoires.*

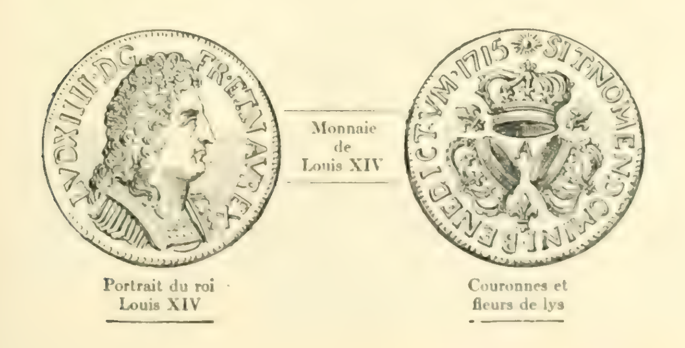
La dernière campagne de Turenne fut la plus belle de toutes. Les ennemis avaient envahi l'Alsace en 1674;

ils l'occupaient tout entière avec des forces considérables, et ils s'apprêtaient à marcher sur Paris, quand l'hiver serait fini. Turenne, avec une petite armée, était resté de ce côté-ci des Vosges. En plein hiver, par un froid glacial, les routes étant couvertes de neige, il entre en Alsace par le sud; il tombe sur l'armée ennemie, qui ne l'attendait pas; il la bat en trois batailles et la force à repasser le Rhin et à rentrer en Allemagne.

L'année d'après, il la suit en Allemagne. Il enveloppe si bien les ennemis, qu'il est sûr de la victoire; mais la veille du jour où il voulait livrer bataille, il se promenait à cheval avec quelques officiers pour observer une dernière fois les positions des ennemis.

Un boulet de canon l'atteignit: Turenne poussa un cri et tomba mort. Le même boulet emporta un bras de Saint-Hilaire, un des officiers qui se trouvaient avec Turenne, et le fils de Saint-Hilaire se jeta en pleurant sur son père: « Mon fils, dit le blessé, en lui montrant Turenne étendu par terre, ce n'est pas moi, c'est ce grand homme qu'il faut pleurer. »

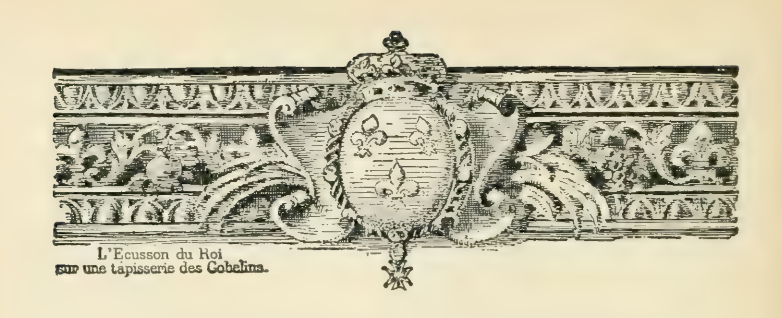
La France pleura le grand homme qu'elle avait perdu, et Louis XIV voulut que Turenne, comme jadis Duguesclin, fût enseveli à Saint-Denis, au milieu des sépultures des rois.



Portrait du roi Louis XIV

Monnaie de Louis XIV

Couronnes et fleurs de lys


L'Ecusson du Roi sur une tapisserie des Gobelins.

CHAPITRE XV

LE GOUVERNEMENT DE LOUIS XIV — LA COUR — LES LETTRES ET LES ARTS

I. Le Pouvoir absolu de Louis XIV

Le pouvoir absolu. — Louis XIV voulait que son pouvoir fût *absolu*, c'est-à-dire que tous ses sujets, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, lui obéissent tout de suite sans discuter. Si quelqu'un lui résistait, il le punissait par la prison ou l'exil.

La révocation de l'Édit de Nantes (1685). — Il voulut que tous ses sujets eussent la même religion que lui. Pour forcer les protestants à se faire catholiques, il annula l'Édit de Nantes, par lequel Henri IV leur avait accordé la liberté de conscience.

Ce fut un acte odieux et très malheureux pour la France.

Les protestants qui ne voulurent pas se faire catholiques furent cruellement maltraités, envoyés aux galères ou condamnés à mort. Des milliers et des milliers s'enfuirent à l'étranger.

Il y avait, parmi eux, des soldats, des matelots, des fabricants, des marchands, des ouvriers, des savants. La France fut appauvrie par leur départ, et les pays étrangers furent enrichis par leur arrivée.

Beaucoup s'en allèrent en Allemagne.

Les protestants français en Allemagne. — Il y avait alors en Allemagne un prince qu'on appelait *Frédéric-Guillaume.* Il possédait le *Brandebourg*, dont la capitale était *Berlin*, et la *Prusse*, dont la capitale était *Kœnigsberg.* Frédéric-Guillaume était un des principaux princes protestants d'Allemagne.

Ses pays étaient pauvres, ils avaient beaucoup souffert des guerres, et une partie de la population avait péri. Plus de vingt mille protestants français s'en allèrent chez Frédéric-Guillaume, qui les reçut à bras ouverts.

Les uns s'établirent dans les campagnes. Ils cultivèrent le tabac, les légumes et les arbres fruitiers; ces cultures étaient à peine connues dans ces pays.

Les autres s'établirent dans les villes. Ils fabriquèrent du papier, des bas et des étoffes; ils ouvrirent des ateliers d'horlogerie. Ils fondèrent des maisons de commerce.

Les Français à Berlin. — A Berlin, cinq mille Français s'établirent. Berlin n'avait alors que dix mille habitants. C'était une ville très sale, où des rues étaient bordées d'étables à porcs.

Après l'arrivé des Français, la ville s'embellit vite; des Français riches y bâtirent de bonnes maisons.

Ainsi, par la faute de Louis XIV, grandit la ville de Berlin, qui est aujourd'hui la capitale de l'Allemagne.

II. La Cour de Versailles

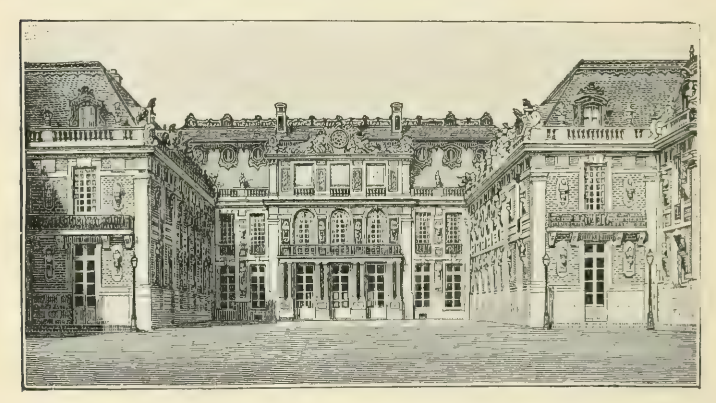
Le château de Versailles. — Louis XIV voulut avoir un palais comme il n'y en avait pas encore dans le monde.

Son père, Louis XIII, avait bâti un petit château dans un petit endroit qu'on appelait Versailles, où il allait souvent chasser. Louis XIV en fit un palais magnifique.

Les escaliers et les appartements étaient revêtus de

toutes sortes de marbres précieux et ornés de peintures et de tapisseries.

La grande galerie, appelée Galerie des glaces, était resplendissante. *Le Brun*, peintre du roi, y a peint les grands faits de l'histoire de Louis XIV. Les candélabres et les sièges étaient d'argent.



LA FAÇADE DU CHÂTEAU DE VERSAILLES

Des fenêtres de la galerie, on aperçoit une large et longue allée, et de plus petites allées qui, de droite et de gauche, viennent la rejoindre. On admire des tapis de gazon, des pièces d'eau, des bosquets. Le long des allées, dans les bosquets, dans les pièces d'eau, s'élèvent des statues de marbre ou de bronze.

La cour du roi. — Louis XIV avait pour le servir, dans sa chambre et à table, dans ses écuries et pour ses chasses, et pour sa chapelle et sa musique, des milliers de gens.

Le château était rempli de personnes à qui le roi permettait de s'y loger. Ceux qui vivaient à la cour étaient appelés *courtisans.* Ils passaient leur vie à regarder le roi et à l'admirer. Ils le regardaient se lever, se coucher, manger; car il se levait, se couchait et mangeait en

grande cérémonie. Ils le suivaient dans ses promenades. A la chapelle, au lieu de prier, ils regardaient le roi.

Louis XIV donnait dans le palais et dans le parc de grandes fêtes. On y jouait la comédie, on y dansait et on y chantait. Le soir, on illuminait le château, le bord des allées, le bord des pièces d'eau et des bosquets, et on tirait des feux d'artifice. La fête durait jusqu'au lever du soleil.



LA PROCESSION DE LA VIANDE DU ROI A VERSAILLES

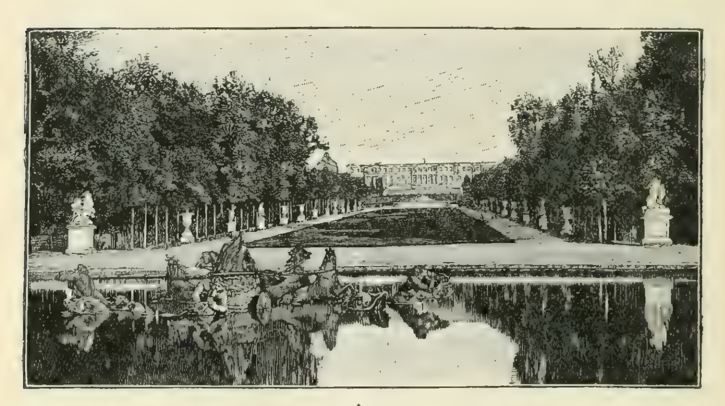
Quand it était temps de dîner, les gens de service allaient chercher à la cuisine les plats que le roi devait manger, et les portaient en cérémonie sur la table. C'était une vraie procession.

Tout cela coûtait fort cher. Louis XIV dépensa des centaines de millions au château de Versailles.

D'autre part, les armées et les guerres coûtèrent des milliards. Pour payer ces dépenses, il fallut demander beaucoup d'argent aux Français, et s'endetter. Plusieurs fois le roi fit des banqueroutes, c'est-à-dire qu'il refusa de rendre l'argent qu'on lui avait prêté.

Les dernières années. — Les dernières années de Louis XIV furent très tristes. Il vit mourir son fils, ses petits-fils, un de ses arrière-petits-fils; ses grands ministres, Colbert et Louvois, ses grands généraux, Turenne et Condé, étaient morts. Il n'était plus si bien obéi qu'au commencement de son règne.

Le royaume souffrait de grandes misères. En 1709 après un hiver rigoureux où la terre avait gelé profondé-



LES JARDINS DU CHÂTEAU DE VERSAILLES

ment, la récolte manqua. On fit du pain avec des fougères, du chiendent et du chou-navet. Des malheureux, mourant de faim, volaient et tuaient sur les routes.

Dans les provinces et à Paris, il y eut des émeutes. Des femmes partirent de Paris pour aller à Versailles demander au roi de faire diminuer le prix du pain. Des soldats les arrêtèrent au pont de Sèvres.

A Versailles, le roi entendait les cris de colère des habitants de la ville.

La mort de Louis XIV. — Dans ces malheurs, il garda un grand courage. Il pleurait, quand il était seul; mais, devant le monde, il paraissait calme. Quand il vit venir

la mort, il fit ses adieux à tout le monde tranquillement. On apporta sur son lit son arrière-petit-fils, qui allait lui succéder.

Il lui dit : « J'ai trop aimé la guerre; ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que



FEMMES DE PARIS REFOULÉES PAR DES CAVALIERS SUR LE PONT DE SÈVRES

j'ai faites. » Il lui recommanda de soulager le peuple accablé de misère et d'impôts. Il se repentait trop tard de ses grandes fautes qui ont fait beaucoup de mal à la France et aussi à la royauté.

III. Les Lettres et les Arts

Les grands écrivains. — Au temps de Louis XIV, la France a eu de grands écrivains: *Corneille* et *Racine* ont écrit des *tragédies*, pièces de théâtre où sont représentées des actions qui font trembler ou pleurer. *Molière* a écrit

des *comédies*, pièces de théâtre où l'auteur montre les défauts et les vices des hommes, et fait rire les spectateurs.

La Fontaine est auteur de *fables*, que tous les *Français* connaissent, et Boileau de *satires*, pièces de vers où il s'indigne contre les vices de son temps.

Descartes et *Pascal* furent de grands savants en mathématiques et en physique. Descartes a donné dans le *Discours de la Méthode* des règles pour bien raisonner. Pascal a écrit sur la religion et la morale des *Pensées* très belles.

Bossuet, évêque de Meaux, fut le grand prédicateur de la France. A quinze ans, il savait déjà faire très bien un sermon. Il a prononcé des *oraisons funèbres*, c'est-à-dire des discours aux funérailles de grands personnages. Il a écrit des ouvrages de religion et d'histoire.



PORTRAIT DE LOUIS XIV

Le roi est coiffé d'une longue et large perruque; il a une cuirasse décorée d'ornements. Il porte au cou une cravate terminée par des flots de dentelles. Dans ce temps-là les hommes comme les femmes mettaient beaucoup de dentelles.

Fénelon, archevêque de Cambrai, fut aussi un grand prédicateur. Il était précepteur d'un petit-fils de Louis XIV. Il a écrit pour l'instruction de son élève un livre appelé les *Aventures de Télémaque*. Il conseille au jeune prince d'être bon, sage et modeste, et de ne pas trop aimer la guerre; c'était comme s'il lui avait conseillé de ne pas ressembler à Louis XIV, son grand-père. Louis XIV s'en fâcha et Fénelon dut quitter la cour.

Les artistes. — Il y a eu aussi de grands artistes au temps de Louis XIV. L'architecte *Perrault* a construit

la colonnade du Louvre, qui était le palais du roi à Paris. L'architecte *Mansart* a construit une grande partie du palais de Versailles. *Le Brun* était le premier peintre du roi. Il a dirigé les peintres et les sculpteurs qui ont travaillé à décorer Versailles.

La France admirée. — Les écrivains et les artistes du temps de Louis XIV furent admirés et imités dans toute l'Europe. Mais on n'aimait pas la France, parce que Louis XIV avait abusé de sa force et fait beaucoup de mal à ses voisins.

RÉSUMÉ

I. Louis XIV voulait que tout le monde lui obéît sans discuter. Il prétendit que tous les Français fussent catholiques comme lui. En *1685, il révoqua l'Édit de Nantes.* Beaucoup de protestants s'en allèrent à l'étranger. Ce fut une grande perte pour la France et un grand profit pour les étrangers, surtout pour la Prusse.

II. Louis XIV se fit construire à *Versailles* un palais magnifique. Il y donna de grandes fêtes à ses courtisans. La guerre et la cour coûtaient très cher. A la fin du règne, la France souffrit de grandes misères.

III. Au temps de Louis XIV, la France eut de grands écrivains. *Corneille*, *Racine* écrivaient des tragédies, *Molière* des comédies, *La Fontaine* des fables. *Bossuet* fit de beaux sermons et de beaux livres. Il y eut aussi de grands artistes, comme l'architecte *Mansart* et le peintre *Le Brun*.

15. TROIS GRANDS ÉCRIVAINS

Corneille. Pierre Corneille est né à Rouen, en 1606; il est mort à Paris en 1684.

Il fut d'abord avocat au parlement de Normandie, ne se plut point dans cette profession, et se donna tout entier à la poésie.

Il fut vite remarqué par le cardinal de Richelieu. Le

cardinal se croyait poète, c'était une de ses faiblesses. Il inventait des sujets de tragédie qu'il faisait exécuter par cinq poètes pensionnés par lui. Ses œuvres ne plaisaient guère au public; mais il s'en consolait en disant que « les Français n'avaient pas de goût ». Corneille fut un moment un de ces cinq poètes, mais il avait trop de génie pour rester longtemps dans ce rôle subalterne. Richelieu fut d'ailleurs jaloux des succès de Corneille.

La gloire de Corneille, c'est d'avoir donné au public la première belle tragédie et la première bonne comédie qu'on ait vues sur le théâtre français. Ses contemporains le récompensèrent par leur admiration. Ils aimèrent passionnément les personnages de son théâtre, tous grands et généreux, sacrifiant la passion au devoir, exprimant leurs beaux sentiments dans un admirable langage.

Un jour, le grand Condé assistait à une représentation de *Cinna:* il fut ému jusqu'aux larmes en entendant l'empereur romain *Auguste*, après avoir pardonné au conspirateur Cinna, prononcer ce vers admirable, par lequel il exprime la puissance de sa volonté:

« Je suis maître de moi comme de l'univers! »

La gloire n'enrichit pas Corneille. Il travailla jusqu'à son dernier jour, sans être jamais assuré contre le besoin. Il était presque dans la misère quand il mourut.

Racine. Racine est né à la Ferté-Milon en 1639. Sa famille voulait qu'il fût avocat ou prêtre; comme Corneille, Boileau et Molière, il voulut être poète. Une ode qu'il fit pour célébrer le mariage de Louis XIV lui valut une pension de cinq cents livres.

Racine a, dans ses tragédies, d'autres qualités que Corneille. Les personnages qu'il met en scène ne sont point, comme ceux de Corneille, de fiers héros, inaccessi-

bles à la faiblesse; mais personne n'a mieux que Racine dépeint la tendresse.

Outre ses tragédies, il a écrit une jolie comédie, *les Plaideurs.*

Il fut particulièrement honoré par Louis XIV. Le roi le nomma son historiographe, comme Boileau. Il le reçut avec distinction à la cour, l'admettant même dans son intimité, le faisant coucher dans sa chambre pendant ses maladies, afin qu'il lui fît des lectures.

Racine était si sensible à la faveur royale, qu'on rapporte qu'il mourut de chagrin, pour avoir encouru la disgrâce du prince, en écrivant des réflexions sur la misère du peuple. « Parce qu'il est grand poète, dit Louis XIV, veut-il donc être ministre? » et il ajouta qu'un homme de lettres ne devait pas se mêler des choses qui ne le regardaient pas. Ces paroles furent répétées à Racine, à qui elles causèrent un grand chagrin. Peu de temps après, il fut pris d'une fièvre, dont il mourut (1699).

Molière. Le vrai nom de *Molière*, est Jean-Baptiste *Poquelin.* Il est né à Paris, en 1622. Son père était tapissier et valet de chambre du roi.

Molière fit, comme Corneille, des études de droit; mais à 23 ans, pris d'un goût irrésistible pour le théâtre, il quitta Paris, emmenant quelques jeunes gens, avec lesquels il forma une troupe ambulante. Il prit, comme acteur, le nom de *Molière.* Il joua d'abord des farces à la mode, mais il y ajouta des choses de son invention. C'est à Rouen qu'il eut le plus de succès. Il vint ensuite à Paris, en 1658, et joua devant la cour.

Sa réputation grandit très vite. Il se donna pour tâche de railler tous les défauts de son temps, qui sont ceux de tous les temps. Il se moqua, dans les *Femmes savantes*, des gens maniérés, qui ne disent et ne font rien avec simplicité; dans le *Malade imaginaire*, de ceux qui s'en

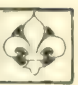
font accroire sur leur santé et qui passent leur vie à prendre des médicaments; dans l'*Avare*, de ceux qui ne vivent que pour l'argent, mettent leur trésor en terre et finissent par se faire voler; dans le *Tartufe*, de ceux qui offensent la religion par une dévotion fausse, avec laquelle ils se font des rentes; dans le *Bourgeois gentilhomme*, de ceux qui ne savent pas rester dans la condition où ils sont nés, et qui se font moquer d'eux par tout le monde; dans le *Misanthrope*, il a rendu un très bel hommage à la vertu, tout en montrant qu'il fallait qu'elle fût indulgente.

Molière avait le cœur si généreux que jamais un malheureux ne s'est vainement adressé à lui. Sa vie a été triste, et cet homme, qui a fait tant rire les hommes, n'a point souvent ri de bon cœur. Il méditait sans cesse. Boileau l'appelait « le contemplateur », et il admirait beaucoup le grand poète comique; car, un jour que Louis XIV lui demanda quel était le plus grand écrivain de son règne, Boileau répondit: « Sire, c'est Molière. »

Molière est mort à Paris, en 1673.



REVISION DU LIVRE IV



Questions d'examen

Pourquoi Marie de Médicis a-t-elle convoqué les États généraux en 1614? — Que s'est-il passé pendant la réunion de ces États? — Qui fut le principal ministre de Louis XIII?

Pourquoi Richelieu a-t-il fait la guerre à la maison d'Autriche? Racontez ce qui s'est passé au moment du siège de Corbie.

Pourquoi Richelieu a-t-il fait la guerre aux protestants? — Qu'a-t-il fait pour empêcher les duels? — Pourquoi Montmorency a-t-il été condamné? Qu'est-ce que c'était que les *intendants?*

Racontez la bataille de Rocroi.— Qu'est-ce que la France a gagné à la paix de Westphalie?

Quel était le caractère du cardinal Mazarin? — Qu'est-ce que la *Fronde?* — Qu'est-ce que la France a gagné à la paix des Pyrénées?

Quel était le caractère de Louis XIV? — Quel fut son principal ministre? — Qu'a fait Colbert pour l'agriculture? Pour les manufactures? Pour le commerce? Pour la marine?

Pourquoi Louvois a-t-il établi l'uniforme? — Racontez sa conversation avec Nogaret.

Quel était l'état de l'Europe en 1661? — Pourquoi Louis XIV a-t-il fait la guerre à l'Espagne et qu'a-t-il gagné à la paix d'Aix-la-Chapelle? — Pourquoi a-t-il fait la guerre à la Hollande? — Racontez la campagne de Turenne en Alsace. — Qu'est-ce que la France a gagné à la paix de Nimègue? — Pourquoi la ligue d'Augsbourg a-t-elle été faite contre la France? — Pourquoi y a-t-il eu une guerre de la succession d'Espagne? — Comment finit cette guerre?

Quelles furent les conséquences de la révocation de l'Édit de Nantes? — Qu'ont fait à Berlin les protestants français?

Dites ce qu'étaient le château et les jardins de Versailles. — Que faisaient les courtisans à Versailles? — Que s'est-il passé dans les dernières années du règne de Louis XIV? — Quels conseils donnait-il à son arrière-petit-fils?

Nommez les principaux écrivains et les principaux artistes du temps de Louis XIV.

Observations sur les gravures

Qu'est-ce que l'image de la page 127 nous apprend sur le caractère de Louvois? — Comparez les images des pages 141 (*La procession de la viande du roi à Versailles*) et 143 (*Femmes de Paris refoulées par des cavaliers sur le pont de Sèvres*), et faites vos réflexions là-dessus.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

I

Vous avez vu que, lorsqu'on a mis des intendants dans les provinces pour représenter le roi, on les a pris parmi les bourgeois.

Louis XIV prit aussi ses ministres dans la bourgeoisie, au lieu qu'auparavant les ministres étaient des cardinaux ou des grands seigneurs.

Les bourgeois ne possédaient pas de grands domaines. Ils n'étaient pas orgueilleux de leur naissance. Ils ne servaient pas dans les armées. Ils ne portaient pas l'épée. C'étaient des civils. Le roi n'avait rien à craindre d'eux. Ils obéissaient bien au roi, auquel ils devaient tout, au lieu que les nobles ne devaient leur noblesse qu'à leur naissance. Puis les bourgeois étaient habitués à travailler et ils travaillèrent beaucoup au service du roi.

La noblesse continua de servir dans l'armée, mais elle n'eut plus part aux autres services de l'État. Cependant le roi lui conservait ses honneurs et ses privilèges. Il appelait auprès de lui les plus grands seigneurs pour les employer aux services de sa cour.

Il fit ainsi beaucoup de tort à la noblesse. On finit par se demander à quoi elle servait, et si on ne ferait pas bien de la supprimer.

II

Depuis François Ier jusqu'en 1661, la France s'était défendue contre la maison d'Autriche qui était trop puissante et qui la gênait. Elle avait été victorieuse et elle était devenue la plus grande puissance de l'Europe.

A partir de 1661, elle abuse de sa force; elle menace et effraie tout le monde, et tout le monde se déclare contre elle. Il en arrive toujours ainsi, quand un État veut faire la loi aux autres.



Médaille
commémorative de la révocation
de l'Édit de Nantes



Au milieu d'une table,
une soupière et un plat d'argent;
deux candélabres d'argent (XVIIIe siècle).

LIVRE V

LOUIS XV ET LOUIS XVI JUSQU'EN 1789
LA DÉCADENCE DE LA ROYAUTÉ (XVIIIe SIÈCLE)

CHAPITRE XVI

LOUIS XV (1715-1774)

I. La Jeunesse de Louis XV

Orléans, Bourbon, Fleury. — *Louis XV* avait cinq ans quand il devint roi en 1715. Son cousin, le *duc d'Orléans*, fut régent du royaume. Le Régent était un homme intelligent et instruit, mais qui aimait trop les plaisirs. Tous les soirs, il donnait des fêtes dans son palais.

Quand il mourut, Louis XV prit pour principal ministre un autre de ses cousins, le *duc de Bourbon*, qui fut pire encore que le duc d'Orléans.

Louis XV le remplaça par son ancien précepteur, le cardinal de *Fleury*, qui était très vieux.

Fleury aimait par-dessus tout la paix; mais, en ce temps-là, la France était menacée par un ennemi dan-



LA PLACE STANISLAS A NANCY

On a donné à cette place le nom du roi Stanislas parce que c'est lui qui a fait construire les beaux bâtiments qui l'entourent.

gereux, l'Angleterre. L'Angleterre prétendait être la maîtresse des mers. Elle gênait partout notre commerce. Elle voulait nous prendre nos colonies. Il aurait fallu se préparer à lui résister; mais Fleury laissa dépérir notre marine.

L'acquisition du duché de Lorraine. — Il fut obligé de faire la guerre à l'empereur d'Allemagne parce que

celui-ci avait chassé de Pologne le roi *Stanislas Leczinski*, dont Louis XV avait épousé la fille.

Cette guerre finit bien. Stanislas ne redevint pas roi de Pologne; mais on lui donna le *duché de Lorraine*, et il fut convenu qu'après sa mort le duché appartiendrait à la France.

Stanislas fit de *Nancy*, capitale du duché, une des plus jolies villes du monde. A sa mort, en 1766, la Lorraine fut réunie à la France.

Le roi. — Le cardinal Fleury mourut en 1740. Louis XV ne prit plus de premier ministre. On crut qu'il allait bien gouverner, mais on se trompa.

Il avait été un enfant gâté. Le maréchal *de Villeroi*, son gouverneur, qui était chargé de son éducation, lui avait laissé faire tout ce qu'il voulait. Quand le petit roi ouvrait la bouche et disait: « Monsieur le maréchal », Villeroi, sans savoir de quoi il s'agissait, répondait: « Oui, Sire. »

Un jour, le roi était à une fenêtre: des passants s'arrêtèrent pour regarder. Le maréchal, lui montrant cette foule, lui dit: « Voyez, Sire, tout ce peuple vous appartient. »

Louis XV crut en effet que la France lui appartenait et qu'il pourrait faire tout ce qu'il voudrait.

Il était intelligent, mais paresseux. Il voyait quand ses ministres commettaient des fautes; mais il laissait faire.

II. La Succession d'Autriche

La guerre de la succession d'Autriche. — En 1740, l'empereur d'Allemagne, Charles VI, mourut. Il avait une fille, *Marie-Thérèse*. Tous les princes de l'Europe avaient promis de la laisser hériter des états de son père;

mais plusieurs réclamèrent tout ou partie de la succession, et la guerre éclata.

La France ne réclamait rien pour elle; elle prit part, sans raison, à cette guerre où elle eut à combattre à la fois contre l'Autriche et contre l'Angleterre qui avait fait alliance avec Marie-Thérèse.



LES PARISIENS ACCLAMANT LE COURRIER QUI APPORTE LA NOUVELLE DE LA GUÉRISON DE LOUIS XV

Le courrier lève en l'air son chapeau et montre la feuille de papier où l'on annonce la guérison du roi. Tout le monde l'acclame.

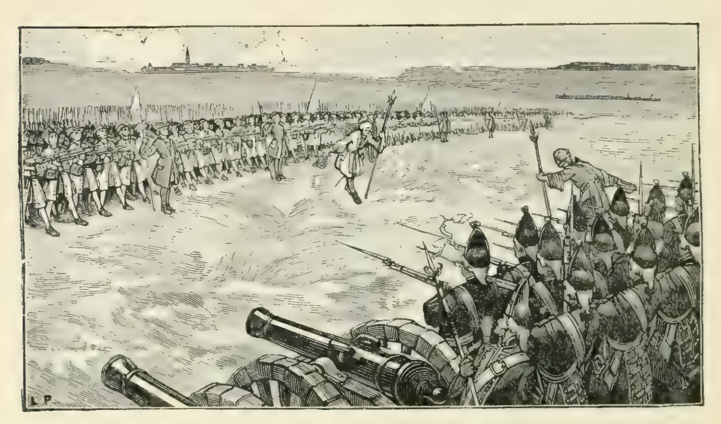
Louis XV à Metz. — En 1744, l'Alsace était envahie par les Autrichiens. Le roi partit pour la frontière. Arrivé à Metz, il tomba malade, et l'on crut qu'il allait mourir. Partout où l'on apprit cette nouvelle, l'on s'inquiéta et l'on se désola. Le roi guérit. Ce fut une grande joie dans tout le royaume. A Paris, quand arriva le courrier qui annonçait la nouvelle de la guérison, les Parisiens lui firent fête.

Le roi lui-même s'étonna d'être tant aimé. Il demanda: « Qu'ai-je donc fait pour cela? »

Fontenoy. — L'année d'après, il alla en Belgique.

rejoindre l'armée que commandait le maréchal de *Saxe.*

Bientôt on se trouva en présence des Anglais. Une bataille s'engagea près de Fontenoy. Pendant quatre heures, on se battit sans résultats. Alors le général des Anglais réunit presque toute son infanterie en face du



LA BATAILLE DE FONTENOY

A droite, les soldats à bonnets pointus, les Anglais; en face, les Français. Vous voyez les deux officiers qui se saluent.

centre de l'armée française. Cette infanterie s'avança bravement.

Lorsqu'elle arriva à cinquante mètres de nos soldats, elle s'arrêta. On entendit un officier anglais crier: « Messieurs les Français, tirez les premiers! » Du côté français, un officier répondit: « Tirez les premiers, messieurs les Anglais. » Les Anglais tirèrent les premiers. Presque tout notre premier rang tomba.

La colonne anglaise recommença de marcher. Elle s'arrêtait de temps en temps pour tirer et pour serrer les rangs. Il semblait que rien ne pût l'arrêter; mais le maréchal de Saxe fit mettre en batterie des canons, dont

les boulets trouèrent les rangs des Anglais. Puis la cavalerie se jeta sur eux et les mit en déroute. C'est en 1745 que fut remportée cette belle victoire.

On fit la paix à *Aix-la-Chapelle* en 1748; la France ne perdit rien, mais elle ne gagna rien non plus.

La Prusse. — Pendant cette guerre contre l'Autriche, la France avait eu pour alliée la Prusse. La Prusse était devenue un royaume au commencement du siècle. C'était un tout petit royaume; mais ses rois le gouvernaient très bien. Ils étaient économes, et, grâce à leur économie, ils avaient une armée aussi forte que les plus grands États.

Le roi de Prusse, *Frédéric II*, était un homme de génie, le plus grand général de son temps. Il était capable de toutes les perfidies pour agrandir ses États.

Nous n'avions rien gagné en combattant l'Autriche: lui, il avait conquis la belle province de *Silésie*.

III. La Fin désastreuse du Règne

La guerre de Sept ans (1756-1763). — Marie-Thérèse voulait reprendre la Silésie; elle demanda à la France de faire alliance avec elle contre le roi de Prusse. Louis XV, qui venait de combattre l'Autriche avec l'aide de la Prusse, consentit à faire avec l'Autriche la guerre à la Prusse. On aurait dit que la France ne savait plus ce qu'elle voulait.

L'Angleterre, qui voulait prendre nos colonies, s'allia au roi de Prusse. La France eut alors, en même temps, la guerre en Allemagne et sur toutes les mers. Cette guerre, commencée en 1756, dura sept ans.

La France eut d'abord quelques succès, mais elle éprouva bientôt de grands revers. Nos armées étaient commandées par des courtisans qui étaient de mauvais généraux.

Soubise, qui avait plus de cinquante mille hommes, fut battu à *Rosbach* par le roi de Prusse, qui en avait vingt mille.

Perte des colonies. — L'Angleterre attaqua le *Canada*. Le *marquis de Montcalm* le défendit héroïquement, mais il n'avait que cinq mille hommes, et les Anglais en avaient plus de quarante mille. Il fut assiégé dans *Québec*, capitale de la colonie. Blessé à mort, il dit: « Je meurs content, puisque je ne verrai pas le Canada aux mains des ennemis. »

La guerre de Sept ans fut terminée par le *traité de Paris* en 1763.

Par ce traité, le Canada fut cédé aux Anglais. *Aujourd'hui, il y a dans ce pays un million et demi d'habitants, Français d'origine; ils parlent français et ils n'ont pas oublié la France, où sont nés leurs ancêtres. Ils appellent la France « le vieux pays »*.

En même temps que le Canada, la France perdit sa colonie d'Afrique, le *Sénégal*.

Dans l'Inde, un Français, *Dupleix*, avait commencé à conquérir pour nous un empire. Le gouvernement français ne lui envoya point de troupes pour se défendre pendant la guerre de Sept ans. Les Anglais s'emparèrent de l'Inde où ils ont aujourd'hui trois cents millions de sujets.

Choiseul. — Dans les dernières années de son règne, Louis XV eut un bon ministre, *Choiseul*.

Pendant ce ministère, la France acquit la *Corse* 1768.

Choiseul voulait nous venger de l'Angleterre; pour cela, il prépara l'armée et il refit une belle marine; mais il déplut à Louis XV, qui le renvoya.

L'état de l'Europe. — A la fin du règne de Louis XV, la France n'était plus le premier royaume du monde.

L'*Angleterre* commandait sur toutes les mers, et elle avait conquis un empire colonial immense.

La *Prusse* était un vigoureux État, et elle était l'ennemie de la France.

La *Russie* était devenue puissante à partir du règne



CARTE POUR L'HISTOIRE DE L'EUROPE AUX XVII[e] ET XVIII[e] SIÈCLES

de *Pierre le Grand*, dans les premières années du XVIII[e] siècle.

En 1772, la Prusse, l'Autriche et la Russie se réunirent pour détruire la *Pologne*, qui avait été longtemps notre alliée.

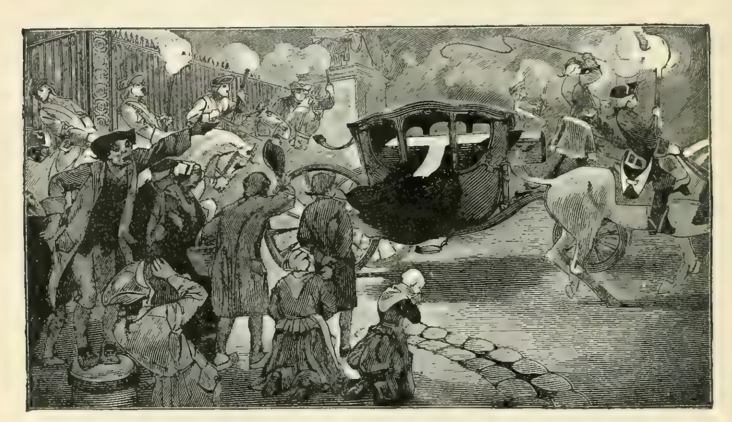
Ce fut un grand crime: ces trois puissances tuèrent la Pologne et se partagèrent ses dépouilles, comme des brigands assassinent un homme et se partagent sa bourse.

Les ministres de Louis XV firent quelques efforts pour sauver la Pologne; mais le roi de Prusse en riait. Il disait: « La France joue un si petit rôle en Europe que je ne vous parle des efforts du ministère français que pour m'en moquer! »

La mort de Louis XV. — Le roi voyait bien que les

affaires allaient mal et que tout le monde était mécontent; mais il ne s'en tourmentait pas. Il disait: « Cela durera bien aussi longtemps que moi; après moi, le déluge! »

Il mourut en 1774. Personne ne le pleura. Lui qu'on avait tant aimé, on le détestait et on le méprisait.



LE CONVOI FUNÈBRE DE LOUIS XV

Le cercueil du roi est transporté au galop dans un carrosse; comme le carrosse est trop petit, le cercueil passe par la fenêtre du devant. On voit, à gauche, la grille du château de Versailles. C'est la nuit; des cavaliers portent des torches. Des femmes à genoux prient; un homme salue; d'autres restent debout sans saluer et crient des paroles contre le roi.

Sous son règne, par sa faute, la France cessa d'être la nation grande et glorieuse.

Il gouverna très mal le royaume. Il était toujours occupé de ses plaisirs, et donnait par sa conduite les plus mauvais exemples. Il dépensa beaucoup d'argent pour contenter ses fantaisies. A la fin, il fit banqueroute.

Louis XV est le plus mauvais roi qu'ait eu la France.

RÉSUMÉ

I. *Louis XV* fut roi à cinq ans, *1715*; ce fut le *duc d'Orléans* qui gouverna, et, plus tard, le *cardinal Fleury*. Pendant le ministère de Fleury, la France fit la guerre à l'*Autriche*, qui avait chassé de Pologne le roi Stanislas, beau-père de Louis XV. Stanislas reçut le duché de *Lorraine*, qui revint à la France à sa mort en *1766*.

II. Louis XV fit sans raison sérieuse la *guerre à l'Autriche*. Maurice de Saxe battit à *Fontenoy*, en *1745*, les Anglais alliés de l'Autriche. Pourtant, quand on signa la paix, la France ne gagna rien.

III. Quelques années après, la France, sans raison sérieuse, s'alliait à l'Autriche contre la Prusse. L'Angleterre, qui voulait nous prendre nos colonies, fit alliance avec la Prusse contre nous.

Une nouvelle guerre commença; elle dura *sept ans*. La France fut vaincue sur terre et sur mer. Par le traité de *Paris*, en *1763*, elle perdit ses colonies de l'*Inde* et le *Canada*. La France ne put empêcher la Prusse, l'Autriche et la Russie de se partager la malheureuse *Pologne*.

Louis XV fut le plus mauvais de nos rois.

16. FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE

Frédéric II était fils de *Frédéric-Guillaume Ier*. Frédéric-Guillaume fut un roi économe jusqu'à l'avarice. Il ne dépensait que pour ses soldats; il est vrai qu'il les voulait fort beaux. Dans ses États et au dehors, il faisait la chasse à tous les hommes grands, et, bon gré mal gré, il les enrôlait dans sa garde. Faire manœuvrer la troupe était son plus grand plaisir, il avait les soldats les mieux exercés et les plus disciplinés de l'Europe. Aussi sévère pour ses sujets que pour ses soldats, il les menait à coups de bâton. Plus d'une fois, il reconduisit chez elles à coups de canne, dans les rues de Berlin, des femmes qu'il surprenait à ne rien faire.

Sa femme et ses enfants furent traités avec la même dureté. Il les battait, les traînait par les cheveux. Il est vrai que Frédéric II, le prince royal, ne lui donnait guère de satisfaction. Le jeune prince aimait les arts, cultivait les lettres, s'ennuyait dans la compagnie des amis avec lesquels son père se plaisait à fumer la pipe. Il était en relations avec les écrivains français, faisait de la philosophie, écrivait. Dans les derniers jours de son père, il avait mis la main à un beau traité sur les devoirs des princes, parmi lesquels il citait la stricte observance de la morale et de la justice.

On aurait pu croire que la Prusse allait être gouvernée par un juste et saint homme: il n'en fut rien. Elle fut gouvernée par un homme de génie, mais sans l'ombre d'honnêteté. A peine Frédéric-Guillaume est-il mort, que Frédéric II déchire son beau traité, en disant: « Plus de ces sottises! » Il se met alors à la tête de l'armée de son père, et grâce au trésor que celui-ci lui a légué, il conquiert la Silésie, parce que cette province lui convenait fort bien pour arrondir son petit royaume!


Grille en fer forgé du XVIII[e] siècle. (Nancy)

CHAPITRE XVII

DEMANDES DE RÉFORMES

I. Les Demandes de Réformes: la Liberté, l'Égalité

Les écrivains. — Presque tout le monde en France était mécontent, et pensait qu'il fallait changer beaucoup de choses pour que le royaume fût mieux gouverné. De grands écrivains demandèrent des réformes. Les plus célèbres furent *Montesquieu*, *Voltaire* et *Rousseau*.


PORTRAIT DE VOLTAIRE


PORTRAIT DE J.-J. ROUSSEAU

On demande la liberté. — La France avait beaucoup souffert des fautes commises par Louis XIV et Louis XV.

Elle désirait que le roi ne fût plus libre de faire tout ce qu'il voulait, et que la nation eût le droit de s'occuper de ses affaires et de faire connaître ses volontés. C'est ce qu'on appelle la *liberté politique.*

Le roi avait le pouvoir d'envoyer en prison qui bon lui semblait par un ordre écrit que l'on appelait *lettre de cachet.* — On demandait qu'aucun Français ne pût être emprisonné que si des juges l'ordonnaient. C'est ce qu'on appelle la *liberté individuelle.*

Les écrivains risquaient d'être emprisonnés et même condamnés à mort pour avoir exprimé leurs opinions. — On demandait que chacun pût exprimer ses opinions dans les livres et les journaux. C'est ce qu'on appelle la *liberté de la presse.*

On demandait aussi la *liberté de conscience,* c'est-à-dire le droit, pour les Français, d'avoir la croyance religieuse qui leur paraîtrait la plus vraie ou de n'avoir pas de croyance.

On demande l'égalité. — Les Français n'étaient pas égaux entre eux. Celui qui était né de parents nobles avait toutes sortes d'avantages; ces avantages étaient des *privilèges*, c'est-à-dire des droits accordés à des personnes et refusés à d'autres. Il pouvait arriver aux plus hauts grades de l'armée, ce qui n'était pas permis à ceux qui n'étaient pas nobles. De même, il fallait être noble pour devenir évêque ou archevêque. — *On demandait que tout Français pût arriver aux emplois qu'il méritait d'occuper.*

Tous les Français ne payaient pas également les impôts. Les nobles étaient exemptés du plus lourd: la taille. — *On demandait que tous les Français payassent les mêmes impôts.*

II. Réformes pour les Ouvriers et les Paysans

Réformes demandées pour les ouvriers. — Les ouvriers français n'avaient pas le droit de travailler et de s'établir comme ils voulaient. Depuis longtemps, dans beaucoup de villes, ils étaient organisés en corporations. Chaque corporation n'avait qu'un nombre fixé de patrons, chez qui travaillaient des ouvriers et des apprentis. Comme les fils de patrons succédaient à leurs pères, il était bien



LE FOUR BANAL

Le boulanger retire du four les pains que les paysannes lui ont apporté à cuire; à droite, une paysanne acquitte le droit pour le pain qu'elle a fait cuire.

difficile à un ouvrier de devenir patron. Et comme le nombre des ouvriers et apprentis était fixé, il n'était pas facile de devenir ouvrier — *On demandait que chacun pût travailler et s'établir à sa volonté.*

Les paysans; les impôts. — Les paysans étaient accablés par les impôts qu'ils payaient au roi, à leurs seigneurs et à l'Église. L'impôt payé à l'Église s'appelait la *dîme*, c'est-à-dire la dixième partie de la récolte.

Les seigneurs rendaient la justice aux paysans dans leurs villages, le plus souvent ils étaient injustes.

Ils obligeaient les paysans à travailler pour eux un certain nombre de jours par an sans les payer. C'était ce qu'on nommait la *corvée.*

Les paysans étaient forcés de faire moudre leurs grains



CHASSE SEIGNEURIALE

au moulin du seigneur, de faire cuire leur pain à son four, et, pour cela, ils payaient.

Le seigneur seul avait le droit de chasse; la chasse était sa principale occupation. Son gibier mangeait les récoltes. Il chassait même en temps de moisson, et ravageait les champs.

Ce que demandaient les écrivains. — *Ainsi nos écrivains réclamaient la justice, la liberté et l'égalité.*

Ils étaient lus et admirés en France et dans les pays étrangers, où les peuples souffraient des mêmes maux que nos pères. La France, depuis ce temps-là, représente dans le monde les idées de liberté, de justice, d'humanité.

RÉSUMÉ

I. Beaucoup de Français trouvaient que le royaume était mal gouverné. *Montesquieu, Voltaire, Rousseau* demandèrent des *réformes.* On voulait que le roi ne pût plus gouverner à sa fantaisie; on demandait la *liberté politique*, la *liberté individuelle*, la *liberté de la presse* et la *liberté de conscience.* On demandait aussi la suppression des privilèges et l'*égalité* de tous les Français.

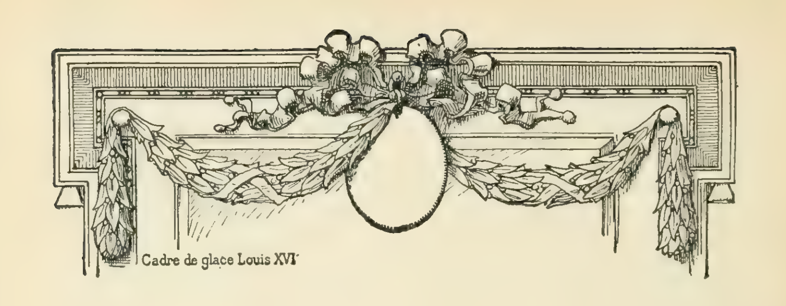
II. Les ouvriers ne pouvaient pas travailler comme ils voulaient, ils étaient gênés par les *corporations;* aussi demandait-on la *liberté du travail.* — Les paysans étaient malheureux, ils payaient de *gros impôts* au roi et au clergé, et les seigneurs avaient sur eux toutes sortes de droits. On demandait que les *impôts fussent diminués* et les *droits seigneuriaux supprimés.*

On demandait la *liberté,* l'*égalité,* la *justice.*

17. LES CORPORATIONS

Les *corporations*, qui avaient rendu de grands services au moyen âge et au temps de Colbert, avaient de graves inconvénients. Il n'y avait dans chacune d'elles qu'un certain nombre de *maîtres* ou *patrons: ne devenait donc point patron qui voulait.* Il y avait aussi un nombre déterminé d'*apprentis: ne devenait donc pas ouvrier qui voulait;* car personne ne pouvait travailler en dehors d'une corporation.

Enfin, chacune de ces corporations avait le privilège de faire une certaine chose, et n'avait pas le droit d'en faire une autre. Aussi les corporations plaidaient sans cesse les unes contre les autres: les fruitiers contre les pâtissiers, parce que ceux-ci emploient des fruits dans leurs pâtisseries; les cabaretiers contre les charcutiers, parce que ceux-ci vendent à boire; les cordonniers contre les savetiers, parce que ceux-ci vendent des souliers neufs.


Cadre de glace Louis XVI

CHAPITRE XVIII

LOUIS XVI JUSQU'EN 1789

I. Louis XVI et les Réformes

Avènement de Louis XVI. — Louis XV, qui avait perdu son fils, eut pour successeur son petit-fils *Louis XVI*.

Louis XVI avait vingt ans à son avènement, en 1774. Quand il apprit que son grand-père venait de mourir, il se mit à genoux, et sa femme, la reine *Marie-Antoinette*, fit comme lui. « Mon Dieu, dit-il, nous régnons trop jeunes! Guidez-nous! Protégez-nous! »


PORTRAIT DE LOUIS XVI

Le roi et la reine. — Le jeune roi avait de la bonne volonté et des vertus; mais il n'était pas très intelligent, et ne s'occupait pas volontiers des affaires de l'État. Il avait le grave défaut de ne jamais savoir au juste ce qu'il

voulait. Le matin, il disait oui, et, le soir, il disait non pour la même affaire. Il était gros et lourd et mangeait énormément; aussi était-il obligé de faire de l'exercice; il avait chez lui un atelier de serrurier où il travaillait, et il allait à peu près tous les jours à la chasse.


MARIE-ANTOINETTE EN COSTUME DE COUR

Marie-Antoinette était charmante; mais elle aimait trop les plaisirs, et elle avait des caprices. Fille de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, on l'accusait d'aimer mieux l'Autriche que la France, et on l'appelait l'*Autrichienne*.

Les ministres. — Louis XVI eut d'abord un grand ministre, *Turgot*.

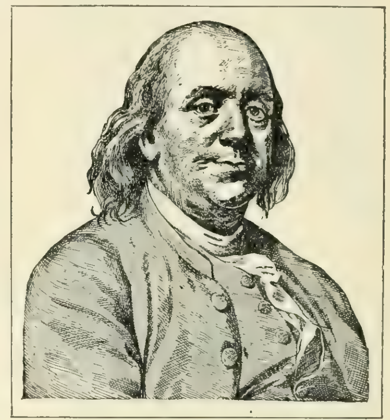
Turgot abolit les corvées, qui étaient odieuses aux paysans. Il voulut établir un impôt sur les terres nobles. Mais ces réformes mécontentaient les privilégiés qui se plaignirent au roi.

Le roi soutint un moment son ministre. Il disait: « Il n'y a que moi et M. Turgot qui aimions le peuple. » Mais il finit par renvoyer Turgot.

Il le remplaça par *Necker*, qui fut un bon ministre des finances; il le renvoya, lui aussi, quand Necker demanda des réformes.

II. L'Indépendance des États-Unis d'Amérique

La révolte des colonies anglaises d'Amérique. — Louis XVI fit aux Anglais une guerre qui fut glorieuse.



BENJAMIN FRANKLIN

Les Anglais possédaient dans l'Amérique du Nord des colonies qui avaient à se plaindre de la façon dont l'Angleterre les gouvernait. Elles se révoltèrent en 1776, sous la conduite de quelques grands citoyens dont les plus célèbres sont *Washington* et *Franklin*.

En France, on détestait l'Angleterre, et on admirait les Américains, qui combattaient pour la liberté.

Franklin à Paris. — Franklin vint en France. C'était un homme admirable, un savant qui inventa le paratonnerre, un sage qui donnait de bons conseils pour se conduire dans la vie, un cœur généreux, ami des malheureux et des pauvres.

Tout le monde fut content de le voir. Il décida Louis XVI à s'allier avec les Américains.

Déjà, avant que le roi eût déclaré la guerre aux Anglais, des Français étaient allés en Amérique pour combattre avec les révoltés. C'étaient de jeunes nobles, qui aimaient les idées nouvelles de justice et de liberté. Le plus célèbre est le marquis de *La Fayette*, qui avait vingt ans.

Pendant la guerre, nos flottes battirent plusieurs fois

les flottes anglaises. Nos soldats, unis aux Américains, battirent les soldats anglais en Amérique.

Pourquoi les Américains aiment la France. — Les Anglais reconnurent, par la paix de *Versailles*, en 1783, l'indépendance de leurs colonies d'Amérique, qui devinrent la *République des États-Unis*. Ils nous rendirent quelques-unes des colonies (le Sénégal et quatre villes de l'Inde) qu'ils nous avaient prises pendant la guerre de Sept ans.

Ainsi la France eut l'honneur d'aider à naître la République des États-Unis, qui est aujourd'hui un des plus puissants États du monde. Les Américains se souviennent du service que nous leur avons rendu. Ils honorent la mémoire de La Fayette et de nos soldats. Ils aiment la France.

III. La Convocation des États généraux

Les embarras d'argent. — Cette guerre avait coûté beaucoup d'argent à la France, et le royaume était déjà très endetté auparavant.

Depuis le règne de François Ier, le roi dépensait chaque année beaucoup plus d'argent qu'il n'en recevait.

Il établissait toujours de nouveaux impôts; mais, au temps de Louis XVI, le peuple avait tant à payer qu'il n'était plus possible d'exiger davantage.

Il y aurait eu un moyen de soulager le peuple et de trouver beaucoup d'argent; il aurait fallu soumettre aux impôts la noblesse et le clergé, qui possédaient une grande partie des terres et des richesses; mais c'était justement une des réformes que le roi ne voulait pas faire.

Ainsi le gouvernement avait des dettes et n'avait pas le moyen de les payer.

Louis XVI prit plusieurs ministres qui ne réussirent

pas à le tirer d'embarras. Il fut obligé de rappeler Necker et, en même temps, de convoquer en 1789 les *États généraux*, c'est-à-dire de réunir les députés du clergé, de la noblesse et du tiers état, pour leur demander de l'argent.

Ce que la France voulait. — Mais la France ne voulait pas que les États généraux se réunissent seulement pour donner de l'argent au roi. Elle attendait et elle exigeait la réforme de tous les abus.

Cette réforme aurait été faite depuis longtemps, si les rois avaient réuni plus souvent les États généraux, et s'ils avaient écouté les plaintes de leurs sujets.

Mais les rois aimaient mieux gouverner comme il leur plaisait. Ils trouvaient que c'était déshonorant de partager le pouvoir avec leurs sujets.

C'est pourquoi ils ne convoquèrent les États que lorsqu'ils ne purent faire autrement.

Aussi tous les grands abus dont on se plaignait étaient demeurés, au lieu d'être corrigés petit à petit, un à un. Quand Louis XVI fut obligé de réunir les États, on voulut réformer tout à la fois. Mais il était bien difficile de changer en un jour tant de mauvaises habitudes qui étaient si vieilles.

C'est parce que les rois n'avaient pas voulu faire des réformes en temps utile qu'il y eut une révolution, c'est-à-dire un changement total.

RÉSUMÉ

I. *Louis XVI* avait de bonnes intentions; mais il n'était pas bien intelligent, et il n'avait pas de volonté. Il prit en *1774* un grand ministre, *Turgot*, qui essaya de supprimer les privilèges. Les seigneurs se plaignirent et le roi renvoya Turgot; un autre ministre, *Necker*, fut aussi renvoyé pour la même raison.

II. Louis XVI fit une guerre glorieuse contre l'Angleterre en soutenant les colonies anglaises d'Amérique qui s'étaient révoltées. Les Anglais furent vaincus. Ils signèrent la paix de *Versailles* en *1783*. Les colonies anglaises d'Amérique devinrent ***la République des États-Unis***.

III. Les rois de France dépensaient plus qu'ils ne recevaient. A l'avènement de Louis XVI, la dette de l'État était énorme. Elle s'accrut par la guerre d'Amérique. Louis XVI ne savait comment la payer. Il convoqua les *États généraux* en *1789* pour leur demander de l'argent. Mais les États généraux vont exiger une réforme totale du royaume.

18. TURGOT

Turgot est né à Paris en 1727. Élevé au séminaire, il quitta les ordres en 1754, pour entrer au Parlement de Paris. Il suivait avec attention les travaux des philosophes et des économistes, et publia plusieurs écrits remarquables sur quelques-unes des réformes qui étaient alors réclamées par les esprits les plus sages.

Nommé intendant à Limoges, en 1761, il eut le bonheur de pouvoir appliquer ces réformes dans son intendance. Il y adoucit les impôts, y fit construire des routes, y ouvrit des écoles, des ateliers pour les pauvres. En un mot, il enrichit le pays dont l'administration lui avait été confiée, et il devint très populaire.

Ministre de Louis XVI, Turgot entreprit de réformer toute la monarchie.

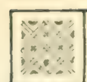
Il ne voulait pas *qu'un seul homme* continuât à être

le maître absolu du pays; mais il voulait que le pays apprît peu à peu à connaître et à discuter ses propres affaires. Il voulait créer dans chaque *paroisse* une *municipalité*, qui aurait été chargée des affaires de la paroisse; les *municipalités de paroisse* auraient nommé des *municipalités d'arrondissement;* les municipalités d'arrondissement, des *municipalités de province;* dans celles-ci, enfin, on aurait pris une *municipalité du royaume.* Ainsi eût été faite peu à peu l'éducation politique de la nation, car dans chacune de ces assemblées, on aurait discuté les affaires des paroisses, des arrondissements, des provinces; dans la dernière assemblée, on aurait discuté les affaires du royaume. En même temps, Turgot voulait affranchir le travail de toutes les entraves: il abolit la corvée, il supprima les corporations: il préparait l'établissement d'un impôt sur les terres nobles, et un code de lois qui auraient été les mêmes pour tous.



TURGOT

Turgot aurait peut-être sauvé la royauté, si les privilégiés n'avaient obtenu du roi qu'il renvoyât le réformateur. Alors, au lieu d'une *réforme*, on eut une *révolution.*



REVISION DU LIVRE V



Questions d'examen

Comment Louis XV fut-il élevé? — Quel était son caractère? — Comment la France a-t-elle acquis la Lorraine? — Qu'est-ce que la guerre de la succession d'Autriche? La France avait-elle des raisons de s'y mêler? — Racontez la bataille de Fontenoy. — Quelles furent les causes de la guerre de Sept ans? La France avait-elle des raisons de s'y mêler? — Qu'est-ce qu'elle a perdu à cette guerre? — Quel était l'état de l'Europe à la mort de Louis XV? — Quel crime ont commis la Russie, la Prusse et l'Autriche?

Quels furent les grands écrivains qui demandèrent des réformes? — Quelles libertés demandait la France? — Qu'est-ce que c'était que les *privilèges?* — Qu'est-ce qu'on demandait pour les ouvriers, pour les paysans?

Quel était le caractère du roi Louis XVI? De la reine Marie-Antoinette? — Quels ministres ont essayé de faire des réformes? — Dites pourquoi les Américains aiment la France.

Pourquoi Louis XVI a-t-il été obligé de convoquer les États généraux? — Pourquoi les rois voulaient-ils se passer des États généraux?

Observations sur les gravures

Revoyez les images des pages 155 (*Les Parisiens acclamant le courrier qui apporte la nouvelle de la guérison de Louis XV*) et 160 (*Le convoi funèbre de Louis XV*). Comparez les figures des gens qui regardent. Quelles réflexions cette comparaison vous fait-elle faire?



Monnaie de Louis XV

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

I

Les Français aimaient leurs rois. Ils pensaient qu'ils avaient le devoir de les servir fidèlement, même au péril de leur vie. Ils croyaient que les rois étaient les représentants de Dieu sur la terre.

Ils les aimaient, même quand ils ne méritaient pas de l'être. Vous avez vu quelle fut la joie du peuple lorsqu'il apprit la guérison de Louis XV. Louis XV s'étonna. Il demanda: « Qu'est-ce que j'ai fait pour cela? » Il n'avait rien fait, mais on l'aimait parce qu'il était le roi. A la fin, quand il eut commis tant de fautes et si mal gouverné, les Français ne l'aimèrent plus; mais ils aimaient encore la royauté. Le successeur de Louis XV, Louis XVI, fut acclamé avec enthousiasme à son avènement.

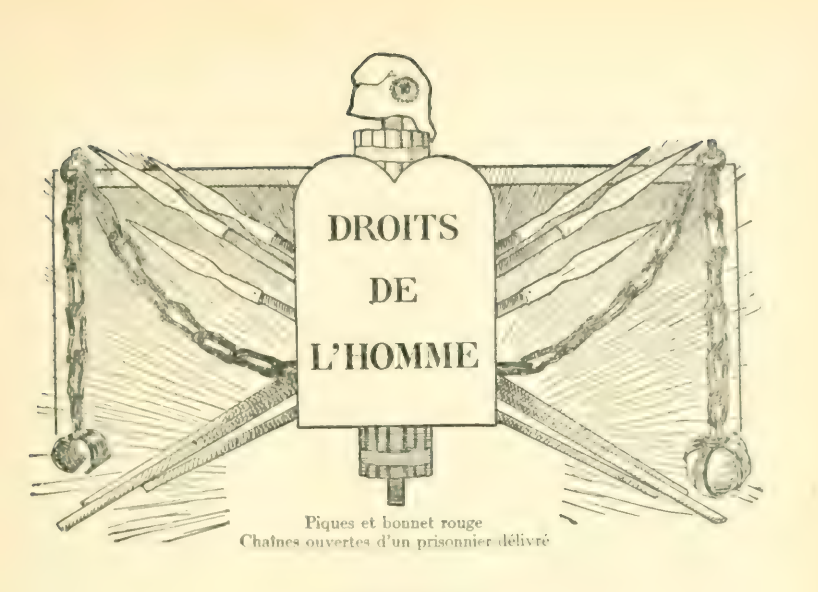
On dit que nous sommes un peuple qui n'a pas de suite dans ses idées, un peuple inconstant; mais ce n'est pas vrai. Pendant des siècles, nos pères aimèrent les rois, et ce fut la faute des rois si la royauté n'a pas duré.

II

A la fin du règne de Louis XV, la Russie, l'Autriche et la Prusse ont assassiné la Pologne.

Au commencement du règne de Louis XVI, la France a aidé les Américains à devenir une nation.

C'est un crime que de tuer une nation. Aider une nation à naître, c'est un grand honneur.



Piques et bonnet rouge
Chaînes ouvertes d'un prisonnier délivré

LIVRE VI

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE

CHAPITRE XIX

L'ASSEMBLÉE NATIONALE
(5 mai 1789 — 30 septembre 1791)

I. Les États généraux et le Vote par Tête

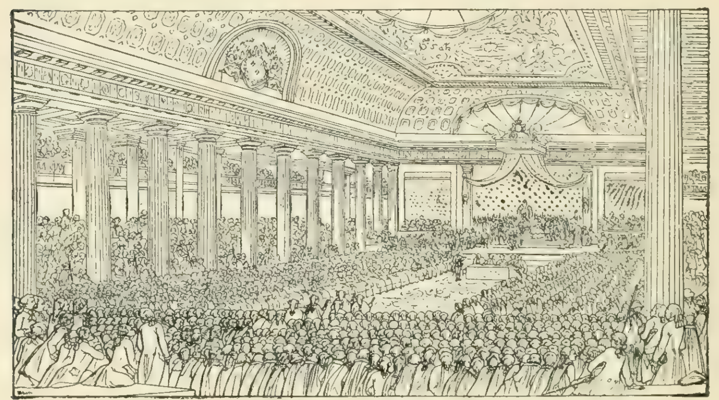
Ouverture des États généraux. — Louis XVI présida la première séance des États généraux, à Versailles, le **5 mai 1789**.

Plus de onze cents députés étaient réunis. Le tiers état avait à lui seul autant de députés que le clergé et la noblesse ensemble.

Les députés du clergé portaient le grand costume

ecclésiastique. Ceux de la noblesse étaient habillés d'un habit et d'une culotte de soie noire et d'un gilet de drap d'or; leur cravate était de dentelle et leur chapeau orné d'un panache de plumes. Ceux du Tiers portaient des vêtements de simple drap noir; leur cravate était de mousseline et leur chapeau sans panache.

C'était un règlement qui avait ordonné ces costumes. On avait voulu rappeler au tiers état qu'il n'était pas l'égal du clergé et de la noblesse, et qu'il devait être modeste.



(Reproduction d'une gravure de l'époque)

OUVERTURE DES ÉTATS GÉNÉRAUX, A VERSAILLES, LE 5 MAI 1789

Au fond de la salle, il y a une estrade: le roi est assis sur le trône. Dans la salle, à la droite du roi (au côté gauche de l'image) sont les députés du clergé; à la gauche du roi, ceux de la noblesse. Les députés dont on voit le dos sont ceux du tiers état.

Le discours du roi. — Le roi prononça un discours qui se terminait par ces paroles: « Tout ce qu'on peut demander à un souverain, le premier ami de ses peuples, vous pourrez l'espérer de mes sentiments. Puisse, messieurs, un heureux accord régner dans cette assemblée, et cette époque devenir à jamais mémorable pour le bonheur du royaume! C'est le souhait de mon cœur! »

Louis XVI paraissait heureux et tranquille. Il avait un air de bonté.

Ce que le peuple espérait. — Le peuple de France était plein d'espoir; il croyait que la cause des maux dont il souffrait était que le roi ne savait pas ce qui se passait dans le royaume. On entendait souvent de braves gens dire: « Ah! si notre bon roi le savait. » Et l'on croyait que, lorsque les États généraux auraient fait connaître au roi les plaintes de ses sujets, il corrigerait tout ce qui était mal et que la France vivrait heureuse.

Ces belles espérances ne durèrent pas longtemps. Il y eut tout de suite une grave discussion sur la manière dont on voterait aux États généraux.

Comment on vote à la Chambre des députés. — Aujourd'hui, voici comment on vote à la Chambre des députés.

Les députés sont réunis dans une même salle. Le président leur lit un projet de loi. On discute ce projet; c'est ce qu'on appelle la *délibération*.

Quand la délibération est finie, on fait passer devant les députés des urnes. Ceux qui approuvent le projet mettent dans l'urne un bulletin sur lequel est écrit *Oui;* ceux qui le désapprouvent y mettent un bulletin sur lequel est écrit *Non*. C'est ce qu'on appelle le *vote*. Le mot *vote* signifie: Voilà ce que je veux.

Quand le vote est fini, on compte les *Oui* et les *Non*. S'il y a plus de *Oui* que de *Non*, le projet de loi est accepté, parce qu'il a pour lui la *majorité*, c'est-à-dire le plus grand nombre des voix. S'il y a plus de *Non* que de *Oui*, il est rejeté parce qu'il n'a pour lui que la *minorité*, c'est-à-dire le plus petit nombre des voix.

Le tiers état voulait le vote par tête. — Aux États généraux, le tiers état voulait que l'on votât comme on vote aujourd'hui. Les députés des trois ordres auraient

siégé dans la même salle; on aurait délibéré ensemble, voté ensemble et compté les votes. Le Tiers aurait été sûr d'avoir la majorité, car il avait autant de votes à lui tout seul que les deux autres ordres réunis, et, de plus, il y avait dans le clergé et dans la noblesse des hommes généreux décidés à voter comme lui.

Cette manière de voter était ce qu'on appelait alors le *vote par tête.* Cela voulait dire: autant de têtes de députés, autant de votes. Si l'on votait par tête, le vote d'un député du tiers état aurait autant de valeur que le vote d'un député du clergé et de la noblesse.

Vote par ordre. — Mais la plus grande partie du clergé et de la noblesse ne voulait pas que l'on votât par tête. Elle voulait que l'on votât par *ordre.* Si l'on votait par ordre, chaque ordre, clergé, noblesse, tiers état, siégerait dans une salle particulière. Il délibérerait et voterait sur chaque projet de loi. Il y aurait donc un vote du clergé, un vote de la noblesse, un vote du tiers état, en tout trois votes.

Le plus souvent, le clergé et la noblesse auraient voté l'un comme l'autre, car ils étaient les ordres privilégiés et ils avaient à se défendre contre le Tiers, qui demandait la suppression des privilèges. Ils se seraient donc trouvés deux contre un, et ils auraient empêché les réformes.

II. L'Assemblée nationale

Les États généraux deviennent Assemblée nationale. — Le Tiers était décidé à obtenir le vote par tête. Il siégeait dans la grande salle où avait eu lieu la séance d'ouverture; le clergé et la noblesse siégeaient chacun dans une salle particulière. Le Tiers les pria de se joindre à lui dans la grande salle où l'on aurait travaillé ensemble; mais le clergé et la noblesse ne vinrent pas. Le Tiers les avertit

qu'il allait se mettre à délibérer sans eux. Il décida que les États généraux s'appelleraient *Assemblée nationale. Cela voulait dire que tous les députés, sans distinction d'ordres, représentaient la nation française, et qu'ils étaient les égaux les uns des autres.*

Le serment du Jeu de Paume. — Cette conduite du Tiers inquiéta le roi, qui voulut l'obliger à accepter le vote par ordre.



LE SERMENT DU JEU DE PAUME, 20 JUIN 1789

Au centre de la salle, debout sur une table, est le président de l'assemblée, *Bailly*. Il lit la formule du serment. Sur le devant, un moine, un prêtre et un député se serrent les mains. Tout le monde est plein d'enthousiasme.

Le 20 juin, les députés du Tiers, qui se rendaient à leur salle, trouvèrent la porte fermée par ordre du roi. Alors, ils allèrent dans une rue voisine et entrèrent dans une salle qui servait à un jeu de paume. Là, ils jurèrent de donner une *constitution* à la France.

Le commencement de la Révolution. — Une constitution, c'est une loi qui règle et organise le gouvernement d'une nation. La France n'avait jamais eu de constitution;

le roi gouvernait comme il lui plaisait. A la fin des lois qu'il faisait, il disait: *car tel est notre bon plaisir.* Donner une constitution à la France, c'était un changement total, une *révolution*, puisque le roi allait être soumis à la loi constitutionnelle.

La séance du 23 juin. — Le roi fut très irrité par le serment du *Jeu de Paume.* Il ordonna, le 23 juin, aux trois ordres de s'assembler pour entendre ses volontés.

La salle était entourée de soldats. Le roi ne paraissait plus heureux et tranquille. Il n'avait plus l'air de bonté.

Il déclara qu'il défendait de délibérer en commun. « Je vous ordonne de vous séparer tout de suite et de vous rendre demain matin dans les salles préparées pour votre ordre. »

Le roi sortit; le clergé et la noblesse sortirent aussi; mais le Tiers demeura sur ses bancs.

Alors le maître des cérémonies de la cour rentra dans la salle, et il dit: « Vous avez entendu, messieurs, les ordres du roi. » Mais Mirabeau, le plus grand orateur du Tiers, répondit: « Nous sommes ici par la volonté du peuple, et nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes. »

Le roi n'osa pas envoyer des soldats pour chasser les députés. Quand on vint lui dire qu'ils ne voulaient pas s'en aller: « Eh bien! dit-il, qu'ils restent! »

La réunion des trois ordres. — Les jours suivants, des députés du clergé et de la noblesse allèrent rejoindre le Tiers. Chaque jour, il en arrivait un plus grand nombre.

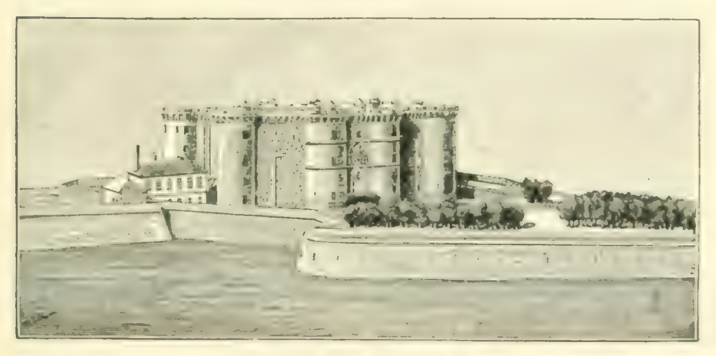
Le roi comprit qu'il ne pouvait pas empêcher la réunion des trois ordres. Alors, lui qui leur avait ordonné le 23 juin de se séparer, il les invita quatre jours après à se réunir.

A partir de ce moment, le clergé, la noblesse et le Tiers délibérèrent ensemble, et l'on vota par tête.

Le tiers état avait donc remporté une première victoire.

III. La Prise de la Bastille et la Nuit du 4 Août 1789

Le roi se prépare à employer la force. — Mais le roi espérait bien reprendre par la force ce qu'il avait cédé. Il fit venir à Versailles des troupes et surtout des régi-



VUE DE LA BASTILLE

La Bastille était un château fort, bâti au xve siècle. Plus tard, on avait construit les grands murs qui bordent le fossé plein d'eau.

ments étrangers, car il y avait alors dans notre armée des régiments d'Allemands et de Suisses au service du roi qui les payait. Le roi était sûr qu'ils feraient tout ce qu'il leur commanderait. Il n'était pas si sûr que les soldats français lui obéiraient s'il voulait agir contre l'Assemblée nationale.

La prise de la Bastille. — Alors l'Assemblée nationale se fâcha. Des députés demandèrent le renvoi des troupes. Les Parisiens se préparèrent à se défendre. Ils nommèrent

un conseil municipal. Des bourgeois s'armèrent et formèrent une *garde nationale.*

Le roi avait dans Paris une forteresse appelée la *Bastille.* Elle était défendue par une garnison et par des canons. Le 14 juillet 1789, le peuple de Paris attaqua la Bastille et la prit.

La Bastille était détestée parce qu'elle était l'endroit où l'on enfermait les gens sans les juger, sur un ordre du



LES VAINQUEURS DE LA BASTILLE

En tête, un homme tenant d'une main un fusil et de l'autre un écriteau sur lequel on lit: « *La Bastille est prise* ».

roi appelé *lettre de cachet.* Les écrivains du XVIIIe siècle avaient beaucoup réclamé contre cet abus au nom de la justice et de la liberté.

La prise de la Bastille, fut donc une victoire de la justice et de la liberté. C'est en souvenir de cette victoire que le 14 juillet a été choisi pour le jour de notre fête nationale.

Effets produits par la prise de la Bastille. — Après la prise de la Bastille, Paris eut son conseil municipal et sa garde nationale. Dans toute la France, on imita l'exemple de Paris.

La nation eut donc son armée comme le roi avait la sienne.

Les couleurs nationales. — Pendant ces journées, les Parisiens mirent à leurs chapeaux une cocarde aux couleurs bleu et rouge, qui étaient les couleurs du drapeau de Paris.

La Fayette, qui commandait la garde nationale, fit placer, entre le bleu et le rouge, le blanc, qui était la couleur du drapeau du roi.

Les trois couleurs sont devenues celles du drapeau national.

Le roi approuve tout. — Le roi fut effrayé par ces événements. Il renvoya les troupes qu'il avait réunies à Versailles. Le 17 juillet, il vint à Paris. Il fut reçu à l'hôtel de ville. Sa visite prouva qu'il acceptait tout ce qui avait été fait. Il mit à son chapeau la cocarde tricolore.

Il céda donc encore une fois: il cédait toujours.

La nuit du 4 août. — Partout en France, il y avait une grande agitation. Les paysans attaquaient les châteaux. Ils voulaient brûler les papiers où étaient marqués les droits des seigneurs sur les terres paysannes. Des châteaux furent incendiés. Le clergé et la noblesse s'inquiétèrent.

D'ailleurs il y avait dans ces deux ordres des hommes sages qui désiraient, comme le Tiers, de grandes réformes.

Dans une séance du soir, le 4 août, un noble proposa l'abolition des privilèges et des droits seigneuriaux. Un évêque l'approuva. On applaudit, on s'embrassa, on pleura de joie. Les privilèges et les droits seigneuriaux furent abolis. Après cette séance, beaucoup crurent que la Révolution était finie; mais ils se trompaient.

IV. La Déclaration des Droits de l'Homme

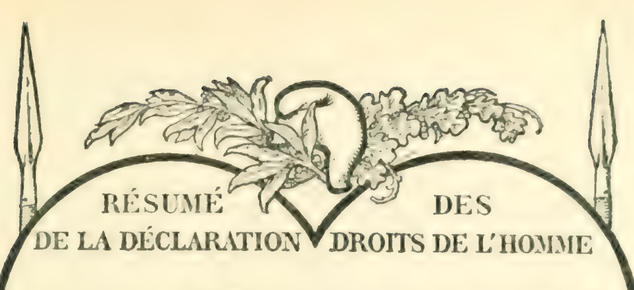
La Déclaration des droits de l'homme. — L'Assemblée nationale voulut faire savoir au monde entier que tout



LA NUIT DU 4 AOÛT 1789

C'est dans cette salle que l'Assemblée constituante se réunissait. Le président de l'Assemblée est assis dans une tribune. Des députés du clergé et de la noblesse vont vers lui, pour lui dire qu'ils renoncent à leurs privilèges. Les hommes qu'on voit au devant de l'image, tournant le dos, sont des députés du tiers état. Ils lèvent leurs mains en signe de joie.

homme a des droits que les gouvernements doivent respecter. Elle vota une *Déclaration des droits de l'homme.* En voici le résumé:



RÉSUMÉ DE LA DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME

Les hommes sont libres, et ils ont tous les mêmes droits. Tous les citoyens peuvent arriver à toutes les dignités et à tous les emplois, s'ils le méritent. (Ainsi, pour devenir magistrat, évêque, général, il n'y a pas besoin d'être noble.)

Personne ne peut être mis en prison si ce n'est par l'ordre de juges, et parce qu'il a désobéi à une loi. (Ainsi le roi ni les ministres ne pourront faire emprisonner un citoyen qui n'a pas commis de crime.)

Un citoyen ne peut être inquiété à cause de ses opinions religieuses, pourvu qu'il ne trouble pas l'ordre public. (Ainsi on pourra choisir sa religion sans s'exposer à être pendu.)

Tout citoyen a droit de parler, d'écrire et de faire imprimer ce qu'il voudra. S'il abuse de ce droit, il sera puni, mais par des juges et conformément à la loi. (Ainsi le roi ni ses ministres ne pourront plus faire mettre un écrivain en prison simplement parce qu'il a écrit des choses qui leur déplaisent.)

C'est la nation qui est souveraine; toute autorité vient d'elle. (Ainsi ce n'est plus le roi qui est le maître, c'est le peuple français. Le roi n'est plus que le premier serviteur du peuple.)

La loi est l'expression de la volonté générale. (Ainsi ce n'est plus le roi qui fait la loi comme il lui plaît. Ce sont les citoyens, par le moyen de leurs représentants, les députés.)

Les contributions seront payées par tous les citoyens. (Ainsi le clergé et la noblesse les paieront comme tout le monde.)

Les députés fixeront le chiffre des contributions qu'ils jugeront nécessaire. (Ainsi le roi ne pourra plus, comme autrefois, demander autant d'argent qu'il lui plaira.)

Les députés s'assureront que l'argent des contributions est bien employé. (Ainsi le roi ne pourra plus dépenser l'argent à sa fantaisie, sans rendre compte à personne.)

V. Le Vote de la Constitution et la Résistance de Louis XVI

La Constitution. — L'Assemblée vota ensuite la constitution du royaume.

D'après cette constitution, la nation élit tous les deux ans des députés qui forment l'*Assemblée législative*, c'est-à-dire l'Assemblée qui fait les lois.



LA MARCHE SUR VERSAILLES, LE 5 OCTOBRE 1789

Le roi n'a plus que le pouvoir *exécutif*, c'est-à-dire le pouvoir de faire exécuter les lois.

Le roi doit donc obéir aux lois faites par l'Assemblée. Mais il a le droit de ne pas accepter tout de suite une loi votée: c'est le droit de *veto*, mot latin qui veut dire: « Je défends ». Au bout d'un certain temps, si l'Assemblée législative ne change pas d'avis, le roi est obligé de laisser passer la loi.

Les journées des 5 et 6 octobre 1789. — Louis XVI voulut encore une fois essayer d'arrêter la Révolution. Il fit encore une fois venir des troupes à Versailles. Et

ceux qui l'entouraient laissaient trop voir leur haine du nouveau régime.

A Paris, les nouvelles arrivant de Versailles troublaient les esprits. Et puis les vivres étaient rares et chers. Des femmes s'attroupèrent et crièrent : « Du pain! Du pain! » Le 5 octobre, elles décidèrent d'aller à Versailles chercher le roi. La garde nationale suivit la foule. Le 6 octobre, Louis XVI se mit en route pour Paris au milieu de cette cohue. Il logea au palais des Tuileries. L'Assemblée nationale vint aussi s'établir à Paris.

A partir de ce moment, le roi est comme prisonnier.

La fête de la Fédération, 14 juillet 1790. — Toute la France était agitée par tant de grands changements. Dans les départements, les gardes nationales se réunissaient, pour se promettre de s'aider les unes les autres à défendre les lois faites par l'Assemblée nationale. Elles formaient entre elles des *fédérations*, ce qui veut dire des alliances.

Les fédérations envoyèrent à Paris des députés au nombre de 14000. Le 14 juillet 1790, jour anniversaire de la prise de la Bastille, ces 14000 hommes se réunirent au Champ de Mars. On y avait élevé un autel de la Patrie, devant lequel on devait jurer obéissance à la Constitution. Le roi et l'Assemblée nationale étaient présents. Deux cent mille Parisiens regardaient.

Cette foule était pleine d'enthousiasme. Les fédérés étaient venus de tous les pays de France, mais ils oubliaient qu'ils étaient Bretons, Normands ou Gascons. Ils se sentaient Français avant tout, et fiers de l'être, parce qu'ils étaient des hommes libres. Ils fraternisèrent en s'embrassant.

Le roi leva la main et jura de maintenir la Constitution. Il fut applaudi et acclamé.

La fuite du roi. — Mais Louis XVI, au fond du cœur, espérait toujours reprendre son pouvoir absolu. Pour

cela, il fallait s'échapper de Paris. Une nuit du mois de juin 1791, il monta en carrosse avec la reine et ses enfants. Il s'était habillé en domestique. Il voulait se rendre à Metz, où un général lui était tout dévoué, et revenir à Paris punir les révolutionnaires. Mais il fut reconnu, arrêté à *Varennes*, et ramené à Paris.

Il fut reçu par les Parisiens en silence, mais sans être insulté. On avait écrit en beaucoup d'endroits: « Celui qui applaudira le roi sera battu; celui qui l'insultera sera pendu. » On le respectait donc encore; on ne croyait pas pouvoir se passer d'un roi. Pendant quelque temps, ce fut l'Assemblée qui gouverna; mais bientôt elle rendit à Louis XVI son titre et sa fonction. Louis XVI jura encore d'obéir à la Constitution. Mais beaucoup ne le croyaient plus, puisqu'il avait déjà juré une fois et violé son serment. *On commençait à penser à la République.*

VI. Les Réformes de l'Assemblée nationale

L'œuvre de l'Assemblée nationale. La liberté et l'égalité. — L'Assemblée nationale nous a donné la *liberté de conscience*, la *liberté de la presse*, l'*égalité des citoyens*.

Elle a donné à la France une constitution. C'est pourquoi on l'appelle d'ordinaire la *Constituante*.

La réforme de l'administration. — Avant la Constituante, la France était divisée en provinces de grandeur très inégale; la Constituante l'a divisée en *départements*, les départements en *districts* que l'on appelle aujourd'hui *arrondissements*, les arrondissements en *cantons*, et les cantons en *communes*. L'administration devint beaucoup plus simple.

La justice. — Avant la Constituante, il y avait en France des tribunaux de toutes sortes, et il était difficile

de bien rendre la justice. La Constituante établit des *juges de paix* dans les cantons; un *tribunal civil* au chef-lieu de chaque district; un *tribunal criminel*, appelé aujourd'hui cour d'assises, au chef-lieu de chaque département. Au-dessus de tous les tribunaux, elle mit une *Cour de cassation*, pour revoir les jugements, les approuver ou les casser, et faire respecter la loi par tous les juges.

Les impôts. — Enfin l'Assemblée constituante supprima le privilège qu'avaient le clergé et la noblesse de ne pas payer certains impôts. Les impôts furent payés par tout le monde.

Ainsi cette grande Assemblée, qui a détruit l'ancien régime, a organisé la France nouvelle.

Les émigrés. — Tous les Français n'acceptaient pas de bon cœur les réformes de l'Assemblée nationale.

Les frères du roi, le comte de Provence et le comte d'Artois, avaient émigré, c'est-à-dire étaient passés à l'étranger. Beaucoup de nobles étaient partis aussi. On sut bientôt qu'ils essayaient d'exciter les puissances étrangères contre la France.

Mécontentement du clergé. — La Constituante avait enlevé à l'Église les biens qu'elle possédait. Elle s'était engagée à payer les traitements des prêtres, et à entretenir les établissements de charité, qui autrefois étaient à la charge de l'Église. Mais cette loi mécontenta le clergé, surtout le haut clergé à qui les biens de l'Église procuraient des revenus énormes.

Les prêtres réfractaires. — Le mécontentement du clergé fut encore plus grand quand l'Assemblée eut fait une loi, appelée *Constitution civile du clergé*, qui supprimait à peu près l'autorité du pape sur l'Église catholique. L'Assemblée ordonna aux prêtres de jurer

obéissance à cette constitution. Quarante mille prêtres refusèrent. En plusieurs provinces de France, il y eut des troubles lorsqu'on chassa les prêtres qui n'avaient pas fait le serment et qu'on appelait réfractaires. On avait à craindre la guerre civile, au moment où la Constituante se sépara, le 30 septembre 1791.

RÉSUMÉ

I. Les *États généraux* se réunirent le *5 mai 1789*. La *noblesse* et le *clergé* voulaient que l'on votât par ordre, mais le *Tiers état* voulait que l'on votât par tête.

II. Le roi se mit du côté de la noblesse et du clergé. Le Tiers jura par le *serment du Jeu de Paume* qu'il donnerait une constitution à la France (*20 Juin 1789*). Le roi céda, le clergé et la noblesse cédèrent. Les États généraux prirent le nom d'*Assemblée nationale*.

III. Le roi réunit des soldats pour faire peur à l'Assemblée et à Paris. Les Parisiens prirent la *Bastille*, le *14 juillet 1789*. Le *4 août 1789*, l'Assemblée abolit les privilèges et les droits seigneuriaux.

IV. L'Assemblée nationale vota la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*.

V. L'Assemblée nationale vota une *Constitution*. De nouveau, le roi réunit des soldats. Le peuple de Paris alla le chercher à Versailles et le ramena à Paris le *6 octobre 1790*. En juin *1791*, *Louis XVI* essaya de s'enfuir. Il fut arrêté à *Varennes*.

VI. La Constituante se sépara le *30 septembre 1791*. Elle a fait de la France un pays libre, et réorganisé l'administration, la justice, les impôts.

19. MIRABEAU

Il y avait dans l'Assemblée constituante de grands orateurs: Mirabeau fut le plus grand de tous. Il était né, en 1749, d'une famille noble de Provence. Son enfance,

sa jeunesse, toute sa vie furent extraordinaires. A neuf ans, il faisait des discours qui étonnaient son père. Il apprit tout ce qu'on pouvait apprendre, avec une facilité prodigieuse. Son père le destina au métier des armes, et il fut en effet officier pendant plusieurs années; mais il menait une existence désordonnée. Plusieurs fois il fut emprisonné, en vertu de lettres de cachet que son père avait obtenues contre lui. Il voyagea, et ses voyages achevèrent de l'instruire.

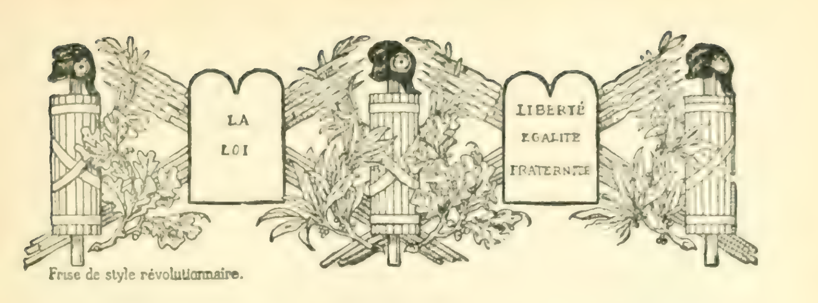
Il écrivit sur tous les sujets, sur les finances, sur la politique, sur la littérature, sur la musique. A vingt ans, il avait écrit contre le despotisme: il était partisan de toutes les réformes que réclamaient les esprits éclairés.

Lorsque vinrent les élections aux États généraux, la noblesse de Provence ne voulut pas l'élire: il fut élu par le tiers état. Dès les premiers jours, il se fit écouter et obéir par tout le monde. Le jour où le roi vint ordonner au tiers état, le 23 juin 1789, de quitter la salle commune et de délibérer à part, c'est lui qui retint le tiers état. Le maître des cérémonies étant venu ordonner aux députés du tiers d'obéir aux ordres du roi, Mirabeau se leva, et s'écria: « Allez dire à ceux qui vous envoient que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes. »

Mirabeau parla dans toutes les grandes discussions de l'Assemblée constituante. Les plus grandes réformes ont été proposées par lui. Mais Mirabeau, en même temps qu'il était le défenseur de la Révolution, voulut être le défenseur de la royauté. Il voulait que le roi eût le droit de *veto*, c'est-à-dire le droit de s'opposer à l'exécution d'une loi votée par l'Assemblée. Il voulait que le roi demeurât le chef de l'armée, en un mot, qu'il gardât une grande autorité. Lorsqu'on le vit prendre ainsi la défense de la royauté, on l'accusa de complicité, et il parut des écrits où l'on parlait de « la grande trahison du comte de

Mirabeau ». Il se défendit à la tribune; mais on est certain aujourd'hui qu'il reçut de l'argent du roi, et sa gloire n'est pas sans taches.

On peut croire cependant que Mirabeau, en défendant la royauté, était sincère. Il redoutait les excès de la Révolution. Un jour, il dit, en parlant des courtisans qui poussaient le roi à résister toujours, et qui ne voyaient pas le danger de cette conduite: « A quoi donc pensent ces gens-là? Ne voient-ils pas les abîmes qui se creusent sous leurs pas? Le roi et la reine y périront, et la populace battra leurs cadavres. » A son lit de mort, prévoyant qu'après lui personne ne serait assez fort pour défendre la royauté, il dit: « *J'emporte avec moi le deuil de la monarchie.* »



Frise de style révolutionnaire.

CHAPITRE XX

L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE ET LA CONVENTION NATIONALE

I. L'Assemblée législative

Le conflit avec le roi. — L'Assemblée législative se réunit le 1er octobre 1791. Elle commença par faire des lois contre les prêtres réfractaires et contre les émigrés. Le roi mit son *veto;* il en avait le droit; mais il provoqua de grandes colères, parce qu'une petite armée d'émigrés se formait aux bords du Rhin, prête à envahir la France, et qu'elle recevait des secours de l'Autriche.

L'Assemblée déclara la guerre à l'Autriche en avril 1792. C'était un acte hardi: l'armée était désorganisée parce qu'un très grand nombre d'officiers nobles avaient émigré. Elle commença par être battue.

Le 20 juin 1792. — *On soupçonnait le roi de s'entendre avec l'ennemi, et c'était vrai. Le roi et la reine demandaient aux étrangers d'envahir la France pour les délivrer.*

Le 20 juin 1792, une foule d'hommes et de femmes entra dans les Tuileries. Les hommes avaient en main des lances qu'on appelait *piques*, et ils étaient coiffés d'un bonnet rouge, coiffure que les gens du peuple venaient d'adopter. Ils défilèrent devant le roi pendant des heures.

Ils ne lui firent pas de mal, mais ils l'injurièrent. Ils l'appelèrent « *Monsieur Veto* ». Quelqu'un lui dit : « Vous nous avez déjà trompés. Prenez garde à vous! » Le roi regarda passer cette foule, donna des poignées de main et but un verre de vin qu'on lui tendait. Un moment, il mit sur sa tête un bonnet rouge.

La Patrie en danger. — En juillet 1792, la Prusse déclara la guerre à la France. Nous allions donc avoir



LES ENRÔLEMENTS VOLONTAIRES

à combattre deux grandes puissances, l'Autriche et la Prusse.

L'Assemblée législative déclara que la *patrie était en danger*. Elle invita les citoyens à se faire soldats. On dressa sur les places publiques des estrades. Un magistrat y prit place, ayant devant lui un registre où tous ceux qui voulurent s'enrôler comme *volontaires* écrivirent leurs noms.

Un grand nombre d'hommes de tout âge s'inscrivirent sur les registres. Cet exemple fut imité dans toute la France, et une foule de volontaires partirent pour les frontières.

Ces volontaires ne furent pas tous de bons soldats. Il y en eut qui désobéirent ou même désertèrent. On ne



L'ATTAQUE DES TUILERIES, LE 10 AOÛT 1792

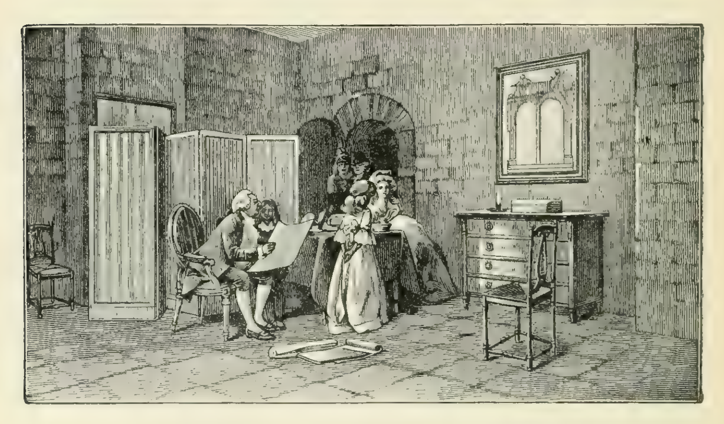
Le monument que l'on voit à gauche est le palais des Tuileries; devant la porte, les soldats du roi tirent A droite sont les gardes nationaux qui attaquent le palais.

devient pas soldat du jour au lendemain. Il faut apprendre à manier des armes, à manœuvrer, à obéir. Heureusement, il y avait dans nos armées des régiments qui avaient déjà servi et savaient le métier. Anciens et nouveaux soldats formèrent ensemble l'armée de la Révolution, qui allait faire de grandes choses.

La journée du 10 août 1792. — Les esprits étaient ainsi surexcités lorsqu'une étrange nouvelle arriva.

Le duc de Brunswick, qui commandait les armées ennemies, avait publié une lettre, où il menaçait de brûler Paris, si le roi n'était pas rétabli dans tout son pouvoir. Il croyait faire peur à Paris et sauver le roi. Mais Paris n'eut pas peur et le roi fut perdu.

Le peuple attaqua les Tuileries, le 10 août 1792. Le roi et sa famille se réfugièrent à l'Assemblée. De là, Louis XVI fut conduit au château du Temple, où il fut enfermé avec la reine et ses enfants. L'Assemblée se



LOUIS XVI A LA PRISON DU TEMPLE

Le roi, assis dans un fauteuil, montre à son fils une carte pour lui apprendre la géographie. La reine Marie-Antoinette donne une leçon de couture à sa fille.

chargea du gouvernement. En même temps, le conseil municipal de Paris fut remplacé par une *Commune insurrectionnelle*, composée de révolutionnaires exaltés.

Les massacres de septembre. — Les ennemis étaient entrés en France. Ils avaient pris des villes, et ils avançaient.

Il y avait alors dans les prisons de Paris des hommes et des femmes qu'on y avait enfermés parce qu'ils étaient

soupçonnés de ne pas aimer la Révolution. On les appelait des *suspects.*

Des révolutionnaires disaient que, pour sauver la patrie, il fallait faire peur aux royalistes.

Des bandes de furieux entrèrent, le 2 septembre, dans les prisons, firent semblant de juger les prisonniers et les assassinèrent. *Ce fut une abominable journée.*

Valmy. — L'ennemi avançait toujours: il était en Champagne. Il croyait qu'il n'avait qu'à se montrer pour faire fuir nos soldats; mais, le 20 septembre 1792, il se trouva en présence de l'armée française près de *Valmy.* Les généraux *Dumouriez* et *Kellermann* commandaient.

L'ennemi attaqua. Nos soldats firent bonne contenance. Kellermann mit son chapeau au bout de son épée et cria: « Vive la Nation! » Une canonnade arrêta les Prussiens qui se retirèrent. La France était sauvée.

Fin de la Législative. — L'Assemblée législative avait décidé, après l'emprisonnement du roi, qu'une nouvelle assemblée serait élue pour donner une nouvelle constitution à la France. Elle se sépara le 20 septembre 1792. Le lendemain, 21, siégea l'Assemblée, qu'on nomma la *Convention nationale.*

II. Les Débuts de la Convention

Convention nationale (1792–1795). Établissement de la République. — Dès son premier jour, le 21 septembre, la Convention décréta que la royauté était abolie en France. Le lendemain, 22 septembre, elle proclama la *République.*

Elle ordonna qu'à l'avenir on ne compterait plus les années à partir de la naissance de Jésus-Christ. On les

compterait à partir du jour de la proclamation de la République.

Les noms des jours et des mois furent changés. Le 22 septembre 1792 fut le 1er *vendémiaire* de l'an I. (Vendémiaire veut dire mois des vendanges.)

Mort de Louis XVI. — La Convention décréta aussi que le roi serait mis en jugement. Accusé de conspiration contre la liberté publique et la sûreté de l'État, Louis XVI fut condamné à mort.

Le 20 janvier 1793, il fit ses adieux à la reine et à ses enfants, emprisonnés avec lui. Le lendemain, il fut exécuté. Il mourut avec courage.



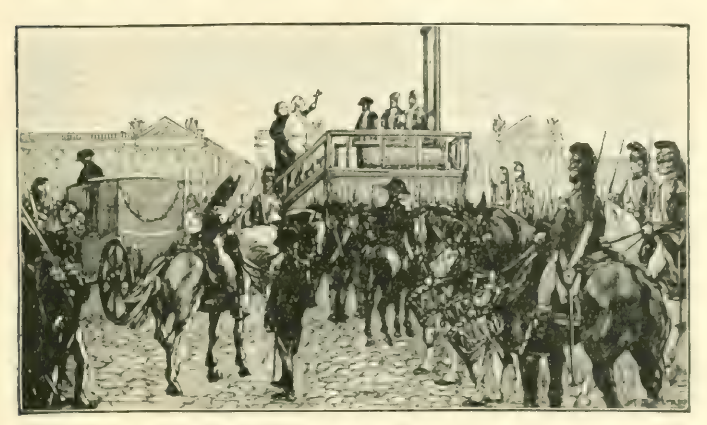
SCEAU DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
1792–1804

Louis XVI avait manqué aux serments qu'il avait faits d'obéir à la Constitution; il avait demandé aux étrangers d'envahir la France pour le délivrer. Mais il faut se souvenir qu'il se trouva dans une situation terrible. Ses ancêtres avaient pendant longtemps abusé de leur pouvoir. Ils n'avaient rien fait pour remédier à des abus qui étaient devenus insupportables. Louis XV avait compris qu'un jour ou l'autre les fautes commises se paieraient; mais il disait: « Cela durera bien autant que moi; après moi le déluge! » *Le déluge prédit par Louis XV fut la Révolution française, qui submergea la royauté.*

Premières conquêtes. — Depuis la victoire de Valmy, nos armées avaient remporté des victoires. Dumouriez

avait battu les Autrichiens à *Jemapes* en 1792 et conquis la *Belgique*.

Le roi du *Piémont*, petit royaume italien situé au pied des Alpes, s'était déclaré contre nous. La *Savoie* lui appartenait. Une armée française envahit cette province, et les habitants demandèrent à être réunis à la France.



EXÉCUTION DE LOUIS XVI

La place au milieu de laquelle est l'échafaud s'appelle aujourd'hui *Place de la Concorde.*

Dans les pays allemands situés sur la rive gauche du Rhin, nos soldats étaient reçus comme des amis et des frères. Plusieurs de ces pays demandèrent aussi à être réunis à la France.

Les idées de la Révolution se répandaient dans toute l'Europe. Les peuples avaient tous à se plaindre de leur gouvernement. Ils admiraient la France, parce qu'elle établissait chez elle la justice et la liberté.

Guerre contre l'Europe et guerre civile. — Mais les empereurs, les rois et les princes craignaient et détestaient la Révolution. Après la mort de Louis XVI, ils se réunirent contre nous. La France eut à combattre l'Europe

entière. Au mois de mars 1793, Dumouriez, qui commandait notre armée de Belgique, trahit la patrie et passa dans le camp de l'ennemi.

En même temps, la *Vendée*, excitée par les royalistes et les prêtres réfractaires, se révolta. La révolte gagna les départements voisins. Il y eut bientôt cent mille insurgés.

La Convention ne s'effraya pas de ces dangers. Elle institua un *Tribunal révolutionnaire* pour juger les ennemis de la République, et un *Comité de salut public* qui eut pouvoir de faire tout ce qu'il jugerait utile pour la défense de la patrie.

Elle ordonna une levée de 300 000 hommes.

III. Girondins et Montagnards. La Terreur [1]

Girondins et Montagnards. — Malheureusement, la Convention se divisa en deux partis ennemis l'un de l'autre, les *Girondins* et les *Montagnards*.

Les Girondins étaient ainsi nommés parce que les principaux d'entre eux venaient du département de la Gironde, et les Montagnards parce qu'ils siégeaient dans la Convention sur les bancs d'en haut, ou, comme on disait, sur la montagne.

Les Girondins voulaient que la République fût gouvernée sans violences et en respectant les lois. Les Montagnards croyaient que la République ne pouvait être sauvée que par des moyens extraordinaires, n'importe lesquels.

La Commune et les clubs. — Les Montagnards s'appuyaient sur la Commune de Paris, sur la garde nationale et sur les *clubs*. On appelait ainsi des sociétés qui se réunissaient pour parler politique. La plus célèbre de ces sociétés fut le *club des Jacobins*, qui se réunissait dans un ancien monastère de religieux de Saint-Jacques.

La Commune et les Jacobins prétendaient donner des ordres à la Convention.

Souvent des hommes et des femmes venaient à l'Assemblée demander qu'elle fît telle ou telle chose. Dans les tribunes qui entouraient la salle, le public applaudissait



LE CLUB DES JACOBINS

ou sifflait. Des femmes venaient s'y installer. Elles travaillaient à des tricots. On les appelait des *tricoteuses*. Elles faisaient plus de bruit que les hommes.

Les Girondins ne voulaient pas que la Commune de Paris et des sociétés parisiennes fissent la loi à la Convention, qui représentait toute la France.

La journée du 2 juin. — La Commune de Paris organisa une insurrection contre les Girondins. Le 2 juin 1793, une foule armée de piques, de fusils et de canons entoura la Convention. Elle demanda que les Girondins fussent chassés de l'Assemblée et mis en jugement. La Convention hésitait. Les insurgés menacèrent de la mitrailler. Elle céda.

Ce n'était donc plus la Convention qui gouvernait; c'étaient la Commune et les révolutionnaires violents.

Le moment du plus grand péril. — La nouvelle que les Girondins avaient été maltraités par les Parisiens amena des troubles dans beaucoup de départements où l'on ne voulait pas que Paris se crût le maître de toute la France.

En même temps, l'insurrection de Vendée devenait de plus en plus redoutable. Et la France était menacée à l'est par les Prussiens et par les émigrés. Elle était envahie au nord par les Autrichiens, au sud par les Espagnols. Et les Anglais s'emparaient de *Toulon*.

Ce fut le moment du plus grand danger.

La Terreur. — Alors le Comité de salut public, où commandait Robespierre, voulut faire peur aux ennemis du dedans, c'est-à-dire aux royalistes. Et la *Terreur* commença.

Tous ceux qui étaient suspects de ne pas aimer la République furent emprisonnés. Le tribunal révolutionnaire les jugea. Tous les jours sortaient de la prison des charrettes pleines de condamnés que l'on menait à la guillotine.

Un médecin journaliste, *Marat*, demandait tous les jours dans son journal des condamnations nouvelles. Une jeune fille, *Charlotte Corday*, croyant faire finir la Terreur, tua Marat. Elle fut guillotinée, et la Terreur redoubla.

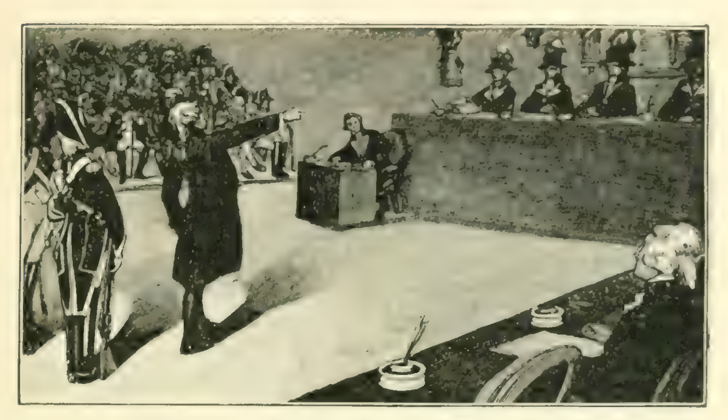
La reine Marie-Antoinette fut conduite au tribunal révolutionnaire. Elle parla fièrement à ses juges, et elle mourut, comme était mort son mari, avec un grand courage.

Bientôt moururent les Girondins. Ils chantèrent sur la charrette qui les menait à la guillotine. Au pied de l'échafaud, ils s'embrassèrent et crièrent: « Vive la République! »

Les victimes. — Plus de 2500 personnes furent exécutées à Paris pendant la Terreur.

Dans les départements, il y eut un nombre plus grand encore d'exécutions. A Lyon, des troupes de condamnés furent mitraillées. A Nantes, 5000 hommes, femmes, enfants même, furent noyés dans la Loire.

Parmi les hommes qui ordonnèrent ces exécutions ou qui les approuvèrent, beaucoup, effrayés et affolés par



DANTON AU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

les dangers de la patrie, crurent la sauver par ces horreurs; mais d'autres avaient des âmes cruelles et se plaisaient à faire couler le sang.

Danton et Robespierre. — Cependant, le grand danger était passé. Nos armées repoussaient l'ennemi sur toutes les frontières. Il n'y avait donc plus de raison pour continuer la Terreur.

Plusieurs conventionnels, parmi lesquels était *Danton*, voulurent qu'elle cessât.

Danton était un révolutionnaire. Il avait approuvé les actes les plus violents, et demandé la mise en jugement et la mort du roi.

Il était un patriote. Au moment où la France était

envahie, il avait soutenu les courages. Il répétait aux gens effrayés; « De l'audace! Toujours de l'audace! » Et il avait raison, car, *dans les grands dangers, l'audace est une vertu nécessaire.*

Mais la Terreur finit par lui paraître abominable, et il voulut la faire cesser. Robespierre au contraire voulait qu'elle continuât.

La mort de Danton. — Robespierre était alors très puissant. Il avait pour lui la Commune et les clubs. La Convention lui obéissait. Un ami avertit Danton qu'il était dangereux de se brouiller avec Robespierre; il répondit: « J'aime mieux être guillotiné que guillotineur. » Un autre ami lui conseilla de partir à l'étranger; mais il répondit: « Est-ce qu'on emporte la patrie à la semelle de ses souliers? »

Devant le tribunal révolutionnaire, il parla fièrement. Il fut fier aussi devant la mort. Au moment où il allait être guillotiné, il dit au bourreau: « Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut la peine. »

La mort de Robespierre. La Terreur blanche. — A la fin, la Convention se révolta contre Robespierre; il fut guillotiné le 9 thermidor an II, 27 juillet 1794, et la Terreur cessa peu de temps après. Mais une autre terreur commença; dans le Midi, à Lyon et à Marseille, des républicains furent massacrés par des royalistes.

Ce fut ce qu'on appela la *Terreur blanche*, qui commit des actes abominables.

IV. Les Armées de la Révolution

Les soldats de la Révolution. — Pendant ce temps, nos soldats combattaient contre les armées de l'Europe.

Un membre du Comité de salut public, *Carnot*, avait

la direction de la guerre. Il la dirigea si bien que bientôt on l'appela l'*organisateur de la victoire.*

Douze armées furent mises sur pied. Il fut difficile de donner à tant de soldats une solde, des vêtements et des armes. Souvent, surtout au début de la guerre, ils furent mal armés, mal habillés, et le pain leur manqua.

Mais ils aimaient la France et la République. Jamais notre patrie n'a été mieux aimée que par ces hommes.



SOLDATS DE LA RÉPUBLIQUE

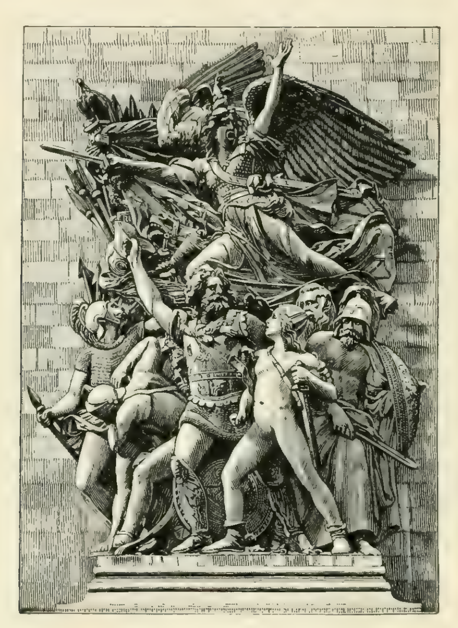
Ces soldats n'ont pas d'uniforme; ils sont vêtus de ce qu'ils ont pu trouver. Quelques-uns ont sur la tête un bonnet; tous portent à leur coiffure la *cocarde* nationale.

Ils croyaient qu'ils combattaient non seulement pour la France, mais, pour l'humanité entière. Ils voulaient délivrer les peuples de leurs rois afin que tous les hommes fussent libres.

Ils chantaient de tout cœur la *Marseillaise*, qu'un jeune officier, *Rouget de Lisle*, composa à Strasbourg, et qui fut bientôt répétée par toute la France. On l'appela la Marseillaise, parce qu'un bataillon de Marseillais la chanta en traversant la France pour venir à Paris.

La Marseillaise est notre chant national parce qu'elle fut chantée par nos pères en des jours de danger et de gloire.

Les généraux. — Dans les guerres s'illustrèrent de jeunes généraux comme *Hoche* et *Marceau.* Hoche était



LA MARSEILLAISE

Cette image reproduit un groupe de statues qui est sur un côté de l'Arc de Triomphe à Paris. Il représente des soldats qui vont se battre pour la patrie en danger.

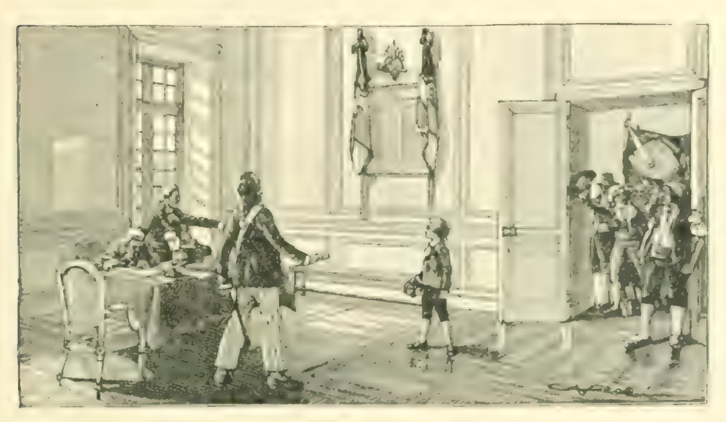
fils d'un domestique d'écurie; Marceau était fils d'un petit employé. Quand la Révolution commença, Hoche était caporal et Marceau simple soldat.

S'il n'y avait pas eu la Révolution, ils seraient restés dans les bas rangs de l'armée, puisqu'il fallait avoir de l'argent et être noble pour arriver aux grades élevés.

Hoche et Marceau devinrent généraux de division en 1793. Hoche avait vingt-six ans et Marceau en avait vingt-cinq.

Enfants héroïques. — Même des enfants voulurent être soldats.

A Palaiseau, dans le département de Seine-et-Oise, un gamin de treize ans se présenta pour s'inscrire. Il s'appelait Joseph *Bara;* il était le fils aîné d'une femme



LE PETIT BARA

veuve et pauvre, qu'il aidait à vivre par son travail. Le maire lui déclara qu'il était trop petit pour faire un soldat.

Mais l'année d'après, en 1793, un homme partait de Palaiseau pour se rendre en Vendée à l'armée qui combattait les insurgés. Bara supplia sa mère de lui permettre de le suivre; elle voulut bien.

Pendant plusieurs mois, Bara fut de toutes les batailles, et les soldats admiraient cet enfant qui n'avait pas peur des balles ni des boulets.

Mais un jour il fut surpris par une troupe de Vendéens: il tomba percé de balles en criant : « Vive la République! »

Les victoires. La paix de Bâle. — Partout nos armees furent victorieuses. La Vendée fut vaincue; le général Hoche, qui avait l'âme généreuse, y rétablit la paix par sa bonté. Les Espagnols furent chassés de France. Toulon fut repris. Hoche vainquit les Allemands dans les pays du Rhin. Jourdan battit les Autrichiens à *Fleurus* au mois de juin 1794. Encore une fois, la Belgique fut conquise. En 1795, une armée de la République occupa la Hollande.

Les empereurs et les rois avaient espéré qu'ils détruiraient la République et qu'ils démembreraient la France. Ils commencèrent à comprendre qu'ils s'étaient trompés.

En 1795, la Prusse et l'Espagne signèrent à *Bâle*, en Suisse, la paix avec la France. La Hollande fit aussi la paix avec nous.

Grandeur de la France. — En 1792 et en 1793, la France, menacée de tous les côtés, semblait perdue.

Deux ans après, la France avait désarmé trois de ses ennemis, Prusse, Espagne et Hollande. L'Espagne fit même alliance avec nous. La paix avec la Prusse et la Hollande nous assurait la possession de la Belgique et de la rive gauche du Rhin. Neuf départements nouveaux étaient ajoutés au territoire de la France.

En trois ans, la République avait fait pour la patrie plus que François Ier, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV.

V. L'Œuvre de la Convention

Fin de la Convention. — La Convention se sépara le 26 octobre 1795.

La Convention a beaucoup travaillé dans des *comités* où l'on discutait sur les lois, les finances, l'instruction publique.

Elle a préparé les lois qui ont remplacé celles de l'Ancien Régime. La Convention pensait que c'était un grand

devoir pour la République de s'intéresser à l'éducation nationale. Elle voulait que l'enseignement populaire fût obligatoire et gratuit.

Elle a créé beaucoup d'écoles primaires et de collèges. La plupart des grandes écoles d'aujourd'hui: *École normale supérieure*, *École polytechnique*, *École de Saint-Cyr*, *Conservatoire des arts et métiers*, ont été fondées par elle.

La Convention a créé aussi, pour l'étude de la nature, le *Muséum d'histoire naturelle*.

De grands savants enseignèrent dans ces Écoles.

La Convention a laissé commettre des fautes et des crimes. Une grande partie de l'Assemblée, celle qui siégeait au-dessous des bancs de la *Montagne*, et qu'à cause de cela on appelait la *Plaine*, a manqué de courage en bien des circonstances. Elle a laissé durer la tyrannie de Robespierre et la Terreur.

Mais, pour être juste envers la Convention, il faut se rappeler qu'elle eut à défendre la République contre les royalistes et la France contre l'Europe.

La patrie était en danger. Elle a sauvé la patrie.

RÉSUMÉ

I. L'*Assemblée législative* se réunit le 1er octobre *1791*. Louis XVI refusa d'approuver les lois qu'elle fit contre les émigrés et les prêtres réfractaires.

En *1792*, la guerre fut déclarée à l'*Autriche*, qui soutenait les émigrés. Le peuple, qui soupçonnait le roi d'être d'accord avec l'ennemi, prit les Tuileries le 10 août *1792*. Le roi fut emprisonné. Le *20 septembre 1792*, l'armée française battait à *Valmy* les Prussiens, alliés à l'Autriche.

II. La *Convention* remplaça la Législative le 21 septembre *1792*: elle *proclama la République* le lendemain. Elle condamna Louis XVI à mort le 21 janvier *1793*.

La *Belgique* fut conquise en *1792* après la victoire de Dumouriez à *Jemapes.* Après la mort de Louis XVI, les rois s'unirent contre la France; en même temps les royalistes se révoltaient en Vendée. La patrie fut en grand danger. La Convention organisa des armées et créa un *Comité de salut public* et un *Tribunal révolutionnaire.*

III. Les *Montagnards,* dont le chef était Robespierre, gouvernèrent par la *Terreur,* qui dura jusqu'à l'exécution de Robespierre le *9 Thermidor* (27 juillet *1794*).

IV. La Convention fit la *guerre à l'Europe* et aux *royalistes révoltés. Carnot* organisa douze armées. La République fut victorieuse à Fleurus en *1794* et dans d'autres batailles. La *Belgique* et les pays de la *rive gauche du Rhin* furent conquis. La Prusse et l'Espagne signèrent la paix à *Bâle* en *1795.*

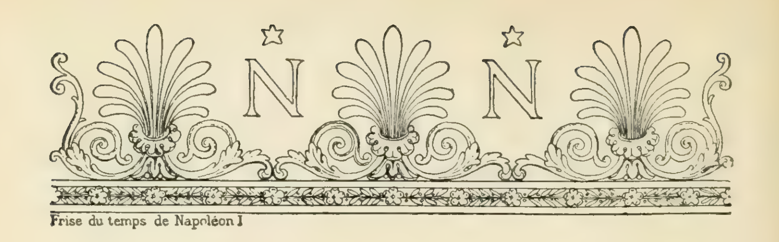
V. La Convention se sépara en octobre *1795.* Elle a préparé les lois qui ont remplacé celles de l'Ancien Régime, fondé de grandes écoles, et s'est beaucoup occupée de l'éducation populaire. Elle a laissé commettre des crimes; mais elle a *sauvé la patrie.*

20. LES VICTOIRES DE LA RÉVOLUTION

La Révolution française excitait un vif enthousiasme chez les peuples de l'Europe. Le grand poète allemand, Gœthe, exprime ainsi les sentiments qu'elle fit naître dans les âmes généreuses:

« Lorsqu'on entendit parler de droits communs à tous les hommes, de liberté et d'égalité, chacun sentit son cœur battre plus fortement. Chacun espéra jouir de son existence: les chaînes qui assujettissaient tant de pays semblaient se délier. Tous les peuples opprimés tournaient leurs regards vers la capitale du monde, titre glorieux que Paris portait depuis si longtemps avec justice, et qu'il n'avait jamais plus mérité qu'à cette époque. Les noms des hommes qui proclamèrent les premiers la liberté furent égalés aux noms les plus célèbres. Chacun sentit

renaître en soi le courage, l'âme et la parole. Et nous, qui étions voisins, nous fûmes les premiers animés de cette flamme. La guerre commença, et les Français en bataillons armés s'approchèrent ; mais ils parurent apporter le don de l'amitié. Tous avaient l'âme élevée, ils plantèrent gaiement les arbres riants de la liberté. Notre jeunesse fit éclater les transports de sa joie, la joie anima les vieillards, et les danses de l'allégresse commencèrent à se former autour des nouveaux étendards. »


Frise du temps de Napoléon I

CHAPITRE XXI

LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT

I. Les Guerres du Directoire

Le Directoire. — La Convention avait gouverné la France avec un pouvoir absolu. Ce régime ne pouvait durer. L'absolutisme d'une assemblée est aussi insupportable que celui d'un roi. La Convention l'avait compris; avant de se séparer, elle avait voté une constitution nouvelle.

Par cette constitution, le pouvoir exécutif fut donné à cinq personnes, appelées *Directeurs*, et le pouvoir législatif partagé entre deux assemblées: le *Conseil des Cinq-Cents*, qui préparait des projets de loi, et le *Conseil des Anciens*, qui les discutait et les votait.

Au moment où le nouveau gouvernement, qu'on appela le *Directoire*, s'installa, la France était encore en guerre avec l'Angleterre et l'Autriche.

Carnot continua d'organiser la victoire.

Deux armées envahirent l'Allemagne en 1796 et marchèrent sur *Vienne*, capitale de l'Autriche; elles n'arrivèrent pas jusqu'à cette ville.

Une autre armée entra en Italie. Elle était commandée par le général *Napoléon Bonaparte*.

Bonaparte. — Bonaparte est né à *Ajaccio*, en Corse, en 1769. Son père l'envoya en France faire ses études et

se préparer à devenir officier. A seize ans, il fut nommé lieutenant d'artillerie; il était capitaine en 1793, quand son régiment fut envoyé devant Toulon à l'armée qui assiégeait cette ville alors occupée par les Anglais. Il contribua beaucoup à la reprise de Toulon. En 1796, il fut nommé général en chef de l'armée d'Italie. Il avait vingt-six ans.

Dans la campagne de 1796, Bonaparte livra douze batailles; les plus célèbres sont celles de *Lodi*, d'*Arcole* et de *Rivoli*. Les douze fois, il fut vainqueur. Les Français, qui n'étaient que cinquante et quelques mille hommes, battirent deux cent mille Autrichiens, en mirent vingt mille hors de combat et firent quarante mille prisonniers. Et pourtant nos soldats étaient mal équipés, mal nourris, et manquaient souvent des choses nécessaires.

Bonaparte les remercia en leur disant : « Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, bivaqué souvent sans pain. Les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Quand vous rentrerez dans vos foyers, vos concitoyens en vous montrant diront : « Il était de l'armée d'Italie. »

La France agrandie. — L'Autriche vaincue fit la paix en 1797. Ce fut le traité de *Campo-Formio*. Par ce traité, l'Autriche reconnut à la France la possession de la rive gauche du Rhin et de la Belgique, que les armées de la Convention avaient conquises.

La guerre d'Égypte. — L'Angleterre seule n'avait pas fait la paix avec nous. Comme nous n'avions qu'une faible marine, il était impossible d'aller l'attaquer dans son île.

Bonaparte proposa de faire la conquête de l'*Égypte*, parce que ce pays est sur le chemin de l'Inde, où les Anglais possédaient un grand empire. Bonaparte rêvait

d'aller conquérir l'Inde. Il voulait gagner une grande gloire par des victoires en des pays lointains. En 1798, il débarqua en Égypte.

L'Égypte était gouvernée par une nation guerrière, les *Mameluks.* Bonaparte les battit auprès des *pyramides,* monuments gigantesques, tombeaux des anciens rois du pays. Mais les Anglais détruisirent à *Aboukir* les vaisseaux qui avaient amené nos soldats; alors notre armée fut comme prisonnière en Égypte.

Victoires de Brune et de Masséna. — L'Angleterre avait décidé l'Autriche à recommencer la guerre contre nous (1799). La Russie nous déclara aussi la guerre. Encore une fois toutes nos frontières furent menacées; nos armées reculèrent d'abord devant les ennemis. Mais le général *Brune* battit les Anglais en Hollande, et le général *Masséna* battit à *Zurich* les Russes, qui s'étaient avancés jusqu'en Suisse. Encore une fois, la France était sauvée.

La mort de Hoche et de Marceau. — Ce fut pendant ces guerres du Directoire que moururent les généraux Marceau et Hoche.

Marceau fut tué en 1796, près de Coblentz, en combattant contre les Autrichiens; il avait vingt-sept ans. Hoche mourut en 1797; il avait vingt-neuf ans.

La gloire de ces deux hommes est grande et pure. Ils n'ont pas essayé de tirer profit pour eux-mêmes de leurs victoires. Ils ont été de fidèles serviteurs de la patrie et de la République

II. Le Gouvernement du Directoire

Les « Incoyables ». — Pendant que ces choses se passaient aux armées, le Directoire avait bien du mal à gouverner la France.

Beaucoup de gens, après les troubles et les terreurs de la Révolution, ne pensaient plus qu'à s'amuser. On voyait au jardin des Tuileries et au jardin du Palais-Royal des hommes et des femmes habillés d'une façon ridicule, qui faisaient toutes sortes de manières. On appelait ces femmes des « *Merveilleuses* ». On appelait les hommes des « *Incoyables* », parce qu'ils trouvaient



LES « INCOYABLES »

la lettre *r* trop dure et fatigante et qu'au lieu de dire *incroyables*, ils disaient *incoyables*.

Royalistes et révolutionnaires. — Le Directoire eut à se défendre contre le parti royaliste, qui voulait rétablir la royauté. Le fils de Louis XVI, Louis XVII, était mort; mais le frère de Louis XVI, le comte de Provence, avait émigré. Les royalistes le reconnaissaient pour roi sous le nom de Louis XVIII. Lui-même prenait le titre de roi de France.

Le Directoire eut aussi à se défendre contre des révolutionnaires, qui voulaient continuer la Révolution par des moyens violents.

Lutte contre les partis. — Un révolutionnaire, Gracchus *Babeuf*, demanda que tous les biens fussent partagés en parts égales entre tous les citoyens. Il fut guillotiné.

Le Directoire lutta contre ses ennemis par de mauvais moyens. Les élections ayant nommé des royalistes en grand nombre au Conseil des Cinq-Cents, il annula les élections. Une autre fois, il fit la même chose contre des Montagnards.

Il arriva aussi que les conseils obligèrent des directeurs à donner leur démission.

Ainsi la Constitution était violée tantôt par les uns et tantôt par les autres. Ce fut un grand désordre, et personne ne savait plus ce qui arriverait le lendemain.

Le retour de Bonaparte. — En septembre 1799, le général Bonaparte arriva d'Égypte. Il avait abandonné son armée pour revenir en France, où il espérait s'emparer du pouvoir.

La France était fatiguée du trouble qui était perpétuel. La grande majorité des Français demeurait attachée à la Révolution.

Beaucoup de paysans et de bourgeois avaient acheté des *biens nationaux*. C'était ainsi qu'on appelait les biens du clergé qui avaient été attribués à la nation en 1790, et les biens des émigrés qui avaient été confisqués en 1792. Les acquéreurs de ces biens voulaient les conserver. Paysans et bourgeois voulaient aussi garder l'égalité. Ils se seraient révoltés plutôt que de laisser rétablir les trois ordres et les privilèges supprimés par la Révolution.

Ils tenaient beaucoup moins à garder la liberté, c'est-à-dire le droit de nommer des députés chargés de faire les lois et de surveiller le gouvernement. Ils étaient prêts à obéir à un maître. Ce maître était tout désigné. C'était le général Bonaparte, très populaire à cause de ses victoires et de sa gloire.

Le 18 brumaire. — Pour devenir le maître, il fallait que Bonaparte se débarrassât du Conseil des Anciens et du Conseil des Cinq-Cents. Les Anciens étaient pour lui, mais les Cinq-Cents contre lui. Le 18 brumaire (9 novembre 1799), il fit donner l'ordre aux Conseils d'aller siéger à Saint-Cloud, afin d'éviter une émeute possible des Parisiens. Le lendemain, il se présenta aux Cinq-Cents. Les républicains de cette assemblée le huèrent. Il sortit de la salle effrayé. Mais des soldats entrèrent, tambours battants, et chassèrent les députés.

III. Le Consulat

Le Consulat. — Bonaparte fit une nouvelle constitution. Pour affaiblir le pouvoir législatif, il le partagea entre quatre assemblées. Le pouvoir exécutif fut fortifié au contraire. Au lieu de cinq directeurs, il y eut trois *consuls*. Un des trois, appelé *premier consul*, avait à peu près tout le pouvoir à lui seul. Ce premier consul fut Bonaparte.

Le peuple n'élisait plus les députés, comme il les avait élus depuis le commencement de la Révolution. Il nommait seulement des *notables* parmi lesquels ils devaient être choisis. En réalité, ce fut Bonaparte qui les choisit.

Il était donc le maître de la France.

Il demanda à la nation si elle approuvait cette constitution. Trois millions de Français répondirent : *Oui*; quinze cents seulement répondirent : *Non*.

Ce vote s'appela un *plébiscite*, c'est-à-dire une *décision du peuple*.

Guerres et victoires. — A ce moment-là, les Autrichiens avaient chassé nos armées d'Italie. Le premier consul passa les Alpes au mont Saint-Bernard, pour surprendre

l'ennemi qui ne l'attendait pas par ce chemin-là. Il fallut traîner les canons par des cordes ou les porter à dos d'hommes, en marchant au bord des précipices.

Les Autrichiens, battus à *Marengo* en 1800, signèrent la paix de *Lunéville*, en 1801, et les Anglais signèrent aussi la paix à *Amiens*, en 1802.



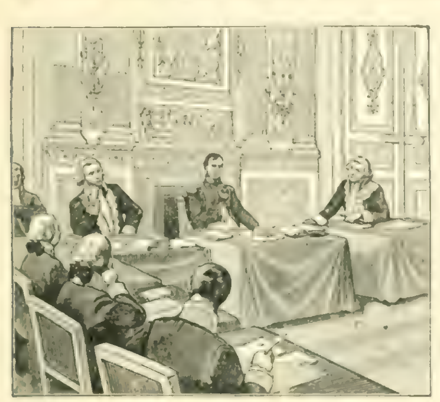
NAPOLÉON BONAPARTE EN UNIFORME DE GÉNÉRAL

Les guerres de la Révolution semblaient finies. La France avait vaincu l'Europe. Elle se réjouissait de sa gloire.

Le gouvernement du premier consul. — Le premier consul mit l'ordre et l'autorité partout, dans l'administration des départements, dans la justice, dans les finances,

dans l'instruction publique. Il avait une prodigieuse force de travail.

Il allait souvent siéger au *Conseil d'État*. Ce conseil achevait la grande œuvre qu'avaient préparée les Assemblées révolutionnaires et surtout la *Convention*. Il rédigeait les *Codes*, c'est-à-dire les recueils de lois qui ont remplacé les lois de l'ancien régime.



BONAPARTE AU CONSEIL D'ÉTAT

Le premier consul est assis devant la cheminée, une main posée sur la table, l'autre dans son gilet. C'était comme cela qu'il se tenait d'habitude quand il parlait.

Le premier consul fit faire de grands travaux publics, des ports, des canaux, et des routes, dont la plus célèbre est celle du *Simplon*, qui traverse les Alpes.

Le commerce et l'industrie, qui avaient beaucoup souffert des troubles intérieurs et des guerres, se ranimèrent.

Le Concordat. — Le premier consul permit à beaucoup de nobles, qui avaient émigré, de rentrer en France; plusieurs devinrent ses serviteurs.

Il signa avec le pape un traité appelé le *Concordat*, qui lui donna une grande autorité sur l'Église. Le culte catholique fut rétabli solennellement.

Par tous ces actes, Bonaparte se fit beaucoup de partisans. Sa popularité grandissait toujours.

Les conspirations. — Mais les royalistes s'inquiétèrent de voir s'établir un gouvernement fort, parce qu'ils

espéraient que le désordre en continuant aurait forcé la France à rétablir la royauté.

Des royalistes essayèrent de tuer le premier consul par le moyen d'une machine qui devait éclater sous sa voiture. Ils ne cessèrent pas de conspirer contre lui. Au commencement de 1804, on découvrit un grand complot dont le chef était un émigré, *Cadoudal*.

Pour faire peur aux royalistes, le premier consul fit arrêter en territoire allemand un prince de la famille royale, le *duc d'Enghien*. Le prince fut conduit à *Vincennes*, jugé par un conseil de guerre, condamné à mort et fusillé. Cet acte, où ne furent pas observées les formes de la justice, ressemble fort à un assassinat.

L'Empire. — Les complots contre le premier consul ne firent qu'augmenter sa popularité.

En 1802, il avait été nommé consul à vie.

En 1804, il fut nommé empereur par 3 500 000 voix. Il n'y eut pas tout à fait 3 000 *non*.

RÉSUMÉ

I. En *1795*, la Convention est remplacée par le *Directoire*. Le Directoire continue la *guerre contre l'Autriche* et l'*Angleterre*.

En *1796*, le général *Bonaparte* remporte douze victoires en Italie; les plus célèbres sont celles d'*Arcole* et de *Rivoli*. L'Autriche est obligée de signer la paix de *Campo-Formio*, en *1797*.

En *1798*, Bonaparte va conquérir l'*Égypte*.

II. Le Directoire gouvernait mal; il se défendait contre les royalistes et les révolutionnaires en violant la constitution.

Tout le monde était mécontent et inquiet. Bonaparte, revenu d'Égypte, renversa le gouvernement le *18 brumaire* (*novembre 1799*).

III. Bonaparte fit une nouvelle constitution, et devint le chef du gouvernement avec le titre de premier consul.

Il vainquit en *1800* l'Autriche à *Marengo*. Il signa avec elle

la paix de *Lunéville* en *1801* et avec l'Angleterre la paix d'*Amiens* en *1802*.

Le premier consul rappela les *émigrés*, conclut avec le pape un *concordat*, se fit beaucoup de partisans. Les royalistes conspirèrent contre lui. En *1804* il se fit nommer *empereur* des Français.

21. LES FRANÇAIS EN ÉGYPTE

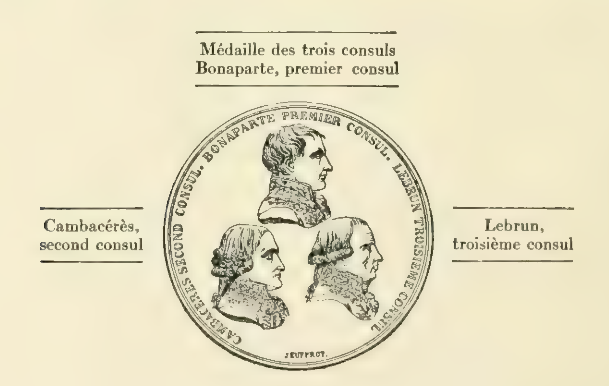
Le 1er juillet 1798, Bonaparte débarquait à Alexandrie pour se diriger immédiatement sur le Nil à travers le désert. Les premières marches faites sur une terre desséchée et crevassée par un soleil ardent, causèrent un mécontentement général dans l'armée. La vue des cabanes des Arabes, repoussantes par leur laideur et leur saleté, le Nil avec son eau jaune et bourbeuse, le manque de pain et de vin, faisaient regretter les camps dressés au milieu des belles plaines de l'Italie.

Cependant Bonaparte subissait les mêmes privations que les soldats; souvent il parcourait les rangs pour ranimer les courages: « Le Nil, aujourd'hui petit ruisseau, disait-il, va devenir un fleuve bienfaisant entouré de plaines fertiles en moissons; vous trouverez au Caire, une ville opulente et ni le pain ni le vin ne vous manqueront plus. » Mais l'armée ne croyait pas aux promesses de son chef et accusait le Directoire de l'avoir déportée avec Bonaparte.

Les soldats se moquaient aussi d'une commission de savants qui accompagnait l'armée: « Ce sont ces ânes, disaient-ils, dont le chef, Caffarelli, a conseillé l'expédition pour le plaisir de fouiller le sol de l'Égypte. » Toutefois ce brave général était respecté; il encourageait tout le monde par ses bonnes paroles. Comme il prêchait un jour quelques soldats mécontents: « Pardi, lui dit un grenadier, vous vous moquez de cela, mon général, vous qui avez un pied en France ! » Caffarelli avait une jambe de bois.

Après dix-neuf jours de marche à travers les sables du désert, l'armée de Bonaparte arriva à cinq lieues du Caire, dans une plaine où s'élevaient les Pyramides. Devant ces monuments, les plus énormes que l'on ait jamais vus, l'armée s'arrêta et attendit l'ennemi: « Soldats, s'écria Bonaparte, du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent ! »

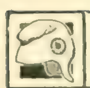
Bientôt un nuage épais de poussière annonce l'arrivée des cavaliers mameluks. C'étaient d'excellents soldats, montés sur de rapides chevaux. Les Mameluks avaient espéré couper en deux l'armée française en se jetant sur le centre des troupes. Mais Bonaparte avait disposé ses soldats en carrés. Au centre des carrés étaient les bagages, les munitions et l'artillerie. Par cinq fois les cavaliers égyptiens reviennent à la charge; par cinq fois ils se brisent contre ce mur de baïonnettes et sont rejetés en arrière. Quand les escadrons des Mameluks eurent été ainsi mis en désordre, les carrés français s'ouvrirent pour laisser agir l'artillerie. Et l'ennemi, écrasé par la mitraille, s'enfuit. Deux jours après (le 23 juillet 1798) Bonaparte entrait au Caire.



Médaille des trois consuls
Bonaparte, premier consul

Cambacérès, second consul

Lebrun, troisième consul



REVISION DU LIVRE VI



Questions d'examen

Qu'espérait le peuple de France en 1789? — Que signifient les mots *vote par ordre* et *vote par tête?* — Pourquoi le clergé et la noblesse voulaient-ils le vote par ordre, et pourquoi le tiers état voulait-il le vote par tête? — Qu'est-ce que le serment du Jeu de Paume?

Pourquoi le peuple de Paris a-t-il attaqué et pris la Bastille? — Pourquoi le 14 juillet est-il le jour de notre fête nationale? — Que s'est-il passé dans la nuit du 4 août 1789?

Dites le résumé de la Déclaration des droits de l'homme. — Quelle constitution fut votée par l'Assemblée nationale? — Racontez la fête de la Fédération. — Racontez les journées des 5 et 6 octobre.

Pourquoi le roi voulait-il s'enfuir? — Qu'arriva-t-il après cette fuite? — Dites quelle fut l'œuvre de l'Assemblée constituante.

Pourquoi l'Assemblée législative déclara-t-elle la guerre à l'Autriche? — Racontez les enrôlements de volontaires. — Racontez la journée du 10 août 1792, et ce qui s'ensuivit. — Racontez la journée de Valmy.

Quelle assemblée a succédé à la Législative? — Quels furent les premiers actes de la Convention? — Racontez l'exécution de Louis XVI. — Pourquoi la Convention a-t-elle établi le Tribunal révolutionnaire et le Comité de salut public? — Quels étaient les deux grands partis qui divisaient la Convention?

Qu'est-ce que la *Terreur?* — Racontez la lutte de Danton et de Robespierre. — Comment finit Robespierre? — Qu'a fait la Convention pour l'éducation nationale? — Qui dirigea la guerre contre l'Europe? — Quels étaient les sentiments des soldats de la République? — Qu'étaient Hoche et Marceau avant la Révolution? — Que sont-ils devenus après? — Racontez l'histoire du petit Bara.

Quelle fut la situation de la France après la paix de Bâle?

Racontez la campagne de Bonaparte en Italie. — Pourquoi Bonaparte alla-t-il en

Égypte? — Racontez le 18 brumaire.

Quelle fut la constitution de la France après le 18 brumaire? — Avec qui fut conclue la paix de Lunéville et que nous donna-t-elle? Avec qui fut conclue la paix d'Amiens? — Résumez le gouvernement du premier consul.

Observations sur les gravures

Comparez l'image de la page 178 (*Séance d'ouverture des États généraux*), et celle de la page 198 (*Louis XVI à la prison du Temple*), et faites vos réflexions.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

I

De 1789 à 1804, il y a quinze ans seulement.

Pendant ces quinze ans, de grands et terribles événements se sont passés. Mais comment se fait-il que la France, qui, en 1789, avait fait une révolution contre un maître absolu, le roi, se donna en 1804 un autre maître absolu, l'empereur?

En 1789, la France voulait la liberté et l'égalité. Le roi résista; le clergé et la noblesse résistèrent. Il y eut de grands troubles, des luttes de partis, des guerres civiles. La guerre étrangère s'y ajouta. L'Europe voulut écraser la France.

Pour lutter contre les ennemis du dedans et du dehors, il fallut un pouvoir fort. Une assemblée, la Convention, exerça ce pouvoir. Elle fut un souverain absolu.

En 1795, à la fin de la Convention, la France avait à la fois l'égalité, tous les privilèges ayant disparu, et la liberté. Mais elle n'était pas habituée à la liberté. Depuis des centaines et des centaines d'années, elle obéissait à un maître, le roi. Un peuple ne change pas facilement ses vieilles habitudes.

Des partis voulurent renverser le Directoire. Le Directoire se défendit mal et lui-même ne respecta pas les lois. Puis la guerre contre l'Europe continuait. De nouveau, la patrie était en danger.

Les royalistes essayèrent de rétablir la royauté. Mais la France ne voulut pas reprendre ses anciens maîtres, parce qu'elle croyait qu'ils rétabliraient les inégalités et les injustices d'autrefois.

Pendant les guerres, le général Napoléon Bonaparte s'était illustré. Il voulut être le maître de la France. La France accepta ce maître. Napoléon devint empereur.

En 1804, la France se croit heureuse et tranquille pour l'avenir. Bientôt elle verra qu'elle s'est trompée. Le nouveau maître abusera du pouvoir absolu, comme en avaient abusé les rois et la Convention. Le plus grand danger pour un peuple est d'avoir un maître.

II

C'est après la Révolution que la France est vraiment une patrie.

La Révolution a supprimé les trois ordres, clergé, noblesse, tiers état, entre lesquels le peuple était divisé.

Elle a effacé les différences qui existaient entre les anciennes provinces. Les provinces avaient des lois particulières. La Constituante, la Législative et surtout la Convention ont préparé les lois qui furent achevées sous le Consulat et l'Empire.

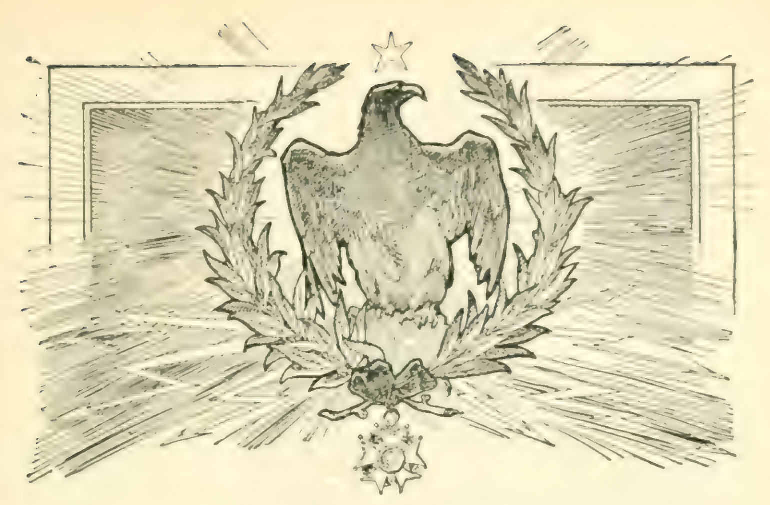
Ces lois ont été faites pour tous les Français de tous les pays de France. La France est devenue, comme disaient nos pères, une et indivisible.

La Révolution a mis dans les âmes françaises l'amour de la justice, de l'égalité, de la liberté. Nos pères ont cru que la France allait délivrer tous les peuples des maux dont ils souffraient. Ils étaient fiers d'être un grand peuple qui doit montrer le chemin aux autres peuples.

Enfin la guerre, les dangers, les défaites, les victoires ont inspiré à tous les Français « l'amour sacré de la patrie », comme chante la *Marseillaise*.



Sceau de la Ire République



L'aigle impériale de Napoléon Ier

LIVRE VII

LA FRANCE DE 1804 A 1848

CHAPITRE XXII

LE PREMIER EMPIRE (1804-1815)

I. Le Gouvernement de l'Empire

La cour impériale. — Napoléon voulut avoir une cour aussi brillante que la cour des rois.

Plusieurs familles nobles d'autrefois demandèrent à y être admises. Napoléon les y admit avec empressement. Il créa une nouvelle noblesse, des princes, des comtes, des barons.

Il nomma des grands dignitaires, un *archi-chancelier*, chef de la justice, un *archi-trésorier*, chef des finances,

un *grand-veneur*, chef du service de la chasse, un *grand-écuyer*, chef du service des écuries, un *grand-maître des cérémonies*, et d'autres encore.

Tout ce monde fut habillé de vêtements superbes.

Le sacre. — L'empereur voulut être sacré comme les anciens roi. Mais les anciens rois étaient sacrés à Reims



COSTUMES DE COUR SOUS NAPOLÉON Ier

Des règlements obligeaient les personnes de la cour à porter de riches costumes. Le personnage de gauche est l'archi-chancelier d'empire; la dame est une princesse.

par les archevêques de cette ville. Napoléon voulut être sacré à Paris, par le pape. En même temps que lui fut sacrée l'impératrice *Joséphine*, qu'il avait épousée au temps où il n'était encore que le général Bonaparte (voir grav. p. 220).

Le pouvoir absolu. — Napoléon gouverna en maître absolu comme les anciens rois. Il y avait des assemblées,

un *Sénat*, un *Corps législatif*, mais qui obéissaient à toutes les volontés de l'empereur.

Il supprima un grand nombre de journaux; ceux qu'il laissa vivre ne furent pas libres d'écrire ce qu'ils voulaient. Quand un article de journal déplaisait à l'empereur, l'auteur était envoyé en prison.



LE SACRE DE NAPOLÉON Ier

D'après un tableau de David

Napoléon, comme les anciens rois, fit emprisonner sans jugement ceux qu'il soupçonnait de ne pas aimer l'Empire.

Comme Louis XIV, il ne voulait être contredit par personne.

II. Les Guerres victorieuses

La guerre avec l'Autriche. Austerlitz (1805). — Au moment où Napoléon fut proclamé empereur, les Anglais venaient de recommencer la guerre contre nous.

Il voulut d'abord conduire une armée en Angleterre, et il réunit des troupes à *Boulogne-sur-Mer;* mais les Anglais décidèrent l'Autriche et la Russie à nous déclarer la guerre.

L'empereur marche alors contre l'Autriche; au mois de novembre 1805, il fait prisonnière une armée autri-



LA VEILLÉE D'AUSTERLITZ

L'empereur, en petit chapeau et redingote grise, se promène dans le camp pendant la nuit avant la bataille d'Austerlitz.

chienne dans la ville d' *Ulm*, sur le Danube; ensuite il entre à Vienne; puis il attaque, à *Austerlitz*, une armée commandée par Alexandre Ier, empereur de Russie, et par François II, empereur d'Allemagne. Ce fut la bataille des Trois empereurs. Les Français étaient 80000, les ennemis 95000. La bataille s'engagea le 2 décembre 1805 au matin. A une heure, Autrichiens et Russes s'enfuirent. Napoléon dit à ses troupes: « Soldats, je suis content de vous ! » Quelques jours après, François II signa la paix de *Presbourg.* Il renonça au titre d'empereur d'Allemagne, et prit celui d'empereur d'Autriche.

Ainsi l'Allemagne n'avait plus de chef. Elle tomba sous la dépendance de Napoléon.

La guerre avec la Russie et la Prusse. — Alors le roi de Prusse déclare la guerre à la France; ses deux armées sont anéanties en onze jours. L'empereur, après la victoire d'*Iéna*, entre à *Berlin* (1806).




MÉDAILLE DE NAPOLÉON
Commémorative du blocus continental

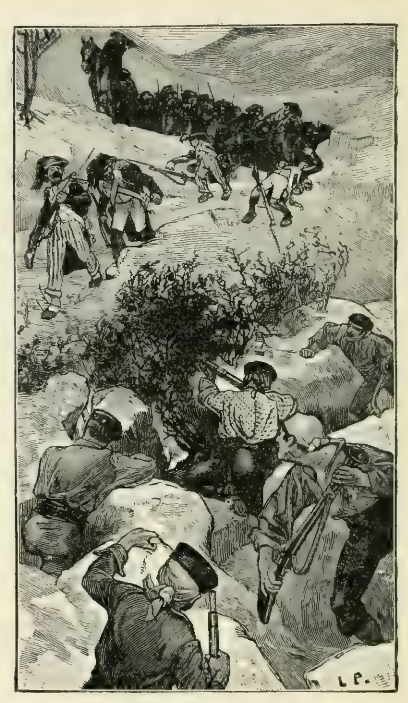
Là, il apprend que les Russes marchent pour secourir les Prussiens; il va au-devant d'eux, les bat cinq fois sur les bords de la Vistule, et les poursuit en Pologne; à *Eylau*, dans une terrible bataille, les Russes lui tiennent tête; mais Napoléon est vainqueur à *Friedland*. Le roi de Prusse et l'empereur de Russie signent la paix de *Tilsit* en 1807.

Le blocus continental. — Mais l'Angleterre a détruit la flotte française à *Trafalgar* en 1805, et elle est maîtresse des mers. L'empereur veut la ruiner en défendant à tous les pays de rien acheter et de rien vendre aux Anglais. C'est ce qu'on appela le *blocus continental*. Tout le continent, en effet, devait être bloqué, c'est-à-dire fermé.

Mais les peuples ne pouvaient se passer des marchandises et des denrées que l'Angleterre vendait. Napoléon était obligé de faire surveiller toutes les mers, la Baltique, la mer du Nord, la Manche, l'océan Atlantique, la Méditerranée, l'Adriatique.

Guerre de Portugal et d'Espagne. — Le Portugal ne pouvait pas vivre sans le commerce avec l'Angleterre; il ne voulut pas appliquer le blocus; une armée française y fut envoyée, et le Portugal fut conquis.

Avec l'Espagne, Napoléon se conduisit odieusement. Par des moyens perfides, il décida le roi de ce pays à renoncer à sa couronne, et mit à sa place son frère *Joseph Bonaparte*.



ESPAGNOLS ATTAQUANT UNE TROUPE FRANÇAISE EN MONTAGNE

Alors l'Espagne se révolta contre ce roi dont elle ne voulait pas. Une armée française fut faite prisonnière en Portugal, une autre en Espagne. L'empereur arriva en Espagne à la fin de 1808. Il fut vainqueur partout où il combattit; mais il ne vint pas à bout de la résistance du peuple espagnol.

Résistance du peuple espagnol. — La ville de Saragosse, assiégée par une armée française, se défendit pendant un an. Nos soldats, quand ils y entrèrent, la trouvèrent pleine de ruines et de cadavres.

Partout, dans les campagnes, des bandes armées, où se trouvaient des nobles, des prêtres, des moines, des

paysans, faisaient la *guérilla*, c'est-à-dire la petite guerre contre nos soldats.

Ces bandes ravageaient le pays où nos troupes devaient passer. Les Français trouvaient les villages déserts, les granges et les greniers vides; ils ne pouvaient plus se nourrir.

Nouvelle guerre avec l'Autriche. Wagram (1809). — Pendant que Napoléon était en Espagne, il apprit que l'Autriche, conseillée par l'Angleterre, avait recommencé la guerre. Il quitta l'Espagne, où la guerre continua, pour finir par la défaite des Français.

Contre l'Autriche, l'empereur fut vainqueur à *Wagram*, et il lui imposa la paix de *Vienne* en 1809.

III. La grande Puissance de Napoléon

Napoléon épouse Marie-Louise d'Autriche. — L'année d'après, Napoléon fit prononcer le divorce entre lui et l'impératrice *Joséphine* qui ne lui avait pas donné d'enfant.

Il épousa *Marie-Louise*, fille de l'empereur d'Autriche, et il entra ainsi dans la famille des rois.

On le blâma de s'être séparé de Joséphine pour se marier avec une Autrichienne. Quelques-uns se moquaient de lui parce qu'il oubliait trop qu'il était simple lieutenant d'artillerie quelques années auparavant et qu'il aimait les cérémonies où tout le monde venait s'incliner devant lui. Mais presque toute la France l'admirait.

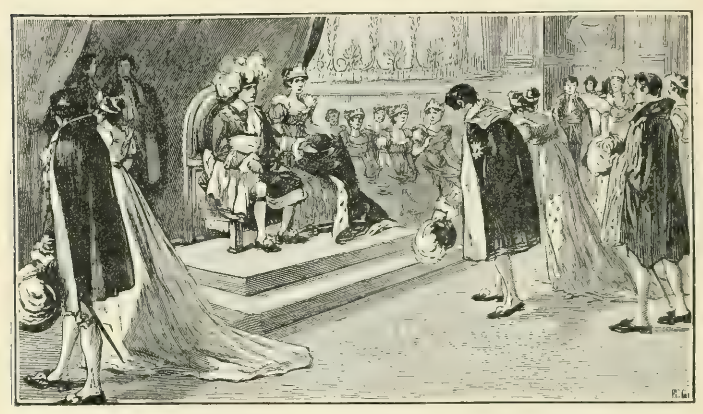
En 1811, un fils naquit à l'empereur: ce fut une grande joie dans l'empire.

L'empire français en 1811. — En cette année 1811, l'empire français comprend 130 départements et 100 millions d'habitants.

Il dépasse le Rhin. Les pays allemands entre l'embouchure de ce fleuve et celle de l'Elbe sont devenus départements français.

Il dépasse les Alpes. Le Piémont et les anciens États du pape sont aussi devenus départements français.

En même temps qu'empereur des Français, Napoléon est *roi d'Italie*. Il a fait son beau-frère *Murat* roi de Naples. Il a fait son frère *Louis* roi de Hollande, puis il



UNE CÉRÉMONIE A LA COUR DE NAPOLÉON Ier

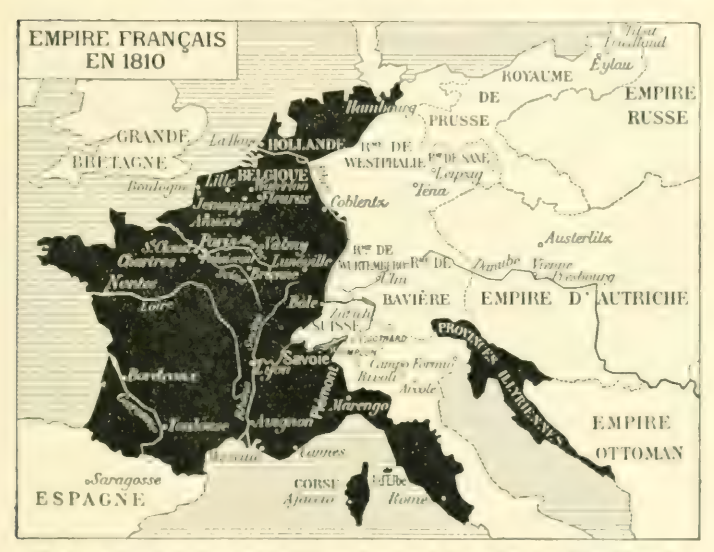
a réuni la Hollande à l'empire, et l'a divisée en départements.

En Allemagne, il a créé le royaume de *Westphalie* pour son frère *Jérôme*. Il a fait rois les ducs allemands de Bavière, de Wurtemberg et de Saxe, et ces rois lui obéissent. Il commande en Allemagne comme s'il était empereur.

On croit lire un roman en lisant cette histoire d'un homme qui était, en 1785, à seize ans, lieutenant d'artillerie; quatorze ans après, en 1799, premier consul et maître de la France; cinq ans après en 1804, empereur; en 1811, maître de presque toute l'Europe.

La folie d'orgueil: les résistances. — Cette fortune extraordinaire tourna la tête de l'empereur. Un jour qu'il assistait à une séance du Conseil d'État, il dessinait et il écrivait, selon son habitude, sur la feuille de papier qui était devant lui. Il écrivit ces mots: *roi des rois*. Il voulait être le roi des rois.

Mais les rois ne voulaient pas être ses inférieurs. Le



Les parties teintées en noir représentent l'empire de Napoléon à l'époque où il fut le plus vaste.

roi de Prusse et l'empereur d'Autriche ne lui pardonnaient pas de les avoir battus et de leur avoir pris une partie de leurs pays. Les peuples ne voulaient pas être ses sujets. L'Espagne résistait toujours. En Allemagne, des associations patriotiques se formaient pour délivrer la patrie allemande.

Napoléon était détesté de l'Europe qu'il opprimait. Il le sentait bien lui-même. Un jour il demandait à des

familiers avec lesquels il causait: « Que dira-t-on quand je mourrai? » On lui répondit qu'on célébrerait son génie et sa gloire. « Non, dit-il, on dira: « Ouf! »

IV. La Chute de Napoléon

La guerre de Russie. — L'Angleterre continuait la guerre. L'empereur de Russie, Alexandre, qui avait pensé à partager le monde avec Napoléon, se déclara contre lui.

Napoléon envahit la Russie avec une armée de près de 500 000 hommes, au mois de juin 1812. Après de sanglantes batailles, il entra dans *Moscou*, en septembre. Mais les Russes mirent le feu à la ville. Ils refusèrent de faire la paix, parce qu'ils savaient que Napoléon ne pourrait conquérir leur pays immense. Ils comptaient sur l'hiver qui approchait.

La retraite. — L'empereur fut obligé d'ordonner la retraite. L'armée souffrit du froid et de la faim dans les plaines désolées. Il neigeait, il neigeait toujours. La cavalerie russe harcelait nos soldats. Des milliers moururent en chemin. Le maréchal *Ney* commandait l'arrière-garde, un fusil à la main, et faisait le coup de feu comme un soldat.

Il fallut abandonner sur la route l'artillerie et les bagages, car il n'y avait plus de chevaux pour les traîner. Enfin on arriva près de la frontière, aux bords de la *Bérésina.* Nos soldats avaient espéré que cette rivière serait gelée, et qu'ils pourraient la passer sur la glace, mais elle ne faisait que charrier des glaçons. Il fallut donc construire des ponts. Nos pontonniers, commandés par l'héroïque général *Éblé*, les construisirent, en restant toute une nuit dans l'eau par un froid à mourir. L'armée passa, dans une bousculade affreuse, car les Russes canonnaient les fuyards.

Après ce désastreux passage, l'armée sortit de Russie et entra en Allemagne. Trois cent mille soldats de Napoléon avaient péri dans cette guerre.

La guerre avec l'Allemagne. — Le roi de Prusse et les princes allemands, qui tremblaient naguère devant l'empereur, s'enhardirent et lui déclarèrent la guerre. Napoléon leur opposa encore une armée de 250 000 hommes et



LA RETRAITE DE RUSSIE

les battit ; mais toute l'Allemagne se déclara contre nous.

A *Leipzig* (1813), Napoléon, avec 200 000 hommes, livra pendant trois jours, à 300 000 Russes et Allemands, une bataille qu'on a appelée la *bataille des nations*, parce que presque toutes les nations de l'Europe y furent représentées.

Napoléon vaincu recula jusqu'au Rhin.

Campagne de France (1814). — La France est alors envahie au nord, au sud, à l'est par plus de 700 000 hommes, venus de tous les pays auxquels elle a fait la guerre.

Deux armées ennemies marchent sur Paris, l'une par

la vallée de la Marne, l'autre par la vallée de la Seine. Napoléon se met entre les deux, court tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre. Jamais il n'a montré tant de génie. Il n'avait avec lui que quelques régiments. Les soldats étaient jeunes pour la plupart. On avait eu beaucoup de peine à leur donner des vêtements et des armes. Mais ils se battirent aussi bravement que s'ils avaient été de vieux soldats.

Les ennemis, toujours vaincus, avançaient toujours. Paris se rendit. Napoléon abdiqua en faveur de son fils Napoléon II. Mais les souverains étrangers ne voulurent pas laisser régner cet enfant. Le comte de Provence, frère de Louis XVI, rentra en France. Il fut reconnu roi. Les souverains donnèrent à Napoléon l'île d'*Elbe* où il se retira (1814).

V. La première Restauration et les Cent Jours

La Restauration. — Ainsi la monarchie fut *restaurée*, c'est-à-dire rétablie, mais pas dans l'état où elle se trouvait en 1789. Le nouveau roi, *Louis XVIII*, donna une constitution qui assurait à la France quelques libertés. Cette constitution fut appelée *La Charte*.

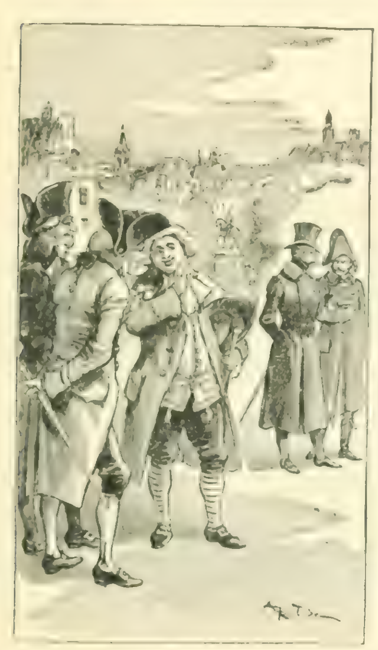
Mais les émigrés étaient rentrés en grand nombre; ils prétendaient qu'il fallait rétablir tout ce que la Révolution avait détruit, et détruire tout ce qu'elle avait établi.

On renvoya des officiers de l'empire pour les remplacer par des nobles, dont beaucoup avaient combattu contre la France. Les royalistes insultaient les soldats de Napoléon, qu'ils appelaient des « brigands ».

Les impérialistes restés fidèles à Napoléon reprochaient à Louis XVIII d'être rentré en France ramené par les ennemis. On disait qu'il était revenu dans le bagage des étrangers.

Les Cent jours. — Napoléon apprit à l'île d'Elbe qu'on était mécontent en France du nouveau gouvernement.

Au mois de mars 1815, il débarqua sur la côte de France, près de Cannes, et se mit en marche, presque seul d'abord. A Grenoble, un régiment, en l'apercevant, cria: « Vive l'empereur! » D'autres troupes l'acclamèrent. Des troupes envoyées contre lui et commandées par le maréchal Ney crièrent aussi: «Vive l'empereur!» Napoléon se mit à leur tête et marcha sur Paris. Louis XVIII se sauva.



ÉMIGRÉS ET ANCIENS SOLDATS

Les émigrés sont habilés comme ils l'étaient avant la Révolution; ils se moquent de deux anciens officiers de Napoléon qui passent.

Mais tous les souverains déclarèrent la guerre à Napoléon.

Waterloo. — En juin 1815, une armée russe et une armée autrichienne s'avançaient en Allemagne pour envahir la France par l'est. Une armée anglaise et une armée prussienne se réunissaient en Belgique pour l'envahir par le Nord.

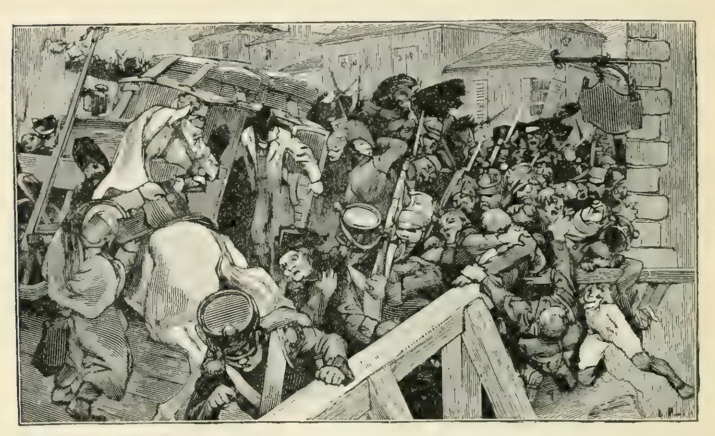
L'empereur marcha sur la Belgique; il voulait séparer l'armée anglaise de l'armée prussienne et les battre toutes les deux.

Le 16 juin, il battit les Prussiens qui se retirèrent; il les fit suivre par une armée que Grouchy commandait.

Le 18 juin, l'empereur attaqua les Anglais près de *Waterloo.* Ils étaient rangés sur des collines, en avant d'un bois.

A quatre heures, nous étions vainqueurs; mais une armée arrive sur le champ de bataille. On croit que c'est Grouchy qui vient rejoindre l'empereur. C'était une armée prussienne.

Napoléon fait donner toutes ses forces contre les Anglais qui recommencent à plier. A sept heures et demie, une



LA DÉROUTE DE WATERLOO

nouvelle armée arrive; cette fois encore nos soldats croient que c'est Grouchy. C'était une nouvelle armée prussienne.

Alors nos soldats fatigués, entourés de tous côtés par un ennemi bien plus nombreux, sont mis en déroute.

L'empereur, qui veut mourir, met l'épée à la main pour se jeter au milieu des ennemis; ses généraux l'entraînent hors du champ de bataille, où il ne reste plus que quelques hommes de la garde impériale, formés en carré. Ils sont entourés par les Anglais: « Rendez-vous ! » leur crie-t-on.

Mais Cambronne, qui les commande, répond : « La garde meurt et ne se rend pas ! » Presque tous périrent, et Cambronne, blessé, fut fait prisonnier par les Anglais.

Seconde abdication de Napoléon. — Rentré à Paris, Napoléon abdiqua une seconde fois. Il alla se réfugier sur un vaisseau anglais. Les Anglais l'envoyèrent au bout du monde, à l'île de Sainte-Hélène, où il mourut en 1821.

Le règne de Napoléon. — Napoléon a été un homme d'un rare génie. Il dirigeait toute l'administration de l'empire. Ses ministres n'étaient que des commis. Il a





Le carton à gauche représente la France en 1802, avec les agrandissements que les gouvernements de la Révolution avaient donnés à notre pays ; le carton à droite représente la France en 1815 après la chute de Napoléon ; les parties teintées en gris sont les pays que les traités de **1815 firent perdre à la France.**

été surtout très grand chef de guerre. C'est par la guerre qu'il a été élevé au trône ; mais c'est par elle qu'il a péri.

Pour son malheur et pour celui de la France, il a été un maître absolu. Il a supprimé toute liberté politique. Personne ne put donc l'empêcher de faire les fautes qu'il a commises pour le malheur de la France.

L'Angleterre est en partie la cause des guerres de l'empire; elle a forcé Napoléon à combattre tous les États de l'Europe; mais Napoléon a commis de très grandes fautes, par amour de sa gloire et par orgueil.

Il a fait détester notre pays par les souverains et par les peuples. A la fin, il a laissé la France moins grande qu'elle ne l'était à son avènement.

La France en 1815. — *Par le traité de Paris, en 1815, la France perdit les conquêtes de Napoléon; elle perdit aussi les conquêtes que la Révolution avait faites, c'est-à-dire les provinces du Rhin, la Belgique et la Savoie. Elle fut ramenée à l'état où elle était en 1789; même elle perdit quelques villes qu'elle possédait en ce temps-là.*

RÉSUMÉ

I. En *1804*, Napoléon est *sacré* à Notre-Dame de Paris par le pape. Son pouvoir est aussi *absolu* que celui des anciens rois.

II. L'*Angleterre* recommence la guerre contre nous. L'*Autriche* et la *Russie* font alliance avec elle. Napoléon bat les Autrichiens et les Russes à *Austerlitz* en *1805* et force l'Autriche à signer la paix. La Prusse se déclare contre nous; il la bat à *Iéna* en *1806*. Les *Russes* viennent au secours des Prussiens, il les bat à *Friedland*. La Prusse et la Russie signent la paix de *Tilsit* en *1807*.

L'empereur essaie de ruiner l'Angleterre par le *blocus continental*. Il détrône le roi d'Espagne pour mettre à sa place un de ses frères. Mais l'*Espagne se révolte*. L'*Autriche*, encore une fois, nous déclare la guerre. Elle est battue à *Wagram*, et signe la paix de *Vienne* en *1809*.

III. En 1810, l'empereur épouse *Marie-Louise* d'Autriche. C'est le moment de sa plus grande puissance. Il veut être le roi des rois. Mais les rois ne veulent pas lui obéir.

IV. La *guerre de Russie* se termine par une retraite désastreuse en *1812*. L'empereur est battu en *1813* à *Leipzig*. La France est envahie en *1814*.

L'ennemi, malgré la belle résistance de Napoléon, arrive à Paris. Napoléon est envoyé à *l'île d'Elbe.*

V. *Louis XVIII* devient roi de France; Napoléon s'échappe de l'île d'Elbe et le chasse; mais il est vaincu à *Waterloo.* Les Anglais l'envoient à *Sainte-Hélène (1815).*

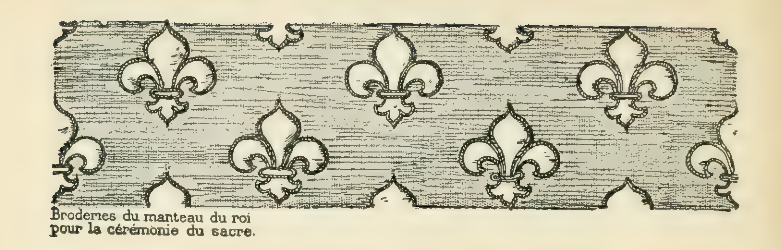
22. RÉSISTANCE DE L'EUROPE

Les peuples avaient applaudi aux victoires de la Révolution, mais leurs sentiments changèrent quand l'empereur traita l'Europe en conquérant impitoyable.

Le poète allemand, Gœthe, après avoir parlé de l'enthousiasme avec lequel furent accueillies nos premières victoires (Voir 20e Récit, p. 212), montre comment cet enthousiasme fut remplacé par la colère et la haine.

« Tout à coup, dit-il, le ciel se noircit. Les Français opprimèrent les peuples voisins, leurs frères, et leur envoyèrent des essaims d'hommes avides. Notre malheur était extrême et l'oppression croissait d'heure en heure; il n'y eut personne qui écoutât nos cris; ils étaient les dominateurs du jour. Alors le chagrin et le courroux s'emparèrent des âmes les plus tranquilles; nous n'eûmes tous qu'une seule pensée et nous fîmes tous le serment de venger ces nombreux outrages et la perte amère d'une espérance doublement trompée. » (Gœthe, *Hermann et Dorothée.*)

Ainsi, la Révolution avait eu contre elle les rois et pour elle les peuples. Plus tard, peuples et rois se réunirent contre la France.


Broderies du manteau du roi pour la cérémonie du sacre.

CHAPITRE XXIII

RESTAURATION — LOUIS XVIII — CHARLES X

I. Le Gouvernement d'après la Charte

La Charte de 1814. — Après la bataille de Waterloo, Louis XVIII était rentré à Paris. Il gouverna conformément à la constitution qu'il avait donnée en 1814.

Le pouvoir législatif appartenait à deux Chambres: la Chambre des *pairs* et la Chambre des *députés.*

Les membres de la Chambre des pairs étaient nommés par le roi. Ils étaient héréditaires, c'est-à-dire que lorsqu'un pair mourait, son héritier lui succédait.

Les membres de la Chambre des députés étaient élus, mais par un très petit nombre d'électeurs.

On ne pouvait être électeur que si l'on payait 300 francs de contributions pour ses propriétés; il fallait donc être riche. On ne pouvait se présenter pour être député que si l'on payait 1 000 francs de contributions; il fallait donc être très riche.

Le roi et les ministres. — Le roi gouvernait avec l'aide de ministres qu'il nommait.

Chacun des ministres était le chef d'un grand service public: armée, marine, affaires étrangères, intérieur, cultes. Mais ils se réunissaient en conseil pour délibérer

sur toutes les affaires de l'État. Un d'eux, choisi par le roi, était *président du conseil des ministres.*

Les ministres et les Chambres. — Les ministres présentaient aux Chambres les projets de lois. Les Chambres les discutaient, les acceptaient ou les rejetaient.

Les ministres présentaient chaque année le budget, c'est-à-dire le tableau des dépenses et des contributions destinées à les payer.

Aucune dépense ne pouvait être faite, aucune contribution ne pouvait être imposée sans le consentement des Chambres.

La responsabilité des ministres. — Les ministres étaient responsables devant les Chambres, c'est-à-dire qu'ils répondaient de leurs actes devant elles. S'ils étaient blâmés par elles, ils devaient donner leur démission. Le roi était alors obligé de choisir d'autres ministres.

Dissolution. — Pourtant le roi avait le droit de *dissolution*, c'est-à-dire le droit d'ordonner à la Chambre des députés de se séparer. Alors, pour un moment, il n'y avait plus de Chambre de députés; mais le roi devait convoquer les électeurs pour faire de nouvelles élections. *Si la Chambre nouvelle était du même avis que celle qu'on avait renvoyée, les ministres devaient s'en aller et le roi en choisir d'autres.*

Ce qu'était ce régime. — Ce régime n'était point parfait, puisque la grande majorité de la nation n'avait pas de part au gouvernement. Mais il valait beaucoup mieux que l'ancien, d'avant la Révolution. Le pouvoir du roi n'était pas absolu. Il devait compter avec les Chambres et avec l'opinion publique. Si tout le monde avait accepté ce régime, il serait devenu meilleur peu à peu, et l'on n'aurait pas été obligé de faire des révolutions.

II. Le Règne de Louis XVIII

Le caractère de Louis XVIII. — Louis XVIII l'acceptait. C'était un homme intelligent et prudent. Il avait beaucoup souffert au temps qu'il était en exil; par moments il avait eu à peine de quoi vivre. En 1815, il avait soixante ans; des rhumatismes le tourmentaient; il était très gros, ses jambes enflaient, et il pouvait à peine se tenir debout. Bientôt, il ne pourra plus se lever de son fauteuil; il y restera assis, les jambes recouvertes d'un jupon, et se fera pousser de chambre en chambre. Il avait peur d'être encore une fois chassé. Il voulait mourir tranquillement dans son palais de France.



LOUIS XVIII

Les ultras. — Mais tous ceux que la Révolution avait dépouillés de leurs privilèges et de leurs biens voulaient que le roi reprît son pouvoir absolu, et qu'il leur rendît ce qu'ils avaient perdu. On disait qu'ils étaient plus royalistes que le roi; on les appelait à cause de cela les ultra-royalistes ou les *ultras*.

Les actes violents. — Dans le Midi, des royalistes recommencèrent la *Terreur blanche*. A Toulouse, Nîmes, Avignon, des généraux de Napoléon furent assassinés.

A Paris, le maréchal Ney fut condamné à mort pour n'avoir pas empêché des soldats d'acclamer Napoléon revenant de l'île d'Elbe et pour avoir lui-même suivi l'empereur.

Le maréchal, qui avait vaillamment combattu dans tant de batailles et qu'on appelait le *brave des braves*, fut fusillé.

Le duc de Richelieu. — La Chambre qui fut élue en 1815 se composa en majorité d'ultra-royalistes. Le roi



EXÉCUTION DU MARÉCHAL NEY

Le maréchal fait face au peloton de soldats, que commande un officier: « Soldats, visez au cœur, » crie le maréchal en montrant sa poitrine.

s'inquiéta des dispositions de ces exaltés. La Chambre fut dissoute. Celle qui fut élue ensuite était raisonnable. Le *duc de Richelieu*, un honnête homme et très sage, fut président du conseil des ministres.

Il obtint des souverains étrangers le rappel des armées qui étaient restées en France. Louis XVIII put dire: « J'ai assez vécu, puisque j'ai vu le drapeau français flotter sur toutes les villes de la France. »

L'opposition libérale. — Les idées libérales se répandaient de plus en plus dans la nation. Dans les Chambres, des orateurs libéraux parlaient très bien. Leurs discours étaient répétés par les journaux et une grande partie du public les admirait. Le plus souvent, quand un député mourait, c'était un libéral qui était élu à sa place. Les ultras enrageaient. Ils firent une loi nouvelle sur les élections, qui permettait aux plus riches de voter deux fois. Dans la Chambre qui fut élu en 1821 les ultras se retrouvèrent en majorité.



SCEAU DE LOUIS XVIII

M. de Villèle. — Le président du conseil des ministres fut alors M. de Villèle, qui était un *ultra*.

Pendant ce ministère, une armée fut envoyée en Espagne, pour combattre les libéraux de ce pays, qui avaient forcé leur roi à accepter une constitution. Les libéraux d'Espagne furent vaincus. Les libéraux de France reprochèrent au gouvernement d'avoir employé les armes de la France pour détruire la liberté dans un pays voisin.

Sociétés secrètes. — Une société secrète, la *Congrégation*, composée de prêtres et d'ultras, espionnait les libéraux et les persécutait. Elle faisait au contraire accorder toutes les faveurs à ceux qu'on appelait les amis du trône et de l'autel.

D'autres sociétés étaient révolutionnaires et conspiraient contre le gouvernement.

Des militaires y entrèrent. Il y eût quelques émeutes. Les plus célèbres des conspirateurs, quatre sergents, furent guillotinés à La Rochelle.

Tous les libéraux de France plaignirent ces jeunes gens et

admirèrent leur courage. Ils s'étaient embrassés avant de monter à la guillotine.

Mort de Louis XVIII. — Louis XVIII n'était pas tranquille pour l'avenir. Comme il n'avait pas de fils, son frère Charles, le comte d'Artois, devait régner après lui. Le comte d'Artois avait deux fils; l'aîné, le duc d'Angoulême, n'avait pas d'enfants; le cadet, le duc de Berry, avait été assassiné, mais il avait laissé un fils, le duc de Bordeaux, appelé aussi le *comte de Chambord.* Cet enfant était donc l'héritier de la couronne après le duc d'Angoulême.



CHARLES X

Quand Louis XVIII se sentit près de mourir, il dit: « Que Charles X ménage la couronne de cet enfant! » Ce qui signifie: « Que mon frère règne assez sagement pour qu'il n'y ait pas de révolution, et que le duc d'Angoulême puisse lui succéder, et ensuite le comte de Chambord. »

Louis XVIII mourut en 1824 et Charles X lui succéda.

III. Charles X. La Révolution de 1830

Charles X (1824-1830). — Charles X était un homme peu intelligent, entêté, très dévot.

Déjà, au temps de Louis XVIII, le clergé s'était mêlé de beaucoup d'affaires. Ce fut bien pis au temps de Charles X; la Congrégation fut plus puissante que jamais.

Les ultra-royalistes aimaient le nouveau roi, parce qu'ils espéraient qu'il détruirait tout ce que la Révolution avait fait.

Ils furent contents lorsqu'il prit pour ministre, en 1829, *M. de Polignac*, ancien émigré.

Prise d'Alger. — Pendant ce ministère, un événement considérable se produisit.

Le nord de l'Afrique appartenait à des populations qu'on appelait *barbaresques*. Elles étaient divisées en plusieurs États. L'État d'Alger était gouverné par un souverain qui portait le titre de *dey*.



SCEAU DE CHARLES X

Les Algériens étaient d'excellents marins; ils attaquaient les vaisseaux de commerce dans la Méditerranée et les pillaient. Le commerce français était troublé par cette piraterie. Nous avions à Alger un consul, c'est-à-dire un agent chargé de protéger les Français résidant à Alger et de défendre les intérêts de notre commerce. Il fit des observations au dey à propos de mauvais traitements que des Français avaient soufferts. Le dey se fâcha et le frappa avec le chasse-mouches qu'il tenait à la main.

Pour le punir, le gouvernement décida d'envoyer en Algérie une flotte portant un petit corps d'armée. Alger fut prise en juillet 1830. *C'est ainsi que commença la conquête de ce pays, qui est devenu notre grande colonie africaine.*

Les ordonnances de juillet 1830. — Peut-être ce succès décida-t-il le roi à commettre un acte qui devait le perdre.

Avant l'expédition d'Alger, Charles X, conseillé par M. de Polignac, avait dissous la Chambre dont la majorité était libérale. On fit de nouvelles élections; les libéraux

furent élus en plus grand nombre encore. Le gouvernement ne voulut pas que cette Chambre se réunit : elle fut dissoute par une ordonnance du 26 juillet 1830.

Par une seconde ordonnance, le roi défendit aux journaux de faire paraître des articles qui n'auraient pas été communiqués à des fonctionnaires de la police et approuvés par eux. Par une troisième ordonnance, la loi sur les élections fut changée.

Le roi n'avait pas le droit de faire ainsi des lois à lui tout seul, sans le consentement des Chambres.

« Les trois glorieuses ». — Le 27, les journalistes déclarèrent qu'ils n'obéiraient pas aux ordonnances. Un



JOURNÉES DE JUILLET 1830
PROMENADE DU DRAPEAU TRICOLORE DANS LES RUES DE PARIS

grand mouvement se fit dans Paris. Des membres des sociétés secrètes, d'anciens soldats de Napoléon, des étudiants, des ouvriers, se réunirent en bandes dans les rues. Ils chantèrent la Marseillaise. Ils promenèrent le drapeau tricolore, qui rappelait les temps de liberté et de gloire. En 1814, il avait été remplacé par le drapeau blanc, celui de nos anciens rois.

Les insurgés firent des barricades dans les rues avec des pavés, des voitures et des meubles, pour empêcher les troupes de circuler.

Le 28, ils s'emparèrent de l'Hôtel de Ville. Le 29, des régiments refusèrent de combattre le peuple. L'insurrection fut victorieuse.

Les trois journées où le peuple combattit pour défendre les libertés furent appelées *les trois glorieuses.*



LE DUC D'ORLÉANS SE REND A L'HÔTEL DE VILLE

Pendant ce temps-là, le roi était au château de Saint-Cloud, près de Paris. Effrayé, il fit savoir qu'il renvoyait son ministre Polignac; mais c'était trop tard.

L'avènement de Louis-Philippe. — Des républicains parlèrent alors d'établir la république et des bonapartistes d'envoyer chercher le fils de Napoléon, qui, depuis 1815, était à Vienne, chez son grand-père, l'empereur d'Autriche. Mais ni les républicains ni les bonapartistes n'étaient assez nombreux pour faire rétablir la république ou l'empire.

Quelques hommes, parmi lesquels était le général La Fayette, pensèrent qu'il valait mieux élire roi le duc d'Orléans, *Louis-Philippe*, cousin du roi Charles X.

Le 31 juillet, Louis-Philippe fut proclamé *lieutenant-général* du royaume.

Cependant Charles X était toujours à Saint-Cloud. Les Parisiens s'y rendirent en foule. Charles X partit pour Rambouillet. Là, il abdiqua en faveur de son petit-fils, le comte de Chambord. Mais Louis-Philippe fut élu roi par la Chambre des pairs et la Chambre des députés (9 août). Charles X se réfugia en Angleterre.

RÉSUMÉ

I. Louis XVIII, rentré en France en *1815*, après Waterloo, recommença à gouverner. La *Charte* donnait à la France des libertés. Le pouvoir du roi n'était plus absolu. La *Chambre des pairs* et la *Chambre des députés* discutaient et votaient les lois et le budget. Mais la plus grande partie de la nation était tenue en dehors du gouvernement; il fallait être *riche pour être électeur*.

II. Louis XVIII gouvernait sagement et respectait les libertés données par la Charte; mais les *ultra-royalistes* auraient voulu que le roi supprimât tout ce que la Révolution avait fait et leur rendît les privilèges que la Révolution leur avait enlevés.

La *Congrégation*, dirigée par des prêtres et par des nobles, travaillait pour les ultras. Mais les *libéraux* défendaient les libertés publiques.

III. *Charles X* succéda à son frère Louis XVIII en *1824*; il était grand ami des ultras. En *1829*, il prit pour président du ministère un ultra, *M. de Polignac*.

Pendant ce ministère, une armée française envoyée en Algérie s'empara d'*Alger* (*1830*).

En juillet *1830*, le roi publia des *ordonnances* qu'il n'avait pas le droit de faire. Le peuple de *Paris s'insurgea*. On se battit trois jours, les *27, 28 et 29 juillet*. Charles X fut obligé de s'enfuir à l'étranger. Le duc d'Orléans, *Louis-Philippe*, fut proclamé roi.

23. EXPULSION DE MANUEL

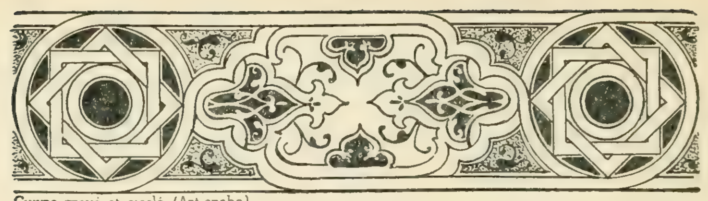
Manuel (1775–1827) était originaire de Barcelonnette, dans les Basses-Alpes. C'était un homme d'une grande énergie et d'un ardent patriotisme. Toute sa vie fut consacrée à la cause de la France et de la liberté. Tout jeune encore, à l'âge de dix-huit ans, il s'enrôla en 1793 comme volontaire et fit bravement le coup de feu contre les envahisseurs de nos frontières. Quand la paix fut rétablie, Manuel rentra dans la vie civile: avocat et député, il montra les mêmes qualités de fermeté et d'indépendance. Sous la Restauration, le département de la Vendée l'envoya à la Chambre: il y siégea parmi les libéraux et tout en gardant une remarquable modération, il eut toujours à cœur de repousser énergiquement les attaques contre la Révolution. « Nul, disait-il un jour à la tribune, ne nous empêchera de donner publiquement notre tribut de reconnaissance à ceux qui, les premiers, ont immolé leur repos, leur fortune, exposé leur sécurité pour arracher la France au pouvoir absolu et la donner à la liberté. »

Tant de courage devait exciter bien des haines. Manuel s'en aperçut en 1823. Au moment où l'on discutait à la Chambre l'intervention française en Espagne, il protesta avec modération contre l'idée même de cette expédition et il rappela dans son discours que la mort de Louis XVI avait été amenée par l'invasion étrangère en France. Aussitôt des clameurs furieuses s'élèvent de la plupart des bancs de la Chambre: on l'injurie, on l'insulte, on finit par décréter son expulsion. A toutes ces violences, Manuel, calme à son banc, oppose un visage impassible et refuse de sortir. La garde nationale est requise, mais celui qui la commande déclare qu'il ne portera pas les mains sur un représentant du peuple. Il faut alors que

le président de la Chambre fasse appel à un officier de gendarmerie, le vicomte de Foucault. Manuel cède à la force : il sort avec dignité et tous les députés libéraux sortent avec lui pour ne plus reparaître jusqu'à la fin de la session.



Médaille commémorative des « trois glorieuses » 27, 28 et 29 juillet 1830



Cuivre gravé et ciselé (Art arabe)

CHAPITRE XXIV

LOUIS-PHILIPPE (1830–1848)

I. La Lutte contre les Partis

Le père du roi Louis-Philippe. — Louis-Philippe était le fils du duc d'Orléans, qui, au lieu d'émigrer comme les autres parents du roi, était resté en France; il avait pris parti pour la Révolution. Député à la Convention nationale, il avait voté la mort de son cousin Louis XVI; ce qui n'empêcha pas du reste, qu'il fut guillotiné pendant la Terreur.

Le roi Louis-Philippe. — Louis-Philippe était volontaire dans l'armée qui vainquit les Prussiens à Valmy en 1792. Il avait ensuite émigré; même il avait demandé à servir contre la France; mais peu de personnes le savaient. Rentré en France en 1814, il se tint à l'écart du gouvernement royal; il recevait les libéraux chez lui. La bourgeoisie, qui craignait les ultras, l'aimait. Beaucoup de bourgeois pensaient que c'était un roi comme cela qu'il aurait fallu à la France. Ils admiraient la simplicité des manières de Louis-Philippe, qui ne faisait pas d'embarras, et qu'on voyait à pied dans les rues, un parapluie à la main.

Changements dans la constitution. — A l'avènement de Louis-Philippe, on fit de petits changements à la constitution.

Le roi continua de nommer les pairs; mais les pairs ne furent plus héréditaires. Pour être électeur il ne fallut plus payer que deux cents francs de contributions, au lieu de trois cents. Cela fit qu'il y eut de 200 000 à 250 000 électeurs. Une plus grande liberté fut donnée à la presse.



LE ROI LOUIS-PHILIPPE
(d'après une gravure du temps)

Les partis politiques. — Les premiers jours, tout alla bien. La foule acclamait le roi. Elle le faisait venir au balcon de son palais. Elle chantait des chansons patriotiques; le roi saluait et remerciait.

Mais on vit bientôt qu'il serait très difficile à Louis-Philippe de gouverner.

Des *bonapartistes* regrettaient l'empire; le comte de Chambord avait ses partisans; on les appelait *légitimistes*, parce qu'ils considéraient le comte de Chambord comme le roi légitime de la France, et Louis-Philippe comme un voleur de couronne.

Il y avait aussi un parti *républicain*, pas nombreux

mais très ardent. Dans ce parti se trouvaient des *socialistes.* Les socialistes voulaient une réforme de la société qui ferait disparaître la pauvreté, ou comme on disait, le *paupérisme.* Pour cela, personne ne posséderait plus rien en particulier. Les mines, les chemins de fer, les usines, les champs appartiendraient à tout le monde. Tout le monde travaillerait, et chacun recevrait comme prix de son travail une part des bénéfices.

Insurrections et complots. — Ces partis combattirent le gouvernement. La duchesse de Berry, mère du comte de Chambord, essaya de soulever la *Vendée,* mais elle n'y réussit pas.

Le fils de Napoléon étant mort en 1832, les bonapartistes eurent alors pour chef le prince *Louis-Napoléon Bonaparte,* neveu de Napoléon Ier. Louis-Napoléon essaya deux fois de rentrer en France pour rétablir l'empire. La seconde fois, il fut arrêté et mis en prison à *Ham,* d'où il s'échappa.

Les républicains firent plusieurs émeutes à Paris. Les socialistes en firent à Lyon et à Saint-Étienne. Ces émeutes furent réprimées, et il y eut beaucoup de victimes.

Attentats contre Louis-Philippe. — Des criminels essayèrent plusieurs fois de tuer le roi.

Le plus célèbre de ces attentats fut commis le 28 juillet 1835. Ce jour-là, Louis-Philippe passait une revue de la garde nationale, qui était rangée sur les boulevards. Au moment où il arriva au boulevard du Temple, on entendit une détonation; auprès du roi tombèrent un maréchal de France, un général, deux colonels. Le crime avait été commis par un Corse, *Fieschi,* qui avait installé au troisième étage d'une maison une machine à tuer composée de vingt-cinq canons de fusil reliés ensemble. Fieschi fut condamné à mort et guillotiné.

II. Les Lois utiles

Les ministères. — De 1830 à 1840, Louis-Philippe changea souvent de ministres. Il y avait dans les Chambres des hommes intelligents et qui parlaient bien. Leurs opinions n'étaient pas très différentes, mais ils ne s'aimaient pas les uns les autres, et ils voulaient tous être ministres. *Guizot* et *Thiers* étaient les plus en vue parmi les hommes politiques. En 1840, Guizot devint ministre et le resta jusqu'à la fin du règne.

Loi sur l'enseignement. — Le gouvernement de Louis-Philippe fit des lois très utiles. En 1833, une *loi sur l'enseignement primaire* ordonna qu'il y aurait dans chaque commune un *instituteur*, et dans chaque département une *école normale*, où seraient instruits les futurs maîtres. Ce fut une loi bienfaisante, car auparavant, il y avait beaucoup de villages sans école.

Les routes et les chemins de fer. — En 1836, une loi ordonna la création de routes nouvelles, et aussi de *chemins vicinaux*, pour aller d'un village à l'autre et mettre les villages en communication avec les routes. Ce fut encore une bonne loi; car, auparavant, il y avait en France de belles grandes routes; mais les simples chemins étaient bien mauvais; beaucoup n'étaient que des sentiers, où l'on pataugeait dans la boue et les ornières quand il avait plu.

C'est au temps de Louis-Philippe que furent construits les premiers *chemins de fer* de France. Une loi de 1842 ordonna de construire des lignes, qui, partant de Paris, allèrent vers les frontières et vers la mer, en passant par les principales villes de France. Alors, les hommes et les marchandises circulèrent bien plus vite qu'auparavant. On fit beaucoup plus de choses en moins de temps, et le commerce et l'industrie prospérèrent.

III. La Politique étrangère — Conquêtes d'Algérie

La politique étrangère. — La Révolution de 1830 avait fait beaucoup de bruit en Europe. Partout où il y avait des peuples qui n'étaient pas contents de leurs gouvernements, ils espérèrent que la France allait venir à leur secours; mais, pour les secourir, il aurait fallu faire la guerre à tous les souverains de l'Europe. Le gouvernement s'y refusa. Les républicains et les révolutionnaires lui en voulurent. Il est vrai, d'ailleurs, que le gouvernement de Louis-Philippe ne fut pas très fier à l'égard des puissances étrangères. Le roi voulait absolument garder la paix.

L'indépendance de la Belgique. — Pourtant le gouvernement secourut la *Belgique.* Ce pays avait été réuni à la Hollande par les traités de 1815. Il voulait s'en séparer pour devenir indépendant. Il se révolta. Une armée française alla assiéger la ville d'*Anvers*, où les troupes hollandaises s'étaient enfermées. La ville fut prise. Les Belges élurent roi un prince allemand, Léopold de Saxe-Cobourg. Léopold épousa une fille de Louis-Philippe. *Ainsi la France eut l'honneur d'aider la Belgique à devenir une nation.*

Guerres en Algérie. — Pendant tout le règne de Louis-Philippe, la guerre dura en *Algérie*, où s'illustrèrent les ducs d'Orléans et d'Aumale, fils de Louis-Philippe.

Notre plus grand adversaire fut l'Arabe *Abd-el-Kader.* Il excita les Arabes à défendre leur religion et leur pays contre la France. Il était éloquent et brave. Les Arabes le suivirent dans les combats.

Après plusieurs années de guerre, il fut chassé de l'Algérie; mais il s'en alla au *Maroc*, et il décida l'empereur

de ce pays à nous faire la guerre. Le général *Bugeaud* battit les Marocains à la bataille de *l'Isly* (1844).

Trois ans encore, Abd-el-Kader se défendit; mais le duc d'Aumale s'empara, après un combat, de sa famille et de ses trésors. Abd-el-Kader fut fait prisonnier en 1847. Presque toute l'Algérie était conquise.



LE COMBAT DE SIDI-BRAHIM

Au fond, on aperçoit nos soldats formés en carré; autour d'eux tourbillonnent les cavaliers arabes qui essaient d'enfoncer le carré.

Le combat de Sidi-Brahim. — Pendant cette guerre, nos soldats ne furent pas toujours vainqueurs, mais ils furent toujours braves.

En septembre 1845, 80 chasseurs à pied furent entourés à *Sidi-Brahim* par des milliers d'ennemis. Ils se formèrent en carré pour résister, puis ils se réfugièrent dans un *marabout*, petite église arabe. Le marabout était entouré d'un mur bas. Sur chacun des côtés, 20 hommes se rangèrent.

Le caporal *Larayssière* fit un drapeau avec une ceinture rouge, une cravate bleue de troupier et un mouchoir

blanc; il alla le planter en haut du marabout. Le combat dura trois jours et trois nuits. Nos hommes n'avaient plus de cartouches.

Au lever du quatrième jour, ce qui restait de soldats saute par-dessus le mur, et court aux Arabes. A chaque pas, tombe un soldat. Les officiers sont tués. Le caporal Lavayssière prend le commandement. Lui et une quinzaine d'hommes parviennent à échapper. Le reste était mort.

Dans les villes et les villages de France, on racontait les combats d'Afrique. On était fier du courage de nos soldats, car on se souvenait toujours des guerres de la Révolution et de l'Empire.

IV. La Révolution de 1848

Opposition au gouvernement. — Depuis que Guizot était ministre, il n'y avait plus d'insurrections. La majorité des Chambres, composée de *conservateurs*, le laissa faire ce qu'il voulait. Mais il avait contre lui les libéraux et les républicains.

Les libéraux demandaient que le droit de voter fût accordé aux *capacités*, c'est-à-dire aux hommes instruits, même s'ils n'étaient pas riches et n'avaient pas le moyen de payer de fortes contributions pour devenir électeurs ou députés. Les républicains voulaient le *suffrage universel*, c'est-à-dire que tous les citoyens eussent le droit de voter. *Ils disaient que la Révolution française avait été faite, non pas pour deux à trois cent mille personnes, mais pour toute la nation française.*

Le gouvernement ne les écouta pas.

La révolution de 1848. — Les partisans de la réforme électorale se réunirent dans des banquets et firent des discours.

En février 1848, le gouvernement défendit un banquet qui devait se tenir à Paris. Alors, le 23 février, une foule s'attroupa sur les boulevards, et marcha en criant: « Vive la réforme! »

A un endroit où se trouvait un poste de soldats, quelqu'un tira un coup de pistolet. Les soldats tirèrent des coups de fusil. Des hommes furent tués. On mit leurs corps sur une charrette que l'on promena dans les rues, en criant: « Vengeons-les! Vengeons-les! » Pendant la nuit, des barricades s'élevèrent.

Le 24 février, les insurgés étaient maîtres de Paris.

Louis-Philippe abdiqua en faveur de son petit-fils, *le comte de Paris*, fils du duc d'Orléans mort quelques années auparavant.

La duchesse d'Orléans mena le comte de Paris à la Chambre des députés; mais les insurgés envahirent la Chambre. La duchesse et son fils durent se retirer.

La foule se rendit alors à l'Hôtel de Ville, et la République fut proclamée.

V. Les Lettres et les Arts

Les lettres et les arts. — Au temps de la Révolution et de l'Empire, il y avait eu de grands événements: la mort d'un roi sur l'échafaud, des guerres, des victoires, des défaites, la gloire et la chute de Napoléon. La France avait connu de grandes joies et de grandes tristesses. Quand un peuple est ainsi ému, des écrivains et des artistes expriment son émotion.



VICTOR HUGO

Les écrivains. — La France eut de grands poètes: *Victor*

Hugo, auteur des *Feuilles d'automne* et des *Chants du crépuscule*, et de drames, dont le plus célèbre est *Hernani; Lamartine*, auteur des *Méditations; Alfred de Musset*, auteur des *Nuits.*

Elle eut aussi de grands prosateurs: *Chateaubriand*, qui écrivit *Le Génie du Christianisme* et les *Mémoires d'Outre-Tombe; Michelet*, qui écrivit une *Histoire de France; Balzac et* Mme *George Sand*, auteurs de romans.

Artistes. — Pendant le même temps vécurent de grands peintres: *David*, premier peintre de l'empereur, dont le plus beau tableau représente le sacre de Napoléon; *Gros*, qui peignit le champ de bataille d'Eylau; *Delacroix*, célèbre par l'éclat de ses couleurs; *Ingres*, admiré pour la pureté de son dessin.

Le plus grand des sculpteurs fut *Rude*, auteur de la *Marseillaise* sculptée sur l'Arc de Triomphe.

Les savants. — *Arago* et *Le Verrier* furent de grands mathématiciens et astronomes; *Lacépède, Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, Élie de Beaumont, Flourens*, de grands naturalistes; *Ampère* et *Arago*, de grands physiciens; *Chevreul* et *Jean-Baptiste Dumas*, de grands chimistes.

Plusieurs belles inventions ont été faites en France: invention des *phares*, qui, placés au bord de la mer, envoient très loin des rayons de lumière pour éclairer les navigateurs; invention de la *bougie*, qui remplace l'incommode chandelle; invention de la *photographie.* La France a beaucoup contribué aux progrès de la télégraphie électrique et de la mécanique.

RÉSUMÉ

I. A l'avènement de *Louis-Philippe*, en *1830*, la constitution fut un peu modifiée; le *nombre des électeurs* fut légèrement *augmenté.* Le nouveau roi eut bien de la peine à gouverner: il avait à la fois contre lui les *républicains*, les *bonapartistes* et

les *légitimistes*. Il y eut à plusieurs reprises des *complots*, des *émeutes;* on essaya même de tuer le roi.

II. Louis-Philippe changea souvent de ministres, mais, à partir de 1840, il garda toujours le même: *Guizot*. Le gouvernement fit de très bonnes lois sur les *écoles*, les *routes*, les *chemins de fer*.

III. Il aida la *Belgique* à devenir indépendante. Le maréchal *Bugeaud* vainquit *Abd-el-Kader* et fit la *conquête de l'Algérie*.

IV. Des libéraux demandèrent une *réforme électorale*, qui donnerait aux capacités le droit de voter. Les républicains réclamaient le *suffrage universel*. Le gouvernement ne voulut faire aucune réforme. Le peuple de Paris s'insurgea. Louis-Philippe fut obligé de s'enfuir et la *République* fut proclamée le *24 février 1848*.

V. Au temps de la Restauration et de Louis-Philippe, il y eut en France de grands écrivains, de grands artistes et de grands savants.

24. LES PREMIERS CHEMINS DE FER

Les chemins de fer nous paraissent aujourd'hui tout naturels: il nous semble qu'ils ont toujours existé. Mais il y a à peine soixante ans, les chemins de fer excitaient encore l'étonnement et presque la crainte chez ceux qui les voyaient pour la première fois. Ce n'est qu'en 1832 qu'une véritable locomotive circula en France sur des rails. Beaucoup d'hommes, qui étaient cependant intelligents et instruits, ne croyaient pas à l'avenir des chemins de fer.

La première ligne qui ait réellement fonctionné en France fut celle de Paris à Saint-Germain; elle fut inaugurée en 1837. Cinq ans après les Chambres votèrent l'établissement d'un vaste réseau ferré qui avait son point de départ à Paris et pour points d'arrivée les villes les plus importantes de France. Aujourd'hui notre pays est sillonné en tout sens par les voies ferrées qui atteignent

un développement de plus de 46 000 kilomètres. Il n'a pas fallu un siècle pour obtenir ce merveilleux résultat qui est la meilleure preuve de l'esprit de travail et de la vitalité qui anime notre pays.



REVISION DU LIVRE VII



Questions d'examen

Dites comment Napoléon organisa sa cour et comment il gouverna. — Quelles guerres fit-il de 1804 à 1811? — Qu'est-ce que c'était que le *blocus continental?* — Quel était l'état de l'empire en 1811? — Racontez la campagne de Russie. — Racontez Waterloo.

A qui appartenait le pouvoir législatif d'après la Charte? — Qui nommait les membres de la Chambre des pairs? Qui élisait les députés? — Comment une loi était-elle votée? — Comment était voté le budget? — Quel était le caractère de Louis XVIII? — Que voulaient les ultras? — Qu'est-ce que la Congrégation? — Quel était le caractère de Charles X? — Quelle fut la cause de la Révolution de 1830?

Quel était le caractère de Louis-Philippe? — Quels partis eut-il à combattre? — Quelles grandes lois furent votées sous son règne? — Racontez des épisodes de la guerre d'Algérie. — Quelle fut la cause de la révolution de 1848? — Nommez les écrivains, les artistes et les savants les plus célèbres du temps de l'Empire, de la Restauration et de Louis-Philippe.



Sceau du roi Louis-Philippe

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

Vous avez vu au livre VI que la France, qui avait un maître absolu, le roi, en 1789, eut encore un maître absolu, l'empereur, en 1804. Pourtant elle avait fait une révolution pour n'avoir plus de maître.

Vous venez de voir au livre VII que la France, qui, en 1804, a renversé la république, l'a rétablie en 1848.

On dirait que la France ne sait pas ce qu'elle veut.

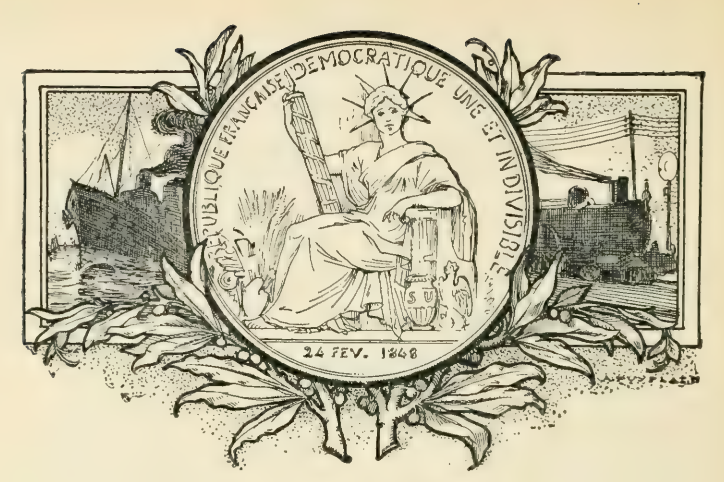
Mais réfléchissez bien. La France, pendant des centaines et des centaines d'années avant 1789, avait obéi à des rois. Elle avait l'habitude de se laisser gouverner.

C'est beaucoup plus commode de se laisser gouverner que de se gouverner soi-même. Quand on se laisse gouverner, on n'a qu'à faire ce qu'on vous dit. Quand on se gouverne soi-même, il faut penser à ce qu'on fera, délibérer, se décider, se donner de la peine.

Il faut beaucoup de temps à un peuple pour apprendre à se gouverner lui-même.

Pensez au temps qu'il a fallu pour établir la monarchie absolue comme elle était au temps de Louis XIV. Il a fallu des centaines et des centaines d'années.

Il n'est donc pas étonnant que la première République ait vécu si peu de temps. Il n'est pas étonnant non plus que la seconde République, commencée en février 1848, ait duré très peu de temps aussi.



Sceau de la 2e République

LIVRE VIII

DE 1848 A NOS JOURS

CHAPITRE XXV

LA SECONDE RÉPUBLIQUE (1848–1851)

I. L'Établissement de la République. Les Journées de Juin

Le Gouvernement provisoire. — Pour donner une nouvelle constitution à la France, il fallait réunir une Assemblée nationale constituante. En attendant, la France fut gouvernée par un *Gouvernement provisoire.*

Les principaux membres de ce gouvernement furent le grand savant *Arago*, le poète *Lamartine*, le socialiste *Louis Blanc*, l'ouvrier *Albert.*

Ce gouvernement ordonna que les députés à l'Assem-

blée seraient élus par tous les citoyens français âgés de vingt et un ans, c'est-à-dire par le *suffrage universel*.

L'Assemblée constituante. — L'*Assemblée constituante*, élue en avril 1848, commença par confirmer la proclamation de la République. Ce jour-là, une grande foule se réunit devant le palais où siégeaient les députés. Les députés sortirent et se placèrent sur les marches. Ils



PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE (LE 4 MAI 1848)

crièrent sept fois: « Vive la République! » Et la foule répondit sept fois: « Vive la République! »

Dans toute la France on fit des fêtes en l'honneur de la République. Les paysans, même dans les plus petits villages, plantèrent un arbre, qu'on appela *arbre de la liberté*.

Inquiétudes et troubles. — Mais bientôt l'inquiétude commença. Les propriétaires et les patrons avaient peur des idées socialistes. Des usines et des magasins furent fermés. La misère se déclara. Les ouvriers de Paris demandèrent à l'État de les nourrir. Le gouvernement fit ouvrir des *ateliers nationaux* pour donner de l'ouvrage

à ceux qui n'en avaient pas. Cent mille hommes s'y présentèrent. On ne sut quoi leur donner à faire, et, chaque jour, il fallait payer le salaire de ces cent mille hommes. Comme il était impossible de continuer, le gouvernement ferma les ateliers nationaux.

Les journées de juin. — Alors les ouvriers s'insurgèrent. Dans tous les quartiers populaires, surtout au faubourg Saint-Antoine, ils élevèrent des barricades. Le gouvernement donna le commandement des troupes au général Cavaignac. Une terrible bataille dura quatre jours. Sept généraux furent tués ou blessés; l'archevêque de Paris, qui alla prêcher la paix devant les barricades, tomba frappé d'une balle. Plusieurs milliers d'insurgés périrent. Un grand nombre furent déportés dans les colonies.

II. La Présidence de Louis-Napoléon. Le Coup d'État du 2 Décembre 1851

La constitution. Louis-Napoléon président de la République. — L'Assemblée vota la constitution. Elle décida que le pouvoir législatif appartiendrait à une assemblée appelée *législative*, élue par le suffrage universel pour trois ans, et le pouvoir exécutif à un président, élu aussi par le suffrage universel, mais pour quatre ans.

Deux candidats à la présidence se présentèrent; le général Cavaignac, et le prince Louis-Napoléon Bonaparte. Cavaignac eut un million et demi de voix. Louis-Napoléon en eut cinq millions et demi (10 décembre 1848).

L'*Assemblée législative* remplaça la Constituante en mai 1849.

Le prince président. — Les députés à la Législative étaient en majorité des royalistes. La France les avait

élus parce qu'elle avait été effrayée par les journées de juin. Ils espéraient rétablir la royauté. Le prince président voulut rétablir l'empire.

Il avait été élu président parce qu'il s'appelait Napoléon. On se souvenait toujours de l'empereur. Beaucoup des anciens soldats de l'empire vivaient encore. Ils racontaient les batailles d'autrefois; des poèmes et des chansons célébraient la gloire impériale. On les lisait à la veillée dans les campagnes.



LA LECTURE D'UN ALMANACH IMPÉRIALISTE

Le petit-fils lit à haute voix un almanach où sont racontées des histoires de Napoléons. Un buste de l'empereur est placé sur la cheminée.

Louis-Napoléon était très aimé dans l'armée. Quelquefois, quand il passait une revue, les soldats criaient: « Vive l'empereur! »

Il avait beaucoup de partisans dans la bourgeoisie, qui avait de plus en plus peur de la république.

Il en avait aussi dans le clergé, parce qu'il avait envoyé une armée à Rome pour y ramener le pape, qui avait été chassé par des insurgés.

Les ouvriers n'aimaient plus la république depuis les journées de juin. La république ne faisait rien pour eux. Et puis, l'Assemblée législative avait décidé que, pour être électeur, il fallait avoir résidé deux ans au moins dans

le même endroit. Mais les ouvriers, souvent obligés de se déplacer pour chercher du travail, ne restent pas souvent à la même place si longtemps. Par cette loi, près de trois millions de Français furent privés du droit de vote. L'Assemblée législative était donc impopulaire.

Le président et l'Assemblée. — D'après un article de la constitution, le président de la République, quand il avait fini ses quatre années de présidence, ne pouvait pas être réélu. Louis-Napoléon demanda à l'Assemblée de supprimer cet article, afin qu'il eût le droit de se représenter en 1852. L'Assemblée refusa. Alors il résolut de faire un *coup d'état,* c'est-à-dire un coup de force contre la constitution.

Le 2 Décembre 1851. — Dans la nuit du 1er au 2 décembre 1851, il fit arrêter les députés qu'il craignait le plus. Des affiches annoncèrent que l'Assemblée était dissoute. Le 3 décembre, quelques barricades furent élevées au faubourg Saint-Antoine. Sur une de ces barricades, un député, *Baudin*, fut tué. Le 4, sur les boulevards, des régiments tirèrent sur la foule. La résistance cessa.

Un grand nombre de républicains furent emprisonnés, et quelques-uns fusillés. Dans les départements, ceux qui essayèrent de résister furent jugés par des tribunaux institués exprès pour cela. Dix mille hommes furent déportés dans les colonies. Pourtant la masse de la nation approuva le coup d'état. Une constitution qui donnait à Louis-Napoléon la présidence pour dix ans fut acceptée par plus de sept millions de *Oui*.

L'empire rétabli. — L'année d'après, le rétablissement de l'empire fut voté par un nombre de suffrages plus grand encore.

Encore une fois, la France, effrayée par les dangers de la liberté, se donnait un maître.

RÉSUMÉ

I. Le 24 février *1848*, un gouvernement provisoire proclama la *République;* il ordonna que les députés seraient élus par le ***suffrage universel.***

Les *idées socialistes* inquiétèrent la bourgeoisie. Les ouvriers qui souffraient de la misère s'insurgèrent en *juin 1848;* mais ils **furent vaincus après une terrible bataille.**

II. L'*Assemblée constituante* donna le pouvoir législatif à une *Assemblée législative*, élue par le suffrage universel, et le pouvoir exécutif à un *Président*, élu de la même façon. *Louis-Napoléon Bonaparte* fut élu président le 10 décembre *1848*.

Il fit un *coup d'état* le *2 décembre 1851*. En *1852* l'*empire* fut **rétabli.**

25. LAMARTINE A L'HÔTEL DE VILLE

Lamartine n'était pas seulement un grand poète: c'était aussi un grand orateur et un grand citoyen. Porté au pouvoir en 1848 par les vœux de la nation tout entière, il se montra digne de la confiance de ses concitoyens. *Il fit proclamer la République*, mais en même temps, avec un courage qui ne se démentit pas un seul instant, il tint tête aux factieux et aux exaltés qui compromettaient le nouveau régime en troublant la tranquillité publique. La plus belle journée de sa vie politique fut celle où, debout sur les marches de l'Hôtel de ville, en face d'une foule furieuse, il refusa d'accepter pour la France le drapeau rouge qu'on voulait lui imposer. Il eut alors un mouvement d'éloquence admirable. « Citoyens, s'écria-t-il, vous pouvez faire violence au gouvernement, vous pouvez lui commander de changer le drapeau de la nation et le nom de la France. Si vous êtes assez mal inspirés et assez obstinés dans votre erreur pour lui imposer une république de parti et un pavillon de terreur, le gouvernement, je le sais, est aussi décidé que moi-même

à mourir plutôt que de se déshonorer en vous obéissant. Quant à moi, jamais ma main ne signera ce décret. Je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang et vous devriez le répudier plus que moi, car le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple, en 1791, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie. »

Ces paroles patriotiques, lancées d'une voix vibrante, calmèrent les fureurs de la foule. De longues acclamations s'élevèrent, et le drapeau rouge, jeté à terre par ceux mêmes qui le portaient, fut remplacé par le drapeau tricolore, le seul drapeau véritablement français, celui qui depuis la Révolution a consacré toutes nos gloires et abrité toutes nos infortunes.


Broderies d'un drapeau (Napoléon III)

CHAPITRE XXVI

LE SECOND EMPIRE — NAPOLÉON III

I. — Toute-Puissance de l'Empereur. La Guerre de Crimée

Pouvoir absolu de l'empereur. — D'après la constitution de 1852, le pouvoir législatif appartenait à deux Chambres: l'une s'appelait le *Sénat*, et l'autre le *Corps législatif*. Mais le Sénat était dévoué à l'empereur parce que c'était lui qui nommait les sénateurs. Les membres du Corps législatif étaient élus par le suffrage universel; mais le gouvernement faisait nommer les candidats qui lui plaisaient.

Un journal ne pouvait être publié que si le gouvernement le permettait, et, s'il disait des choses désagréables, il était supprimé.

La guerre de Crimée. — L'empereur fit donc tout ce qu'il voulut. Il avait promis qu'il ne ferait pas la guerre. Il avait dit: « L'empire, c'est la paix. » Pourtant la France fut en guerre pendant la plus grande partie de son règne.

La Russie voulait détruire l'empire turc et s'emparer de Constantinople. Si elle l'avait fait, elle serait devenue trop puissante. La France et l'Angleterre, pour l'en empêcher, lui déclarèrent la guerre en 1854.

Sébastopol. — On se battit surtout en *Crimée*, qui est une presqu'île de la mer Noire au sud de la Russie. Il y avait sur la côte de Crimée une ville bien fortifiée, qui était en même temps un grand port de guerre, *Sébastopol.* Une armée de Français et d'Anglais fut débarquée en Crimée en 1854. Victorieuse à la bataille de l'*Alma*, elle s'établit sous les murs de *Sébastopol.* Une flotte anglo-française prit position devant le port.

C'est à l'automne de l'année 1854 que le siège commença. L'hiver passa, puis presque tout l'été. Nos soldats supportèrent avec un admirable courage les fatigues, les misères et les dangers de ce siège. Non moins admirable fut le courage des Russes. Enfin, le 8 septembre 1855, le général *Pélissier*, commandant de l'armée française, donna l'ordre de prendre d'assaut la tour *Malakoff*, qui était le principal point de la défense. Elle fut prise par le général *Mac-Mahon.* Les Russes abandonnèrent Sébastopol.

La paix fut signée avec la Russie à *Paris*, en 1856.

II. Guerre d'Italie — Guerres lointaines. Les Événements de 1866 en Allemagne

La situation de l'Italie. — La seconde guerre faite par Napoléon III fut la guerre d'Italie.

D'après des traités conclus en 1815, l'Autriche possédait en Italie la Lombardie et la Vénétie. Le reste était partagé entre plusieurs princes, dont les principaux étaient le roi de *Piémont*, qui possédait le *Piémont*, l'île de *Sardaigne*, *Nice* et la *Savoie;* le *pape*, qui possédait les *États de l'Église;* le roi de *Naples*, qui possédait ce qu'on appelait le *royaume des Deux-Siciles*, c'est-à-dire le sud de l'Italie et l'île de Sicile.

Dans toute l'Italie, des patriotes rêvaient de chasser l'Autriche de la Lombardie et de la Vénétie.

Cavour et Victor-Emmanuel. — Mais les princes italiens étaient les humbles alliés de l'Autriche, à l'exception du roi de Piémont, qui la détestait. En 1858, ce roi était *Victor-Emmanuel*. Son ministre, *Cavour*, était un très habile homme et un grand patriote. Le roi et Cavour avaient l'ambition de prendre aux Autrichiens la Lombardie et la Vénétie. Mais ils ne pouvaient le faire avec



ENTRÉE DES FRANÇAIS A MILAN, EN 1859

Des femmes italiennes apportent des bouquets de fleurs aux officiers qui précèdent l'empereur Napoléon III et le roi Victor-Emmanuel.

leurs seules forces. Ils demandèrent le secours de la France.

Napoléon III n'aimait pas les traités de 1815, parce qu'ils rappelaient la victoire de l'Europe sur son oncle Napoléon Ier. Il aimait l'Italie où il avait vécu pendant une partie de sa jeunesse. Il écouta Cavour lorsque celui-ci vint en France causer avec lui. Les deux gouvernements s'entendirent.

Guerre d'Italie (1859). — Au printemps de 1859, la guerre commença. Une armée française commandée par Napoléon III alla au secours de Victor-Emmanuel attaqué par les Autrichiens. Elle fut victorieuse à *Magenta* et à *Solférino*, et chassa les Autrichiens de la Lombardie.

Par le traité de *Villafranca*, en 1859, l'Autriche céda la Lombardie à la France, qui la donna à Victor-Emmanuel.

Ainsi *la France eut l'honneur de délivrer la Lombardie.*

Réunion à la France de la Savoie et de Nice. — En récompense des services que la France lui avait rendus, Victor-Emmanuel donna la Savoie et Nice à la France; mais on demanda aux habitants de ces pays s'ils voulaient être Français. Ils votèrent, et ils répondirent: *Oui.*

La Savoie et Nice ont donc été réunies à la France, parce qu'elles ont bien voulu devenir françaises.



ITALIE AVANT 1860

Le royaume d'Italie. — Les patriotes italiens, qui avaient pour chef *Garibaldi*, résolurent de détrôner tous les princes qui régnaient en Italie, excepté Victor-Emmanuel. Le roi de Naples fut chassé de ses États; le pape perdit tous les siens, excepté la ville de Rome, où il y avait une garnison française depuis le temps de l'expédition de Rome en 1849. Les Italiens demandaient que la garnison française

quittât Rome, et que cette ville devînt la capitale de l'Italie. Ils prétendaient aussi chasser les Autrichiens de la Vénétie.

Napoléon III ne voulut pas recommencer la guerre contre l'Autriche pour délivrer la Vénétie, ni abandonner le pape, parce qu'il aurait mécontenté les catholiques de France. Les libéraux en France et les patriotes en Italie le lui reprochèrent. Il commença d'être très embarrassé.

Guerres lointaines. — Dans toutes les parties du monde la France faisait la guerre.

En Afrique, la conquête de l'Algérie continua.

En Asie, une petite armée française alla protéger les chrétiens de Syrie que les mahométans voulaient massacrer. — Plusieurs expéditions en Indo-Chine obligèrent l'empereur d'*Annam* à nous céder une grande partie de la *Cochinchine*.

Expédition du Mexique. — En Amérique, la France fit la désastreuse guerre du *Mexique*.

La république du Mexique était en révolution; les commerçants étrangers étaient maltraités.

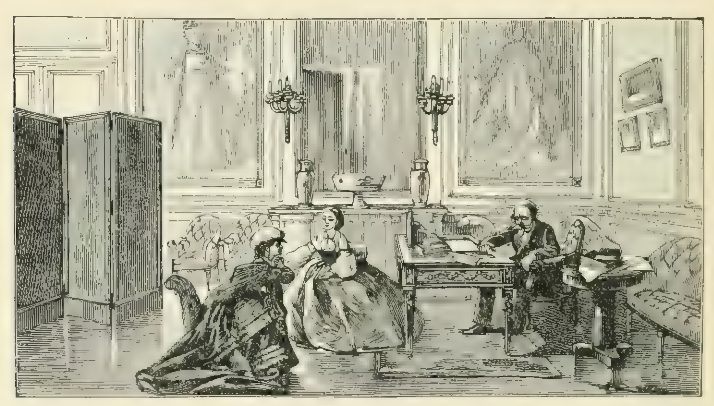
La France, l'Angleterre et l'Espagne exigèrent que leurs commerçants fussent payés des dommages qu'on leur avait faits. Les Mexicains offrirent une indemnité; l'Angleterre et l'Espagne s'en contentèrent, mais pas la France. La guerre du Mexique commença.

Une armée française entra à Mexico en 1863. Napoléon III imagina de faire du Mexique un empire et d'en donner la couronne à Maximilien, frère de l'empereur d'Autriche. Les patriotes mexicains ne voulurent pas obéir à un étranger.

Napoléon III eut beau envoyer de nouvelles troupes; il aurait fallu, pour soumettre ce vaste pays, une immense armée. En Amérique, la république des États-Unis se

fâchait de voir établir près d'elle un empire fondé par des Européens. Elle exigeait que nos troupes fussent rappelées. L'impératrice du Mexique vint prier Napoléon III de ne pas abandonner son mari. Elle pria, supplia, pleura. Napoléon III ne put lui accorder ce qu'elle demandait. Nos troupes furent rappelées. Maximilien fut pris et fusillé en 1867. L'impératrice du Mexique devint folle.

Les événements de 1866. — Pendant ce temps, des choses graves se passaient en Allemagne.



L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE IMPLORANT L'EMPEREUR NAPOLÉON III A SAINT-CLOUD

L'Allemagne était divisée en plus de trente États, dont les plus grands étaient l'Autriche et la Prusse. Des patriotes allemands désiraient avec passion que l'Allemagne fût réunie en un seul État et devînt ainsi une grande nation.

L'Autriche ne voulait pas de changements, car la plupart des princes allemands lui obéissaient, et elle était vraiment la maîtresse de l'Allemagne.

Victoire de la Prusse sur l'Autriche (1866). — La Prusse était mécontente de cette supériorité de l'Autriche, et c'est pourquoi les patriotes allemands espéraient que c'était elle qui ferait l'unité de l'Allemagne.

Bismarck, ministre du roi de Prusse Guillaume Ier, résolut d'employer tous les moyens pour avoir la guerre avec l'Autriche. Il fit de vagues promesses à Napoléon III pour que ce dernier promît de le laisser faire. Il s'allia avec Victor-Emmanuel.

Victor-Emmanuel était devenu roi de toute l'Italie excepté Rome et la Vénétie. A Rome, une garnison française défendait le pape. La Vénétie appartenait toujours à l'Autriche.

C'est pour avoir la Vénétie que Victor-Emmanuel s'allia avec la Prusse et déclara la guerre à l'Autriche en 1866. Les Italiens furent battus, mais les Prussiens battirent complètement les Autrichiens à *Sadowa*, en Bohême.

Les Italiens eurent tout de même la Vénétie, et les Prussiens devinrent les maîtres de l'Allemagne.

Inquiétudes en France. — Napoléon III n'avait pas prévu ce qui était arrivé. Il n'avait rien fait pour empêcher la Prusse de devenir une grande puissance redoutable.

III. Le Gouvernement de Napoléon III

Commerce et industrie. — La France s'enrichit pendant le règne de Napoléon III. Le commerce fut aidé par de nouveaux chemins de fer, de nouvelles lignes télégraphiques et par la création de grandes banques, comme le Crédit foncier, le Crédit mobilier et le Crédit agricole.

Napoléon III s'intéressa aux classes ouvrières. Pour permettre aux ouvriers de discuter leurs intérêts avec

les patrons, une loi leur accorda le droit de se mettre en *grève*, c'est-à-dire de s'entendre pour cesser le travail.

Pour venir en aide aux malheureux, on créa ou améliora des hôpitaux, des orphelinats, des salles d'asile.

Victor Duruy. — Un grand ministre de l'instruction publique, *Duruy*, entreprit de réformer toute l'éducation nationale. Il donna aux savants des laboratoires et des bibliothèques pour qu'ils pussent y travailler. Il créa de nombreuses écoles primaires de filles. Il aurait voulu que l'enseignement populaire fût gratuit et obligatoire. Il créa des cours d'adultes et des milliers de bibliothèques populaires. L'admirable dévouement des instituteurs le seconda.

L'empire libéral. — Mais les grandes fautes commises dans la politique extérieure, la guerre du Mexique et les changements survenus en Allemagne avaient mécontenté la France.

Chaque fois qu'il y avait des élections nouvelles, le nombre des députés de l'opposition augmentait.

En 1869, Napoléon III se décida à rendre à la France une partie des libertés qu'il lui avait enlevées par le coup d'état de 1851.

Peu de temps après commença la grande guerre avec la Prusse.

IV. La Guerre contre L'Allemagne

La déclaration de guerre (juillet 1870). — On apprit au mois de juillet 1870 que l'Espagne, qui se trouvait en république, avait décidé de rétablir la royauté et de faire roi *Léopold*, cousin du roi de Prusse. Léopold accepta la couronne qu'on lui offrait. Un Prussien allait devenir roi d'Espagne.

L'émotion fut grande en France. Napoléon III de-

manda au roi de Prusse, Guillaume Ier, que le prince Léopold renonçât à devenir roi d'Espagne. Léopold renonça. Il semblait que tout fût fini. Mais il y avait chez nous un parti qui voulait la guerre, parce qu'il espérait que l'empereur serait vainqueur et que l'empire redeviendrait populaire et puissant. L'empereur se laissa conduire par ce parti. Il demanda au roi de Prusse de déclarer que jamais à l'avenir il ne permettrait à Léopold d'aller régner en Espagne. Le roi de Prusse refusa.



PORTRAIT DE BISMARCK

Quand ce portrait a été fait, Bismarck avait environ soixante ans. Il porte l'uniforme de général prussien.

Bismarck raconta que le roi de Prusse avait offensé notre ambassadeur par la manière dont il lui avait parlé. Ce n'était pas vrai; mais, en France, les partisans de la guerre crièrent que la France avait été insultée en la personne de son ambassadeur, et qu'il fallait se battre. Au Corps législatif, ils eurent la majorité. La guerre fut déclarée en juillet 1870.

La guerre. — La France n'était pas prête. Nous n'avions pas le service militaire obligatoire qui existait depuis longtemps en Prusse. Notre armée était beaucoup moins nombreuse que celle de la Prusse et des États allemands qui s'étaient joints à elle. Elle était moins bien commandée. Nos généraux et nos officiers étaient moins instruits que ceux de la Prusse, qui, depuis longtemps, étudiaient la guerre qu'ils feraient un jour en France, s'y préparaient et s'y entraînaient. Nos forteresses

étaient mal armées; nos canons ne valaient pas ceux des Prussiens.

Les premières défaites. — Nos troupes étaient partagées en plusieurs corps, éloignés les uns des autres, le long de la frontière de l'Est. Le maréchal de *Mac-Mahon* était à l'avant-garde, au nord de Strasbourg. Dans les premiers jours du mois d'août, une armée plus forte que la sienne l'attaqua à *Reichshoffen.* Malgré la bravoure de nos soldats, il fallut battre en retraite; mais l'ennemi suivait de près. Le maréchal commanda au 8e régiment de cuirassiers de charger pour l'arrêter. Le régiment partit au galop. Il fut détruit presque tout entier; mais l'armée put se retirer. Après cette défaite, l'Alsace fut envahie par l'ennemi.

Le même jour, un autre corps d'armée fut battu à *Forbach.* La Lorraine fut envahie.

Les batailles autour de Metz. — L'empereur et la principale armée se trouvaient à Metz. Napoléon III avait cédé le commandement au maréchal *Bazaine.* De tous côtés, les Allemands entourèrent l'armée de Metz.

De grandes batailles furent livrées, à *Borny*, à *Gravelotte*, à *Rezonville*, à *Saint-Privat.* Mais le maréchal ne fit pas l'effort nécessaire pour passer à travers les ennemis. L'empereur ayant quitté l'armée pour se rendre à Châlons, Bazaine voulut rester à Metz, maître de ses soldats, et attendre les événements, pour en tirer profit. Il trahissait la France.

Sedan. — Cependant une nouvelle armée française s'était réunie à Châlons-sur-Marne. Mac-Mahon la commandait. Elle se mit en marche vers Metz pour délivrer Bazaine. Mais elle marcha lentement. Une armée allemande obligea Mac-Mahon à reculer jusqu'à *Sedan.* Une autre armée allemande rejoignit la première. Notre armée se trouva enveloppée dans la vallée de Sedan.

Les collines environnantes étaient occupées par l'artillerie prussienne.

La mitraille écrasa nos soldats. Mac-Mahon fut blessé. La bataille était sans espoir. Notre cavalerie, commandée par le général *Margueritte*, fit des charges héroïques, mais ne put forcer le passage.

L'empereur se rendit au roi de Prusse. L'armée entière fut prisonnière (2 septembre 1870).

Le 4 Septembre. — Ce fut dans toute la France une grande douleur. On pleurait en recevant les affreuses nouvelles. Il y eut aussi une grande colère contre le gouvernement impérial. Une foule envahit la Chambre des députés. La *République* fut proclamée le 4 septembre 1870.

RÉSUMÉ

I. *Napoléon III* fut d'abord un *souverain* absolu.

Avec l'alliance de l'Angleterre, il fit la guerre à la *Russie*, qui voulait s'emparer de Constantinople. Après la prise de *Sébastopol*, en *Crimée*, la paix fut signée à *Paris*, en *1856*.

II. Depuis 1815, les Autrichiens possédaient en Italie la Lombardie et la Vénétie. Le roi de *Piémont* voulait chasser d'Italie les Autrichiens. Napoléon III fit alliance avec lui et battit les *Autrichiens* en *1859* à *Magenta* et à *Solférino*. Le Piémont reçut la Lombardie et il donna à la France la *Savoie* et le *Comté de Nice*.

Napoléon III fit au *Mexique* une guerre désastreuse. Pendant ce temps, la *Prusse*, dirigée par *Bismarck*, battit l'Autriche, et devint *maîtresse de l'Allemagne* (*1866*).

III. Ces événements mécontentèrent l'opinion publique en France. D'ailleurs, bien que le pays fût prospère, l'opinion ne voulait plus d'un souverain absolu. En *1860*, l'empereur accorda quelques libertés.

IV. En *1870,* le roi de Prusse voulut faire roi d'Espagne un de ses parents; la France protesta, et la guerre éclata avec l'Allemagne.

Nos armées, trop peu nombreuses et mal commandées, furent battues à *Reichshoffen* et à *Forbach.* Bazaine se laissa enfermer dans *Metz.*

Une autre armée fut faite prisonnière à *Sedan,* le 2 septembre *1870.* Le *4 septembre,* la *République* fut proclamée à Paris.

26. BISMARCK

M. de Bismarck a fait beaucoup de mal à notre pays. Il lui a enlevé deux provinces, l'Alsace et la Lorraine. Mais il faut savoir rendre justice à ses plus cruels ennemis. M. de Bismarck a été un grand ministre et il a fait en Prusse, au 19e siècle, ce que Frédéric II avait fait cent ans plus tôt.

M. de Bismarck est né dans le Brandebourg, le 1er avril 1815. C'était le fils d'un petit gentilhomme qui avait fait la campagne de France en 1792. Lui-même, après avoir fait ses études, séjourna quelque temps dans ses terres. Mais la culture était une occupation qui convenait peu à ses goûts. Il se fit nommer député, et à partir de ce moment, il se donna tout entier aux affaires politiques. Grâce à l'amitié que lui portait Guillaume Ier, il devint ministre en 1862. A cette époque, il était encore peu connu: mais l'Europe entendit bientôt parler de lui. Confiant dans l'armée prussienne qui était bien organisée et bien commandée, il engagea successivement son pays dans trois guerres qui toutes les trois furent heureuses: la *guerre de Danemark,* la *guerre d'Autriche* et la *guerre de France.*

Le résultat de ces trois guerres fut la constitution de l'unité allemande. Le roi de Prusse, Guillaume Ier, fut proclamé empereur d'Allemagne à Versailles, le 18 jan-

vier 1871. On comprend que Bismarck soit devenu populaire parmi ses compatriotes. Mais il ne faut pas oublier que sa politique a été une politique de ruse, de faussetés et de violences; il l'a lui-même appelée la politique *par le fer et par le feu.* Il a fait tuer des milliers de soldats pour assouvir son ambition et il a arraché à la France l'Alsace et la Lorraine qui ne voulaient pas devenir allemandes. Il a dit un jour: « *La force prime le droit* ». Mais il s'est trompé et la victoire de la France, en 1919, a prouvé que, dans l'histoire des peuples, il vient toujours un moment où *le droit prime la force.*



Médaille de député sous Napoléon III


Monument élevé à la Défense Nationale.

CHAPITRE XXVII

LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

I. La Fin de la Guerre contre l'Allemagne

Le Gouvernement de la Défense nationale. — Le 4 septembre 1870, les députés républicains de la Seine formèrent un gouvernement qu'on appela Gouvernement de la *Défense nationale;* il fut présidé par le général *Trochu.* La situation était terrible. Notre principale armée était enfermée dans Metz. L'armée de Sedan était prisonnière en Allemagne. Les Allemands arrivèrent sous les murs de Paris le 19 septembre 1870. Il semblait qu'il ne fût pas possible de se défendre.

Un des membres du gouvernement, *Jules Favre*, fut envoyé auprès de Bismarck. Il parla de paix; mais, pour faire la paix, le roi de Prusse exigeait que la France cédât l'Alsace et la Lorraine. Jules Favre déclara qu'elle ne voulait céder ni une pierre de ses forteresses, ni un pouce de son territoire.

La guerre en province. — *Gambetta*, qui était aussi membre du gouvernement, s'échappa de Paris en ballon pour aller organiser la défense en province. Il y eut alors un second gouvernement qui s'établit à Tours. Un

ingénieur, *Freycinet*, travailla avec Gambetta à former de nouvelles armées. *Ces deux hommes eurent l'honneur de ne pas désespérer de la Patrie alors que tout paraissait perdu.*

Armée de la Loire. — Une armée organisée sur les bords de la Loire fut bientôt prête à marcher vers Paris. Elle fut victorieuse à *Coulmiers.*



DÉPART DE GAMBETTA EN BALLON PENDANT LE SIÈGE DE PARIS, LE 10 OCTOBRE 1870

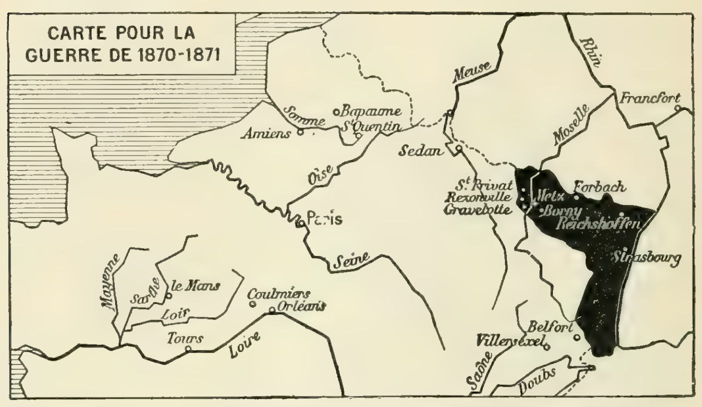
Mais, à la fin d'octobre, Bazaine s'était rendu. Toute son armée fut faite prisonnière et conduite en Allemagne. Aussitôt, l'armée allemande qui avait assiégé Bazaine marcha vers la Loire.

Ainsi, presque toutes nos vieilles troupes étaient perdues pour nous. Nos armes, nos fusils, nos canons avaient été pris par l'ennemi. Il fallut se procurer de nouvelles armes, appeler de nouveaux soldats, les instruire en quelques semaines et les faire marcher contre les troupes allemandes victorieuses. Et l'hiver vint, qui fut très rude.

Tout le monde fit son devoir. Il n'y a peut-être pas un pays au monde qui aurait montré tant de courage dans une

situation pareille. Même ceux qui n'espéraient pas la victoire croyaient que l'honneur commandait de nous battre encore, et qu'il faut toujours obéir quand l'honneur commande.

Les défaites. — La victoire était impossible. Le général Chanzy, qui commandait l'armée de la Loire, fut obligé de se retirer vers l'Ouest. Il fut battu au *Mans* en janvier 1871.



La région teintée de noir est la partie du territoire enlevée à la France par l'Allemagne en vertu du traité de Francfort.

Dans le Nord, une armée commandée par le général Faidherbe fut victorieuse à *Bapaume*, mais vaincue à *Saint-Quentin* en janvier 1871.

Une troisième armée, commandée par *Bourbaki*, marcha vers l'Est; elle devait débloquer Belfort assiégé par les Allemands, puis entrer en Alsace. Elle fut victorieuse au combat de *Villersexel*, mais obligée bientôt de se réfugier en Suisse où elle fut désarmée.

Paris se rend. — Paris se défendait toujours. Plusieurs fois les troupes enfermées dans la ville attaquèrent l'ennemi; mais elles furent repoussées. Paris était séparé

du reste de la France par l'ennemi. On ne communiquait plus avec les départements que par des pigeons voyageurs.

Les vivres commencèrent à manquer. On fabriqua un mauvais pain noir; on mangea des chevaux, des chiens, des chats, des rats. Beaucoup d'enfants et de vieillards périrent à cause de la mauvaise nourriture. Une épidémie de petite vérole noire fit beaucoup de victimes. Pourtant on gardait l'espoir. On attendait l'arrivée d'une armée qui percerait les lignes prussiennes. Mais quand toutes les armées en province eurent été vaincues, il fallut bien se rendre. Paris se rendit le 29 janvier 1871.



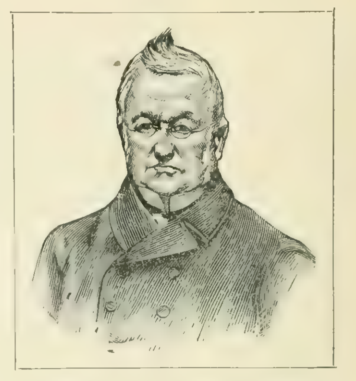
LA QUEUE AUX BOUCHERIES PENDANT LE SIÈGE DE PARIS

Par sa longue résistance et par ses souffrances, Paris a sauvé son honneur.

Le gouvernement de la Défense nationale reconnut alors qu'il était impossible de continuer la guerre.

II. La Paix de Francfort — Alsace-Lorraine

La paix de Francfort. — Les électeurs furent convoqués pour nommer une *Assemblée nationale.* Comme l'ennemi occupait le nord de la France, cette assemblée se réunit à *Bordeaux.* Elle nomma *Thiers* chef du pouvoir exécutif. Le 1er mars, Thiers signa avec Bismarck un traité préliminaire qui devint quelques semaines plus tard le traité de *Francfort.*



PORTRAIT DE M. THIERS

Thiers lut en pleurant à l'Assemblée les conditions de paix que les vainqueurs nous imposaient. Il fallut payer cinq milliards; mais cela n'était rien. Il fallut céder une partie de la Lorraine et l'Alsace, moins le territoire de *Belfort.*

L'Alsace-Lorraine. — *L'Alsace était française depuis plus de deux cents ans, la Lorraine depuis plus de cent ans. Elles aimaient la France tout autant que l'aimaient les pays qui étaient français depuis toujours.*

Même, elles l'aimaient peut-être davantage, parce qu'elles étaient situées à la frontière, près de l'ennemi.

L'Allemagne les avait prises sans leur demander si elles voulaient devenir allemandes. Lorsque la France avait acquis Nice et la Savoie, ç'avait été du consentement des habitants. La France ne croit pas qu'on ait le droit de traiter des hommes comme des bêtes, qui changent de maîtres, sans qu'on les consulte.

III. La Guerre civile

La guerre civile. — Nous n'étions pas au bout de nos malheurs. La guerre contre les Allemands était à peine finie quand une guerre entre Français commença.

Les esprits étaient très troublés à Paris à la fin du siège. Des patriotes étaient exaspérés par nos défaites. Beaucoup de républicains se défiaient de l'Assemblée nationale, qui était venue de Bordeaux à Versailles, et qui semblait disposée à rétablir la royauté. Des révolutionnaires voulaient changer toute la société. Enfin, il y avait à Paris, comme dans toutes les grandes villes, des hommes qui aimaient le désordre et les violences.

En mars 1871, les Parisiens nommèrent un gouvernement révolutionnaire qui s'appela la *Commune*.

Le second siège. — Un second siège commença. Cette fois, ce fut une armée française qui assiégea Paris. *Mac-Mahon* la commanda.

L'armée entra dans Paris le 21 mai. Les insurgés se défendirent derrière les barricades. Ce fut une affreuse guerre de rues. Vaincus, les insurgés fusillèrent l'archevêque de Paris et plusieurs autres personnes que la Commune avait emprisonnées.

Les insurgés incendièrent des maisons et des monuments. L'*Hôtel de Ville* et le palais des *Tuileries* furent brûlés.

Les Allemands occupaient encore les environs de Paris. Ils entendirent avec joie la fusillade et la canonnade. La nuit, ils regardèrent la flamme et la fumée des incendies. La France semblait se détruire elle-même dans un accès de folie furieuse.

Beaucoup de soldats périrent pendant la bataille dans les rues. Un plus grand nombre de Parisiens furent tués en combattant ou après un jugement de conseil de guerre. La répression fut terrible.

L'année terrible, c'est le nom que Victor Hugo a donné à cette année qui vit la guerre étrangère et cette criminelle guerre civile faite sous les yeux de l'étranger. Ce fut un des moments les plus tristes de toute notre histoire.

IV. L'Établissement de la République

Les partis à l'Assemblée nationale. — Après ces grandes crises, la France ne savait pas ce qu'elle allait devenir.

La majorité de l'Assemblée voulait rétablir la royauté, mais elle ne s'entendait pas sur le choix du roi. Les légitimistes voulaient le comte de Chambord. Les orléanistes voulaient le comte de Paris, petit-fils de Louis-Philippe. Les impérialistes espéraient que l'empire serait rétabli au profit du prince impérial, dont le père, Napoléon III, était mort en Angleterre en 1873.

Thiers remplacé par Mac-Mahon. — Thiers savait que le rétablissement de la royauté amènerait de nouveaux troubles en France, et il travaillait à maintenir la république. Le 24 mai 1873, la majorité de l'Assemblée le força à donner sa démission. A sa place, elle nomma le maréchal Mac-Mahon.

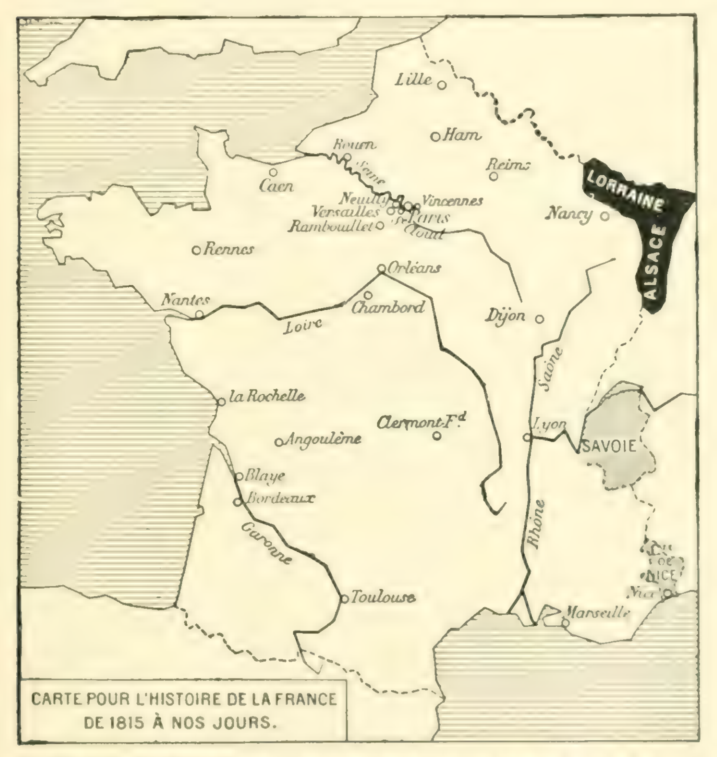
La constitution républicaine. — Malgré le désir qu'elle en avait, l'Assemblée ne put rétablir la royauté. Elle vota, en 1875, une constitution, qui subsiste encore aujourd'hui, avec quelques modifications.

Le pouvoir législatif appartient à deux assemblées: le *Sénat*, nommé par les délégués des conseils municipaux, et la *Chambre des députés*, nommée par le suffrage universel.

Le pouvoir exécutif appartient à un *président de la République*, nommé pour sept ans par le Sénat et par la Chambre des députés qui, pour cette élection, se réunissent en *Assemblée nationale.* Le président de la Ré-

publique a le droit de demander au Sénat de dissoudre la Chambre.

Les partis politiques. — Depuis 1875, la République a été plusieurs fois obligée de se défendre contre les partis politiques.



Les parties teintées de gris sont les pays ajoutés au territoire de la France depuis 1815; la partie teintée de noir est le pays enlevé à la France par la guerre de 1870–1871.

Après les élections qui se firent en 1876, les royalistes se trouvèrent en majorité dans le Sénat, tandis que la majorité de la Chambre était républicaine.

La constitution de 1875 donnait au président de la République le droit de demander au Sénat la dissolution de la Chambre. Mac-Mahon usa de ce droit, et la Chambre fut dissoute le 16 mai 1877.

Il y eut alors une grande agitation dans le pays. Le parti républicain, conduit par Gambetta, fut vainqueur aux élections. Le maréchal de Mac-Mahon donna sa démission en 1879.

Il fut remplacé par un républicain, *Jules Grévy.*

Les présidents de la République. — Grévy fut réélu en 1886; mais il donna sa démission l'année d'après. *Carnot*, qui lui succéda, fut assassiné, en 1894, par un misérable anarchiste italien. *Casimir-Périer*, qui fut alors élu, donna sa démission l'année d'après. *Félix Faure* lui succéda. Il mourut en 1899. *Loubet* fut alors élu. *Fallières* lui succéda en 1906.

En 1913, *R. Poincaré* fut élu président de la République et il fut remplacé, le 18 février 1920, par *Paul Deschanel* qui ne garda pas longtemps le pouvoir et crut devoir donner sa démission le 16 septembre 1920. M. *A. Millerand* lui succéda.

RÉSUMÉ

I. Le *4 septembre 1870*, un gouvernement de la *Défense Nationale* est institué. A la fin de septembre, Paris est assiégé par les Allemands. *Gambetta* s'échappe de Paris pour aller à *Tours* organiser avec *Freycinet* des armées nouvelles.

Mais, à la fin d'octobre, Bazaine se rend avec toute son armée. L'*armée de la Loire* et l'*armée du Nord*, qui essayent de délivrer Paris, sont battues. L'*armée de l'Est* est obligée de se réfugier en *Suisse*. *Paris* se rend en *janvier 1871*.

II. Une *Assemblée nationale* est élue. *Thiers* est nommé chef du pouvoir exécutif. La France est obligée de signer le traité de *Francfort;* elle cède à l'Allemagne l'*Alsace* et une partie de la *Lorraine*.

III. En *mars 1871*, *Paris s'insurge* contre l'Assemblée; une terrible guerre civile s'engage en présence de l'ennemi qui regarde.

IV. La majorité de l'Assemblée nationale ne veut pas accepter la république; elle renverse Thiers le 24 mai 1873 et le remplace par *Mac-Mahon;* mais elle ne peut rétablir la royauté.

En *1875*, elle vote une *constitution républicaine*.

27. GAMBETTA

Gambetta était né à Cahors en 1838. C'était un véritable orateur. Il avait la voix forte, le geste décidé et énergique, la parole mâle et entraînante. Il était fait pour parler aux foules plus encore qu'aux Assemblées délibérantes. Il avait des mots heureux, des images et des comparaisons qui frappaient les plus ignorants. On sentait en lui l'homme qui aime le peuple et qui le comprend. C'est en 1868 qu'il commença à se faire connaître par un plaidoyer où il flétrit audacieusement, en plein empire, le coup d'État du 2 décembre. Six mois après, Paris l'envoyait à la Chambre des députés, et son éloquence le plaçait aussitôt au premier rang.

Mais Gambetta était autre chose encore qu'un grand orateur. C'était avant tout un *admirable citoyen.* Il le montra bien dans les désastres qui suivirent la folle déclaration de guerre en 1870. Au milieu de tant de malheurs, il ne perdit pas courage. Il pensait que la France ne devait pas périr et que tous les bons citoyens devaient s'unir pour la sauver. Nommé membre du gouvernement de la Défense nationale, il s'échappa de Paris en ballon pour aller organiser la résistance en province. A peine arrivé à Tours, il fut l'âme de la défense. Pendant quatre mois, il ne se reposa pas un seul instant: il sut trouver des officiers, des soldats, des munitions. Il créa des armées qui arrêtèrent longtemps les vainqueurs et leur firent subir des pertes cruelles. Jamais Gambetta ne désespéra de la patrie. Après la guerre, il consacra toutes ses forces et toute son ardeur au relèvement du pays, si durement éprouvé. Il devint le chef du parti républicain à la Chambre. *Il fut, avec M. Thiers, le véritable fondateur de la République en France.* Gambetta mourut prématurément en 1882. La France pleurera longtemps sa perte: mais tant qu'elle s'inspirera de son esprit et de son exemple, elle restera grande et puissante.



La "Semeuse" par Roty

CHAPITRE XXVIII

CE QU'A FAIT LA RÉPUBLIQUE

I. La Liberté républicaine — Les Lois en Faveur des Ouvriers

La liberté. — La République a donné à la France toutes les libertés: liberté de la presse, liberté de réunion, liberté d'association.

La France est le pays le plus libre du monde; ce qui est un grand honneur.

Lois en faveur des travailleurs. — Un des premiers devoirs de la République est de s'intéresser au sort des ouvriers des villes et des campagnes.

La République a donné aux ouvriers de chaque corps de métier le droit de s'associer en *syndicats*, pour défendre leurs intérêts.

Elle a réglé par une loi le *travail des femmes et des enfants* dans les ateliers, pour que ce travail ne soit pas au-dessus de leurs forces.

Elle a décidé par une loi que des *indemnités* sont dues aux *ouvriers qui ont été blessés en travaillant.*

Elle a ordonné par une loi que les *vieillards indigents* reçoivent une assistance.

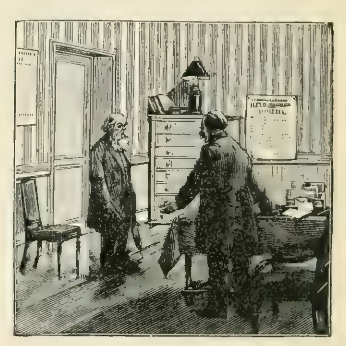
Elle a créé par une loi les *retraites ouvrières.*

Parmi les ministères, il en est un qu'on appelle le *ministère du travail et de la prévoyance sociale;* il est chargé de trouver les moyens d'améliorer le sort de tous ceux



L'AUMÔNE

Un vieillard à barbe blanche mendie dans la rue, parce qu'il ne peut plus travailler et qu'il n'a pas de quoi vivre.



L'ASSISTANCE

Le vieillard ne mendie plus. Il va à la mairie. Le maire lui remet une petite somme que touchent chaque mois les vieillards pauvres.

qui travaillent pour vivre et qui ont souvent tant de peine à gagner leur vie et celle de leurs familles.

II. L'Éducation nationale et la Science

L'école primaire. — Un autre grand devoir de la République est de donner à tous les Français le moyen de s'instruire. La République s'est occupée plus qu'aucun autre gouvernement ne l'a jamais fait de l'*éducation nationale.*

Elle a voulu que l'*enseignement primaire* fût *obligatoire* et *gratuit.* Chez nous, le peuple est souverain; chaque Français a sa part de souveraineté; il nomme les députés qui font les lois; *il doit donc être instruit pour bien comprendre et bien pratiquer ses devoirs de citoyen.*

La République a bâti un très grand nombre d'écoles plus belles que les tristes écoles d'autrefois. Elle dépense plus de deux cents millions par an pour l'enseignement primaire.

Enseignement secondaire et enseignement supérieur. La République a augmenté le nombre des lycées et collèges où se donne l'*enseignement secondaire.* Elle a été généreuse pour les *universités* et les grandes écoles où se donne l'enseignement supérieur. Les universités enseignent tout ce que les hommes ont appris depuis le commencement du monde.



PASTEUR DANS SON LABORATOIRE

Pasteur est en train de préparer un vaccin contre une maladie.

En même temps, elles cherchent des idées et des connaissances nouvelles. Dans les *laboratoires* se font des découvertes; ces découvertes sont employées par l'industrie, pour la construction de machines de plus en plus perfectionnées, et pour la fabrication de produits nouveaux. D'autres découvertes donnent à la médecine des moyens nouveaux de guérir les maladies. D'autres ne servent à rien dans la pratique; mais elles nous aident à mieux connaître les lois de l'univers, ou bien l'histoire des mœurs des hommes et de leurs pensées.

Les universités françaises sont célèbres dans le monde entier. Des étudiants viennent de tous les points de la Terre étudier à côté des nôtres. A la *Sorbonne*, qui est

la maison principale de l'Université de Paris, on entend parler toutes les langues.

Les bourses. — L'enseignement primaire est gratuit; mais il faut payer pour recevoir l'enseignement des lycées et collèges et des universités. Pour que les enfants pauvres puissent faire des études complètes comme les enfants riches, les villes, les départements et l'État donnent des bourses aux enfants et aux jeunes gens intelligents et travailleurs.



RUSSES ATTEINTS DE LA RAGE SOIGNÉS PAR PASTEUR ET SES ÉLÈVES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE PARIS

Les grands savants. — La France a des savants qui sont illustres parmi les plus grands savants du monde.

Berthelot fut un grand chimiste. Il a créé dans son laboratoire des *produits chimiques* qu'emploient l'agriculture et l'industrie.

Pasteur a découvert les causes des maladies en étudiant d'infiniment petits êtres, les *microbes*, qui vivent par millions dans l'eau, dans l'air, dans les plantes, dans les animaux et dans nous-mêmes. Il a inventé des vaccins

contre le charbon, contre la peste, contre la rage, contre la diphtérie.

Pasteur est un grand bienfaiteur de l'humanité.

Les inventions. — Plusieurs des grandes inventions de notre temps ont été faites par des Français. Un de nos savants a contribué à l'invention de la *télégraphie sans fil.* Un autre a inventé la *photographie en couleurs.*

En France a été inventé le *bateau sous-marin.*



ARRIVÉE DE BLÉRIOT EN AÉROPLANE SUR LA CÔTE ANGLAISE

C'est en France que l'industrie de l'*automobile* a fait les plus grands progrès.

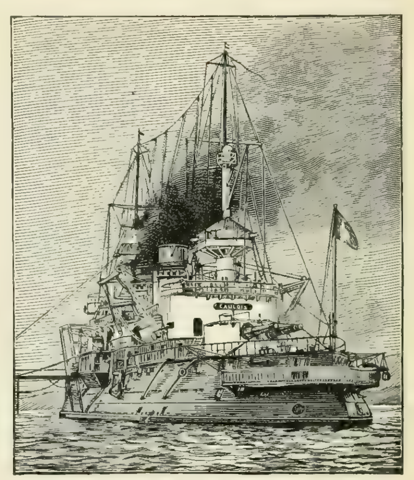
La France a contribué plus qu'aucun autre pays aux progrès de l'*aviation.* Les Français ont, les premiers, volé au-dessus de la mer, au-dessus des Alpes, au-dessus des Pyrénées.

Honneurs rendus aux grands hommes. — La République honore les savants et les inventeurs, et aussi les grands écrivains, parce qu'elle sait qu'ils honorent la

France et prouvent la beauté de son génie. Elle a porté le deuil de Victor Hugo, de Pasteur, de Berthelot, auxquels elle a fait les honneurs de funérailles nationales.

III. La Défense nationale

L'armée. — La République a reconstitué nos forces militaires, détruites pendant la guerre de 1870.



UN CUIRASSÉ

Plusieurs lois militaires ont été votées. En vertu de la dernière (1913), tous les Français doivent faire un service de trois ans. *Ainsi a été établie l'égalité des citoyens dans le devoir envers la patrie.*

Lorsqu'éclata la Grande Guerre en 1914, l'armée française se trouva plus nombreuse, mieux armée, mieux instruite qu'elle ne l'était avant la guerre de 1870.

La marine. — La République n'a pas oublié que la France, qui a un grand empire colonial, a besoin d'une forte marine de guerre. Notre marine a été mise en état de protéger nos côtes, nos colonies et notre commerce.

IV. Notre Empire colonial

L'empire colonial. Possessions d'Asie. — Depuis l'année terrible, la France n'a pas fait de guerre en Europe. Mais elle a beaucoup augmenté son empire colonial.

En Asie, dans la presqu'île indo-chinoise, nous avions conquis, au temps du second empire, la *Cochinchine* et le royaume du *Cambodge*. Sous la République, le *Tonkin* a été conquis. L'empereur d'*Annam* alors nous fit la guerre et la Chine le secourut. Mais l'amiral Courbet détruisit la flotte chinoise. La Chine signa la paix en 1885. L'empereur d'Annam fut obligé de se mettre sous notre *protectorat*, c'est-à-dire de nous laisser diriger ses affaires et commander ses troupes.

La France possède donc aujourd'hui en Indo-Chine un empire composé de la Cochinchine, du Cambodge, de l'Annam et du Tonkin.

Algérie, Tunisie, Maroc. — En Afrique, la République a établi notre protectorat à l'est de l'Algérie, sur la *Tunisie*, en 1881, et à l'ouest de l'Algérie, sur le *Maroc*, en 1912.

Ainsi nous possédons un empire au nord de l'Afrique. Cet empire est plus vaste que la France. Il est situé près d'elle, en face d'elle, sur les bords de la Méditerranée, qui est une des grandes voies de commerce du monde.

Autres colonies africaines. — Depuis longtemps, nous possédions sur la côte de l'Afrique la colonie du *Sénégal*; mais elle était à peu près limitée à la côte. Sous le second empire, elle s'était étendue. Aujourd'hui, nous possédons tout le pays qui s'étend jusqu'au lac Tchad. Ce pays s'appelle le *Soudan* français.

Au sud du Soudan, nous possédions le *Congo français*. Malheureusement, nous avons été obligés d'en céder aux Allemands une grande partie pour qu'ils nous laissent établir notre protectorat au Maroc.

En 1893, nous avons conquis le royaume du *Dahomey*. Tous ces pays forment aujourd'hui l'*Afrique occidentale française*, région immense.

De grands efforts ont été faits pour mettre en communication notre Afrique occidentale avec notre

Afrique du Nord. Depuis la Grande Guerre (voir p. 335) notre empire africain est tout d'une pièce.

Au sud-est de l'Afrique, nous possédons, depuis 1895, l'île de *Madagascar*.

La France, grande puissance coloniale. — La France est donc devenue sous la République une grande puissance coloniale, — la plus grande après l'Angleterre. Les territoires qu'elle possède sont quinze fois plus étendus que la France. Ils sont peuplés par quatre-vingts millions d'hommes.

Un grand patriote, qui fut plusieurs fois ministre, *Jules Ferry*, a eu l'honneur de diriger notre expansion coloniale. C'est à lui que nous devons le *Tonkin* et la *Tunisie*.

A la fondation de cette puissance ont travaillé nos marins, nos soldats, nos explorateurs. Beaucoup sont morts dans les pays lointains au service de la patrie.

A quoi servent les colonies. — Les colonies sont très utiles au commerce et à l'industrie de la France. Nous y vendons beaucoup de nos produits, ce qui augmente la richesse nationale. Nous y achetons les produits dont nous avons besoin.

Mais un noble pays comme la France ne pense pas qu'à gagner de l'argent.

En Indo-Chine, la France a mis fin aux ravages de bandits venus de Chine. Dans l'Afrique du Nord, elle a empêché les peuples qui lui sont soumis de se battre les uns contre les autres. Dans l'Afrique occidentale, elle a fait cesser l'esclavage et mis fin aux atrocités de petits rois pillards et massacreurs.

Partout elle enseigne aux populations le travail. Elle crée des routes, des chemins de fer, des lignes télégraphiques.

Son empire est peuplé de toutes les races humaines: jaunes en Indo-Chine, noirs dans l'Afrique occidentale, blancs dans l'Afrique du Nord.



Toutes les régions teintées de noir ou dont le nom est souligné d'un trait noir appartiennent à la France.

La France a créé des écoles dans ses colonies. Elle s'efforce et s'efforcera de plus en plus d'instruire ses sujets et de les civiliser.

RÉSUMÉ

I. La République a fait de la France le pays le plus *libre* du monde.

Elle a beaucoup amélioré le sort des travailleurs par les lois qui permettent les *syndicats*, règlent le *travail des femmes et des enfants* dans les manufactures, assurent des *indemnités aux ouvriers blessés*, *l'assistance* aux vieillards indigents et des *retraites* aux travailleurs de l'industrie et de l'agriculture.

II. La République a créé de nombreuses *écoles*, des lycées et des collèges, des établissements d'enseignement supérieur. La science est enseignée dans les *universités*. De grands savants comme *Berthelot* et *Pasteur* ont honoré notre pays.

Plusieurs *inventions* ont été faites en France. Nous avons dépassé tous les autres peuples dans la pratique de *l'aviation*.

III. La République a refait les *forces militaires* de la France, qui avaient été détruites par la guerre de 1870. Nos troupes de terre et de mer sont bien armées et outillées. La loi de 1913 exige de tous les Français trois ans de service militaire actif.

IV. La République a augmenté notre empire colonial: en Asie, du Tonkin; en Afrique, de la Tunisie, du Maroc, du Soudan et de Madagascar. Les colonies françaises, dont la population est de 80 millions d'habitants, rendent de grands services à notre commerce et à notre industrie.

28. LES OBSÈQUES DE VICTOR HUGO

Quand on apprit à Paris et dans la France entière que Victor Hugo venait de mourir, ce fut un deuil universel. On résolut aussitôt de faire de magnifiques obsèques au plus grand poète du dix-neuvième siècle. Il est digne d'une nation comme la France de récompenser ses grands

hommes quand ils vivent, de les honorer par des hommages exceptionnels quand ils meurent. Paris tout entier prit



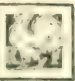
LES FUNÉRAILLES DE VICTOR HUGO

part à cette solennelle manifestation. Le jour fixé pour la cérémonie, des milliers de citoyens de tout âge et de toute condition affluèrent vers l'Arc de Triomphe, voilé

de haut en bas d'immenses draperies funèbres. C'était là, sous cet Arc de Triomphe colossal qu'il a tant aimé et tant célébré, qu'on avait placé le cercueil du poète. Le cortège funèbre qui s'étendait sur plus d'un kilomètre de longueur prit, en suivant la belle avenue des Champs-Élysées, le chemin du Panthéon. Toutes les villes de France avaient tenu à honneur d'envoyer des délégations qui portaient de superbes couronnes de fleurs. Sur tout le parcours la foule immense qui était accourue manifestait par son attitude recueillie, ses regrets et son attendrissement. Suivant la dernière volonté de Victor Hugo, son corps, au lieu d'être traîné par un char somptueux, attelé de plusieurs chevaux, était porté par l'humble corbillard qui sert au convoi des pauvres. Après plusieurs heures d'une marche lente et solennelle à travers les flots pressés de la population, ceux qui marchaient en avant aperçurent enfin le Panthéon. Jamais l'inscription qui en décore la façade « *Aux grands hommes, la patrie reconnaissante* » ne parut plus juste et plus frappante. Le cercueil de Victor Hugo fut descendu dans les caveaux du Panthéon: il y repose aujourd'hui à côté des restes de Voltaire et de Rousseau.



REVISION DU LIVRE VIII



Questions d'examen

Quel gouvernement fut établi après la révolution de février 1848? — D'où vinrent à ce moment-là les inquiétudes et les troubles? — Racontez l'insurrection de juin 1848? — Quelle constitution fit l'Assemblée nationale constituante? — Qui fut élu président de la République? — Pourquoi le prince Louis-Napoléon a-t-il eu beaucoup de partisans? — Racontez le coup d'état du 2 décembre 1851. — Quelle fut la cause de la guerre de Crimée? — Racontez la prise de Sébastopol. — Quel était l'état de l'Italie et que voulaient les patriotes italiens? — Racontez la guerre d'Italie. — Racontez la guerre du Mexique. — Que s'est-il passé en Allemagne en 1866? — Pourquoi y a-t-il eu guerre entre la France et l'Allemagne en 1870? — Racontez les principaux événements de la guerre jusqu'au 4 septembre 1870.

Quelle était la situation au moment où commence le Gouvernement de la Défense Nationale? — Qu'ont fait Gambetta et Freycinet? — Dites les principaux faits de la guerre jusqu'au traité de Francfort. — Quelles étaient les conditions de ce traité? — Que pensez-vous des conditions du traité de Francfort?

Racontez la révolte de la Commune. — Quels étaient les partis dans l'Assemblée nationale en 1871? — Qu'est-ce que la constitution de 1875? — Quelles libertés nous a données la République? — Quelles lois a-t-elle faites dans l'intérêt des travailleurs? — Qu'a fait la République pour l'école primaire? — Que savez-vous de Berthelot et de Pasteur? — Quelles grandes inventions ont été faites en France?

Qu'a fait la République pour la défense du pays? — Qu'est notre empire colonial en Asie? en Afrique? — Dites quelle est l'utilité des colonies. — Comment la France agit-elle à l'égard de ses colonies?



Les quatre grands Alliés : France, Grande-Bretagne, Italie, Amérique. Dans le fond, l'Arc de Triomphe de l'Étoile.

CHAPITRE XXIX

LA GRANDE GUERRE (1914–1919)

I. État de la France et de l'Europe avant la Guerre

Vous venez de voir que, depuis le désastreux traité de Francfort, la France a reconstitué ses finances et son armée, et grandement accru son empire colonial.

Vous venez de voir aussi que, par ses découvertes scientifiques, elle servait l'Humanité et qu'elle s'efforçait par ses lois démocratiques d'améliorer la condition des travailleurs.

La France n'oubliait pas l'Alsace-Lorraine, et les Alsaciens-Lorrains restaient fidèles à leur patrie française. Les Allemands les persécutaient pour les obliger à se soumettre; ils n'arrivaient qu'à se rendre plus odieux.

La France n'aurait pas pris l'initiative d'une guerre pour délivrer ses chères provinces. Elle était pacifique; elle savait que cette guerre serait une atroce calamité. Cependant une inquiétude pesait sur toute l'Europe.

Deux camps s'y formèrent. L'Allemagne fit alliance avec l'Autriche et l'Italie. Ce fut ce qu'on appela: la *Triple Alliance.*

Mais d'autres États se rapprochèrent de nous: la Russie devint notre alliée par un traité; l'Angleterre devint notre amie. France, Angleterre et Russie s'entendaient pour se défendre au besoin contre l'ambition de l'Allemagne. Ce fut ce qu'on appela: la *Triple Entente.*

La Triple Alliance et la Triple Entente disaient toutes les deux qu'elles voulaient maintenir la paix. Cela n'empêchait pas qu'elles dépensaient des milliards pour accroître leurs forces militaires. C'était ce qu'on appelait: la *Paix armée.*

Ambition et orgueil de l'Allemagne. — En Allemagne surtout les forces militaires s'accrurent sur terre et sur mer. L'Allemagne voulait avoir une flotte égale à celle de l'Angleterre. Elle voulait aussi avoir un grand empire colonial.

En même temps que son ambition, son orgueil offensait le monde. Elle croyait et elle disait à tout propos qu'elle était faite pour commander aux autres peuples et leur apprendre comment il faut vivre. Son empereur Guillaume II s'imaginait qu'il avait été choisi par Dieu pour régner sur l'Allemagne et dominer la terre. Il parlait souvent de sa poudre sèche, de la pointe aiguisée de son épée, de son poing ganté de fer.

On espérait pourtant que la guerre serait évitée. Qui donc oserait, en la déclarant, commettre un si grand crime contre l'Humanité?

L'Autriche et l'Allemagne ont commis ce grand crime.

La déclaration de guerre. — En juin 1914, l'archiduc, neveu et héritier de l'empereur d'Autriche, fut assassiné en Serbie. L'Autriche désirait depuis longtemps s'emparer de ce petit pays et l'Allemagne était décidée à l'y

aider. L'Autriche prétendit que c'était le Gouvernement serbe qui avait envoyé les assassins et elle déclara la guerre à la Serbie (28 juillet).

Mais la Serbie était l'amie de la Russie; il eût été honteux pour la Russie de la laisser écraser. Le tsar Nicolas II mobilisa l'armée russe pour obliger l'Autriche à négocier. Alors l'Allemagne déclara la guerre à la Russie (1er août).

Pendant ce temps la France et l'Angleterre avaient fait tout le possible pour arranger les choses. Mais *l'Allemagne était de mauvaise foi et voulait la guerre.* Le 3 août 1914, elle la déclara à la France en donnant comme raison que des aviateurs français avaient jeté des bombes sur son territoire: les Allemands ont reconnu eux-mêmes plus tard que *c'était un mensonge.*

La mobilisation; l'union sacrée. — Notre Patrie était en danger. Les Français alors oublièrent leurs dissentiments politiques et religieux. Ils s'unirent fraternellement pour défendre la France. C'est ce que M. Poincaré, président de la République, a appelé l'*union sacrée.*

La mobilisation se fit dans le plus grand ordre. Les hommes étaient résolus; les femmes, en les voyant partir, s'efforçaient de ne pas pleurer.

La violation de la neutralité belge. — Le général Joffre, qui commandait les armées françaises, les avait disposées à l'est, face à la frontière allemande. Mais *les Allemands décidèrent de traverser la Belgique et de nous attaquer par le nord.*

La Belgique était un État neutre, c'est-à-dire qu'elle ne devait prendre part à la guerre d'aucune façon et que les armées n'avaient pas le droit de pénétrer sur son territoire. Cela était établi dans un traité que la Prusse avait signé comme la France et l'Angleterre.

Ainsi fut démontrée la malhonnêteté de l'Allemagne

Les Belges aimèrent mieux se battre que laisser passer les Allemands. Leur petite armée résista héroïquement aux armées allemandes et les empêcha de se jeter tout de suite sur la France. *Pour le service qu'elle nous a ainsi rendu, nous devons garder à la Belgique une grande reconnaissance.*

L'Angleterre avait garanti la neutralité belge: elle



SUR UNE ROUTE DE BELGIQUE (août 1914)
Au mépris des traités, les armées allemandes ont violé la neutralité belge: vieillards, femmes, enfants, fuient devant l'envahisseur.

déclara la guerre à l'Allemagne qui violait cette neutralité. L'Angleterre n'avait alors qu'une petite armée, mais sa flotte était la plus grande du monde, ce qui lui permettait d'arrêter le commerce allemand et d'empêcher l'Allemagne de s'approvisionner.

II. L'Invasion de la Belgique et de la France. La Victoire de la Marne

Les armées de 1914. — L'Allemagne croyait qu'en quelques semaines elle écraserait la France. Elle se tournerait ensuite avec toutes ses forces contre la Russie,

qui ne pourrait pas résister longtemps. La guerre serait courte, et la victoire splendide.

L'armée française, malgré les progrès qu'elle avait faits depuis 1870, n'était pas aussi bien préparée que l'armée allemande; elle avait moins de mitrailleuses et de gros canons; elle était habillée d'uniformes de couleurs voyantes — capote bleue, képi et pantalons rouges, —



L'ARTILLERIE FRANÇAISE

On voit, au premier plan, un canon de 75 en action; au fond, une pièce qui va prendre position.

tandis que les uniformes allemands tout gris ne se voyaient pas de loin, ce qui est un grand avantage.

Mais l'armée française était beaucoup mieux commandée qu'en 1870; elle avait un canon léger, le 75[1], le meilleur du monde. Chefs et soldats étaient pleins d'ardeur et de confiance, parce qu'ils avaient le bon droit de leur côté et parce qu'ils se battaient, comme au temps

[1] Ce chiffre indique le diamètre du tube du canon: 75 millimètres.

de la Révolution, non seulement pour la France, mais pour la liberté du Monde.

Mulhouse et Charleroi. — Les Français avaient hâte de délivrer l'Alsace et la Lorraine. Ils entrèrent en Alsace et prirent la ville de *Mulhouse*. Mais, en Lorraine, ils furent vaincus.

Pendant ce temps une énorme armée allemande inondait la Belgique. Les Allemands incendièrent les villes et les villages; ils massacrèrent un grand nombre de civils, même des femmes et des enfants. Devant eux fuyaient les misérables populations. Pour excuser ces horreurs, ils disaient que, plus ils seraient cruels, plus la guerre serait vite finie, parce qu'on aurait peur d'eux. Ils se déshonorèrent par leur barbarie.

Les Français et les Anglais marchèrent au secours des Belges, mais ils n'étaient pas assez nombreux; ils furent vaincus à *Charleroi* (24 août).

Invasion de la France. — Le danger était grand, le général Joffre ne se troubla pas. Il décida de ramener ses troupes en arrière. Ce fut une retraite très pénible; mais nos soldats ne perdirent pas courage.

Les Allemands se précipitèrent en France. Ils étaient joyeux de leur victoire et criaient: « *Nach Paris !* » (A Paris !) L'empereur Guillaume se voyait déjà passer sous l'Arc de Triomphe. Les avant-gardes allemandes arrivèrent jusqu'à Chantilly qui est à 40 kilomètres de Paris. Le gouvernement français partit pour Bordeaux.

Victoire de la Marne (5–12 septembre). — Le gros de l'armée allemande avait passé la Marne quand brusquement il fut attaqué de flanc par une armée française venue de Paris. C'est alors que le général Joffre ordonna à ses armées « *d'avancer coûte que coûte et de se faire tuer sur place plutôt que de reculer* ». Jamais encore il n'y avait

eu une bataille sur un aussi grand espace, — environ 300 kilomètres, — avec un aussi grand nombre de combattants, — environ un million de chaque côté. Elle dura sept jours (5–12 septembre). Les Allemands furent vaincus; ils repassèrent la Marne et battirent en retraite.



A LA BATAILLE DE LA MARNE (septembre 1914)
C'est la retraite! Des soldats allemands sortent en hâte des maisons d'un village; leurs officiers les pressent.

Dans toute l'histoire de la France, il n'y a pas de plus glorieuse victoire que la victoire de la Marne: elle a sauvé la France et le Monde de la domination allemande.

Victoire de l'Yser. — Cependant les Allemands étaient encore très forts; on ne put pas les repousser plus loin que l'Aisne. Ils gardaient le nord de la France (V. carte, p. 332) et presque toute la Belgique; grâce à leurs gros canons, ils s'emparèrent d'*Anvers* qui était très bien fortifié (9 octobre).

Après Anvers, ils voulurent prendre Calais qui est le port français le plus près de l'Angleterre. Pour y arriver, ils livrèrent une grande bataille qui dura un mois. Mais ils furent arrêtés sur la petite rivière de l'*Yser* et sur le canal d'*Ypres*. Dans cette bataille, les fusiliers marins français se battirent héroïquement un contre dix.

III. La Guerre de Tranchées — Verdun

La guerre de tranchées. — Comme aucun des deux adversaires n'était assez fort pour abattre l'autre, ils



LA GUERRE DE TRANCHÉES

restèrent face à face sur leurs positions. *Alors commença ce qu'on a appelé la guerre de tranchées, qui devait durer quatre longues années*, de 1914 à 1918.

Les tranchées étaient des fossés que les soldats creusaient dans la terre pour s'abriter des balles et des éclats d'obus: elles s'étendaient sans interruption depuis la

mer jusqu'à la Suisse sur plusieurs centaines de kilomètres (V. carte, p. 332).

C'était une vie bien dure que celle des soldats dans les tranchées. Ils étaient sans cesse sur le qui-vive: souvent



COMBAT DE NUIT

Les projecteurs fouillent le ciel, où volent les avions. Partout éclatent des fusées multicolores, dont les combattants se servent soit comme signaux, soit pour éclairer le champ de bataille.

l'ennemi n'était qu'à quelques mètres, Français et Allemands s'entendaient parler d'une tranchée à l'autre. Sans cesse on se canonnait, on se mitraillait, on essayait de se surprendre. Ils souffraient du froid et de la boue; ils étaient tourmentés par les rats et la vermine; l'hiver, beaucoup avaient les pieds gelés.

Enfants de France, n'oubliez jamais que, si vos pères et vos frères ont supporté toutes ces misères, c'est pour vous, pour que vous-mêmes n'ayez pas à les supporter plus tard,

pour qu'il ne puisse plus jamais y avoir de guerre dans le Monde.

Transformation de la guerre. — En même temps la manière de faire la guerre changea beaucoup.

Puisqu'on combattait maintenant de tout près comme dans les anciennes guerres, on se servit d'armes dont on



LES CHARS D'ASSAUT OU TANKS

ne s'était plus servi depuis longtemps, telles que les *grenades* qui se lançaient avec la main.

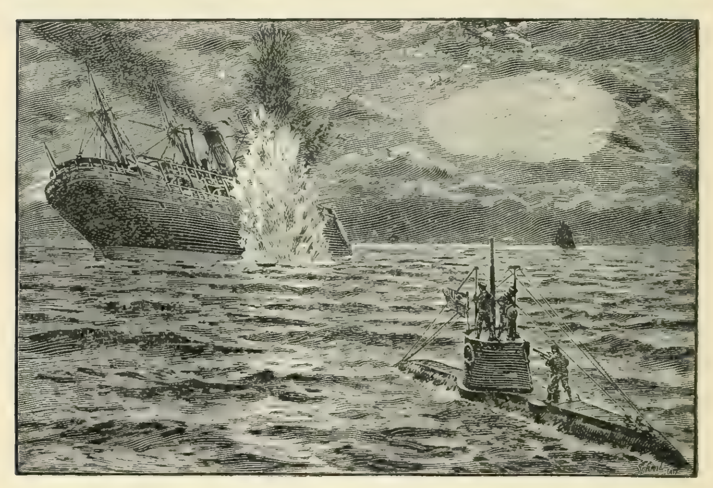
Les soldats portèrent des *casques* comme les guerriers du Moyen âge. Les soldats français avaient de nouveaux *uniformes bleu clair* qui étaient moins visibles

De chaque côté, on s'efforça de rendre les tranchées imprenables. Devant, on plantait plusieurs rangées de pieux reliés par des *fils de fer barbelés*, c'est-à-dire garnis de pointes. Il était très difficile de passer à travers ces fils de fer.

Pour détruire les fils de fer et les tranchées, on con-

struisit des canons de plus en plus gros. Avant d'attaquer, on envoyait des milliers d'obus sur les tranchées qu'on voulait prendre. Le terrain, criblé de trous d'obus, semblait une écumoire.

On inventa aussi de nouveaux engins. Bien que ce fût défendu par un traité qu'ils avaient signé, les Allemands lancèrent des *gaz* qui asphyxiaient ou qui brûlaient et des *liquides qui s'enflammaient;* les flammes étaient hautes de plusieurs mètres. Tous les soldats durent avoir des *masques* pour se protéger contre les gaz. Plus tard, les Français et les Anglais inventèrent les chars d'assaut ou *tanks;* c'étaient des automobiles armées de canons ou de mitrailleuses, montées sur des chenilles d'acier à la place de roues, et qui pouvaient franchir tous les obstacles.



LA GUERRE SOUS-MARINE

La guerre dans le Monde entier. — *Non seulement la guerre devint de plus en plus atroce, mais elle s'étendit dans*

le Monde entier. La Turquie, puis la Bulgarie se rangèrent du côté de l'Allemagne et de l'Autriche. Du côté de la France, il y avait déjà la Russie, l'Angleterre et ses colonies, la Belgique et la Serbie; il y eut ensuite l'Italie (1915), la Roumanie (1916), les États-Unis d'Amérique (1917).

On se battait non seulement en France et en Belgique,



UN COMBAT AÉRIEN

mais dans les Alpes à la frontière italienne, en Serbie, en Pologne, en Autriche, en Turquie d'Asie, en Afrique dans les colonies allemandes. Les Russes remportèrent de grandes victoires, puis ils furent complètement vaincus. Les Français et les Anglais firent une expédition pour prendre Constantinople, la capitale des Turcs: ils échouèrent (1915).

La guerre sur mer et dans les airs. — *On se battait aussi sur mer.* La flotte anglaise empêchait les navires

allemands de faire du commerce; les Allemands étaient ainsi privés de beaucoup de marchandises; sauf les riches, ils ne pouvaient plus manger à leur faim. Pour se venger, ils construisirent en grand nombre des *sous-marins* qui torpillaient et coulaient les navires alliés, même les navires marchands ou les bateaux transportant des passagers. La destruction du grand bateau transatlantique appelé *Lusitania,* où périrent des centaines de femmes et d'enfants, fit horreur au Monde civilisé. Les Allemands célébrèrent ce crime comme une victoire.

On se battait dans les airs. Les avions de guerre étaient armés de mitrailleuses et se faisaient la chasse les uns aux autres. Des aviateurs se rendirent célèbres par leurs exploits; le plus célèbre de tous fut Guynemer, un jeune homme de vingt ans, extraordinairement brave, qui abattit plus de cinquante avions ennemis et mourut en combattant. Les Allemands se mirent aussi à bombarder les grandes villes, Londres et Paris, au moyen de leurs avions et de leurs ballons dirigeables appelés *Zeppelins.*

La guerre en 1916. — Pendant toute l'année 1915, on se battit sans résultats décisifs. Mais les Français espéraient être plus heureux en 1916, parce qu'il y avait maintenant en France une grande armée anglaise qui se préparait à combattre.

Les Allemands voulurent frapper un grand coup sur l'armée française avant que les Anglais ne fussent tout à fait prêts. Ils nous attaquèrent sur la Meuse, à Verdun. Ils réunirent devant cette ville leurs meilleures troupes, et une quantité considérable de canons; pour détruire les forts, ils avaient d'énormes pièces qui envoyaient à 12 kilomètres des obus pesant près de 1000 kilos.

Victoire de Verdun. — La bataille de Verdun commença le 20 février 1916; elle dura plusieurs mois.

Sous un feu d'artillerie terrible, les Français furent d'abord obligés de reculer. Les Allemands pénétrèrent dans un des forts de Verdun, Douaumont.



DEVANT VERDUN (1916)

Calme et résolu, le soldat français barre le chemin aux Allemands. « Ils ne passeront pas! »

Mais le général Joffre envoya des renforts commandés par un chef qui inspirait confiance aux soldats par son calme autant que par sa bravoure: le général Pétain. A chaque attaque allemande, les Français ripostèrent par des contre-attaques. On se battit avec tant de fureur autour de Verdun qu'il n'y avait plus trace de bois ni de prairies: on ne voyait plus rien que de la terre retournée, des trous d'obus, des tranchées bouleversées, pleines de cadavres.

Les Allemands ne réussirent pas à passer, et le nom de Verdun devint célèbre dans le Monde entier.

IV. L'Amérique entre en Guerre — La grande Défaite allemande — L'Armistice

La victoire de la Somme. — Après Verdun, la France et ses alliés remportèrent plusieurs victoires. Sur la Somme, la grande armée anglaise attaqua avec les Français et obligea les Allemands à reculer.

Atroce barbarie allemande. — Quand ils étaient obligés de battre en retraite, les Allemands forçaient les habitants à s'en aller et ils détruisaient les villages. Des centaines et des centaines de villages ont ainsi disparu sans laisser de trace. Quelquefois un petit monticule de débris marque la place d'une église ou d'un château. Les Barbares ont comblé les puits; par endroits, ils les ont empoisonnés. Ils ont coupé les arbres fruitiers. Un pays fécond et laborieux a été transformé en désert. On n'y voit plus âme qui vive. Les hirondelles, au printemps de 1917, ont en vain cherché leurs nids. On n'entend plus dans cette vaste solitude un chant d'oiseau. Par un pareil crime, les Allemands ont mérité l'exécration du Monde civilisé.

La guerre en 1917. — Les Allemands avaient un énorme avantage sur nous: leurs armées et celles de leurs alliés obéissaient à un seul chef, Hindenburg, tandis que les armées anglaise, française, russe, italienne, avaient chacune leur général en chef; alors elles n'arrivaient jamais à s'entendre pour attaquer toutes au même moment.

Puis il arriva à la France un grand malheur: elle fut abandonnée par la Russie. En mars 1917, le tsar avait été renversé par une révolution: l'armée russe ne voulut plus se battre et se débanda. Parmi les révolutionnaires, il y avait des traîtres payés par les Allemands; ils firent la paix avec l'Allemagne à des conditions honteuses (mars 1918).

L'Amérique entre en guerre. — Heureusement, les États-Unis d'Amérique avaient déclaré la guerre à l'Allemagne en avril 1917.

Les États-Unis sont immensément riches et très peuplés, mais ils n'avaient qu'une petite armée. Ils décidèrent d'en former une grande et de l'envoyer en France. Ils voulaient nous porter secours parce que jadis, avant la

Révolution, la France les avait secourus quand ils se battaient pour leur indépendance. Et puis les États-Unis sont une grande démocratie libre qui voulait défendre contre l'Allemagne la liberté des peuples.



L'ARRIVÉE DES AMÉRICAINS

De grands navires débarquent en France des troupes américaines; on décharge des chevaux, des canons, des locomotives, des camions automobiles, des vivres, des munitions, etc.

Mais il faut beaucoup de temps pour former une grande armée, puis pour la transporter à travers un océan.

La patience française. — Plus la guerre se prolongeait, plus les souffrances augmentaient des deux côtés.

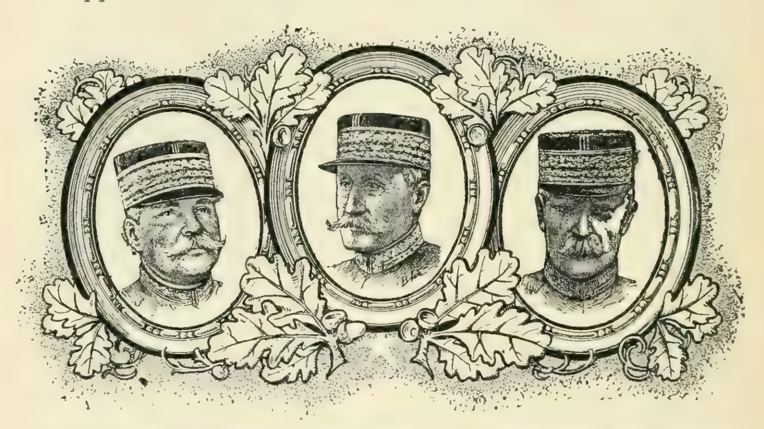
Mais quelqu'un a dit avec raison que la victoire est à celui qui peut souffrir un quart d'heure de plus que son adversaire.

La France a su être patiente tout le temps qu'il fallait.

La grande attaque allemande (21 mars 1918). — Au contraire, l'Allemagne était impatiente de vaincre. Elle

voulait écraser les Anglais et les Français avant l'arrivée de l'armée américaine.

Sous les ordres de Hindenburg, le général Ludendorff dirigeait en réalité la guerre. Il réunit une armée formidable et décida d'attaquer entre la Somme et l'Oise, au point où l'armée anglaise se reliait à l'armée française, de façon à les séparer l'une de l'autre. La bataille commença le 21 mars 1918: en trois heures l'artillerie allemande avait envoyé des *millions d'obus à gaz* sur les tranchées anglaises. Les Anglais furent mis ainsi hors de combat; *les Allemands avancèrent de 60 kilomètres et se rapprochèrent de Paris et d'Amiens.*



LE MARÉCHAL JOFFRE LE MARÉCHAL FOCH LE MARÉCHAL PÉTAIN

Les résultats. — Heureusement les renforts français arrivèrent assez vite pour donner la main aux Anglais. Les deux armées furent même beaucoup plus étroitement unies, parce qu'*on décida enfin de n'avoir plus qu'un seul chef pour diriger la guerre:* ce chef fut le général français *Foch*, qui avait remporté plusieurs victoires et qui était aussi audacieux que Ludendorff, mais beaucoup plus habile.

D'autre part, les Américains se dépêchèrent tant qu'ils purent; ils réussirent à envoyer en France près de 10,000 *soldats par jour;* ce qui est admirable.

La bataille pour Paris (**mai-juin 1918**). — Ludendorff continua d'attaquer.

Il croyait que, s'il prenait Paris, la France se reconnaîtrait vaincue. Les Allemands arrivèrent jusqu'à la Marne, à 65 km. de Paris. Ils bombardèrent la ville par leurs avions, et par d'énormes canons qui pouvaient lancer des obus à plus de 100 km. Mais tout cela ne fit pas perdre courage aux Parisiens.

La seconde victoire de la Marne (**juillet 1918**). — Foch avait achevé ses préparatifs; il était prêt à attaquer quand Ludendorff entreprit une nouvelle grande attaque le 15 juillet sur la Marne et en Champagne. Les Allemands avancèrent très peu. Tout d'un coup, le 18 juillet au matin, ils entendirent derrière eux une formidable canonnade: c'était les Français qui les attaquaient dans le dos.

Comme en 1914, pour ne pas être cernée, l'armée allemande dut repasser la Marne et battre en retraite. Mais cette fois la France et ses alliés étaient assez forts pour ne pas lâcher prise.

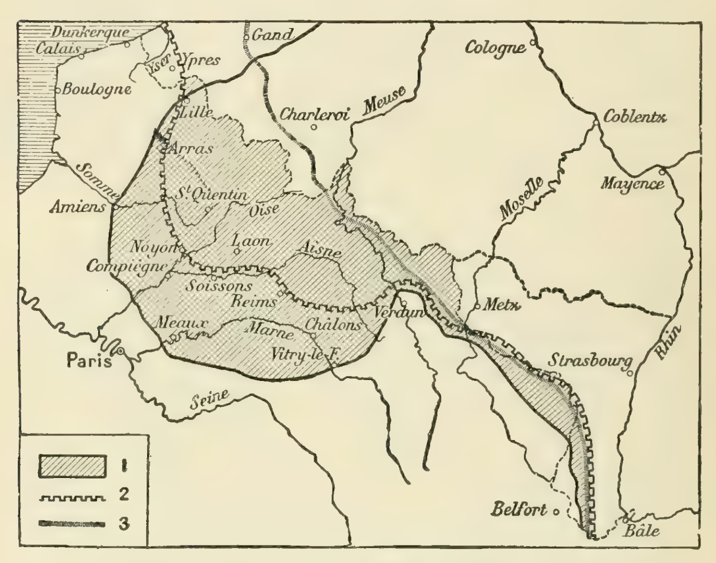
La grande défaite de l'Allemagne. — Foch attaqua sans relâche et de tous les côtés. Tantôt c'était les Anglais qui frappaient, tantôt c'était les Français, tantôt les Américains.

Tout ce que les Allemands purent faire, ce fut de reculer assez vite pour ne pas se laisser envelopper, mais ils perdaient beaucoup de monde et de canons, leur armée s'épuisait.

Les Français et les Anglais rentrèrent dans des villes que les Allemands occupaient depuis quatre ans, à Saint-

Quentin, à Laon, à Lille. Les habitants pleuraient de joie en les voyant arriver.

Au même moment, les Turcs et les Bulgares, les alliés de l'Allemagne, furent vaincus et l'abandonnèrent. En quelques semaines, la situation avait complètement



CARTE POUR LA GUERRE DE 1914–1918

1. — Territoire envahi par l'ennemi en septembre 1914.

2. — Ligne stationnaire des tranchées depuis la première victoire de la Marne jusqu'en juillet 1918.

3. — Limite extrême de l'avance victorieuse des troupes françaises et alliées au jour de l'armistice (11 novembre 1918).

changé. Nos armées se rapprochaient de la frontière allemande.

Alors l'Allemagne sentit qu'elle était perdue. Un grand mécontentement se manifesta contre le Gouvernement impérial. Une révolution éclata à Berlin; Guillaume II abdiqua, puis il se sauva en Hollande. Tous les princes allemands abdiquèrent et se sauvèrent eux

aussi. De même abdiquèrent l'empereur d'Autriche et le roi des Bulgares. Ainsi furent punis les principaux coupables de cette guerre criminelle.

Le nouveau Gouvernement d'Allemagne demanda un armistice, c'est-à-dire qu'on cessât de se battre pour pouvoir négocier la paix. *L'armistice fut signé le 11 novembre 1918.*



ENTRÉE DES TROUPES FRANÇAISES A STRASBOURG

En vertu de l'armistice, les armées françaises et alliées ont occupé *l'Alsace-Lorraine, tous les pays allemands sur* la rive gauche du Rhin, et certains points importants sur *la rive droite.* L'Allemagne a livré des milliers de canons, de mitrailleuses, d'aéroplanes, la plus grande partie de sa flotte et de ses sous-marins. Ainsi il lui est impossible de recommencer la guerre.

La délivrance de la Belgique et de l'Alsace-Lorraine. — Les Allemands évacuèrent en hâte la Belgique et la France. Les armées françaises entrèrent à Metz et à Strasbourg. Ce fut une fête comme on n'en avait jamais

vu: les Alsaciens et les Lorrains riaient et pleuraient, agitaient des mouchoirs et des drapeaux, embrassaient les soldats, étaient fous de joie.

V. La Paix de Versailles

Le grand jour du 28 juin 1919. — Il restait à conclure la paix. Tous les pays qui avaient pris part à la guerre contre l'Allemagne envoyèrent à Paris des délégués pour en discuter les conditions dans une conférence, qu'on appelle *Conférence de la Paix.*

Parmi les délégués de l'Amérique était M. Wilson, président des États-Unis qui, à son arrivée en France, y fut accueilli avec enthousiasme.

Le travail de la Conférence commença le 18 janvier 1919. Il dura très longtemps: il y avait tant de choses à régler!

Enfin, le 16 juin 1919, le traité rédigé par les Alliés fut remis aux délégués que l'Allemagne avait envoyés. Ces délégués hésitèrent quelques jours avant d'accepter des conditions qui leur semblaient très dures et qui l'étaient en effet; mais la justice voulait qu'il en fût ainsi.

Le 28 juin 1919, une grande séance fut tenue au château de Versailles, dans la salle des Glaces. Dans cette même salle, le 18 janvier 1871, le roi de Prusse, Guillaume Ier, avait été proclamé empereur d'Allemagne.

Le 18 janvier 1871 avait été pour la force et l'orgueil de l'Allemagne un jour de triomphe. Depuis, l'Allemagne avait accru sa force et son orgueil. Le 28 juin 1919 fut le jour du châtiment.

Les principales clauses de la paix de Versailles. — Par la paix de Versailles, l'Allemagne restitue à la France l'Alsace-Lorraine. Elle s'engage à réparer les dommages causés à la France et à ses Alliés. Elle cède à la France les

mines de charbon du bassin de la Sarre; elle est ainsi punie pour avoir ruiné nos mines du Nord.

L'Allemagne restitue au Danemark le Slesvig, pays danois qu'elle lui avait enlevé en 1864.

Elle restitue les provinces polonaises qu'elle s'était attribuées au XVIIIe siècle, lorsque la malheureuse Pologne fut partagée entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, ce qui avait été un acte scandaleux de brigandage.

Enfin l'Allemagne renonce à ses colonies, où elle traitait les indigènes d'une façon barbare.

Par toutes ces clauses, la paix de Versailles est une paix de justice, puisqu'elle répare les injustices du passé.

La Société des Nations. — La paix de Versailles s'est proposée d'empêcher à l'avenir les injustices. Elle a fondé une *Société des Nations.*

Tous les États, membres de cette Société, s'engagent à garantir mutuellement leur territoire et leur indépendance. Si quelque différend se produit entre eux, ils le feront juger par un conseil dont les membres seront nommés par eux. Si un État refuse de se soumettre au jugement, la Société l'y contraindra par un blocus qui lui ôtera les moyens de vivre, et, au besoin, par la force des armes.

Ainsi la paix de Versailles, paix de justice, est aussi une paix d'Humanité. Elle promet aux hommes qui, depuis des milliers de siècles, ont tant souffert du fléau de la guerre, un avenir de travail dans la paix.

Puisse la Grande Guerre, d'où la France et les Alliés sont sortis vainqueurs, avoir été la dernière des guerres!



RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Nos pères, les Gaulois, étaient intelligents et braves; mais ils n'ont pas su se défendre contre les Romains. La Gaule a été conquise par les Romains cinquante ans avant Jésus-Christ malgré la belle défense de Vercingétorix.

La Gaule est restée soumise aux Romains pendant plus de quatre cents ans. Elle s'est instruite et enrichie. Elle est devenue chrétienne.

***

Quatre cents ans après Jésus-Christ, l'empire romain a été détruit. Les Francs sont venus en Gaule. Clovis, de la famille des Mérovingiens, commence à régner sur les Francs en 481 après Jésus-Christ; il conquiert toute la Gaule.

En 752, Pépin, de la famille des Carolingiens, devient roi des Francs. Son fils Charlemagne, empereur en 800, règne sur la Gaule, l'Allemagne et l'Italie.

En 843, au traité de Verdun, l'empire de Charlemagne est partagé en trois. Charles-le-Chauve a pour sa part une grande partie de la Gaule. Cette partie s'appelle le royaume de France. C'est depuis ce moment que la Gaule a pris le nom de France.

***

En 987, Hugues Capet devient roi. Alors commence à régner la famille des Capétiens.

La France était en ce temps-là divisée en duchés et comtés, dont les seigneurs obéissaient mal au roi. Mais la royauté se fortifie avec Philippe-Auguste et saint Louis, au XIIIe siècle. Elle commence à se faire obéir dans tout le royaume.

Au XIVe siècle débute la guerre de Cent ans, où la France a failli périr. Elle est sauvée par Jeanne d'Arc, que les Anglais brûlent à Rouen en 1431. A la fin de la guerre de Cent ans les Anglais sont chassés de France.

La royauté redevient puissante. L'un après l'autre, les anciens duchés et comtés sont réunis au domaine du roi. Louis XI, à sa mort, en 1483, possède la plus grande partie de la France.

Quand tous les Français, au lieu d'obéir à différents seigneurs, obéissent à un même roi, la patrie française commence.

***

Au XVIe siècle, la France fit la guerre à la maison d'Autriche, dont les domaines l'entourent de tous côtés.

Elle est troublée et mise en danger par les guerres de religion.

A la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, Henri IV et Louis XIII remettent l'ordre et la paix dans le royaume.

Ils sont vainqueurs de la maison d'Autriche.

***

Louis XIV, après les traités de Westphalie en 1648 et des Pyrénées en 1659, est le plus puissant roi de l'Europe.

Dans le royaume, son autorité est plus grande que celle de ses prédécesseurs. C'est un roi absolu.

Il abuse de sa force au dehors, et toute l'Europe se réunit contre nous.

Il abuse de son autorité dans le royaume. La France est mécontente.

Au XVIIIe siècle, Louis XV gouverne si mal que le mécontentement grandit. Les écrivains réclament pour la France la liberté et l'égalité.

***

La Révolution commence à la réunion des États généraux, en 1789. Louis XVI n'accepte pas les réformes. La royauté est remplacée par la république en 1792.

La République crée les institutions de la France nouvelle. Elle se défend héroïquement contre l'Europe. Elle est victorieuse.

Par ses institutions, elle a donné aux Français la liberté et l'égalité. Elle leur a fait mieux aimer leur patrie, qui se montrait juste pour tous ses enfants.

Les dangers qu'elle a courus, ses guerres, ses victoires, sa gloire ont exalté le patriotisme de nos pères.

C'est vraiment la Révolution qui a créé la patrie française comme nous la connaissons et l'aimons aujourd'hui.

***

Mais la France n'était pas encore habituée à la liberté. En 1799, elle se donne à nouveau un maître, Napoléon.

Après avoir vaincu toute l'Europe en d'éclatantes victoires, Napoléon est vaincu deux fois par elle, en 1814 et en 1815. La France, par la faute de Napoléon, a perdu les conquêtes qui avaient été faites par la République.

Alors, la royauté est rétablie en la personne de Louis XVIII, qui donne à la France quelques libertés. Son successeur Charles X essaye de reprendre ces libertés. La France craint qu'il ne veuille restaurer l'ancien régime. Charles X est renversé par la révolution de 1830.

Louis-Philippe, duc d'Orléans, est proclamé roi. Il refuse d'accorder au peuple le droit de vote. Il est renversé par la révolution de février 1848.

***

Alors la France est de nouveau en République. La République établit le suffrage universel: tous les Français deviennent des citoyens

Mais la France, encore une fois, a peur de la liberté. Le prince Louis-Napoléon fait un coup d'état, le 2 décembre 1851. L'Empire est rétabli. Encore une fois, la France s'est donné un maître.

L'Empire est renversé le 4 septembre 1870, après les premiers désastres de la guerre contre l'Allemagne. Cette guerre nous fit perdre l'Alsace et une partie de la Lorraine.

***

Le 4 septembre 1870, la République a été rétablie.

La République nous a donné toutes les libertés. Elle a fait faire de grands progrès à l'éducation nationale. Elle protège le travail et les travailleurs.

La République est pacifique; mais elle fait respecter nos droits et notre honneur. Elle l'a prouvé en défendant victorieusement la France, attaquée par l'Allemagne en août 1914; la Grande Guerre (1914-1919) s'est terminée par le retour à la mère-patrie des territoires annexés d'Alsace et de Lorraine

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

50 av. J.-C. — La Gaule est conquise par les Romains.
Ier–IVe siècle. — La Gaule reste soumise aux Romains.
Ve–VIIIe siècle. — Temps des Mérovingiens.
481. — Clovis devient roi des Francs.
VIIIe–Xe siècle. — Temps des Carolingiens.
800. — Charlemagne est couronné empereur.
843. — Partage de l'empire de Charlemagne.
987. — Avènement de Hugues Capet.
XIe–XIIe siècle. — Temps des premiers Capétiens.
1095. — Première Croisade.
XIIIe–XVe siècle. — Formation du territoire de la France.
1214. — Victoire de Philippe-Auguste à Bouvines.
1226–1270. — Règne de saint Louis.
1302. — Philippe le Bel réunit les premiers États généraux.
1337–1453. — Guerre de Cent ans.
1461–1483. — Règne de Louis XI.
XVIe siècle. — Temps de la Renaissance, de la Réforme et des guerres de religion.
1521–1559. — Guerres de François Ier et Henri II contre Charles-Quint et Philippe II.
1572. — Massacre des protestants à la Saint-Barthélemy.
1598. — Henri IV établit la tolérance religieuse par l'Édit de Nantes.
XVIIe siècle. — 1643–1715. — Règne de Louis XIV.
1685. — Louis XIV supprime la tolérance religieuse par la révocation de l'Édit de Nantes.
XVIIIe siècle. — 1789. Commencement de la Révolution.
14 juillet 1789. — Le peuple de Paris prend la Bastille.
20 sept. 1792. — L'armée est victorieuse à Valmy.
22 sept. 1792. — La Convention proclame la République.
XIXe siècle. — 1804–1815. — Le premier Empire.
1815–1830. — La Restauration.
1830. — Le peuple de Paris renverse Charles X.
1848–1851. — La seconde République.
1852–1870. — Le second Empire.
1870. — La guerre désastreuse contre l'Allemagne.
1870. — La troisième République.
XXe siècle. — 1914–1919. — La Grande Guerre.



VOCABULAIRE

1. As a rule, only meanings actually encountered in the text and in the captions under the illustrations have been included, and some words of common and frequent use in basal books have been omitted, unless employed in a specifically different sense.

2. Attention has been paid particularly to idiomatic constructions, in order to insure not only faithful but literary rendering on the part of the student.

3. The idioms are listed only once, generally under the various nouns and adjectives; but an effort has been made to place them under the keyword that the student of intermediate grade would be most apt to consult.

4. Proper nouns are translated only when different in English or in need of further explanation. The unusual abundance, however, of maps, illustrations, and descriptions in the text has made the definition of historical, geographical, and biographical references for the most part superfluous.

VOCABULAIRE

A

abaisser to lower
abattre to throw *or* bring down
abbé *m.* abbot
abîme *m.* abyss, chasm
abjurer to abjure, forswear
abolir to abolish
abord (d') first
abord *m.* access; — **glacial** forbidding demeanor
aboutir to end in, succeed
abriter to shelter; **s'—,** to take shelter
abus *m.* abuse
accablement *m.* depression, dejection
accabler to crush, heap on, overwhelm
accès *m.* fit
acclamer to hail, welcome
accord *m.* agreement; **être d'—,** to agree
accorder to grant
accourir to rush, hasten
accrocher to hang upon, hook
accroire to believe; **s'en faire —,** to deceive oneself
accroître (s') to increase; **accru** increased
accueil *m.* welcome
accueillir to receive
accuser to charge with
acheter to buy
achever to complete
acier *m.* steel
acquéreur *m.* buyer, purchaser
acquérir to acquire
acquitter to pay; **s'—,** to acquit oneself
actuel present
adieu *m.* farewell; **faire ses adieux** to bid farewell
admettre to admit
admirateur *m.* admirer
adolescent adolescent, of youth
adoucir to modify, mitigate
adresser (s') à to address, speak to
aérien aerial
affaiblir to weaken
affaire *f.* affair, matter; **faire l'—,** to suit; *pl.* business; **—s étrangères** foreign relations
affiche *f.* placard, bulletin
afficher to post
affliger (s') to grieve
affluer to flock
affolé distracted, infatuated
affranchir to free
affranchissement *m.* liberation, enfranchisement
affût *m.* stand, rest; — **de canon** *m.* gun carriage
afin de in order to
âge *f.* age; **en — de** old enough to
agenouiller (s') to kneel down
agir to act; **s' — de** to be a question of; to treat
agiter to wave
agrandir to increase, grow
agrandissement *m.* growth, extension
agricole *adj.* agricultural

aiguille *f.* needle
aiguiser to sharpen
ail *f.* garlic; **gousse d'—,** *f.* clove of garlic
aile *f.* wing; **battre des —s** to flap one's wings
ailleurs (d') besides
aimanté magnetic
aimer (à) to like (to), be fond (of); **— mieux** to prefer
ainsi thus; **— de suite** and so forth
air *m.* air, look; **avoir l'— de** to look like; **en plein —,** in the open, out of doors
aise *f.* content, ease; **à l'—,** at ease
ajouter to add
Alamans *pl.* Alemanni
alert brisk, sprightly
allégresse *f.* cheerfulness
Allemagne *f.* Germany
allemand *adj. & n.* German
aller to go, be about to, be at the point of, be going to; **— trouver** to go and find, call on; **s'en —,** to go away
allié *m.* ally
allier (s') to ally oneself
allumer to light
alors then
ambulant itinerary
âme *f.* soul
amélioration *f.* betterment
améliorer to improve
amener to bring, bring about; to lead
amer bitter
ami *m.* friend; *adj.* friendly
amitié *f.* friendship
amortir to moderate, soften
amour *m.* love, passion
amuser to entertain, amuse
an *m.* year; **avoir treize —s** to be thirteen years old
ancien former, ancient
âne *m.* donkey, jackass
anéantir to destroy
anglais *adj.* English; *n.* Englishman
Angleterre *f.* England
animer to animate
année *f.* year; **l'— d'après** the next year, following year
annuler to annul, abolish
Anvers Antwerp
apercevoir to perceive, see
apparaître to appear
appartenir to belong
appauvrir to impoverish
appel *m.* call; **faire — à** to call to
appeler to call
appliquer to apply; to enforce
apprendre to hear of, learn; to teach
apprenti *m.* apprentice
apprêter (s') à to get ready, prepare for
approprié appropriate
approvisionner (s') to get *or* lay in supplies
appuyer to press; **s'—,** to lean
âpre bleak
après after; **d'—,** according to; *see* **année**
arbre *m.* tree; **— fruitier** fruit tree
arc *m.* bow, arch; **— de Triomphe** Triumphal Arch (*famous monument in Paris built by Napoleon I*)
archipel *m.* archipelago
ardent scorching
argent *m.* silver; money
argenterie *f.* silver, silverware
argile *f.* clay; **maison bâtie en —,** adobe hut
armateur *m.* shipowner
arme *f.* arm; **—s à feu** fire arms
armer to arm; **être armé chevalier** to be knighted

armure *f.* armor
arracher to snatch, wrench, wrest
arrêt *m.* decree
arrêter to stop
arrière: en —, backwards
arrière-garde *f.* rear-guard
arrière-petit-fils *m.* great-grandson
arrivée *f.* arrival
arriver to arrive, occur, happen; to succeed
arrondir to enlarge, extend
arrondissement *m.* circuit, district
artifice *m.* art, trick; *see* **feu**
asile *m.* asylum; **salle d'—,** infant school
asphyxier to asphyxiate, destroy by suffocation
aspirer to aspire; **— à** to aim at
assaut *m.* assault; **donner —,** to storm; **prendre d'—,** to take by storm; *see* **char**
asseoir (s') to sit
assiéger to besiege; to lay siege to
assistance *f.* benefit
assister to help; **— à** to attend, be present at, witness
assouvir to gratify
assujettir to subdue, bring under subjection
assurer to assure, insure; **s'—,** to ascertain
astre *m.* star
atelier *m.* workshop, workroom, factory
atroce atrocious
attacher to attach; **attaché** devoted to
atteindre to attain, come up to; to join; to strike; **atteint** affected *or* seized with
atteler to yoke
attendre to wait for, expect; **s'— à** to expect, count upon
attendrissement *m.* emotion
attentat *m.* attack
attention *f.* attention; **faire —,** to notice, pay attention
attrouper (s') to gather
aucun any, any one; no, no one
audace *f.* audacity, boldness
audacieux bold
augmenter to increase
auparavant before, previously
auprès de near, at
aussi too, also; therefore; **— . . . que** as . . . as
autant . . . que as much . . . as
autel *m.* altar
auteur *m.* author
autour de round, around
autrefois, formerly, of yore
Autriche *f.* Austria
autrichien *adj. & n.* Austrian
avance *f.* advance
avant-garde *f.* vanguard
avant-propos *m.* foreword
avare miserly
avarice *f.* avarice, niggardliness
avènement *m.* accession
avenir *m.* future
avertir to warn
avide covetous
avion *m.* airplane
avis *m.* mind, opinion; counsel, advice; **changer d'—,** to change one's mind; **du même —,** of the same opinion
avocat *m.* lawyer
avoir to have; to be; *for idioms see the various nouns and adjectives;* **— voulu** to have liked; **n'— pas** to lack, be without
avouer to confess, own up

B

Bâle *f.* Basle
ballon *m.* balloon; **— dirigeable** dirigible

banal common, communal
banc *m.* bench
bande *f.* gang, group
banque *f.* bank
banqueroute *f.* bankruptcy
baptiser to baptize, christen
barbare *m.* barbarian; *adj.* barbaric
barbe *f.* beard
barbelé barbed
barbier *m.* barber
barque *f.* bark, sea craft
bas *m.* stockings
bas low; **en —,** below
bataille *f.* battle
bateau *m.* ship; **— de commerce** merchantman; **— sous-marin** submarine boat
bâtiment *m.* building
bâtir to build
bâton *m.* club, stick
battre to beat; to defeat, vanquish; *for idioms see the various nouns and adjectives;* **se —,** to fight
Bavière *f.* Bavaria
beau(bel,belle) handsome, pretty; **avoir — faire** to do in vain
beau-frère *m.* brother-in-law
beaucoup many, much; **à — près** not nearly, by a good deal
beffroi *m.* belfry
Belgique *m.* Belgium
bénéfice *m.* profit
besogne *f.* work
besoin *m.* need; **avoir — de** to be in need of, want
bête *f.* beast
beurre *m.* butter
bibliothèque *f.* library
bien *m.* good; benefit; **—s** goods, possessions
bien well; **— que** although; **si — que** so much so that, so that
bienfaisance *f.* beneficence; **société de —,** charitable organization
bienfaisant beneficent
bienfait *m.* favor, boon
bienfaiteur *m.* benefactor
bienveillant kindly
bijou *m.* jewel
bivouaquer to camp
blanc white
blé *m.* wheat
blesser to wound; **blessé à mort** mortally wounded
bleu blue
blocus *m.* blockade; **— continental** continental blockade
bloquer to blockade
bœuf *m.* ox
Bohême *f.* Bohemia
boire to drink
bois *m.* wood
bombarde *f.* mortar
bombarder to bomb
bombe *f.* bomb, shell
bon good; **pour de —,** truly, for good
bonheur *m.* happiness, boon
bonnet *m.* cap
bonté, *f.* goodness, kindness
bord *m.* bank, edge, side
bordage *m.* rail
border to line
bosquet *m.* grove
boucher *m.* butcher
bouclier *m.* shield
boue *f.* mud
bougie *f.* wax candle
boulanger *m.* baker
boulet *m.* cannon ball
bouleverser to upset
bouquet *m.* bunch; **— d'arbres** cluster of trees
bourbeux muddy
bourgeois *m.* burgher (*member of the middle class*)
bourgeoisie *f.* middle class
Bourgogne *f.* Burgundy
bourreau *m.* executioner, hangman
bourse *f.* purse; scholarship

bousculade *f.* disorder, hustling
boussole *f.* compass
bout *m.* end, extremity; **à — de ses forces** exhausted; **au —**, at the end; **au — du monde** to the end of the world
boutique *f.* shop
branchage *m.* branch, bough
bras *m.* arm; **à — ouverts** with open arms, heartily
bravoure *f.* courage, bravery
brèche *f.* breach, hole
Bretagne *f.* Britain (*in the time of Charlemagne*); Brittany (*province in northwestern part of France*)
bréviaire *m.* breviary
brigand *m.* highwayman
brigandage *m.* brigandage, robbery
briser (se) to break, dash
brouiller (se) to fall out *or* be on bad terms with (**avec**)
bruit *m.* noise
brûler to burn, scorch
brumaire *m.* Brumaire (*second month in the calendar of the first French republic*)
bûcher *m.* stake
butte: être en — à to be exposed [to

C

cabane *f.* hut
cabaretier *m.* innkeeper
cacher (se) to hide
cadavre *m.* corpse
cadran *m.* dial
cadre *m.* frame
campagne *f.* country; campaign; **faire une —**, to serve in a campaign
candélabre *m.* candelabrum
canne *f.* walking stick, cane
canon *m.* cannon; **— léger** *m.* light gun
cap *m.* cape; **— de Bonne-Espérance** Cape of Good Hope
capacités *f. pl.* people with good intellect; talented men
Capitole Capitol (*the hill in Rome upon which the temple of Jupiter stood*)
capitulaire *m.* capitulary, law
caporal *m.* corporal
capote *f.* (soldier's) great-coat
car because, for
caractère *m.* temper; **avoir mauvais —**, to be bad-tempered
carcasse *f.* carcass, body, bones
cardinalat *m.* cardinalship
carré *m.* square
carrière *f.* career; **— des armes** military career
carrosse *m.* carriage
carte *f.* card; map
cartouche *f.* cartridge
casque *m.* helmet
cassation *f.* annulment; *see* **cour**
casser to break; to revoke
catéchisme *m.* catechism; **faire le —**, to teach catechism
cause *f.* cause; **à — de** on account of
causer to talk, chat
caveau *m.* vault
céder to yield, abandon, give up
ceinture *f.* belt, sash
célèbre famous
centaine *f.* a hundred, about a hundred
cercueil *m.* casket
cérémonie *f.* ceremony; **faire une —**, to hold a festival
cerf *m.* stag, deer
cerner to surround
cesse *f.* ceasing; **sans —**, ceaselessly
cesser (de) to cease (from); **ne pas — de** to keep on doing

chacun every one, each one; — **pour soi** every one for himself
chagrin *m.* grief, sorrow, vexation
chaîne *f.* chain
chair *f.* flesh
champ *m.* field
chancelier *m.* chancellor
chandelle *f.* tallow candle
changement *m.* change
changer to change
chanson *f.* song; — **de geste** heroic poem (*in Old French literature*)
chant *m.* song
chanter to sing
chapeau *m.* hat
chapitre *m.* chapter
chaque each, every
char *m.* car, hearse; — **d'assaut** tank [thrax
charbon *m.* coal, charcoal; an-
charcutier *m.* pork-butcher
charge *f.* expense
charger to load, burden; to entrust with (**de**)
chariot *m.* wagon
charpentier *m.* carpenter
charrette *f.* cart
charrier to drift; *see* **faire**
charte *f.* charter
chasse *f.* hunting, hunt
chasse-mouches *m.* fly-flap
chasser to hunt; to drive out, cast out, expel
chasseur à pied *m.* light infantryman, rifleman
château *m.* castle
châtiment *m.* chastening, punishment
chaume *m.* thatch
chaumière *f.* cottage
chauve bald
chef *m.* chief, commander; — **de guerre** war chieftan
chef-lieu *m.* chief town; capital; headquarters
chemin *m.* way, road; — **de fer** *m.* railroad; —**s vicinaux** local roads
cheminée *f.* fireplace
chêne *m.* oak tree
chenille *f.* caterpillar
cher expensive
chercher to look for, search, pick
cheval *m.* horse; **à** —, on horseback
chevalerie *f.* knighthood
chevalier *m.* knight
chevelure *f.* hair
cheveu *m.* hair
cheville *f.* ankle
chevreuil *m.* roebuck, venison
chez at the house of; — **les étrangers** (from) among foreigners
chiendent *m.* couch grass
chiffre *m.* figure, total amount
chimique chemical
chimiste *m.* chemist
chinois *adj. & n.* Chinese
choisir to choose
chose *f.* thing
choux-navet *m.* colewort
christianisme *m.* Christianity
chute *f.* fall
ciel *m.* sky, heaven
cimetière *m.* cemetery, churchyard
cingler to steer (*a ship's course*)
circuler to move
cirque *m.* amphitheater
ciselé chiseled, chased
citoyen *m.* citizen
clair clear, bright; **faire** —, to dawn, be daylight
clameur *f.* clamor
cloche *f.* bell
clocheton *m.* (little) steeple
cocarde *f.* cockade
cœur *m.* heart; **avoir à** —, to

set one's heart on; **de bon —**, willingly; **par —**, by heart; **sans —**, heartless
cohue *f.* crush, mob
coiffer to dress the hair; **se — de** to wear on one's head
coiffure *f.* headgear, headdress
colère *f.* anger, passion, rage; **se mettre en —**, to become angry
collier *m.* necklace
colline *f.* hill
colonne *f.* column, pillar
combat *m.* combat, fight, battle; **mettre hors de —**, to disable
combattre to fight
combler to fill up
comédie *see* **jouer**
comité *m.* committee; **— de salut public** committee of public safety
commander to order, command
commencement *m.* beginning
commerçant *adj.* commercial, mercantile; *n.* merchant, trader
commerce *m.* commerce, trade, business
commettre to commit, perpetrate
commis *m.* clerk
commun common; **en —**, in common
commune *f.* commune, chartered borough; township
communication *f.* connection; **mettre en —**, to connect
communiquer to communicate
comparaître to appear
compléter to complete
complot *m.* conspiracy
comporter to permit, allow
composer (se) to consist
comprendre to understand
compte *m.* account; **tenir — à** to credit some one with; **tenir — de** to take into account
compter to reckon, count
comte *m.* count (*rank of nobility*)
comté *m.* county (*territory belonging to a count*)
concile *m.* council
concitoyen *m.* fellow citizen
concordat *m.* compact, treaty (*between a pope and a sovereign covering religious matters*)
condamner to condemn; **condamné** *m.* condemned (man)
condition *f.* condition; nature; terms; **à — que** provided that
conduire to lead, guide, conduct; **se —**, to behave
conduite *f.* direction, leadership
confiance *f.* confidence, trust; **avoir — en** to trust
confiant relying, trusting
conflit *m.* clash
conformer to conform
conformément à according to
connaissance *f.* knowledge
connétable *m.* constable (*formerly the name of the ranking military officer in France*)
conquérir to conquer
conquête *f.* conquest; **faire la —**, to conquer
conseil *m.* advice; council; **— municipal** town council
conseiller *m.* adviser, counselor
consentir to consent
conserver to keep
conspirer to plot
construire to build
contenance *f.* countenance; **faire bonne —**, to keep one's countenance
content (de) pleased (with)
contenter (se) to be satisfied with **(de)**
contraindre to compel, constrain

contraire: **au —**, on the contrary
contredire to gainsay, contradict
contrée *f.* country, region
contribution *f.* tax
convaincre to convince
convenir to agree; suit; **— à** to be suited to
convertir (se) to become a convert to
convoi *m.* funeral procession
convoquer to summon, call, convoke
cor *m.* horn
corbillard *m.* hearse
cordage *m.* rope, rigging
cordon *m.* sash (*of an order*)
cordonnier *m.* shoemaker
corporation *f.* guild, union
corps *m.* body
Corse *f.* Corsica
cortège *m.* procession
corvée *f.* forced work (*on road-mending*)
côte *f.* coast
côté *m.* side; **à — de** alongside; **des deux —s** on both sides; **du — de** towards; **mettre de —**, to put by, save
couché lying down, recumbent
coucher to sleep; **se —**, to go to bed
coude *m.* elbow
couler to run, flow; to run down, sink; **faire — le sang** to shed blood
coup *m.* blow; **— de bâton** blow (*with a stick*); **— de couteau** stab; **— d'état** sudden stroke of state policy; **— de feu** shot; **— de force** blow; **— de pistolet** pistol shot
coupable guilty
couper to cut; **— la tête** to behead; **avoir la tête coupée** to be beheaded
cour *f.* yard, (royal) court; **— de Cassation** Supreme Court, Court of Appeals
courir to run, incur
couronne *f.* crown
couronner to crown
courroux *m.* wrath
cours *m.* course; **— moyen** intermediate course; **— de l'eau** stream
court brief
cousin *m.* cousin; **— germain** first cousin
coûter to cost; **coûte que coûte** at any cost
couture *f.* sewing
couvrir to cover
craindre to fear, be afraid of
crainte *f.* fear
cravate *f.* tie
créancier *m.* creditor
crédit *m.* credit; **— agricole** bank of agriculture; **— foncier** land bank; **— mobilier** bank of commerce
creuser to dig; **se —**, to deepen, grow hollow
crevassé cracked
cri *m.* cry; **pousser des —s** to scream, cackle; to utter shouts
criblé (de) riddled (with)
crieur *m.* crier; **— de la commune** town-crier
Crimée *f.* Crimea (*province in southern Russia*)
crise *f.* crisis
cristaux *m. pl.* crystalware, glassware
croire to believe (**à** = in)
croisade *f.* crusade
croisé *m.* crusader
croix *f.* cross
croyance *f.* faith
cru *adj.* raw

cruauté *f.* cruelty
cueillir to pick, gather
cuirasse *f.* breastplate
cuire to bake
cuivre *m.* copper
culotte *f.* breeches
culte *m.* cult, creed, religion
cultiver to cultivate, till

D

dame *f.* lady
danger *m.* peril, jeopardy; **mettre en** —, to endanger, imperil
danois *adj.* Danish; *n.* Dane
danser to dance
davantage more
débander (se) to disband
débarquer to land
débarrasser (se) to get rid of
débilité *f.* weakness
débloquer to raise the blockade
débonnaire good-natured, meek
debout standing, upright
débris *m.* ruins, remains
début *m.* debut, beginning; **au — de** at the beginning of
débuter to start
décharger to unload
déchirer to tear
décidé resolute
décider to decide, determine; **— à** to induce some one to; **se** —, to make up one's mind
décorer to adorn
découper (se) to stand out
décourager (se) to be discouraged
découverte *f.* discovery
décret *m.* decree, enactment
décréter to decree, order
dedans within
défaite *f.* defeat
défaut *m.* fault, failing, shortcoming
défendre to defend; to forbid, prohibit
défense *f.* interdiction, prohibition; vindication
défenseur *m.* supporter, vindicator
défier to defy, challenge; **se — de** to distrust
défiler (devant) to march (past)
dehors outside, without
délégué *m.* delegate
délibération *f.* discussion, deliberation
délibérer to debate, discuss
délicieux delicious, extremely agreeable
délier (se) to loosen
délire *m.* frenzy; **avoir le** —, to rave
délivrer to free
demander (à) to ask (of), beseech
démembrer to disjoint, tear to pieces
démentir (se) to belie oneself; to flag
démettre (se) to resign
demeurer to remain
démission *f.* resignation; **donner sa** —, to resign
démontrer to prove
denrée *f.* commodity, wares
dentelle *f.* lace
dénuement *m.* distress
dépasser to extend beyond; to exceed
dépêcher (se) to hurry, hasten
dépeindre to depict
dépense *f.* expenditure
dépenser to spend
dépensier *m.* spendthrift
dépérir to dwindle, weaken
déplacer (se) to go about, change one's place; be displaced
déplaire to displease

déporter to deport
dépouille *f.* spoil
dépouiller to rob
depuis from; since
dernier last
déroute *f.* rout, disorder; **mettre en —**, to rout
derrière behind
dès since
désagréable unpleasant
désastreux disastrous
descendre to go down; to alight, descend
désespérer to despair
déshonorant disgraceful
désigner to appoint, elect
désirer to desire
désobéir to disobey
désoler (se) to become troubled
désordre *m.* disturbance, disorder
desséché dried up
dessin *m.* design
dessiner to draw
dessus on, upon; **au — de** above, over
destiner to intend
destructeur *m.* destroyer
déterrer to unearth
détester to hate
détonation *f.* report (*of a firearm*)
detrôner to dethrone
détruire to destroy
dette *f.* debt; **faire des —s** to incur debts
deuil *m.* mourning
devant before, in front of; opposite; **aller au — de** to go to meet, advance towards
devenir to become; **qu'allons-nous — ?** what will become of us?
devoir *m.* duty, exercise; **faire son —**, to do one's duty
devoir to have to; to owe; ought, must, should
dévorant devouring, parching
dévot devout
dévoué devoted
diable *m.* devil
Dieu *m.* God
différend *m.* disagreement
digne worthy
digue *f.* dike, dam
dîme *f.* tithe (*a tax levied on the peasants calling for one-tenth of their harvest*)
diminuer to decrease, reduce
dire to say; **c'est à —**, that is to say; **vouloir —**, to mean
diriger to conduct; **se —**, to proceed towards
discours *m.* discourse, speech
discuter to argue, dispute
disparaître to disappear
disposer to arrange, place; **— en carré** to form into a square
disposition *f.* arrangement, measures; **prendre des —s** to take one's stand
dissentiment *m.* dissension
dissoudre to dissolve
distinguer to distinguish
divers various
diviser to divide
dizain *m.* decastich (*stanza of ten lines*)
dommage *m.* damage, injury; **c'est bien — que** it is a pity that
don *m.* gift
donjon *m.* dungeon
donner to give; **je vous le donne en quatre** I'll give *you* four chances; **il ne lui fut pas donné** it was not given him: **se — à** to give oneself; to devote oneself to; to impose on oneself
dormir to sleep
dos *m.* back; **à —**, on the back
doucement softly

douleur *f.* pain, grief
doute *m.* doubt; **sans nul —,** without any doubt
doux sweet, gentle
drame *m.* drama, tragedy
drap *m.* cloth
drapeau *m.* flag
dresser to train
droit *m.* fee; right; law
droite *f.* right hand *or* side
druide Druid (*a priest of the ancient Celts*)
duché *m.* duchy
dur hard
durer to last, endure
dureté *f.* harshness

E

eau *f.* water
écart *m.* step aside; **à l'—,** aloof, aside
échafaud *m.* scaffold
échapper (s') to flee
échouer to fail
éclairé *adj.* enlightened
éclairer to light, illumine
éclat *m.* brilliance; splinter
éclatant brilliant, striking
éclater to burst, break out
école *f.* school; **— primaire** elementary school; **— normale** teachers' college
économe thrifty
écorce *f.* bark
écraser to crush, overwhelm; **le nez écrasé** pug nose
écrit *m.* writing
écriteau *m.* signboard
écrivain *m.* writer
écumoire *f.* strainer, skimmer
écurie *f.* (horse)stable
édit *m.* edict
effet *m.* effect; **en —,** in reality
efficace efficacious, efficient
efforcer (s') to make an effort, strive hard
effort *m.* effort; **faire de grands —s** to do one's best
effrayer (s') to be frightened
égal equal
égalité *f.* equality
égard *m.* regard; **à l'— de** with regard to, respecting
Église *f.* Church
élan *m.* dash, rush; elk
élancer (s') to jump; to reach forth; to cast oneself down
élégie *f.* elegy
élever to bring up, rear; to erect, raise; **s'—,** to arise
élire to elect
éloigné apart, distant, separated
embarras *m.* difficulty; hindrance, blockade; **faire des —,** to make a fuss; **tirer d'—,** to help out of trouble
embellir to beautify; **s'—,** to become beautiful
embouchure *f.* mouth (*of a river*)
embrassade *f.* embrace
embrasser to kiss
émeute *f.* uprising, riot
émigré *m.* emigrant
emmener to take away
émouvoir to move, stir
emparer (s') to take possession, seize
empêcher to prevent
emploi *m.* position; line of business
employer to use
empoisonner to poison
emporter to carry off
empressement *m.* eagerness
emprisonner to imprison
en in, at, by, while, as
enceinte *f.* inclosure, precinct
enchanter to delight
encore still; indeed; **— une fois** once again
encourir to incur, deserve
endetté in debt

endroit *m.* place, locality
enfance *f.* childhood
enfant *m.* child; **tout —**, quite a child
enfer *m.* hell
enfermer to shut in, inclose; **être enfermé** to be indoors; **s'—**, to shut oneself up.
enflammer (s') to take fire, burst into a blaze
enfler to swell
enfoncer to smash
enfuir (s') to flee
engager (s') to begin (*a battle*); to take place
engin *m.* engine
enhardir (s') to grow bold
enjeu *m.* stake
enlever (à) to take away (from); to remove, carry off
ennuyer (s') to be bored
enrager to become angry
enregistrer to record, ratify
enrichir (s') to acquire wealth
enrôlement *m.* enlistment, enrollment
enrôler to enlist
enseignement *m.* education, instruction, teaching; **— supérieur** higher education
enseigner to teach
ensemble *m.* whole
ensemble together
ensevelir to bury
ensuite afterwards, then, later
entasser to pile up
entendement *m.* understanding
entendre to hear; **— parler de** to hear of; **s'—**, to make an agreement; to act in concert with; **s'— bien avec** to agree *or* be on good terms with
entêté stubborn
entier whole, entire; **tout —**, quite entirely
entonner to intone, strike up
entourer to surround
entraînant overpowering
entraîner to lead away; **s'—**, to train oneself
entrave *f.* fetters, impediment, obstacle
entrée *f.* entry, entrance
entreprendre to undertake
entrer to enter
entretenir to maintain; to keep in good repair (*of roads*)
envahir to invade
envahisseur *m.* invader
envelopper to surround
envers towards
environnant surrounding
environs *m. pl.* surroundings
envoyer to send
épais thick
épargner to spare
épaule *f.* shoulder
épée *f.* sword
épices *f. pl.* spices
épître *f.* epistle
époque *f.* epoch
épouser to marry
épouvantable frightful
éprouvé tried
éprouver to feel, experience
épuiser to exhaust, use up
équipage *m.* crew
équiper to arm
ère *f.* era
errer to roam
escalader to climb, scale
escalier *m.* staircase
esclavage *m.* slavery
esclave *m.* slave
Espagne *f.* Spain
espagnol *adj.* Spanish; *n.* Spaniard
espérance *f.* hope
espérer to hope
espoir *m.* hope; **sans —**, hopeless
esprit *m.* mind, wit; head

essaim *m.* swarm
essayer (de) to attempt (to)
est *m.* east
estimer (s') to consider oneself
estrade *f.* platform
estropier to cripple
étable *f.* stable; **— à porc** pig-sty
établir (s') to settle, set up in business; to establish
étaler (s') to spread
état *m.* class, order; state; **les États généraux** the States-General; *see* **coup**
étendard *m.* standard, banner
étendre (s') to extend, spread, stretch
étendu *adj.* extensive
étendue *f.* extent; **dans toute son —,** to its full extent
étoffe *f.* cloth, material
étonnement *m.* wonder
étonner to surprise, astonish
étrange strange
étranger *adj.* foreign; *n. m.* foreigner; foreign country
être *m.* being
être to be; *for idioms see the various nouns and adjectives*
étroit narrow
étude *f.* study; **faire ses —s** to study
étudiant *m.* student
évêché *m.* episcopate (*jurisdiction of a bishop*)
éveiller (s') to wake up
événement *m.* event
évêque *m.* bishop
éviter to avoid
exalté excited
excès *m.* abuse, excess
exciter to instigate
exécrable detestable
exécuter to fulfill, carry out
exercer to practise; **s'—,** to train oneself
exercice *m.* exercise; **faire l'—,** to be drilled
exiger to demand, exact
expier to pay for
exploité cultivated
explorateur *m.* explorer
exposé exposed; **être — à** to run the risk of
exprimer to express
expulsion *f.* expulsion
exterminer to exterminate, kill off

F

fabricant *m.* manufacturer
fabrication *f.* manufacture
fabrique *f.* factory, works
fabriquer to make, manufacture
face *f.* front; **— à —,** face to face
fâcher (se) to become angry
factieux *m.* factionist, sedition-monger
faible weak
faiblesse *f.* weakness
faïence *f.* earthenware, crockery; faïence
faillir to be near, be on the point of
faim *f.* hunger; **avoir —,** to be hungry
fainéant *m.* sluggard; **les rois —s** the do-nothing kings
faire to do, make; to have, let, cause; to be; *for idioms see the various nouns and adjectives;* **— baptiser** to have christened; **— communiquer** to have communicated, open up communication; **— comprendre à** to give one to understand; **— le coup de feu** to fire; **— un coup de force** to strike a blow; **— couper la tête** to have beheaded; **— cuire** to bake; **— donner toutes ses forces** to concen-

trate all one's forces; — **fumer le pistolet** to let off the pistol; — **fuir nos soldats** to cause our soldiers to flee; — **de même** to do the same; — **naître** to give birth to; — **régner la paix** to let peace reign; — **venir** to let come; — **voir** to show; **se** —, to be *or* become; to get; to make *or* have oneself (+ *past part.*); to take place; **se — obéir** to make oneself obeyed, be obeyed; **se — sacrer** to be crowned; **s'en — accroire** to deceive oneself; **un grand mouvement se fit** a great movement took place; **ne — qu'un avec** to be at one with; **ne fit que charrier des glaçons** only made the ice floes drift
fait *m.* fact
falloir to be necessary
fantaisie *f.* fancy, whim
fatigant tiring
faucille *f.* sickle
fausseté *f.* duplicity
faute *f.* mistake
fauteuil *m.* armchair
faveur *f.* favor; **en — de** on behalf of
fécond fertile
fédéré *m.* confederate
femme *f.* wife
fente *f.* cleft, opening
féod *m.* fief
féodal feudal
féodalité *f.* feudalism
fer *m.* iron; — **forgé** wrought iron; **par le — et par le feu** with fire and sword
ferme steadfast
fermer to close
fermeté *f.* firmness
féroce ferocious
ferré chained; *see* **réseau**
fête *f.* feast, festival; **faire une** —, to celebrate
feu *m.* fire; — **d'artifice** firework; **mettre le — à** to light, set (on) fire
feuille *f.* sheet, leaf
fidèle faithful
fief *m.* fief
fier noble, proud
fièvre *f.* fever
fil *m.* thread; — **de fer barbelé** barbed wire; *see* **télégraphie**
fin *f.* end; **à la** —, in the end
fixé fixed, limited
fléau *m.* scourge
flèche *f.* spire; arrow
flétrir to castigate, condemn
fleuve *m.* river
florissant prosperous
flot *m.* crowd; wave, frill; — **pressé** eager crowd
flotte *f.* navy, fleet
foi *f.* faith, confidence; **de mauvaise** —, of bad faith; ill-disposed
fois *f.* time; **à la** —, at the same time; **chaque — que** whenever; **encore une** —, once more; **tout à la** —, at the same time
folie *f.* madness, frenzy
follement madly, foolishly
foncier *adj.* landed; *see* **crédit**
fond *m.* basis, stock, foundation; **au — de** at the bottom of
fonder to establish, found
force *f.* strength, power; meaning; —**s** troops;
fôret *f.* forest
forger to forge, hammer
former to form
fort hard, strong
fortifier to fortify; strengthen
fossé *m.* ditch
fou insane
fougère *f.* fern

fouiller to dig, search; to pry into
foule *f.* crowd, mob
four *m.* oven
foyer *m.* home
frais *m. pl.* expense; **faire les —**, to bear the expense
framée *f.* lance, javelin
franc, franque *adj. & n.* Frank
franchir to cross; clear up
francisque *f.* battle-ax
frapper to strike, impress; **— un grand coup** to strike a decisive blow; **— du pied** to kick
fréquenté *adj.* frequented, visited
fréquenter to attend
fripier *m.* dealer in old clothes
frise *f.* frieze
froid *m.* cold
fronde *f.* sling; **Fronde** *name of a French party in the seventeenth century*
front *m.* forehead
frontière *f.* boundary
frotter to rub
fruitier *m.* fruit dealer; *see* **arbre**
fuire to flee
fumée *f.* smoke
fumer to smoke, make a smoke
funèbre *adj.* funeral, funereal
fureur *f.* fury
fusée *f.* skyrocket
fusil *m.* gun, rifle
fusilier *m.* fusileer; **— marin** naval gunner
fusillade *f.* firing
fusiller to shoot
fuyard *m.* fugitive

G

gagner to gain, earn
galère *f.* galley
gamin *m.* urchin
ganter to fit with gloves; **ganté de fer** iron-clad
garder to care for, keep; to guard
gardien *m.* keeper
garni (de) fitted (with)
garnison *f.* garrison; **tenir —**, to be garrisoned
gâter to spoil
gauche left; **la — et la droite des ennemis** the left and right flanks of the enemy
Gaule *f.* Gaul
Gaulois *n.* Gaul (*people*); *adj.* pertaining to Gaul, Gallic
gazon *m.* grass, turf
geler to freeze
gémir to sob, wail
gendarmerie *f.* police, constabulary
gêner to hinder, incommode, be in the way; to thwart
génie *m.* genius
genou *m.* knee; **se mettre à —x** to kneel down; **se tenir à —x** to remain kneeling; **tomber à —x** to fall to one's knees
gens *m. & f. pl.* people; **— du peuple** common people
gentilhomme *m.* nobleman
gérer to manage
germain germane, related; *see* **cousin**
geste *m.* movement; *see* **chanson**
gibier *m.* (wild) game
gilet *m.* waistcoat, vest
glace *f.* mirror, ice
glacial glacial, severe
glaçon *m.* ice floe
gousse *f.* husk, clove
goût *m.* taste
goutte *f.* drop
gouverner to govern

grâce *f.* grace, pardon; **bonne —**, gracefulness, charm; **— à** thanks to
gracieusement graciously
grade *m.* rank, commission
grain *m.* grain, corn
graisse *f.* fat
grand *adj.* large, great, big; stately; decisive; *m. pl.* noblemen, nobility
grand-écuyer *m.* master of the horse
grand-veneur *m.* master of the hounds
grandeur *f.* greatness
grandir to grow
grange *f.* barn
gratuit free
gravé engraved
gravure *f.* picture
gré *m.* will, wish; **bon — mal —**, willy-nilly
grêle *f.* hail
grêle *adj.* thin
grenade *f.* hand grenade
grenier *m.* granary; garret
grève *f.* strike; **se mettre en —**, to strike
grille *f.* railing, gate (*garden*)
gros *m.* bulk
gros *adj.* big, large
grossier rude, coarse
guère little, scarcely
guérir to cure; recover; **se —**, to recover
guérison *f.* cure, recovery
guerre *f.* war; **hommes de —**, military men, warriors; **vaisseau de —**, warship; **faire la —**, to wage war
guerrier *m.* warrior; *adj.* warlike
guetteur *m.* watchman
gui *m.* mistletoe
guillotiner to execute (*by means of the guillotine*)
guillotineur *m.* executioner

H

habile clever
habileté *f.* cleverness, skill
habiller to clothe; **s'—**, to dress
habitation *f.* habitation; *see* **salle**
habiter to inhabit, dwell in
habitude *f.* custom
habituer to accustom
hache *f.* ax
haine *f.* hate
haïr to hate
harceler to harass, worry
hardi bold
hasard *m.* chance; **livrer au —**, to leave to chance
hâte *f.* haste, hurry
haut *m.* top; **du — de** from the top of; **de — en bas** from top to bottom; **en —**, at the top of
herbe *f.* grass
hérétique *n.* heretic, nonconformist
hériter to inherit
héritier *m.* heir
heure *f.* hour; **de bonne —**, early, quite early in life; **tout à l'—**, presently
heureux fortunate, happy
hirondelle *f.* swallow
hiver *m.* winter
hommage *m.* homage
honnêteté *f.* honesty
honteux shameful
hôpital *m.* hospital
horlogerie *f.* clockwork
horreur *f.* horror; **faire —**, to horrify
hors outside, away from; **— de combat** disabled
hôtel de ville *m.* town hall
huer to hoot at
huile *f.* oil
huissier *m.* sheriff's officer, bailiff

humain human
hurler to shriek

I

Iéna Jena
île *f.* island
illustrer (s') to become famous, render oneself illustrious
image *f.* picture
immoler to sacrifice
impitoyable pitiless, ruthless
importer to matter, signify; **n'importe quoi** no matter what
impôt *m.* tax
imprenable impregnable
imprimer to print
imprimerie *f.* printing
imprudence *f.* indiscretion
inabordable inaccessible
incendie *m.* fire, conflagration
incendier to set fire to
incliner (s') to bow
inconnu unknown
inconstant fickle
incroyable incredible
Inde *f.* India
indigène *m.* native
indigner (s') to express one's indignation
indivisible indivisible
indo-chinois *adj.* Indo-Chinese
indulgent forgiving
infortune *f.* misfortune
ingénieur *m.* engineer
injurier to insult
injuste unjust
inonder to inundate, overrun
inquiet anxious; restless, uneasy
inquiéter (s') to grow anxious *or* uneasy; **être inquiété** to become alarmed
inquiétude *f.* anxiety, restlessness
inscrire to inscribe; **s'—,** to register
insolent impudent
inspirer to inspire
instituteur *m.* teacher (*of an elementary school*)
instruire (s') to teach (oneself)
instruit learned
insu: à son —, unknown to him
insupportable unbearable
insurgé *m.* rebel, insurgent
intendance *f.* administration, stewardship; district
intendant *m.* controller, intendant
intérêt *m.* interest, concern
intimité *f.* intimacy; **dans l' —,** in close connection with
inutile useless
inventé fictitious

J

jadis once, formerly
jaloux jealous
jamais never, ever; **à —,** for ever
jambe *f.* leg
jaune yellow
javeline *f.* javelin
jet *m.* throw
jeter to throw, drop; **être jeté dans** to become involved
jeu *m.* amusement, game; **— de paume** *m.* tennis, tennis court, squash court
jeune young
jeunesse *f.* youth
joie *f.* joy
joindre to join, annex
joli pretty; delightful
jouer to play; **— aux cartes** to play cards; **— la comédie** to act
jouir (de) to enjoy
jour *m.* day; **— de Noël** Christmas day
journal *m.* newspaper
journée *f.* (whole) day

jugement *m.* decision; **mettre en —**, to try (*in law*)
juger to pass sentence; to try
jument *f.* mare
jupon *m.* robe, petticoat
jurer to swear, take an oath
jusque up to, until; **—-là** as far as that
juste: **au —**, exactly
justice *f.* justice; **rendre —**, to administer justice
justifier (se) to clear oneself

K

képi *m.* (military) cap

L

là there; **de —**, hence
labourage *m.* plowing, husbandry
laboureur *m.* plowman, peasant
lâcher to loosen; **— prise** to let go one's hold
laid ugly; **— à faire peur** ugly enough to scare one
laideur *f.* ugliness
laine *f.* wool
laisser to let, allow; to leave; **— passer** to let pass; obtrude; **— voir** to betray; **se —** + *infinitive* to allow oneself to be
lait *m.* milk
lambris *m.* panel
lancer to throw; to discharge, shoot; to utter; **se —**, to hurl oneself, be hurled
langue *f.* tongue, language
languir to languish
large broad
lecture *f.* reading
léger light, slight
léguer to bequeath
légume *m.* vegetable
lendemain *m.* morrow; **du jour au —**, within a day
lent slow
lettre *f.* character
levée *f.* levy
lever *m.* levee, rising
lever to raise, hold; **au — du** at the dawn of; **se —**, to get up, rise
lèvre *f.* lip
libre free
lieu *m.* place; **au — de** instead of; **au — que** whereas; **avoir —**, to take place
lièvre *m.* hare
ligne *f.* line, ranks
limpide clean
lit *m.* bed; **— de mort** death bed
livre *f.* pound
livrée *f.* livery
livrer to give up, deliver; **— bataille** to engage in battle
locomotive *f.* engine
loger (se) to live, lodge
logis *m.* house, lodging
loi *f.* law
loin far; **— de** far from
lointain faraway, distant
longer to sail along; to skirt
longtemps a long time
loup *m.* wolf
lourd heavy
lumière *f.* light
lune *f.* moon
lutte *f.* struggle
lutter to contend

M

machine *m.* machine; **— à tuer** infernal machine
magasin *m.* store, shop
Mahomet Mohammed (*founder of Islam*)
main *f.* hand; **à la —**, by the hand; **aux —s** at *or* into the hands
maint many

maintenir to keep together; to secure
maire *m.* mayor
maison *f.* house; — **de campagne** villa; — **commune** town hall
maître *m.* master, teacher; **être — de soi** to possess self-mastery
mal *m.* harm, ill, hardship, evil, misfortune, trouble
malade sick
maladie *f.* illness, sickness, disease
malaisé difficult
mâle virile
malgré in spite of
malheur *m.* calamity, misfortune; **pour son —**, it was his misfortune
malheureux unfortunate, miserable, wretched
malhonnêteté *f.* dishonesty
malice *f.* malice; sharpness, acuteness
maltraiter to illtreat
mamelle *f.* breast
manche *m.* handle; **Manche** *f.* English Channel
manger to eat
manier to handle
manière *f.* method
maniéré affected, unnatural
manquer to fail; — **de** to lack; — **d'être pris** to be nearly caught
manteau *m.* cloak
marais *m.* marsh
marbre *m.* marble
marchand *m.* trader
marchandise *f.* goods
marche *f.* step, march; **se mettre en —**, to move on, start forward
marché *m.* bargain; **bon —**, cheap
marcher (sur) to advance (towards)
maréchal *m.* marshall
marin *m.* sailor
marine *f.* marine; — **de guerre** navy
maritime maritime
marmite *f.* pot
maroc *m.* Morocco
marocain *adj. & n.* Moroccan
marquer to write; stamp
marteau *m.* hammer
massacrer to slaughter
massacreur *m.* slaughterer
masse *f.* bulk; **en —**, in numbers, en masse
mât *m.* mast
matelot *m.* sailor
mauvais bad
maux *see* **mal**
méchanceté *f.* cruelty; spitefulness, wickedness
méchant wicked
mécontent *m.* dissatisfied person, malcontent
mécontenter to displease
médecin *m.* physician
médicament *m.* medicine
mêler to mix in; **se —**, to dabble in; to interfere, tamper with
même even; same; **ni —**, not even; **nous-—s** we ourselves
mémoire *f.* memory
menacer to threaten
ménager to take care of; to safeguard
mendier to beg
mener to lead, drive, influence
mensonge *m.* lie
menteur *m.* liar
mentir to lie
mépris *m.* contempt, disdain, scorn
mépriser to despise; to scorn
mer *f.* sea; **sur —**, at sea; **Mer Noire** Black Sea

merci *f.* mercy, pity
mériter to deserve
«Merveilleuse» *f.* belle (*of the French Directoire; literally, "Marvelous"*)
métier *m.* trade *or* profession; **travail des —s** artisans' work
mettre to put, place, set; *for idioms see the various nouns and adjectives;* **se —**, to place oneself; to become; **se — à** to set to, begin to, enter; **se — à plusieurs** to assemble in numbers
meubles *m. pl.* furniture
meurtre *m.* murder
meurtrier deadly
Mexique *m.* Mexico
midi *m.* south
mieux better
milice *f.* militia
milieu *m.* middle; **au —**, in the middle
milliard *m.* billion
millier *m.* a thousand, about a thousand
mine *f.* mine; **— de charbon** coal mine
mise *f.* placing; **— en jugement** trial
misère *f.* misery
mitraille *f.* grape-shot
mitrailler to shoot at, riddle with grape-shot
mitrailleuse *f.* machine gun
mobilier *adj.* personal (*property*)
mode *f.* fashion; **à la —**, fashionable
modestie *f.* modesty
mœurs *f. pl.* customs
moine *m.* monk
moins less; minus
moisson *f.* harvest
moment *m.* instant, moment; **au — de** at the time of
monastère *m.* monastery
monde *m.* world; people; **tout le —**, everybody
monseigneur *m.* lord; mylord
montagne *f.* mountain
montant *m.* carriage (*of gun*)
monter to climb; to ride; **monté (sur)** mounted (on)
monticule *m.* hillock
montrer to show, manifest
moquer (se) to jeer *or* laugh at (de)
morceau *m.* piece
mort *m.* dead (person); *f.* death
mot *m.* word; **— pour rire** jest
mou soft
mouchoir *m.* handkerchief
moudre to grind
moulin *m.* mill
mourir to die
mousseline *f.* muslin
mouton *m.* sheep
mouvement *m.* movement
moyen *m.* means; **au — de** by means of
moyen *adj.* middle, intermediate; **au Moyen Âge,** in the Middle Ages
multicolore many-colored
munir to furnish
mur *m.* wall
mûr ripe, mature
muraille *f.* wall; **— de fer** iron wall, rampart
mûrier *m.* mulberry tree

N

naguère but lately
naissance *f.* birth
naître to be born, originate
naviguer to sail
navire *m.* ship
ne not; **— ... guère** hardly; **— ... plus** no longer; **— ... que** only; **— ... rien** nothing

neige *f.* snow
neiger to snow
nettement clearly
neutre neutral
neveu *m.* nephew
nez *m.* nose; *see* **écraser**
ni . . . ni neither . . . nor
nid *m.* nest
noblement nobly
noblesse *f.* nobility
noce *f.* wedding feast
Noël *m. & f.* Christmas
noir black, dark; **faire —,** to be dark
noircir (se) to darken
nom *m.* name; **du — de** called
nombre *m.* number; **au — de** among
nombreux numerous
nommer to elect, appoint; **se —,** to call oneself
nord north
Norvège *f.* Norway
nourrir to feed; **se —,** to live on, feed on
nourriture *f.* food
nouveau new; **de —,** again, once more
nouvelle *f.* news; **Nouvelle Écosse** Nova Scotia
noyer to drown
nuage *m.* cloud
nuisible harmful, injurious
nuit *f.* night; **la — comme le jour** by night as by day
nul no, no one, none, nothing

O

obéir to obey
obéissance *f.* obedience
obligatoire compulsory
obliger to compel
obsèques *f. pl.* obsequies
observation *f.* remark; **faire des —s à** to remonstrate with
obtenir to obtain, secure
obus *m.* shell
occuper (s') to see about, take an interest in **(de)**
octogénaire *n. & adj.* octogenarian, eighty years old
odieux hateful, odious
œil *m.* eye
offenser to hurt, injure; to insult; to shock
oie *f.* goose
olivier *m.* olive tree
ombrager to shade
ombre *f.* shadow; **sans l'— de** without the least
opprimer to oppress
or now, but
or *m.* gold
oraison *f.* oration, discourse
ordonner to enjoin, order
ordre *m.* class
les Ordres *m. pl.* Holy Orders
orgueil *m.* pride
orgueilleux haughty, proud
originaire *m.* native of
orner to adorn, decorate
ornière *f.* rut
orphelinat *m.* orphanage
oser to dare
osier *m.* wicker
ôter to deprive, take away *or* off
où where; **d'—,** whence; **par —,** through which
oublier to forget
ouest *m.* west
ours *m.* bear
outillé equipped
outre: en —, moreover
ouverture *f.* opening
ouvrage *m.* work
ouvrier *m.* workman, laborer
ouvrir to open

P

paille *f.* straw
pair *m.* peer
paix *f.* peace

palais *m.* palace
panache *m.* plume; — **de plumes** tuft of feathers, crest (*on helmet*)
panneau *m.* panel
panser to bind, dress, stanch a wound
pape *m.* pope
par through; —**-dessus** above, over
paraître to appear
parapluie *m.* umbrella
paratonnerre *m.* lightning conductor
parce que because
parchemin *m.* parchment
parcours *m.* line, road
pardon *m.* forgiveness
pareil *adj.* alike, like; *m.* equal, peer, match
parent *m.* relative
parfait perfect
parmi among
paroisse *f.* parish
parole *f.* word
part *f.* part, share; **à** —, separately; **d'autre** —, on the other hand; **de la** — **de** on behalf of; **prendre** —, to take part
partage *m.* division
partager to divide; **se** —, to divide; to share
parti *m.* party, side, cause
partir to set out; **à** — **de** from, reckoning from; — **pour** to go to
partisan *m.* partisan; **être** — **de** to be in favor of
partout everywhere
parvenir to succeed
passer to spend (*time*); to pass, cross (*river*); **en** — **par** to concede; **se** —, to happen; to be spent; **se** — **de** to do without
passion *f.* passion; **avec** —, fervently
patauger to flounder, wade
pâtisserie *f.* pastry
pâtissier *m.* pastry cook
patrie *f.* motherland, native country
patron *m.* master
pâturage *m.* pasturage, cattle raising
paume *see* **jeu**
pauvre poor
pauvreté *f.* poverty
pavé *m.* paving stone
pavillon *m.* flag
payer to pay; — **cher** to pay well
pays *m.* country; **Pays-Bas** *m. pl.* Netherlands
paysan *m.* peasant
peau *f.* skin, hide
peine *f.* penalty; trouble; **à** —, hardly; **sous** — **de** under penalty of
peinture *f.* painting
pèlerin *m.* pilgrim
pèlerinage *m.* pilgrimage
peloton *m.* platoon
pendant during; — **que** while; — **ce temps** meanwhile
pendre to hang
pénétrer to enter, penetrate
pénible painful, troublesome
péniblement with difficulty, laboriously
pensée *f.* idea, view, opinion
penser to think
percer to pierce
perdre to lose; **se** —, to ruin oneself
perfectionné improved
perfide perfidious, treacherous
perfidie *f.* treachery
périlleux dangerous
périr to perish, die
permettre to allow

perruque *f.* wig
personnage *m.* person, figure
perte *f.* loss
peser to weigh
peste *f.* plague
petit small; **— à —**, little by little
petit-fils *m.* grandson
peu little; **— à —**, little by little; **à — près** nearly; **un —**, somewhat
peuple *m.* people, nation; lower classes
peur *f.* fear; **avoir —**, to be afraid; **faire —**, to scare
peureux nervous
phare *m.* lighthouse, beacon
physicien *m.* physicist
pièce *f.* piece; play; **— d'artillerie** gun; **— d'eau** pond; **tout d'une —**, all of one piece
pied *m.* foot; **à —**, on foot; **mettre sur —**, to raise, organize; *see* **chasseur**
Piémont *m.* Piedmont
pierre *f.* stone
Pierre l'Ermite Peter the Hermit
pieu *m.* stake
pieux pious
pigeon *m.* pigeon; **— voyageur** carrier pigeon
pillard *m.* plunderer
piller to plunder
pique *f.* pike
piraterie *f.* piracy
pire *adj & n.* worse,
pis *adv. & n.* worse,
pistolet *m.* pistol
pitié *f.* compassion; **avoir — de** to have compassion on
pittoresque picturesque
placer (se) to place (oneself)
plaider to plead; to go to law
plaidoyer *m.* speech for the defense, pleading
plaindre to pity; **se —**, to complain
plainte *f.* complaint, grievance
plaire (à) to please; **se —**, to enjoy; **se — à** to like to, take pleasure in
plaisance *f.* pleasure
plaisir *m.* pleasure, fancy; **faire —**, to please
planche *f.* board
plancher *m.* floor
plat *m.* dish, platter
plein full, open; **en —**, in the middle of
pleurer to weep, bewail, lament
pleuvoir to rain
pli *m.* wrinkle
plier to bend, give way
plomb *m.* lead
plume *f.* feather
plupart *f.* most people; most of
plus more; **— de** more than; **de —**, besides; **de — en —**, more and more
plusieurs several; *see* **mettre**
plutôt rather, sooner
poignard *m.* dagger
poignarder to stab
poignée *f.* handful; **— de main** handshake
poing *m.* fist
pointu pointed; **bonnets —s** pointed caps, sugarloaves
poitrine *f.* breast, chest
police *f.* police; **faire la —**, to maintain order
Pologne *f.* Poland
polonais *adj. & n.* Polish
pommette *f.* cheek bone
pont *m.* bridge
pontonnier *m.* pontoon soldier (*army engineers entrusted with building pontoons*)
porc *m.* pig, hog, swine
porcelaine *f* china, chinaware

port *m.* harbor; **— de guerre** naval harbor *or* station
porte *f.* door; **— d'entrée** front door
portée *f.* reach; **mettre à la —,** to bring within the reach
porter to carry; to wear; to show (*kindness*); **— les mains sur** to lay hands on
portugais *n. & adj.* Portuguese
poser to place; to make (*one's terms*)
posséder to own, possess
pot *m.* pot; **mettre la poule au —,** to cook a chicken
poteau *m.* pillar, post
pouce *m.* inch
poudre *f.* powder
poule *f.* hen, chicken
pour in order to; **— que** in order that, so that
poursuivre to chase, pursue
pourtant however
pourvu provided
pousser to grow; to incite; to push, urge; to utter; *see* **cri**
poussière *f.* dust
pouvoir *m.* authority, command
pouvoir to be able; **n'en — plus** to be exhausted
prairie *f.* meadow
pratique *f.* practice; *adj.* practical
pratiquer to observe; to exercise
précéder to precede
précepteur *m.* instructor, tutor
prêcher to preach
précipiter (se) to rush, rush forward
prédicateur *m.* preacher
prédire to predict
préférer to prefer
prématuré untimely
prendre (à) to take (from); *for idioms see the various nouns and adjectives*
préparer to prepare; **se —,** to get ready
près near; **de —,** closely; **de — de** nearly, about; **de tout —.** quite close, closely
presque nearly, almost, scarcely
presqu'île *f.* peninsula
pressé eager
prêt ready
prêter to lend
prêtre *m.* priest
preuve *f.* proof
prévenir to prevent
prévoir to foresee
prévoyance *f.* foresight, prevision; **— sociale** public welfare
prier to pray, entreat
prière *f.* prayer
primaire primary, elementary
primer to go before, surpass; **le droit prime la force** right makes might
principauté *f.* principality
printemps *m.* spring
prise *f.* capture, hold
priver to deprive
prix *m.* price
proclamer to proclaim
procurer to obtain
produit *m.* product
profit *m.* profit, benefit
profiter to take advantage of; to benefit
profond deep
progrès *m.* progress
projecteur *m.* searchlight
projet *m.* draft, plan
promener to carry about; **se — à cheval** to ride
promesse *f.* promise, word
promettre to promise
propre own
propriété *f.* property
prosateur *m.* prose writer
protéger to protect
provisoire provisional, temporary

provoquer to challenge
prudent wise
Prusse *f.* Prussia
prussien *adj. & n.* Prussian
publié published
puisque since
puissance *f.* power
puissant powerful
puits *m.* well
punir to punish

Q

qualifier to qualify
qualité *f.* quality
quand when; — **même** even though
quatre four; *see* **donner**
quelque a few, some; —**fois** sometimes
querelle *f.* quarrel; **chercher** — **à** to pick a quarrel with
quoi which, what

R

raconter to tell, relate
rage *f.* hydrophobia
railler to rail at, mock
raison *f.* motive; **avec** —, rightly; **avoir** —, to be right
raisonnable sensible
ramener to bring back
rang *m.* raw, rank
rangée *f.* row
ranger to draw up; **se** — **du côté de** to side with; to draw up
ranimer to reanimate, revive, rouse
rappel *m.* recall
rappeler to recall; to remind; **se** —, to remember
rapporter to bring back; **on rapporte** it is told *or* said; **se** — **à** to bear upon, refer to
rapprocher (se) to draw closer to (**de**)
raser (se) to shave
rassurer to reassure
rattraper to retake, overtake; **être rattrapé** to be caught again
ravager to lay waste
rayé striped
rayon *m.* ray
réalité *f.* reality; task
rebord *m.* edge
recevoir to receive, welcome
rechercher to look for, seek
récit *m.* narrative
réclamer to lay claim to; to protest
récolte *f.* crop; harvest, vintage
récolter to reap
recommander to recommend; to enjoin
recommencer to begin again, resume
récompense *f.* reward
réconcilier (se) to be reconciled, make up
reconnaître to recognize
reconquérir to take back, recover
reconstituer to reorganize
recueil *m.* collection
recueilli *adj.* calm, thoughtful
reculer to retreat
rédiger to draw up, write out
redoutable formidable
redingote *f.* great-coat, cloak
redouter to fear
refaire to rebuild; to reorganize
refouler to drive back
réfractaire *adj.* refractory, stubborn; *n.* defaulter
réfugier (se) to take refuge
regard *m.* look, eye
regarder to look; to concern
régime *m.* form of government
règle *f.* rule
règlement *m.* rule, regulation

régner to reign
reine *f.* queen; — **mère** dowager queen
rejeter to reject; to throw back
rejoindre to join
réjouir (**se**) to rejoice at (**de**)
relâche *f.* respite; **sans** —, ceaselessly
relèvmeent *m.* relief
relever to raise, gather up
relier to bind, join
religieux *m.* monk
religion *f.* religion
remarquer to notice
remédier to remedy
remercier to thank
remettre to reinstate
remonter to sail up
rempart *m.* fortification
remplacer to replace
remplir to fill; discharge
remporter to carry off, win
renaître to revive
rencontrer to encounter, meet
rendre to return, make, render, pay, administer; — **le dernier soupir** to yield up one's ghost, die; **se** —, to go, repair to; to surrender
renfort *m.* reinforcement
rente *f.* income
renverser to overthrow, upset
renvoi *m.* dismissal, disbanding
renvoyer to dismiss
répandre to spread
réparer to repair
repasser to recross
réponse *f.* answer
repos *m.* peace
reposer to rest
repoussant repulsive
repousser to grow again; to drive back, repel, repulse
reprendre to retake
réprimer to repress
reprise *f.* retaking, revival
reproche *m.* blame; **sans** —, blameless
répudier to repudiate
requérir to call, summon
réseau *m.* network, system; — **ferré** railway system
résolu stout-hearted
résoudre to resolve
resplendissant glittering
ressembler (**à**) to resemble, be like; **se** —, to have in common, be alike
ressources *f. pl.* funds
restaurer to restore
reste *m.* remainder; —**s** remains; **du** —, however, for the rest
rester to remain
restituer to restore
rétablir to restore
retenir to keep *or* hold back, detain
retentir to resound
retirer to withdraw, remove; **se** —, to retreat, withdraw
retour *m.* return
retourné *adj.* plowed
retourner to return
retraite *f.* retreat; (retiring) pension; **battre en** —, to beat retreat
réunir to gather; — **à** to add to; **se** —, to gather
réussir (**à**) to succeed (in)
revenir to come back
revenu *m.* income
rêver (**de**) to dream (of)
revers *m.* reverse, reverses
revêtir to cover
révision re-examination, review
revoir to review, revise
révolter (**se**) to rebel
revue *f.* review
Rhin *m.* Rhine
rigoureux severe
riposter to reply
rire to laugh

rive *f.* bank
rivière *f.* river
rocher *m.* rock
roman *m.* novel
rompre to break, interrupt
roue *f.* wheel; truck
rouillé rusty
route *f.* road, way; **en —**, by the way, on the way; **se mettre en —**, to start, set out
royaume *m.* realm, kingdom
rue *f.* street
ruiner to ruin
ruisseau *m.* brook, stream
ruse *f.* cunning
Russie *f.* Russia

S

sable *m.* sand
sacre *m.* coronation
sacrer to anoint, crown
sage wise
saillant prominent
Sainte-Ligue Holy League
sale dirty
saleté *f.* dirtiness
salle *f.* room, hall; **— des Glaces** Hall of Mirrors (*in Versailles*); **— d'habitation** living quarters
salut *m.* safety
sang *m.* blood
sanglant bloody
sanglot *m.* sob
sans without
santé *f.* health
Sardaigne *f.* Sardinia
sauf except
saut *m.* leap, jump; **faire le —**, to take the leap
sauter to jump
sauvage wild
sauver (se) to escape, run away
savant *m.* learned man, scholar
savetier *m.* cobbler
savoir to know (how); **— de quoi il s'agit** to know what it is about
Saxe *f.* Saxony
sceau *m.* seal
scène *f.* scene; **mettre en —**, to put in a play, present upon the stage
séance *f.* session, sitting; **— d'ouverture** initial *or* preliminary session
sec dry
secourir to rescue, help
secours *m.* help, rescue
seigneur *m.* lord
seigneurial of the lord; seigniorial
séjourner to stay
selle *f.* saddle
semblant *m.* appearance; **faire —**, to give the appearance
sembler to seem; **qui bon lui semblait** whom he pleased . . .
semelle *f.* sole
sens *m.* sense, direction; **en tout —**, in every direction
sensibilité *f.* delicacy, sensitiveness
sensible sensitive
sentier *m.* (foot)path
sentiment *m.* feeling
sentir to feel
séparer (se) to break up
serbe *adj. & n.* Serbian
Serbie *f.* Serbia
sergent *m.* sergeant
sérieux grave
serment *m.* oath
serrer to tighten, close up; shake (*hands*); **serré** pressed
serrurier *m.* locksmith
service *m.* service; **se mettre au — de** to enter the service of; **rendre —**, to be of use
servir to serve, be used for (**à**); **se — de** to use, make use of

serviteur *m.* servant
seul alone, single
siècle *m.* century
siège *m.* seat; siege; **mettre le — devant** to lay siege to
siéger to sit
siffler to whistle
signe *m.* sign; **faire —,** to make signs, nod
signer to sign
sillonner to furrow
société *f.* society, organization
soie *f.* silk
soierie *f.* silk goods, silk manufactory
soif *f.* thirst
soigné well finished
soigneusement with care
soin *m.* care; **avoir —,** to take care of
soldat *m.* soldier; **simple —,** private
solde *f.* pay
solide strong
solliciteur *m.* solicitor
sombre dark
somme *f.* sum
son *m.* sound
sonner to ring
Sorbonne *f. a college of liberal arts and sciences in Paris*
sorcière *f.* witch
sort *m.* fate
sortir to go out, depart
sottise *f.* foolishness, silliness
souffler to pant for breath
souffrance *f.* suffering
souffrir to suffer, bear
souhait *m.* wish
soulager to relieve
soulever to stir up
soulier *m.* shoe
souligné underlined
soumettre to subdue; **être soumis à** to be subject to, submissive to; **se —,** to give in, yield
soumission *f.* submission; **faire —,** to surrender oneself
soupçonner to suspect
soupière *f.* soup tureen
soupir *m.* sigh, breath; *see* **rendre**
source *f.* spring
sourcil *m.* eyebrow
sous under
sous-marin *m.* submarine
soutenir to favor; to support, uphold
souvenir *m.* memory
souvenir (se) to remember
souvent often
souveraineté *f.* dominion, sovereignty
subalterne inferior, subordinate
subir to suffer, undergo, bear
succéder to succeed
sud *m.* south
Suède *f.* Sweden
suer to perspire
suffire to suffice
Suisse *f.* Switzerland
suite *f.* sequel; **— dans ses idées** coherence in one's ideas
suivant following; according to
suivre to follow; **suivi** continued
sujet *m.* subject; cause, reason; **au — de** about
superieur higher
supplier to beg, beseech
supporter to bear
supprimer to suppress
sur upon, at, over, above, toward, out of
sûr sure, certain
sûreté *f.* safety
surexciter to overexcite
surnommé nicknamed
surprendre to take by surprise
surtout especially, chiefly
surveiller to look after, watch over
survenir to take place, occur

susceptible capable, apt, likely
suspendre to hang
suzerain *m.* lord
syndicat *m.* trade union

T

tabac *m.* tobacco
tableau *m.* list
tabouret *m.* stool
tache *f.* spot, blemish
tâche *f.* task
tâcher to try
taille *f.* stature; tax (*laid formerly upon the commoners*)
tambour *m.* drum; **—s battants** drums beating
tandis que whilst, whereas
tant so much; as long
tantôt . . . tantôt now . . . now; sometimes
tapis *m.* carpet
tapisserie *f.* tapestry, hangings
tard late
tas *m.* heap
teint *m.* complexion
teinter to tint, tone
tel such
télégraphie *f.* telegraphy; **— sans fil** wireless telegraphy
téméraire bold, reckless
témoin *m.* witness
tempête *f.* tempest
temps *m.* time; **combien de — ?** how long? **de — à autre** from time to time; occasionally; **de — en —,** from time to time; **en ce —-là** at that time, in those days; **pour peu de —,** for a short time; **mettre du —,** to spend time
tendre to stretch out
tendresse *f.* tenderness
tenir to hold, keep; to remain; *for idioms see the various nouns and adjectives;* **— à** to care about, attach importance to; **se —,** to remain, hold, stay, stand; to carry oneself
terme *m.* term, word
terminer to end
terrain *m.* ground
terre *f.* mud, earth; land; **Terre-Neuve** Newfoundland
territoire *m.* territory
testament *m.* will
tête *f.* head; **en —,** at the head; **par —,** individuality; **tenir — à** to offer strong resistance
tiers third; **le — état** *or* **le Tiers** Third Estate (*composed of commoners*)
tirer to shoot, fire; to draw *or* help (out); to reap (*benefits*); **— de l'arc** to shoot with bow and arrow; **— un coup de pistolet** to fire a pistol shot
titre *m.* title
Toison d'Or Golden Fleece (*famous order of knighthood*)
toit *m.* roof
tombe *f.* tomb, tombstone
tombeau *m.* grave, tomb
tomber to fall; to become; **— sur** to attack
ton *m.* tone
tonneau *m.* cask
tonnerre *m.* thunder
torpille *f.* torpedo
tort *m.* harm; **avoir —,** to be wrong; **faire du — à** to wrong
tôt early
toujours always
tour *m.* tour, trip; turn; **à son —,** in its turn; **faire le — de la terre** to go *or* sail around the earth
tour *f.* tower
tourbillonner to whirl, swarm
tourner to turn
tout *adj. & adv.* all; quite, very; **— à coup** suddenly; **— en**

while; — **à fait** quite; — **à l'heure** by and by, presently; — **le long de** all along; — **de même** however, nevertheless; — **près** close by; **à — propos** on every occasion; **—e sorte** all kinds; — **de suite** at once; **tous les deux** both
trahir to betray
trahison *f.* treason
traîner to drag; **se —**, to crawl
traité *m.* treaty; treatise
traitement *m.* stipend
traiter to treat
traître *m.* traitor
trame *f.* thread
tranchée *f.* trench
transmettre to transmit
transport *m.* rapture
transporter to carry
travail *m.* work, labor
travailler to work
travailleur *m.* worker
travers: à —, through, across
traverser to cross
trembler to quake with fear
trésor *m.* treasure
trêve *f.* truce; **faire —**, to make *or* call a truce
tribune *f.* gallery
tricot *m.* knitting
tricoteuse *f.* knitter
triste sad, gloomy
tromper to deceive, disappoint; **se —**, to be mistaken, make a mistake
trône *m.* throne
trop (de) too much *or* many
trou *m.* hole
troubler to disturb
trouer to pierce, shoot through and through, make a gap; **troué au coude** out at the elbow
troupe *f.* troop, band, company
troupeau *m.* flock, herd
troupier *m.* trooper
trouver to find; to consider; **se — ensemble** to be together; **se — être** to happen to be
tube *m.* barrel
tuer to kill; — **d'un coup de couteau** to stab
Tunisie *f.* Tunis
turc *adj.* Turkish; *n.* Turk
Turquie d'Asie *f.* Asiatic Turkey

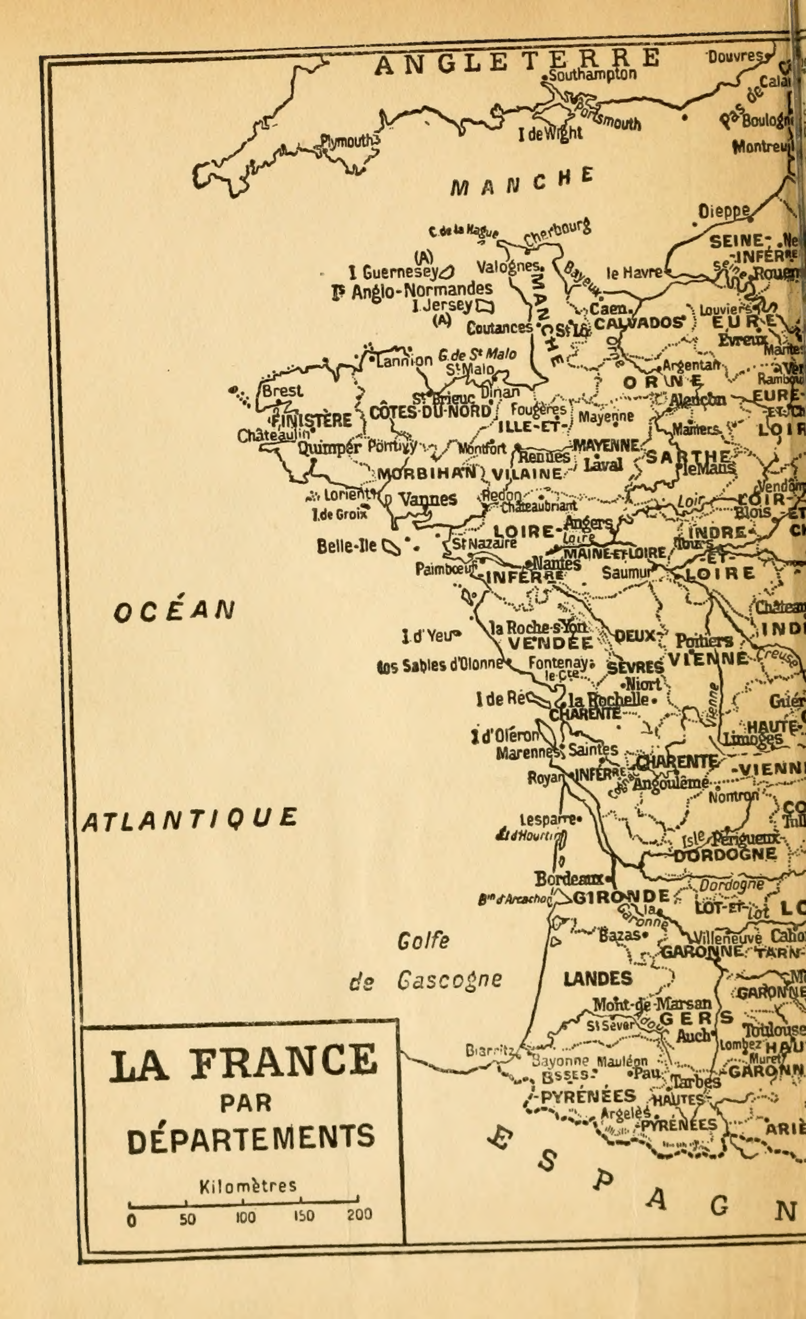
U

unir to unite; **uni à** allied with
usage *m.* custom, practice; use
user to use; — **de** to avail oneself of
usine *f.* factory
utile useful, advantageous

V

vaccin *m.* vaccine (*serum used for vaccination*)
vache *f.* cow
vaincre to vanquish
vainqueur *m.* victor
vaisseau *m.* vessel
valet *m.* valet; — **de chambre** chamberlain, valet
valeur *f.* courage, bravery
valoir to be worth; — **à** to bring to; — **mieux** to be better; — **la peine** to be worth the trouble; **n'en pas — la peine** not to be worth while
vanter (se) to boast
veille *f.* eve, day before
veillée *f.* evening
vendange *f.* vintage, grape gathering
vendémiaire *m.* Vendémiaire (*the first month of the calendar of the first French republic*)

vendre to sell
venger (se) to avenge oneself
venir to come; — **à bout de** to overcome; — **de** to have just
vent *m.* wind
ventre *m.* stomach
venue *f.* coming
ver *m.* worm; —**s à soie** silk worms
vérole *f.* pox; **petite** —, small-pox
verre *m.* glass
vers towards, about
vers *m.* poetry
vêtement *m.* clothes, clothing
veuve *f.* widow
viande *f.* flesh, meat
vicinal *adj.* local *or* connecting (*roads*)
victoire *f.* victory
vie *f.* life; livelihood; **à** —, for life
vieillard *m.* old man
vieillesse *f.* old age
vif lively, sparkling
vil base
vilain ugly
ville *f.* town
violer to violate
viser to aim
visiter to call on
Vistule *f.* Vistula
vivant *m.* person living; **du** — **de Richelieu** in Richelieu's lifetime; *adj.* lively
vivre to live
vivres *f. pl.* food, provisions
voie *f.* way, channel; — **ferrée** railroad
voilà there is (are); see there; — **que** behold
voilé veiled
voir to see; **faire** —, to show
voisin neighboring
voiture *f.* carriage
voix *f.* voice, vote
volaille *f.* fowl, poultry
volée *f.* peal (*of bells*); **à grande** —, at full peal
voler to fly; to steal, rob
voleur *m.* thief
volonté *f.* wish, desire
volontiers willingly
vouloir to want, desire; — **dire** to mean
voyager to travel
voyant showy
vrai *adj.* true; *m.* truth
vue *f.* view; **en** —, noticeable


ANGLETERRE
Southampton
Douvres
Calais
Pas de
Boulogne
Montreuil
Plymouth
Portsmouth
I de Wight
MANCHE
Dieppe
C. de la Hague
Cherbourg
I Guernesey
Valognes
Bayeux
le Havre
SEINE-INFÉRRE
Rouen
Is Anglo-Normandes
I. Jersey
MANCHE
Caen
Louviers
Coutances
St Lô
CALVADOS
EURE
Evreux
Orne
Lannion
G. de St Malo
St Malo
Argentan
ORNE
Brest
St Brieuc
Dinan
Alençon
FINISTÈRE
CÔTES-DU-NORD
Fougères
Mayenne
Châteaulin
ILLE-ET-
Mamers
Quimper
Pontivy
Montfort
MAYENNE
Rennes
Laval
SARTHE
le Mans
MORBIHAN
VILAINE
Lorient
Vannes
Redon
Châteaubriant
Loir
Blois
I. de Groix
Angers
Loire
LOIRE-
INDRE-
Belle-Ile
St Nazaire
MAINE-ET-LOIRE
Tours
Paimboeuf
Nantes
INFÉRRE
Saumur
LOIRE
OCÉAN
la Roche-s-Yon
I. d'Yeu
VENDÉE
DEUX
Poitiers
VIENNE
les Sables d'Olonne
Fontenay-le-Cte
SÈVRES
Niort
I de Ré
la Rochelle
CHARENTE
I d'Oléron
Marennes
Saintes
HAUTE-
Limoges
CHARENTE
Royan
INFÉRRE
Angoulême
Cognac
Nontron
ATLANTIQUE
Lesparre
Et d'Hourtin
Isle
Périgueux
DORDOGNE
Bordeaux
Dordogne
Bin d'Arcachon
GIRONDE
la Garonne
LOT-ET-
Lot
Bazas
Villeneuve
Golfe
de Gascogne
GARONNE
LANDES
Mont-de-Marsan
GERS
Adour
St Sever
Auch
Toulouse
Lombez
Biarritz
Bayonne
Mauléon
BSSES-
Pau
Tarbes
Muret
GARONNE
PYRÉNÉES
HAUTES
Argelès
PYRÉNÉES
ESPAGN
LA FRANCE
PAR
DÉPARTEMENTS
Kilomètres
0
50
100
150
200



Bruxelles
BELGIQUE
Meuse
Rhin
Valenciennes
Cambrai
Avesnes
Vervins
Mézières
Sedan
Moselle
LUXEMBOURG
Luxembourg
ALLEMAGNE
Thionville
AISNE
ARDENNES
Laon
Compiègne
Aisne
Soissons
Reims
Metz
LORRAINE
Épernay
Verdun
MARNE
MEUSE
MEURTHE-ET-MOSELLE
Châlons-s-M.
Bar-le-Duc
Nancy
Strasbourg
Lunéville
SEINE-ET-MARNE
Melun
Fontainebleau
Danube
Vassy
Neufchâteau
St Dié
ALSACE
AUBE
Troyes
Bar-s-A.
Chaumont
VOSGES
Sens
Bar-s-S.
HAUTE-MARNE
Montargis
Langres
L. de Constance
YONNE
Auxerre
Châtillon-s-Seine
HAUTE-SAÔNE
Vesoul
Belfort
Montbéliard
Gien
Semur
Rhin
Cosne
Clamecy
CÔTE-D'OR
Gray
Besançon
Sancerre
Dijon
DOUBS
Bourges
NIÈVRE
Beaune
Berne
CHER
Nevers
SUISSE
Autun
Poligny
Loire
Châlons
JURA
Le Creusot
Lons-le-Saunier
SAÔNE-ET-LOIRE
L. Léman
Moulins
ALLIER
St Claude
Mâcon
Bourg
Genève
Roanne
Villefranche
AIN
St Julien
HAUTE-SAVOIE
RHÔNE
Rhône
Aubusson
Clermont Fd.
Thiers
Annecy
PUY-DE-DÔME
LOIRE
Lyon
SAVOIE
Issoire
St Étienne
Vienne
ISÈRE
ITALIE
Murat
Grenoble
Po
CANTAL
HAUTE-LOIRE
Aurillac
Le Puy
Valence
HAUTES-ALPES
LOZÈRE
ARDÈCHE
DRÔME
Gap
Gênes
Rodez
Mende
Largentière
Nyons
G. de Gênes
AVEYRON
Uzès
Orange
Digne
GARD
BASSES-ALPES
ALPES-MARITIMES
Nîmes
Avignon
Monaco
Nice
VAUCLUSE
Montpellier
Bastia
HÉRAULT
BOUCHES-DU-RHÔNE
Draguignan
Aix
Cannes
Calvi
VAR
Béziers
Marseille
Toulon
Corte
Narbonne
CORSE
AUDE
Golfe du Lion
Perpignan
Ajaccio
PYRÉNÉES-ORIENTALES
Sartène
MER MÉDITERRANÉE